

B V889b

Bellessort

Essai sur Voltaire

Mar 10 '37 125876 252220

Sep 25 '38 50600 Jan 22 '48 78425

Oct 9 '38 RE

Jan 2 '40 60228

APR 21 1941 6

BOOK NO.

B V889B

ACCESSION

252220



SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY



3 1223 00370 7768

DATE DUE

INTERNATIONAL CENTER
SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

DEMCO 38-297



VOLTAIRE.

VOLTAIRE
par LARGILLIÈRE

ANDRÉ BELLESSORT

Essai sur Voltaire

COURS PROFESSÉ A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

OUVRAGE ORNÉ DE ONZE GRAVURES

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1925

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*Il a été imprimé quatre-vingts exemplaires numérotés
sur papier vergé Hollande Van Gelder.*

B

V 889 b

252220

3 1223 00370 7768

A ÉDOUARD ESTAUNIÉ

(DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE)

*J'ai une bonne raison de vous dédier ce livre, mon
er ami, puisque vous avez insisté pour que je le fisse.
n ai de meilleures encore : mon admiration et mon
itié.*

A. B.

ESSAI SUR VOLTAIRE

I

VOLTAIRE ET LA RÉGENCE

MESDAMES, MESSIEURS,

Le lundi, vingt-deuxième jour de novembre, mil six cent quatre-vingt-quatorze, fut baptisé dans l'église saint-André-des-Arts, par M. Boucher, prêtre vicaire de ladite église soussigné : François-Marie, né le jour précédent, fils de maître François Arouet, conseiller du Roy, ancien notaire au Chastelet de Paris, et de Damoiselle Marie-Marguerite Daumart, sa femme. Cet enfant, que tinrent sur les fonts baptismaux une tante maternelle et un abbé pour rire, l'abbé François de Casagnier de Chateauneuf, cet enfant chétif, qui se ressentait d'une chute faite par sa mère, et qui n'avait qu'un souffle de vie, devait vivre plus de quatre-vingts ans sous le nom de Voltaire. Jamais petit souffle ne fut plus persistant et ne devint plus fort, car peu de tempêtes ébranlèrent autant de colonnes. Nous demanderons au siècle, qu'il a presque rempli, de nous expliquer la puissance de cette œuvre, et à cette œuvre, la plus considérable d'un homme de lettres, de nous expliquer l'âme de son auteur. Nous vou-

drions tenter, si le mot n'est pas trop ambitieux, la psychologie de Voltaire. Nous n'y apporterons aucun parti pris, les réquisitoires nous semblant aussi vains que les panégyriques. Voltaire est si Français et, qualités et défauts, si impossible à concevoir hors de France, que nous ne saurions le renier sans nous renier nous-mêmes. Essayons donc de le comprendre et tâchons de faire que ce modèle de clarté dans l'art d'écrire nous soit aussi clair que son style.

Nous trouvons à son point de départ, dans sa famille, des tendances assez contradictoires ; [un fond solide d'esprit bourgeois, un grand sens des affaires, de la légèreté et du fanatisme.] Mais ces questions d'hérédité sont toujours très obscures et plus particulièrement ici, puisqu'on a pu se demander avec quelle raison si François-Marie Arouet était bien le fils de son père. L'affection de son parrain, l'abbé de Chateauneuf, a paru un peu trop paternelle ; et l'on cite d'autre part des vers de Voltaire au duc de Richelieu, où il s'appelle lui-même « le bâtard de Rochebrune ». Rochebrune était un aimable chansonnier, aussi intime que Chateauneuf dans la maison des Arouet. Mais le poète entendait sans doute qu'il n'était qu'un bâtard de la Muse courtisée par Rochebrune. La plaisanterie était d'un goût d'autant plus douteux que la conduite de madame Arouet avait prêté à la malignité¹. Cependant, comme on reconnaît en lui le sens pratique qui était indéniable chez M. Arouet, mieux

1. Autre plaisanterie déplacée. A Duché, qui l'avait comparé au Messie, il répondait :

« Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère. »

Madame Arouet avait eu, en effet, cinq enfants avant lui.

aut croire que le sang des Arouet coulait dans ses veines.

M. Arouet descendait d'une famille de Saint-Loup en Gatine, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres. Les Arouet, dont plusieurs reposent sous les dalles de l'église, étaient de riches marchands tanneurs. Un François Arouet vint à Paris ouvrir un magasin de draps et de soieries. Un de ses sept enfants, le père de Voltaire, né vers 1650, acheta en 1675 une charge de notaire au Châtelet. C'était un homme dans le privé grondeur et bourru, mais intelligent, probe, d'excellent conseil, ambitieux de bon renom, fort apprécié de ses clients, les Béthune-Sully, les Nicolaï, les Caumartin. Le duc de Richelieu et la duchesse de Saint-Simon avaient accepté d'être le parrain et la marraine d'un de ses fils. Il avait du goût pour les lettres, mais pas au point de se féliciter que le jeune François en fît. La gloire littéraire l'impressionnait peu. Il avait bu avec Corneille qu'il avait trouvé l'homme le plus ennuyeux du monde et celui dont la conversation était la plus basse. Comme tous les bourgeois à qui la fortune avait souri, il aspirait à un emploi qui lui donnerait un air de noblesse. Il vendit son étude et acheta une charge de receveur des épices, vacations et amendes à la Chambre des Comptes. Admis au serment en 1701, il exerça ces nouvelles fonctions pendant vingt ans, jusqu'à la veille de sa mort. Ses armoiries, — il portait d'or à trois flammes de gueules, — étaient bien à lui, disait-il, car il les avait payées. Ce brave homme était plus fier de les avoir payées que de les porter.

Je n'en dirais pas autant de sa femme. Il avait épousé, en 1683, la fille d'un greffier criminel au Par-

lement de Paris, Marie-Catherine Daumart de Mauléon. Les Daumart appartenaient à une bonne maison poitevine, dont Marie-Catherine, s'il faut en croire son fils, aurait épuisé tout l'esprit. Elle avait un oncle écuyer, contrôleur général des guerres de la maison de Sa Majesté, qui l'avait menée à Versailles. Sa grâce vive et légère, sa gaieté réunissaient autour d'elle une petite société brillante. M. Arouet ne s'en plaignait pas : si ses nobles clients devenaient les familiers du salon de sa femme, souvent les visiteurs de Madame devenaient les clients de Monsieur. Elle avait le mot rapide et incisif. Elle avait connu Boileau et disait de lui que c'était un bon livre et un sot homme. Il ne semble pas que les principes religieux l'aient beaucoup gênée. Elle ne voyait aucun mal à ce que l'abbé de Chateauneuf fît apprendre par cœur à son filleul, le petit François, les vers de la *Moïsade* et les *Contes* de La Fontaine. Du reste elle n'eut point d'influence sur son fils qui avait à peine sept ans quand elle mourut, en 1701. Elle lui léguait des amis dangereux et tout son esprit.

Le frère aîné de Voltaire, Armand Arouet, de neuf ans plus âgé, n'en hérita pas une parcelle. De qui cet Armand tenait-il sa dévotion fougueuse, son ardent jansénisme ? C'était un esprit singulier, toujours excessif, inquiet et sombre. Il avait eu l'idée d'entrer dans la congrégation des Pères de l'Oratoire, puis il y avait renoncé et s'était jeté dans toutes les affaires de convulsions où le jansénisme aboutit si misérablement. Ce fut entre ses mains que M. Arouet résigna sa charge quelque temps avant de mourir; et le testament paternel, très défavorable au cadet, acheva de brouiller les deux frères. « Son insupportable con-

uite, écrivait Voltaire à son ami Thieriot, a été une de mes plus vives afflictions. » Bien qu'ils paraissent très éloignés l'un de l'autre, on distingue chez eux les défauts communs : de la versatilité, des inconséquences, de l'indiscrétion, de l'égoïsme. François-Marie devait apporter dans son scepticisme les mêmes violences qu'Armand dans sa dévotion. Et tous deux, en somme, furent continuellement hantés par le problème religieux.

On a dit que les sentiments de famille n'avaient pas occupé une grande place dans la vie de Voltaire. Dans la jeunesse, en effet. Il avait à peine connu sa mère ; son père se montra toujours dur à son égard ; et son frère fut son premier ennemi. Il aurait pu être reconnaissant à ses parents des belles relations que leur travail et leur esprit lui avaient procurées. Mais elles ne lui furent profitables qu'à cause de ses talents. Les clients de son père ont moins reçu et moins hébergé le jeune Arouet que le jeune Voltaire. Son cœur ne fut point aussi dénué d'affection familiale qu'on l'a prétendu. Il aimait sa sœur, Marie-Marguerite, qui avait épousé M. Mignot, conseiller du roi, correcteur en la chambre des Comptes ; et, quand ses enfants devinrent orphelins, il prit soin d'eux, particulièrement de ses deux nièces, avec un dévouement où entraient à coup sûr la peur de vieillir seul, mais qui n'en fut pas moins très sincère et très actif. « Je n'ai réellement de famille qu'elles, écrivait-il à Thieriot en 1737 ; je serais très aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parents attachés par la reconnaissance. » Pour la cadette, il disait : « Le fanatique Armand la déshériterait si elle ne prend pas un convulsionnaire ; et moi

je la déshérite si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la Constitution. » Elle choisit M. Dompierre de Fontaine qui savait peut-être ce que c'était que la Constitution, mais qui n'était pas un convulsionnaire. L'aînée épousa un robin, Nicolas-Charles Denis et, veuve, vint habiter avec son oncle. Elle était laide, coquette, intrigante, dépensière et bel esprit. Elle faisait même des tragédies. Voltaire lui pardonna tout, ses sottises, ses récriminations, ses vers et ses dépenses.

A l'âge de dix ans, trois ans après la mort de sa mère, M. Arouet le mit pensionnaire au collège Louis-le-Grand. Il resta sept ans dans ce fameux collège qui datait d'un siècle et demi, assemblage de toits inégaux et de pavillons dont les murailles semblaient avoir toujours été vieilles et noirâtres. Il est difficile de savoir ce que Voltaire pensait au juste de l'instruction qu'il y avait reçue. En 1746, il écrivait au principal, le R. P. de la Tour, une longue lettre où il protestait de sa reconnaissance pour ses anciens maîtres. « J'ai
« été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se
« donnent des peines gratuites et infatigables à former
« l'esprit et les mœurs de la jeunesse... Qu'ai-je vu
« chez eux ? La vie la plus laborieuse, la plus frugale,
« la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre
« les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de
« leur profession austère. » Et la même année il déclarait à M. de Moncrif qu'il devait aux jésuites « son éducation et le peu qu'il savait ». Malheureusement ces lettres étaient écrites au moment où, faisant campagne pour entrer à l'Académie, il jugeait nécessaire de se concilier la Compagnie. Et malheureusement

encore, dans sa lettre au R. P. de la Tour, il s'indignait que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* osât lui attribuer « je ne sais quel livre, disait-il, auquel je n'ai point de part et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles. » Et ce livre n'était autre que les *Lettres philosophiques*, une de ses œuvres maîtresses. On comprend que sa sincérité nous soit suspecte.

Dix-huit ans plus tard, dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Éducation*, il imaginait un dialogue entre un ex-jésuite, — la Compagnie venait d'être dissoute, — et un conseiller au Parlement, son ancien élève, qui avait voté contre elle. Le conseiller reprochait au jésuite l'éducation que les Pères lui avaient donnée. Le dialogue est intéressant, car ces reproches sont à peu près les mêmes que ceux de nos modernes détracteurs des humanités classiques. Ils n'ont pas trouvé mieux que Voltaire. « Lorsque j'entraî dans le monde, dit le conseiller, je voulais m'aviser de parler et on se moqua de moi... Je ne connaissais ni les lois principales, ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie, je ne savais que du latin et des sottises¹. Il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné... La plupart de nos éducations sont ridicules, et celles qu'on reçoit dans les arts et les métiers sont infiniment meilleures. » Mais il écrivait cette page au temps où l'Encyclopédie préconisait des réformes dans l'ancien

1. Dans une lettre au P. Tournemine, de 1735, Voltaire louait les Jésuites d'avoir été les premiers à faire entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens.

système des études ; et Voltaire suivait les Encyclopédistes. Peut-être se croyait-il sincère en les suivant ; il me semble qu'il était plus vrai dans sa lettre au R. P. de la Tour.

Il avait eu pour professeurs à Louis-le-Grand des hommes remarquables : le P. Lejay, bon latiniste ; le P. Porée, tout jeune encore, dont les heures de leçons étaient des heures délicieuses et qui avait introduit dans sa rhétorique les exercices de vers français ; le P. Tournemine, qui dirigeait les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, appelés *Mémoires de Trévoux*, parce qu'ils s'imprimaient à Trévoux, admirable érudit qui joignait à sa connaissance du grec, du latin et de l'hébreu un goût très vif des mathématiques et de la physique et qui était en relations avec les principaux savants de l'Europe ; le P. Thouliez, plus connu sous le nom de d'Olivet qu'il prit lorsqu'il sortit de la Compagnie. Maucroix, l'ami de La Fontaine, l'avait aimé comme un fils ; Boileau l'avait admis dans son intimité. « Il a parlé sa langue, » dit Voltaire, avec la même pureté que Cicéron parlait la sienne ; et il a rendu service à la grammaire française par les observations les plus fines et les plus exactes. » L'Académie lui ouvrit ses portes en 1713. Peu de temps avant sa mort, en 1767, il écrivait, le 3 Janvier, à Voltaire : « Bonjour, mon illustre confrère, bon jour, bon an... Savez-vous dans votre pays que nous avons ici un froid qui rappelle l'idée de 1709 ? Il me rappelle de plus, à moi, une autre idée : c'est qu'alors nous grelottions au coin d'un méchant feu et qu'aujourd'hui nous nous tenons au coin d'un bon feu. Alors vous étiez mon disciple et aujourd'hui je suis le vôtre. Alors je vous aimais et

« vous ne me haïssiez pas. A cet égard, rien de changé, « au moins de ma part, et je serais tenté de répondre « aussi pour vous. » Qu'un ancien maître vous écrive ainsi au bout de soixante ans, c'est une preuve qu'on ne s'est point montré ingrat envers lui. Si Voltaire n'épargna à la Compagnie ni les attaques, ni les insultes, ni les calomnies, il garda toujours des sentiments de reconnaissance à ceux qui lui avaient révélé l'amour des lettres et qui, les premiers, l'avaient introduit, petit enfant de chœur, dans le temple étroit du goût. On pensera que cette reconnaissance aurait dû souvent désarmer sa polémique. Mais aucune considération d'ordre sentimental n'arrête Voltaire dans le feu de la bataille ou simplement quand il s'agit de briller.

S'il s'était mieux connu ou mieux jugé, peut-être aurait-il pu reprocher à l'éducation des Jésuites d'avoir innocemment favorisé quelques tendances de sa nature qu'il eût mieux valu contrarier. Ces maîtres, dont la variété du savoir rappelait souvent les savants de la Renaissance, sacrifiaient trop, pour leurs élèves, au succès mondain et ont ainsi encouragé la légèreté spirituelle de leur siècle. Ils attachaient trop d'importance aux réussites précoces et à l'ingéniosité. Ils développaient trop l'émulation. Par les joutes oratoires, les plaidoyers publics, les représentations théâtrales, — ils avaient trois théâtres, autant que de chapelles, — ils surexcitaient l'amour-propre des adolescents et les rendaient avides d'applaudissements. Les inconvénients de cette méthode, sur bien des points excellente, étaient compensés par de nombreux avantages. Mais, dans le cas de Voltaire, ce sont surtout les inconvénients qui nous apparaissent. Son confesseur,

le P. Ballu, a-t-il dit que ce jeune garçon était déjà dévoré de la soif d'être célèbre ? En tout cas, s'il ne l'avait pas eue de naissance, on aurait été capable de la lui donner. Pour une petite pièce de vers qu'il fit à douze ans, ses maîtres s'arrangèrent de façon qu'on en parlât jusqu'à Versailles. Il fut entre leurs mains l'élève brillant par excellence, je dirais presque l'élève-réclame, le produit le plus flatteur de leur enseignement.]

Travailleur, merveilleusement doué, curieux surtout de l'histoire contemporaine et des choses de la politique, il ne cessait de les interroger ; et le P. Porée disait en souriant qu' « il aimait à peser dans ses petites balances les grands intérêts de l'Europe ». Les maîtres ne résistent pas au charme d'une telle curiosité et si intelligente. Quelques-uns, comme le dur et atrabilaire P. Lejay, se défièrent. Ils étaient trop bons psychologues pour ne pas redouter un esprit que sa grâce et sa souplesse dérobaient à toute ferme direction. Le jeune garçon qui sentait leur hostilité s'appliquait à la vaincre : il traduisait en vers français leurs odes latines *A sainte Geneviève* ou *Au vrai Dieu*, et il les forçait du moins à l'applaudir. Le P. Tournemine dira un jour : « Je voudrais bien pouvoir le brider. » C'est ce que penseront tour à tour le gouvernement et madame du Châtelet et Frédéric II, ô père Tournemine. Personne n'y parviendra. Mais je ne crois pas qu'aucun de ses professeurs ait jamais prédit qu'il serait le coryphée du déisme. Nous ne prévoyons pas les malheurs de si loin. Comme par les plus grands froids il n'était permis aux élèves de quitter la cour que si l'eau bénite gelait à la chapelle, on raconte que François-Marie Arouet glissait des glaçons dans le bé-

nitier. Qui pouvait alors s'aviser que ces glaçons étaient très symboliques de son rôle futur ? On s'inquiétait quelquefois de ses malices et de ses espiègleries ; mais on les lui pardonnait en faveur de ses dispositions surprenantes et de ses succès.

Louis-le-Grand l'avait gâté. Il gardera de ses concours et de ses distributions de prix un besoin irrésistible d'applaudissements. L'élève des Jésuites chargé de livres et de couronnes, le lauréat au regard vif que les Pères présentèrent un jour à J.-B. Rousseau et qui vint l'embrasser de fort bonne grâce, le collégien triomphant ne mourra jamais en lui. Il lui faudra toujours des rivaux à surpasser, des prix à remporter. Auteur de vingt tragédies dont quelques-unes lui ont valu d'éclatantes ovations, il refusa les pièces de Crébillon pour montrer qu'il est plus fort que ce vieux fabricant d'épouvantails. A quatre-vingt-trois ans, aussi sûr d'un renom immortel qu'une créature humaine peut l'être, il traitera le sujet de poésie choisi par l'Académie et enverra son poème au concours sous le nom du marquis de Villette. Dans son ignorance de l'auteur, l'Académie le classa le cinquième. Le vieillard de Ferney n'eut pas la joie de se voir décerner le premier prix de poésie. Il avait pour une fois manqué sa composition. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller. « Mais, s'écrie La Harpe qui était dans la confidence, quelle étrange avidité de gloire, de venir à cet âge disputer le prix de l'Académie aux jeunes poètes ! »

A côté de l'enseignement des Jésuites, l'adolescent en recevait un autre : celui de son parrain et des anciens amis de sa mère. Ninon de L'Enclos, qui avait été en relations avec madame Arouet, entendit parler du jeune prodige par l'abbé de Chateauneuf ou par

l'abbé Gédoyne, intime lui aussi dans la maison du notaire. De ces deux abbés on ne sait lequel fut son dernier amant. Selon Voltaire ce fut Chateauneuf aux bras de qui elle eût terminé sa vie amoureuse le jour même de sa soixantaine. Et Chateauneuf lui amena un jour le petit Arouet. Décrépité, ridée, maigre, avec une peau jaune qui tirait sur le noir, l'illustre Ninon lui parut sèche comme une momie. Mais il retourna plusieurs fois la voir ; et elle fut si charmée par ce spirituel collégien qu'elle l'inscrivit sur son testament et lui légua deux mille francs pour acheter des livres. Rentré au collège, je doute qu'il se vantât de ses visites chez mademoiselle de L'Enclos et de tout ce que lui racontaient les Gédoyne et les Chateauneuf. Mais nous avons une preuve de sa précoce émancipation dans ce fait qu'à l'âge de treize ans il souscrivit un billet de cinq cents livres à une usurière, prêteuse à gages, du nom de Thomas.

Il quitta Louis-le-Grand en 1710. Il avait seize ans. Son père l'envoya aux écoles de droit qui le rebutèrent comme elles avaient rebuté Boileau et pour les mêmes motifs : « La raison qu'on cultive dans cette étude, disait Boileau, n'est pas la raison humaine et celle qu'on appelle le bon sens, mais une raison particulière fondée sur une multitude de lois qui se contredisent les unes les autres. » Et de même Voltaire récrimine contre la diversité des coutumes quand une seule suffirait, et contre ces quatre-vingts volumes d'ordonnances « qui presque toutes se contredisent ». Il écrira plus tard à d'Argenson ¹ : « Ce qui m'a dégoûté de la pro-

1. Lettre du 28 juillet 1739.

« fession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on a voulu charger ma cervelle. *Au fait* est ma devise. » Cependant ses études de droit lui rendirent quelques services, car il avait l'humeur processive, et je ne pense pas qu'aucun homme de lettres ait entamé plus de procès ni soutenu plus d'actions devant les tribunaux. Sa famille ne demandait qu'à lui acheter une charge d'avocat du Roi. Mais il ne tenait pas à la considération qui s'achète : « Je saurai, disait-il, m'en faire une qui ne coûte rien. »

Par son parrain il avait été admis dans la société du Temple qui, en attendant que le frère du duc de Vendôme, le grand Prieur, revînt d'exil, se réunissait à l'hôtel de Boisboudrand. Elle se composait de joyeux débauchés qui, pour la plupart, avaient passé l'âge de la débauche. L'Anacréon en avait plus de soixante-dix ans : c'était l'abbé de Chaulieu, abbé d'Aumale et de Poitiers, de Chenel et de Saint-Étienne, seigneur spirituel et temporel de Saint-Georges en l'île d'Oléron. Ces bénéfices ne l'attachaient pas plus à la religion qu'à l'honneur ; mais ils lui assuraient trente mille livres de rente¹. Son ami, le marquis La Fare, après une jeunesse héroïque et romanesque, obligé de quitter l'armée pour avoir encouru la haine de Louvois, s'était abandonné aux délices de la paresse et de la gourmandise. Toujours affable, mais énorme et

1. Chaulieu « le premier des poètes négligés », disait Voltaire dans son *Temple du Goût* ; et beaucoup plus tard, en 1776, dans une lettre à M. de la Visclède : « Trois ou quatre de ses pièces, écrivait-il, respirent la volupté et la philosophie et demandent grâce pour toutes les fadaïses insipides dont on a farci son recueil. » Sur l'influence philosophique de l'épicurien Chaulieu qu'a pu subir Voltaire, voir le *Voltaire* de Georges ASCOLI (*Revue des Cours et Conférences*, 15 avril 1924).

appesanti par la mangeaille, il souhaitait que son ennemi Louvois fût forcé de digérer pour lui. Saint-Simon nous dit qu'au sortir d'une grande maladie il se creva de morue et mourut d'indigestion. L'abbé Servien, oncle des Sully, « décrié à ne l'oser voir », était aussi riche que Chaulieu de bonnes abbayes. On le trouva mort un jour chez un danseur de l'Opéra. Les petits vers de Voltaire n'ont point oublié l'abbé Courtin, gras, rond, gros, court, qui portait un teint de prédestiné avec une croupe rebondie, ni l'abbé de Bussy-Rabutin, le second fils du cousin de madame de Sévigné, futur évêque de Luçon, « ornement de la bergerie, de l'Église et de l'amour ». Leur chef de file, le grand Prieur, n'était pas le moins débauché. Le noir portrait que nous a fait Saint-Simon de celui que Voltaire appelait « l'Altesse chansonnière » n'est point chargé : menteur, escroc, malhonnête homme jusque dans la moelle des os qu'il avait pour os, suprêmement avantageux et singulièrement bas et flatteur aux gens dont il avait besoin, la plus vile, la plus méprisable, la plus dangereuse créature. Le Régent l'admirait de ne s'être couché qu'ivre depuis quarante ans, de n'avoir cessé d'entretenir des maîtresses et de tenir des propos impies. Ces libertins, dont le plus jeune avait laissé loin derrière lui la cinquantaine, et dont la vie se passait en orgies, ne se sauvaient de la crapule que par l'esprit. Ils en avaient tous, de l'aveu même de Saint-Simon, et du meilleur, du plus fin, du plus naturel. Ils troussaient joliment les vers. Ils savaient quand ils le voulaient être des hommes de très bonne compagnie, et ils détestaient l'affectation. Leur vieillesse se préparait des héritiers dans les jeunes gens dont ils aimaient à s'entourer : le futur président Hé-

nault, le chevalier d'Aydie, M. de Sully, M. de Caumartin, et Arouet, leur benjamin.

On comprend l'irritation et l'inquiétude de M. Arouet père. Une première fois il essaya de soustraire son fils à ces influences et l'envoya à Caen. Le jeune homme s'y lia bientôt avec les libertins de la ville et se fit fermer la porte du meilleur salon. M. Arouet le rappelle et le confie au marquis de Chateauneuf, frère de l'abbé, qui venait d'être nommé ambassadeur en Hollande. Ce fut là que Voltaire rencontra son premier amour. Il y avait à La Haye, parmi les réfugiés, une aventurière, madame Dunoyer, séparée de son mari, faiseuse de libelles aux gages des libraires et de libelles anti-français. Des deux filles qu'elle traînait avec elle, l'une, l'aînée, s'était mariée ; l'autre, Olympe, qu'on nommait familièrement Pimpette, avait failli l'être. Le héros des Camisards, Jean Cavalier, lui avait signé une promesse de mariage ; puis il était allé se marier ailleurs. Voltaire s'éprit de Pimpette, et Pimpette s'éprit de ce joli garçon pétillant d'esprit et de malice. La mère ne tarda pas à découvrir leur liaison ; et, comme elle rêvait pour sa fille un établissement ou une aventure plus profitable, elle courut à l'Ambassade. C'est ici que la chose devient intéressante. D'ordinaire les ambassadeurs ne se soucient guère des amourettes de leurs attachés. Mais la Dunoyer était journaliste, et l'on commençait à craindre le pouvoir de ceux que Voltaire appellera les folliculaires. Le marquis de Chateauneuf écouta la Dunoyer. Et Pimpette était protestante. Son père resté en France la réclamait, et, si Pimpette y rentrait, elle se ferait catholique. L'Ambassade française était-elle chargée de ramener des âmes au giron de l'Église ? Le marquis

de Chateauneuf entrevit la possibilité d'un conflit diplomatique. Il se hâta d'expédier à son père l'amoureux compromettant derrière lequel surgissaient les ombres menaçantes de Luther et de Calvin.

Son histoire de Hollande a encore un autre intérêt pour nous. Ses lettres à Pimpette sont les premières de cette prodigieuse correspondance qui est une des merveilles de notre littérature. Si Chérubin savait écrire aussi bien qu'il sait chanter la romance, il en écrirait de semblables. Elles ont une grâce pimpante, une coquetterie spirituelle, une hardiesse légère qui chiffonne sans avoir l'air d'y toucher, et juste assez de sensibilité pour qu'on puisse croire à l'éclosion d'un sentiment jeune et tendre. Pimpette travestie en jeune homme s'est rendue sur la brune à l'hôtel où son amant est consigné. Le lendemain elle reçoit le billet suivant : « Je ne sais si je dois vous appeler monsieur
« ou mademoiselle. Si vous êtes adorable en cornettes,
« ma foi, vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a
« trouvé un joli garçon. La première fois que vous
« viendrez, il vous recevra à merveille. Vous avez
« pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je
« crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue afin
« qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune
« homme. » Et les vers qui accompagnent cette prose sont aussi jolis :

Enfin, je vous ai vu, charmant objet que j'aime,

En cavalier déguisé dans ce jour :

J'ai cru voir Vénus elle-même

Sous la figure de l'Amour.

L'Amour et vous, vous êtes du même âge,

Et sa mère a moins de beauté.

Mais malgré ce double avantage,

J'ai reconnu bientôt la vérité.
Olympe, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

Il exagère : Olympe n'était pas si sage. Mais il ne se contenta pas de mêler les dieux de la fable à son amour : il y intéressa les Jésuites [Avec Voltaire il faut toujours s'attendre à voir les Jésuites apparaître] A peine rentré en France, la veille de Noël, sa première visite est pour le P. Tournemine. Il lui dépeint sa chère Pimpette comme une pauvre âme qui brûle de se convertir à la foi catholique. Le P. Tournemine ému s'adresse à l'évêque d'Évreux qui était un cousin de M. Dunoyer. Et Voltaire demande aussitôt à Pimpette d'écrire au prélat et d'insister sur l'article de la religion. « Dites-lui que le roi souhaite la conversion des « huguenots et que, étant ministre du Seigneur et « votre parent, il doit, pour toutes sortes de raisons, « favoriser votre retour. Marquez-lui que vous voulez « vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller. « Ne manquez pas à le nommer monseigneur. » Encore un peu, et l'Église de France, stimulée par Voltaire, allait travailler à lui rendre sa maîtresse. L'affaire en resta là, Pimpette s'étant convertie à une nouvelle passionnette et notre Chérubin l'ayant vite oubliée.

Mais il avait été précédé à Paris d'une lettre de l'Ambassadeur qui le traitait comme un scélérat. M. Arouet furieux parla de l'embarquer pour les Iles. Il se laissa fléchir et se borna à le faire entrer dans l'étude de M^e Alain, rue Pavé-Saint-Bernard, près les degrés de la place Maubert. Elle ne devait pas le retenir très longtemps. Il avait concouru à l'Académie pour le

prix de poésie. Son *Ode sur le vœu de Louis XIII* était peut-être moins mauvaise que celle qui fut couronnée, mais dont l'auteur, l'abbé du Jarry, avait pour lui son ancienneté et l'amitié de Houdart de Lamotte. Voltaire lança contre ce dernier une petite satire en style marotique : *le Bourbier*¹. Le scandale qu'elle produisit nous étonne. Mais nous aurons souvent avec lui de pareils étonnements. Il semble qu'il se dégage de tout ce qu'il fait une sorte d'électricité qui amuse les esprits, les excite ou les exaspère. M. Arouet voyait son fils incapable de tout honnête métier, perdu de dettes et déjà de réputation. Un conte licencieux, écrit pour Adrienne Lecouvreur, l'*Anti-Giton*, acheva de le mettre hors de lui. Heureusement un de ses anciens clients, le vieux marquis de Saint-Ange, Louis Urbain de Caumartin, lui proposa d'emmener le scandaleux jeune homme à son château où il s'assagirait. Le père accepta avec reconnaissance.

M. de Caumartin, ancien intendant des finances et conseiller d'État, célébré par Boileau et mis par lui sur le même rang que l'intègre d'Aguesseau, était un des derniers et un des plus beaux représentants du xvii^e siècle. Très bon et très serviable sous des apparences de hauteur, « il savait tout, dit Saint-Simon, en histoire, en généalogie, en anecdotes de cour, avec une mémoire qui n'oubliait rien de ce qu'il avait vu ou lu, jusqu'à en citer les pages sur-le-champ dans la conversation. » Et Voltaire nous dira qu'il portait dans son cerveau l'histoire vivante de son temps, et aussi l'histoire d'Henri IV, son héros favori sur lequel

1. Il n'a guère fait usage de « ce misérable style marotique, bigarré et grimaçant » qu'il a vertement critiqué à plusieurs reprises. « Rien n'est si rare que le beau naturel », disait-il à Helvétius (4 déc. 1738).

il ne tarissait pas. Voltaire doit probablement à ce charmant vieil homme d'avoir écrit *la Henriade* ; et nous lui devons peut-être d'avoir donné à Voltaire la première idée du *Siècle de Louis XIV*.

Cependant Louis XIV mourut.



Lorsque Louis qui, d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint-Denis,
J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Ce spectacle, qui revenait à l'esprit de Voltaire dans son *Épître sur la Calomnie*, fut certainement un de ceux dont il retira un profond mépris pour la canaille. Les conséquences de la mort du vieux roi furent immédiates et considérables. Nous ne saurions en être surpris quand nous voyons les perturbations que peut causer un simple changement de ministère. On l'a dit : la main de Louis XIV avait contenu une explosion de désordres. Lorsqu'elle retomba glacée par la mort, ils éclatèrent. La haute société n'avait pas attendu qu'il expirât pour courir au plaisir ; mais alors elle s'y rua. Le décorum que la Cour maintenait tomba brusquement. L'effronterie s'afficha ; et ceux qui gouvernaient la France donnèrent l'exemple de tous les dérèglements. Au roi, qui avait toujours eu le sentiment de sa dignité royale et qui, depuis vingt-cinq ans, y avait ajouté celui de sa dignité d'homme, succédait un prince, le Régent, qui, par un contraste

extraordinaire, alliait à une intelligence supérieure et à des qualités d'homme d'État la curiosité de toutes les perversions et une étonnante dépravation de mœurs. Il eût voulu discréditer le gouvernement, hâter la fin du monde où il avait grandi qu'il ne s'y fût pas pris autrement¹. Ses roués et lui semblent avoir, sinon la rage, du moins l'affreuse coquetterie de toutes les profanations. Il a pu mériter l'éloge que Voltaire lui décernera dans sa *Henriade* :

Par des ressorts nouveaux, sa politique habile
Tient l'Europe en suspens divisée et tranquille.

Mais à l'intérieur, sa facilité qui ressemblait à de la faiblesse, son immoralité, son indifférence aux accusations les plus abominables, aux outrages les plus éclaboussants, enlevèrent à des esprits comme celui de Voltaire tout respect de l'autorité.

On s'habitue à mépriser ceux dont on sollicite les faveurs. On se familiarise avec le scandale. Il est partout, à la cour, dans le ministère où Dubois salit de sa parole ordurière la pourpre cardinalice, dans l'Église, dans le grand monde. Toutefois n'exagérons pas et défions-nous des généralisations. Il est toujours facile de grouper des détails impressionnants et d'en noircir l'image d'une société. On extrairait (d'ailleurs on l'a fait) des sermons de Bourdaloue un effrayant tableau des mœurs sous Louis XIV. Le dévergondage de

1. L'année 1720, où Law se sauve, où le Parlement regimbe, où les conspirateurs préparent une nouvelle Fronde, fut une des plus lamentables et des plus orageuses. L'émeute gronde sous les fenêtres du Régent. Dubois veut faire marcher la troupe. Le Régent l'arrête : « Le peuple a raison de se soulever, dit-il : il est bien bon de souffrir tant de choses. » Je renvoie, pour tout ce qui concerne la Régence, au magistral ouvrage de Dom LECLERCQ, *Histoire de la Régence*, 3 vol. (1921).

la Régence, la démoralisation de l'agio, n'avaient point entamé les honnêtes traditions de la bourgeoisie ni ses vertus familiales. La noblesse était loin d'être entièrement contaminée, et le grand seigneur, homme d'honneur et de probité, existait toujours. Les hauts dignitaires de l'Église ne prêchaient pas tous d'exemple ; mais le bas clergé, souvent malheureux, ne se plaignait pas et remplissait consciencieusement ses devoirs. Des ordres religieux qui s'étaient multipliés, mais qui vivaient décemment, les Jésuites, contre lesquels on commençait à s'acharner, étaient à la fois les plus calomniés et les plus irréprochables. Il serait aussi faux de peindre la France de la Régence d'après la cour du Régent que la France d'aujourd'hui d'après son parlement et le petit monde à demi parisien que nous décrivent si volontiers nos romanciers.

La Régence n'en a pas moins modifié l'esprit de la nation. Son dernier historien, et le plus grand, dom Leclercq, nous dit qu'elle ne provoqua pas la révolution, mais qu'elle y conduisait. Rien ne me paraît plus juste. Ce fut de tous côtés une rupture avec le passé. La vie politique, assoupie durant le long règne de Louis XIV, se réveilla. Le goût des réformes sociales se manifesta en même temps qu'un désir de Fronde surexcité par la publication des cyniques *Mémoires* du cardinal de Retz « qu'on lut avec ravissement jusque dans les couvents ». Le courant de scepticisme qui part du Moyen Âge, que les dégoûts des guerres religieuses ont alimenté, qui grossit à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e pour devenir souterrain pendant une soixantaine d'années, reparait à la lumière en poussées jaillissantes. Les *Provinciales* de Pascal, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles furent im-

prudentes, la querelle du Quiétisme où deux prélats comme Bossuet et Fénelon prirent le public à témoin de leur âpre désaccord, les rivalités entre Jésuites et Jansénistes, avaient enlevé à l'Eglise de sa force et de sa considération. Les yeux s'ouvrent sur la faute commise par la Révocation de l'Édit de Nantes. Ce n'est pas qu'on ait plus de tendresse pour le protestantisme ; mais il semble qu'aucune religion ne vaille la peine qu'on la persécute. On s'achemine vers la tolérance à travers l'indifférence et la désaffection. Les libertins font leur bible du *Dictionnaire* de Bayle, et quelques-uns des livres de Spinoza. La morale ne veut plus dépendre de la théologie. On le dit assez haut ; on ne l'écrit pas encore, et surtout on ne l'imprime pas. La parole est plus licencieuse que le livre. Les *Lettres persanes*, publiées en 1721, donnent assez bien la mesure de ce que peut se permettre le libertinage d'esprit en railleries sur le Christianisme ; et l'on y voit aussi l'influence des mœurs de la Régence sur l'imagination d'un grave magistrat.

La foi catholique est peut-être moins ébranlée que le respect du prêtre. On serait bien content de ne plus croire, mais on croit encore. Le spinoziste Boulainvilliers, qui ne croit plus au Dieu dont les astres nous révèlent la gloire, cherche dans ces mêmes astres le secret de nos destinées, et il croit dur comme fer à ses horoscopes. Ceux-là même qui, dans leur abandon aux instincts naturels, ont rejeté toute contrainte, ne se sont point débarrassés de toute inquiétude. Le dernier acte, la dernière scène de la Régence éclaire dramatiquement leur état d'esprit. Le jour tombe ; le crépuscule envahit les appartements déserts. C'est l'heure où le Régent monte chez le roi. Depuis quelques se-

maines il est triste, congestionné, fourbu. Il a retenu près de lui une de ses maîtresses, la duchesse de Fallary, la Fallary, comme l'appelle Saint-Simon. Elle est assise à ses côtés devant la cheminée. Il se tourne vers elle :

— Crois-tu de bonne foi qu'il y ait un Dieu, un enfer et un paradis après cette vie ?

— Oui, mon prince, je le crois certainement.

— Si cela est comme tu dis, tu es donc bien malheureuse de mener la vie que tu mènes.

— J'espère cependant, dit-elle, que Dieu me fera miséricorde.

Ils se turent. Quelques instants plus tard, il se renversa dans son fauteuil, se roidit et glissa sur le parquet. Il ne reprit pas connaissance : l'apoplexie l'avait terrassé.

*
* *

Voltaire avait vingt et un ans lorsque la Régence avait commencé ; il en avait vingt-huit quand elle finit. Elle acheva de le former, ou plutôt elle fut sa grande période de formation. Pendant les sept années qu'elle dura et les trois années qui suivirent, il vécut dans le monde qu'elle avait créé, dans ce petit monde spirituel, vicieux, fastueux, élégant, léger, frondeur. Il n'a que par intermittence un chez lui. Il passe d'un château dans un autre château et de cet autre château à la Bastille qui est le château du roi. A Paris, il loge tantôt chez une dame, tantôt chez un ami. Deux épigrammes graveleuses sur le duc d'Orléans, en somme moins cruelles que tant d'autres chansons ou libelles, le font exiler à Tulle. Son père obtient qu'au lieu d'aller à Tulle il aille au château de Sully dont le maître,

ancien commensal de Chaulieu et du grand Prieur, lui offre l'hospitalité. « Il y a peut-être quelques gens, « écrit-il, qui s'imaginent que je suis exilé ; mais la « vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller « passer quelques mois dans une campagne délicieuse « où l'automne amène beaucoup de personnes d'es- « prit...

Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois entre nous si semblable à l'ennui
Que l'on pourrait bien s'y méprendre. »

Le Régent ne lui tint pas longtemps rigueur. Mais aucune mordante épigramme, aucun couplet audacieux ne couraient qu'on ne les lui attribuât tant il était remuant et toujours en vedette. La police attache à ses pas un espion, l'officier Beauregard, qui a immédiatement gagné sa confiance. Une terrible inscription latine circule, le *Regnante Puero*, qui annonce que, sous le règne d'un enfant, sous le gouvernement d'un homme fameux par le poison et par l'inceste, les conseils de l'État étant ignorants et instables et plus instable encore la religion, le trésor étant épuisé, la foi publique violée et le péril d'une sédition générale imminent, la France va bientôt périr. On sait par Beauregard qu'il en est l'auteur ; et le 16 mai 1717, jour de la Pentecôte, on le fait monter dans un coche bien clos qui le conduit à la Bastille. Il y fut logé onze mois, très amicalement traité par le gouverneur et dînant souvent à sa table. Le 11 avril 1718, il en sortit avec sa *Henriade* commencée et sa première tragédie terminée, *OEdipe*. Pourquoi avait-il attaqué le Régent dont les amis étaient ses amis et dont l'amour des

nouveautés, la tolérance, l'irréligion devaient tant lui plaire ? Il fit son éloge dans son poème épique ; il le défendit plus tard contre Frédéric II ; il s'indigna même des calomnies qu'il avait pourtant contribué à répandre. Il l'attaquait sans lui vouloir du mal, parce que la matière était bonne, parce qu'il avait un certain goût du risque, et pour amuser la galerie et pour se prouver à lui-même l'excellence de ses traits.

Après un séjour à la Bastille, il était d'usage qu'on allât s'en purifier dans un coin de province. Expédié à Chatenay, où son père possédait une propriété, il en revient bientôt, et son *OEdipe* remporte un succès qui passe les frontières. Le Régent, dont il avait dit qu'il ne lui manquait que des yeux crevés pour ressembler au héros de sa pièce, lui fait présent d'une médaille en or marquée de l'effigie du roi et de la sienne et lui accorde une pension. Le poète l'en remercia en le priant de ne plus se charger de son logement. Ce fut alors qu'il enterra le nom d'Arouet et prit celui de Voltaire qui était probablement le nom d'un petit bien de sa famille. Il ne recueille partout que couronnes, félicitations et sourires. Mais il s'attire une méchante affaire avec un comédien nommé Poisson, bretteur enragé. Il refuse de se battre. Poisson le menace du bâton. Voltaire, accompagné de deux gailards qui savaient manier l'épée, va se poster à sa porte et lui envoie dire qu'un ami l'attend. Poisson, défiant comme le voulait son nom, se garde bien de descendre. Voltaire mène un tel tapage qu'on finit par emprisonner Poisson, mais à condition que le poète écrira une lettre où il demandera sa grâce. Et on lui conseille, après cette algarade, de s'absenter pendant quelque temps. A son retour, nouvelle histoire. Il ren-

contre sur le pont de Sèvres, Beauregard, dont il sait maintenant la qualité d'espion. Il l'injurie de sa chaise à porteurs. Beauregard le force de mettre pied à terre et le bâtonne d'importance. Voltaire lui intente un procès criminel, jette tous ses amis à la poursuite du mouchard, déploie une activité furieuse, parvient à le faire empoigner et fourrer au Châtelet. Nous ignorons le reste. Il est vraisemblable que l'espion y entra par une porte et en sortit par l'autre. Voltaire éprouva le besoin de prendre l'air. La veuve d'un riche seigneur flamand, fille du maréchal d'Alègre, la rousse, galante et tripoteuse madame de Rupelmonde, l'emmène en Hollande. A Bruxelles il se brouille mortellement avec J.-B. Rousseau qui y était exilé. Mais « le paradis terrestre qui va de La Haye à Amsterdam » lui réserve de nombreux plaisirs et d'agréables surprises. Il y savoure un avant-goût des libertés qu'il ira plus tard chercher en Angleterre. Pas un oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Le chef du gouvernement va à pied, sans laquais, au milieu de la populace. « On ne voit là personne qui ait de « cour à faire. On ne se met point en haie pour voir « passer un prince. On ne connaît que le travail et la « modestie. » Nous sommes un peu étonnés que les vertus républicaines le ravissent à ce point. Il est vrai que l'Opéra est détestable. En revanche « des ministres calvinistes, des Arméniens, des Sociniens, « des rabbins, des Anabaptistes parlent tous à merveille et tous ont raison. »

Revenu en France, il reprend sa vie de château, ou s'installe chez le président de Bernières dont la femme est sa très intime amie. Son poème, *Henri IV ou la Ligue*, est annoncé. Comme on lui refuse le privilège,

il l'imprime clandestinement à Rouen. Il tombe malade de la petite vérole dans l'hôtel du président de Maisons, petit-fils du chancelier d'Anne d'Autriche, passionné pour les lettres et les sciences. Il se confesse et attend la mort avec tranquillité. Tiré de danger, à peine a-t-il quitté cette demeure hospitalière que le plancher de sa chambre s'écroule embrasé.

Partout où il passe, il laisse derrière lui, sinon l'incendie, du moins, un sillage de bruit, de querelles, d'admiration mêlée d'inquiétude, de défiance et chez quelques-uns d'indulgence un peu méprisante, mais toujours amusée. Il est celui qui ne rencontre jamais l'indifférence, « une manière de personnage », comme le dira très bien Saint-Simon. On s'accorde à lui reconnaître les plus beaux dons de l'esprit. Les spectateurs de son *OEdipe* ont salué en lui le glorieux héritier, le rival de Corneille et de Racine ; les premiers lecteurs de la *Henriade*, le poète épique que nous attendions depuis si longtemps. On se dispute ses moindres productions. Les plus grandes maisons se font une fête de l'héberger. Il a son couvert mis chez les Sully. Le maréchal de Villars lui écrit comme à un ami. Jamais on n'était entré si vite dans la renommée. Ce jeune homme en faisait claquer toutes les portes. Mais son caractère n'inspire pas la même considération que ses talents. Ce qui lui manque essentiellement, ce qui lui manquera toujours, c'est la dignité. Il est vrai qu'il n'en a presque nulle part trouvé l'exemple. Aucune dignité chez ceux qui gouvernent la France, pas plus chez le duc d'Orléans que chez le cardinal Dubois. Aucune dignité chez les vieux débauchés du Temple. Aucune dignité chez ces prélats qui affichent leurs amours ni chez ces abbés qui vivent

dans la galanterie, quand ils n'en vivent pas. Aucune dignité chez ces grands seigneurs qui se sont enorgueillis de friponner sous les ordres de Law. Aucune dignité chez ce jeune duc de Richelieu, de deux ans moins âgé que lui, son modèle d'élégance, qui fait, lui aussi, irruption dans la renommée, mais avec un fracas d'équipées amoureuses et de scandales, séduisant comme le don Juan de Molière, brutal comme le don Juan espagnol, prodigue de l'argent de ses maîtresses et, lors de la conspiration de Cellamare, « trouvant aussi naturel que lucratif de trahir la France à un âge où d'autres donnent leur vie pour elle ¹ ». Dix-huit ou vingt ans plus tard, le fin cardinal Fleury, écrivant à Voltaire, lui dira : « Vous avez été élevé
« dans la compagnie de tout ce que le monde peu
« éclairé considérait comme la meilleure, parce que
« c'étaient de grands seigneurs. Ils vous ont applaudi
« et avec raison ; mais ils vous l'ont donnée en tout
« et ils allaient trop loin. Ils vous ont gâté de trop
« bonne heure. »

C'est vrai ; mais ils ne lui donnaient pas raison en tout. Si la dignité était en grande partie absente du monde où vivait Voltaire, elle y était remplacée par du courage et du point d'honneur. Voltaire n'est pas brave. Sa réputation de poltronnerie est solidement établie. Ses amis eux-mêmes en conviennent. « Il craint les moindres dangers pour son corps et il est poltron avéré », écrit dans ses *Mémoires* le marquis d'Argenson, après avoir dit bien bizarrement qu'il avait dans l'âme « un courage digne de Turenne, de Moïse, de Gustave Adolphe ! » Voltaire ment effron-

1. DOM LECLERCQ, la Régence.

tément. Il écrit de Chatenay à M. de Maurepas : « Je
« puis vous assurer sur ma tête qu'il n'y a pas un
« seul homme en France qui puisse prouver, je ne
« dis pas que j'aie fait cette abominable inscription
« dont on m'accuse et que je n'ai jamais vue (le *Re-*
« *gnante Puero*), mais que j'aie jamais eu la moindre
« part à aucune des chansons contre la cour. » Il
écrit cela lorsqu'il a fini son temps de Bastille et qu'il
n'a plus rien à craindre. Et Maurepas a dans son
 tiroir le rapport du policier Beauregard que Voltaire
accusera non d'avoir menti, mais de l'avoir trahi.
Maurepas hausse les épaules. On sourit. On n'estime
pas. Voltaire se compromet avec des gens qu'un galant
homme ne fréquente pas. Un galant homme
ne se met pas dans le cas d'être gillé par le
comédien Poisson, et n'admet point dans son intimité
un Beauregard. Mais Beauregard dînait chez le
ministre de la guerre. Soit : on n'admet pas dans son
intimité tous les gens qui mangent à la table d'un
ministre.

Voltaire ne connaît pas les hommes et n'apprend
guère à les connaître : il est trop spirituel. Son esprit
n'est pas le résultat d'une expérience fine et aiguisée :
c'est un jaillissement naturel, une faculté merveilleuse
d'associer spontanément les idées et de tirer des mots
les plus communs une étincelle inattendue. Ce don,
porté au point où il l'avait, est presque exclusif de
l'observation. Ceux qui le possèdent en jouissent trop
eux-mêmes pour étudier les autres. La méconnaissance
des hommes sera à l'origine d'une grande partie de
ses déboires. Voltaire est avantageux et par conséquent
maladroit. Ses ennemis joueront de sa vanité à coup
sûr. Elle lui tient lieu de candeur. Beauregard n'était

pas certain qu'il fût l'auteur du *Regnanto Puero*. Il lui dit simplement qu'on savait de bonne source que c'était un professeur des Jésuites qui l'avait fait. « Un jésuite, répliqua Voltaire, un jésuite ! Un geai qui se pare des plumes du paon ! » C'est ainsi que le paon se livre. Voltaire a une impertinence étourdissante qui l'étourdit sur les dangers qu'il y a à être impertinent. Au lendemain de la représentation d'*OEdipe*, le prince de Conti lui adressa des vers où il lui disait que sa pièce faisait croire que Racine était revenu des enfers et que Corneille avait corrigé la sienne. On n'est pas plus aimable. Voltaire lui répondit : « Monseigneur, vous serez un grand poète : il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. » A un souper de grands seigneurs, il s'écria : « Sommes-nous tous princes ou tous poètes ? » Quand on lui rappelait ces mots, il les nommait ses péchés de jeunesse. *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine !* Mais il eut le rare privilège de commettre jusque dans l'extrême vieillesse les mêmes péchés de jeunesse qu'au temps où Largillière le représentait sur la toile jeune et fringant avec son beau front découvert, son œil vif, sa main fine sous la fine dentelle, sa bouche ironique et charmante.

Dans le privé, son impertinence devient facilement de l'insolence. Écoutez-le parler du mariage de Louis XV à sa bonne amie, madame de Bernières : « Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne et en parut très content. « Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon et son « dos à M. de Maurepas et reçut les compliments de « toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la « chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans

« le moment pour Rambouillet et épousera mademoi-
 « selle Leczinska à Chantilly. Tout le monde fait ici
 « sa cour à Madame de Besenval qui est un peu
 « la parente de la reine. Cette dame, qui a de l'es-
 « prit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques
 « de bassesse qu'on lui donne. — (C'est un mot à la
 « Saint-Simon. — Les noces de Louis XV font tort
 « au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune
 « pension ni même de les conserver ; mais, en récom-
 « pense, on va créer un nouvel impôt pour avoir de
 « quoi assortir des dentelles et des étoffes pour la de-
 « moiselle Leczinska. »

Sa vie sentimentale est bien moins orageuse que sa vie intellectuelle. Il frôla la passion avec la maréchale de Villars. Elle ne lui accorda d'autres faveurs que celles qui le tenaient en haleine et l'encourageaient à faire feu de tout son esprit. Il lui en garda un peu de rancune, non parce qu'elle s'était amusée de lui, mais parce que c'étaient les seuls mois de son existence où le travail lui avait été impossible. Pendant qu'il était embastillé, sa jolie maîtresse, mademoiselle de Livry, qu'il avait poussée au théâtre, le trompa avec son ami Genonville. Il ne leur en voulut ni à l'un ni à l'autre.

Le fripon naguère a tâté
 De la maîtresse tant jolie
 Dont j'étais si fort entêté.
 Il rit de cette perfidie,
 Et j'aurais pu m'en courroucer,
 Mais je sais qu'il faut se passer
 Des bagatelles dans la vie.

Et lorsque Genonville mourut, il consacra à sa mémoire une pièce émue où nous lisons ces vers :

Il te souvient du temps où l'aimable Égérie
 Dans les beaux jours de notre vie
 Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
 Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
 L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
 Tout réunissait nos trois cœurs.

Ils s'aimaient tous trois : ah ! nous sommes encore loin des amants de Venise ! Mais le plus amusant fut qu'en définitive mademoiselle de Livry ne lui pardonna pas. Sa destinée romanesque la conduisit en Angleterre, où l'une de ses aventures fournit à son ancien amant le sujet de sa comédie, l'Écossaise ; et elle en revint marquise de Gouvernet. Voltaire désira la revoir ; elle lui refusa sa porte, ce qui nous valut, à elle et à nous, un de ces chefs-d'œuvre de poésie légère où la gentillesse de l'esprit français se reflète comme un fin rayon dans une bulle transparente. C'est l'épître des Vous et des Tu¹.

Philis, qu'est devenu ce temps
 Où, dans un fiacre promenée,
 Sans laquais, sans ajustements,
 De tes grâces seules ornée,
 Contente d'un mauvais soupé
 Que tu changeais en ambroisie,
 Tu te livrais, dans ta folie,
 A l'amant heureux et trompé
 Qui t'avait consacré sa vie ?

.
 Ce large Suisse à cheveux blancs
 Qui ment sans cesse à votre porte,
 Philis, est l'image du Temps :
 On dirait qu'il chasse l'escorte
 Des tendres Amours et des Ris.
 Sous vos magnifiques lambris

1. Victor Hugo en a fait une assez heureuse imitation dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

Voilà le délicieux Voltaire. Tel qu'il est, avec tous ses défauts, il me paraît moralement supérieur à la plupart des gens parmi lesquels il a vécu. Il n'est ni débauché, ni vicieux. On ne saurait reprocher à ce jeune bourgeois qui avait un grand soin de sa personne, toujours bien mis et parfumé à la girofle, de s'être réglé sur les manières aristocratiques des plus beaux exemplaires de la politesse française. Et pourquoi n'obtiendrait-il pas de sa plume la noblesse que d'autres ont gagnée par leur épée ? D'abord, c'est un travailleur acharné. Sous des apparences de dissipation, avec une santé dont la débilité si persistante lui sera une force et une défense, il poursuit infatigablement son œuvre. Sa facilité ne l'aveugle pas. Il se corrige sans cesse. Il lit énormément. Il donnera l'impression d'être superficiel parce qu'il touche à tout,

mais il ne touche à rien sans y laisser sa marque. Et il apporte à tout ce qu'il fait le même goût, le même souci de la netteté. Il a beau fredonner que la véritable sagesse

Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté,

il ne la fuit que dans le travail. Il a toutes les ambitions et de quoi les soutenir. Il aspire à jouer un rôle politique. Il n'a tenu qu'au cardinal Dubois, il ne tiendra qu'aux ministres qui se succéderont pendant quarante ans, d'utiliser les ressources d'intelligence qu'il met à leur service. Mais il est surtout un homme de lettres amoureux de la gloire. La question religieuse l'obsède. Il ne faut pas voir en lui un simple libertin qui, d'un coup, a jeté ses croyances par-dessus bords et ne s'en préoccupe plus. Sa raison se cabre devant les dogmes ; et il veut en avoir le cœur net. Quand il a trouvé tous les motifs de douter ou de nier, il en cherche encore. Son opinion est faite que le Christianisme est absurde. Songez à ce qu'il a vu depuis sa sortie du collège ! Mais il lui reste à nous en convaincre et peut-être à s'en convaincre plus profondément. Il est bien plus sérieux qu'il n'en a l'air ; il est terriblement sérieux.

Il l'est aussi en affaires, et son père est mort avant de savoir que, sur ce chapitre, son fils aurait pu lui rendre des points. Il a compris que l'argent lui assurerait non seulement son indépendance d'homme, mais son indépendance d'écrivain. Pauvre il n'eût pas échappé aux persécutions ; et sans sa fortune il n'eût pas été Voltaire. Et c'est pourquoi il se met dans les bonnes grâces des financiers comme les Pâris. Mais il

est avisé, et je crois bien que les mirages du système de Law ne l'ont pas frustré d'un écu. On l'accusera de courtisanerie. Il l'a mérité ; mais nous verrons qu'il a été un mauvais courtisan et toujours avec un fond d'indépendance ombrageuse. Il écrit à Thieriot en parlant du duc de Richelieu : « Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement, et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. » Il est plus capable d'enthousiasme qu'on ne l'a dit ; et il est surtout capable d'amitié. Thieriot, son compagnon de basoche, ce parasite de Thieriot, qui l'a volé, trahi, mais qui l'avait soigné dans sa petite vérole, l'a-t-il aimé ! « Je cesserai plutôt d'être poète que d'être l'ami de Thieriot. » Il l'a été de Cideville, des d'Argental, du Rouennais Formont qui ne voulut rien être qu'un homme aimable et un homme de goût ; et ces très honnêtes gens l'ont payé de retour. Formont disait à Cideville : « Quand on le connaît bien comme vous, qu'on n'attend que ce qu'il peut donner et qu'on ne s'est point trompé, comme il l'est peut-être le premier dans le moment qu'il les fait, à ses politesses et à ses civilités, je crois qu'il y a peu d'hommes plus propres à contenter l'esprit que lui, et par conséquent la moitié de nous-mêmes. » Mais Voltaire reprochait à Formont, qu'il appelait le plus indifférent des sages, de ne pas savoir assez aimer. Il regardait l'amitié « comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes ».

La fortune lui préparait un de ces coups dont nous ne lui savons gré que longtemps après en avoir souffert. Au moment où la faveur de la cour commençait

à rayonner sur lui, où la reine pleurait à ses tragédies, riait à ses comédies, le nommait « son pauvre Voltaire » et l'inscrivait pour une pension sur sa cassette de quinze cents livres ; au moment où il croyait pouvoir compter sur le ministre Duverney et sur madame de Prie, l'amie du duc de Bourbon, il eut, dans la loge d'Adrienne Lecouvreur, une altercation avec le chevalier de Rohan. Nous en ignorons la cause, et nous ne savons au juste quels furent les mots échangés ; mais on peut se fier à Voltaire : les siens étaient de bonne trempe. Quelques jours plus tard, comme Voltaire dînait chez le duc de Sully, un laquais l'avertit qu'on le demandait à la porte de l'hôtel. Il descend, s'approche d'un fiacre qui stationnait. Brusquement des hommes le saisissent et font pleuvoir sur lui une grêle de coups de bâton. Le chevalier, par la portière, « commandait les travailleurs ». On prétend qu'il cria : « Ne frappez pas sur la tête, il en peut sortir quelque chose de bon. » Et le peuple d'alentour de s'écrier : « Ah ! le bon seigneur ! » Voltaire échappe enfin à ces coquins, remonte chez le duc son ami, tremblant de fureur, le visage balaféré, des larmes de rage dans les yeux, et le supplie de l'accompagner chez le commissaire. Le duc refuse. Si méprisable qu'il fût, le chevalier était un Rohan. Et il est probable que la chose paraissait à Sully plus plaisante que grave. N'avait-on pas toujours bâtonné les poètes ? Et les poètes, au besoin, ne bâtonnaient-ils pas les comédiens ? Le guet-apens du chevalier ne ressemblait-il pas à celui que Voltaire avait tendu à Poisson ? Un Rohan ne daignait pas plus se mesurer avec un Voltaire qu'un Voltaire avec un histrion. C'était dans l'ordre. En Angleterre, le poète et grand seigneur Rochester

n'avait-il pas chargé son nègre Will de rosser le poète Dryden pour une satire écrite contre lui ? Voltaire fut atterré. *Sommes-nous tous princes ou tous poètes ?* Il vit clairement qu'il n'était, aux yeux des princes de ce monde, qu'un de ces amuseurs dont les épaules sont faites pour recevoir des coups. Il eut soif de vengeance et de réhabilitation. Il prit des leçons d'armes. On en rit ; on le chansonna ; personne ne croyait à son courage. Ses appels de pied n'effrayèrent que les Rohan. Ils assiégèrent le ministre et finirent par obtenir de lui l'impérissable déshonneur de leur joli chevalier. On mit Voltaire à la Bastille. « Le public, dit le maréchal de Villars, disposé à tout blâmer, trouva pour cette fois que tout le monde avait tort : Voltaire, d'avoir offensé le chevalier de Rohan ; celui-ci, d'avoir osé commettre un crime digne de mort en faisant battre un citoyen ; le gouvernement, de n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise action et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur. » D'ailleurs le gouvernement n'était pas fier de la mesure qu'il avait prise. Ordre fut donné au gouverneur de la Bastille « de ménager le prisonnier, le sieur Voltaire étant d'un génie à avoir besoin de ménagement ». Et, emprisonné le 17 avril 1726, on le remit en liberté le 29 ; mais il serait accompagné jusqu'à Calais d'où il s'embarquerait pour l'Angleterre.

Sa juste indignation ne l'empêchait pas d'avoir de l'esprit. A ce moment-là, madame de Tencin, elle aussi, était embastillée au sujet d'une affaire scandaleuse d'où elle devait sortir justifiée ; et Voltaire écrivit à sa sœur, madame de Ferriol : « Ayez la bonté d'assurer madame de Tencin qu'une de mes plus

« grandes peines à la Bastille a été de savoir qu'elle
« y fût. Nous étions comme Pyrame et Thisbé : il n'y
« avait qu'un mur qui nous séparait, mais nous ne
« nous baignions pas par la fente de la cloison. » Cet
esprit qui ne l'abandonnera jamais est parfois une
forme du courage.

II

VOLTAIRE EN ANGLETERRE

Voltaire emportait en Angleterre des ressentiments contre la noblesse et le gouvernement de la France. Le fait que ce gouvernement l'avait recommandé à la bienveillance de son ambassadeur prouvait qu'il n'avait pas la conscience tranquille, mais n'effaçait pas l'iniquité dont le poète avait été la victime. Et quelle maladresse de l'expédier à Londres ! On n'envoie pas un homme comme Voltaire dans un pays dont l'animosité jalouse, aussi éternelle que les flots qui battent ses rivages, lui fournira avec empressement tant d'arguments pour attaquer le sien. Mais l'initiative de ce voyage ne venait point du gouvernement. Simplement exilé de Paris, c'était Voltaire qui avait choisi lui-même le lieu de son exil. Il projetait depuis assez longtemps de connaître l'Angleterre et s'était déjà mis à l'étude de l'anglais : « Je sais, « disait-il à Thieriot, que c'est un pays où les arts sont « honorés et récompensés, où il y a de la différence « entre les conditions, mais point d'autre entre les « hommes que celle du mérite. C'est un pays où l'on « pense librement et noblement sans être tenu par « aucune crainte servile. Si je suivais mon inclina-

« tion, ce serait là que je me fixerais dans l'idée seulement d'apprendre à penser. » Ainsi un Français, dont la patrie a été sur tant de points l'éducatrice de l'Europe, un héritier, pour ne citer que ses plus grands prédécesseurs, de Montaigne, de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Malebranche, de Fénelon et, si vous voulez, de Bayle, a besoin d'aller en Angleterre apprendre à penser. Il y aurait là un beau sujet d'étonnement si nous ne savions que notre curiosité d'esprit, d'ailleurs excellente, est assez coutumière de ces engouements et de ces injustices passagères envers nous-mêmes.

L'idée de la supériorité intellectuelle des Anglo-Saxons avait commencé à se propager à la fin du ^{xvii}^e siècle par les protestants français que la Révocation de l'Édit de Nantes avait essaimés en Angleterre. Ils avaient étudié les institutions anglaises pour les opposer au despotisme de Louis XIV. Suspects aux tories, mais bien vus des whigs, ils payaient l'hospitalité des Anglais en nous faisant connaître par contrebande leur travaux scientifiques, philosophiques et même littéraires. Une nouvelle Angleterre, qui n'était plus l'île sombre et turbulente des régicides, se dessinait à nos regards et prenait peu à peu les couleurs d'une Salente libérale, peuplée de savants et de penseurs. La Fontaine, qui tout malin qu'il fût, gobait assez facilement les nouveautés,registra que les Anglais « pensaient profondément » et y alla de deux mauvais vers :

Creusant tous les sujets et forts d'expériences,
Ils étendent parlout l'empire des sciences.

En 1725, un Suisse, Béal de Muralt, publiait ses

Lettres sur les Anglais et les Français. Les Suisses sont des intermédiaires naturels entre nous et les pays du Nord. Au milieu du XVIII^e siècle, le Suisse Mallet nous révélera les pays scandinaves ; au commencement du XIX^e, madame de Staël nous révélera l'Allemagne. L'ouvrage de Bêat de Muralt était rempli d'aperçus ingénieux ; mais il en ressortait que l'esprit français « consistait principalement dans l'art de faire valoir des bagatelles », tandis qu'en Angleterre, pays de retenue et de sang-froid, « il y avait des gens qui pensaient « fortement et qui avaient de ces pensées fortes en « plus grand nombre que les gens d'esprit des autres « nations. » Les *Lettres sur les Anglais et les Français* ne passèrent point inaperçues. Elles provoquèrent même une certaine émotion. Mais elles étaient de ces livres dont l'influence ne se marque que chez ceux qui les font oublier. Elles ne déterminaient pas un courant d'opinion, pas plus, du reste, que les écrits des réfugiés protestants. Que Voltaire, qui lisait tout, se fût dit qu'il y avait mieux à faire, nous n'en serions point surpris. Toutefois cette seule considération ne l'aurait probablement pas décidé à franchir le détroit.

Il en avait une autre. Les difficultés que rencontrait en France la publication de la *Henriade* le poussaient à en confier l'impression à une maison étrangère. Il avait hésité entre Londres et Amsterdam : Londres lui parut plus sûr, et, quelques mois avant que le chevalier de Rohan entrât en scène, le poème était parti pour l'Angleterre. On peut donc penser qu'il y serait allé lui-même sans cette déplorable histoire, et d'autant plus volontiers qu'il était assuré d'y trouver un aimable accueil. Il connaissait un riche négociant de la Cité, Falkener, qui s'intéressait très vivement aux

choses de l'Orient et qui, dix ans plus tard, devait être nommé ambassadeur à la Porte ottomane ; et par la mère de son camarade d'Argental, madame de Ferriol, il avait été présenté au fameux lord Bolingbroke dont il avait gagné la sympathie.

Voltaire est si sensible à toutes les influences qu'aucune n'est durable. Elles se chassent comme les nuages. Mais Bolingbroke est un des rares hommes qui, pendant quelque temps, ait exercé sur lui un réel ascendant. Sa jeunesse avait été celle d'un roué. Il appartenait à cette génération d'Anglais dont l'immoralité ne fut pas sans action sur notre Régence. Sa première réputation lui était venue de ses fastueux désordres, de ses insolences et, plus encore, de ce qu'il ne tombait jamais sous la table si prodigieusement qu'il eût bu. Lorsqu'il fut nommé secrétaire d'État, Voltaire nous raconte que les filles de Londres, qui faisaient alors la bonne compagnie, se disaient l'une à l'autre : « Betty, Bolingbroke est ministre : huit mille guinées de rente et tout pour nous ! » Lorsqu'il reçut la pairie, son père, qui avait dans son passé un accident fâcheux, — il avait tué un homme à un banquet, — lui dit : « Ah ! Henry, j'avais toujours prédit que vous seriez pendu ; mais à présent, je crois que vous serez décapité. » Il ne s'en fallut pas de beaucoup. Avec cette facilité tout anglaise de se mouvoir dans les contradictions, cet homme qui poussait la hardiesse de pensée aussi loin que possible, se rangea du parti des conservateurs, des tories ; et il lui arriva de présenter, sous la reine Anne, une loi de persécution qui commençait par une déclaration en faveur de la tolérance. En 1712, il avait été accrédité près de Louis XIV avec son collègue, le poète Prior, pour signer la suspension

d'armes ; et le roi lui fit présent d'un diamant de cent mille francs. Ses compatriotes l'accusèrent de trahison. En effet il avait eu envers nous des procédés d'ami plutôt que de négociateur. Mais il jouait, et supérieurement, le grand jeu déloyal de l'Angleterre à l'égard de ses alliés qui étaient alors les Hollandais : « On se cache de ses alliés et l'on se concerta avec ses ennemis. On décourage les premiers dans leur insistance, on encourage les seconds dans leur résistance ¹. » A vrai dire, ce n'était point cette déloyauté qu'on lui reprochait : on estimait seulement que le traité d'Utrecht n'avait pas été assez dur pour nous. Obligé de quitter l'Angleterre, il revint en France et accepta du petit-fils de Charles I^{er}, Jacques III, dont la cour était à Commercy, les sceaux de secrétaire d'État.

La mort de Louis XIV anéantit ses espérances : il abandonna le parti des Stuart et put rentrer dans son pays, mais sans dire adieu au nôtre, où il possédait un château et un cœur. Le comte de Boulainvilliers avait lu dans les astres que la marquise de Villette inspirerait sa plus grande passion à l'âge de cinquante-deux ans. Elle en sut le nom lorsque Bolingbroke traversa son chemin. C'était près d'Orléans, au château de la Source, où ces deux amoureux d'âge très mûr goûtaient un printemps imprévu et des orages inespérés, que Voltaire vint lire son poème de *la Ligue*, sa future *Henriade*. La politesse, les éloges, les entretiens de l'illustre Anglais le ravirent. Ce politique, un des plus éloquents de son siècle, qui avait mené de front la vie des plaisirs et la vie des affaires, avait tout appris et tout retenu. Il s'était entouré au gouverne-

1. DE RÉMUSAT, *l'Angleterre au XVIII^e siècle*. Voir aussi Bolingbroke et Voltaire, de A. S. HURN (1915).

ment d'écrivains et de poètes en homme qui connaît le pouvoir de la presse et des pamphlets. Écrivain lui-même et philosophe, on le compte parmi les chefs les plus audacieux du déisme qui envahit la haute société anglaise du XVIII^e siècle. [Il avait la religion chrétienne en horreur. Selon lui, la théologie n'avait jamais servi qu'à exciter des fureurs sanglantes, à renverser les lois, à corrompre les cœurs et à faire des athées.] Il était temps qu'on la bannît « comme on avait banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire ¹ ». Tout dans Bolingbroke devait séduire Voltaire : le prestige de l'homme d'État, son irrégion, son hostilité à la métaphysique, sa critique de la Bible, sa parole, son esprit et jusqu'au libertinage de son passé qui ressemblait à celui des familiers du Temple. Il n'avait jamais encore approché d'homme aussi complet. Et quel introducteur dans le monde anglais et dans les lettres anglaises que cet ancien ministre, ami des Pope et des Swift ! La seule perspective d'une telle introduction valait qu'on fît le voyage.

Voltaire savait donc ce qu'il allait trouver en Angleterre, des libertés et des philosophes comme Bolingbroke. Il y apportait non pas la curiosité d'un disciple qui veut apprendre à penser, mais la pensée d'un homme avide de stimulants et curieux d'exemples ². Les déistes anglais ne lui enseigneront pas le déisme. Il en a donné dès 1722, l'année où il connut Bolingbroke, dans sa pièce *le Pour et le Contre*, adressée à

1. VOLTAIRE, *Lettre sur les auteurs anglais* (1767).

2. Sur cette préparation de Voltaire à son voyage en Angleterre, M. Georges Ascoli a écrit des pages très intéressantes (*Revue des Cours et Conférences*, 1924).

madame de Rupelmonde, des formules saisissantes. Le poète ne demande qu'à aimer le Dieu qu'on lui annonce et à chercher en lui son père. Or, ce Dieu n'a créé les humains que pour les avilir. A peine les a-t-il faits à son image qu'il ordonne à la mer de les engloutir. Son nouvel univers sera-t-il plus pur, plus innocent ? Non, il tire de la poussière une race encore plus méchante. La plongera-t-il au chaos ?

Écoutez, ô prodige, ô tendresse, ô mystères !
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il y a dans le monde un peuple obscur, imbécile, follement superstitieux, l'éternel opprobre des nations ; le fils de Dieu se fait son concitoyen. Il naît d'une juive.

Longtemps, vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice.

(Ces deux vers sont d'un mépris extraordinaire envers les menuisiers.) Il périt du dernier supplice. Et son trépas est inutile ! Ainsi Dieu a versé son sang pour expier nos crimes, et il nous punit de ceux que nous n'avons pas commis. Il demande compte à cent peuples divers de l'ignorance où lui-même il les maintient. Que de nations livrées à sa fureur

Pour n'avoir pas su qu'autrefois
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix !

Ce serait déshonorer Dieu que de le reconnaître sous les traits de ce tyran :

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux...
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Voilà *le Contre*, et voici *le Pour*, mais bien plus
bref. Le Christ s'avance.

Son règne est annoncé par la voix des oracles,
Son trône est cimenté par le sang des martyrs.
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles.
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs...
Il console en secret les cœurs qu'il illumine.
Dans les plus grands malheurs, il leur offre un appui.
Et si, sur l'imposture, il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Même dans le *Pour*, il admet l'hypothèse du charlatanisme et que le Christ ait été, comme il le dira plus tard de Mahomet, un sublime charlatan. Qu'entre ces deux portraits Uranie choisisse.

Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.

Les mêmes idées s'étaient glissées dans sa *Henriade* qu'il considérait comme sa grande œuvre, je dirais presque comme son grand œuvre. Il est si facile d'abîmer ce poème épique qui n'est la plupart du temps, au moins dans sa forme, qu'un brillant exercice de collège, qu'il vaut mieux montrer par quels mérites il s'imposa à l'admiration d'un siècle. Détestable sujet d'épopée, il convenait cependant à un poète plus historien que grand poète, aussi polémiste et philosophe qu'historien, et à un public donc l'intelligence était plus exigeante que l'imagination. Henri IV représente la tolérance, et c'est de tolérance qu'on a besoin. « Il ne décide pas entre Genève et Rome », et

on est las des discussions théologiques et des persécutions religieuses. L'intérêt du poème n'est ni dans son merveilleux de carton ni dans ce qu'il emprunte aux autres épopées de prouesses, d'aventures ou de tapage guerrier. Il n'existe que par l'horreur qui s'en dégage du fanatisme, par ses attaques contre la Rome papale, en un mot par sa philosophie. Les contemporains croyaient lire une épopée ; ils ne lisaient qu'une satire assez habilement enveloppée. Lorsque Frédéric II préparait son *Anti-Machiavel*, il s'y proposait de donner une suite à la *Henriade*. « C'est, disait-il, sur les grands sentiments de Henri IV que je forge la foudre qui écrasera César Borgia. » Les passages les mieux venus de ce poème, qui garde, malgré tout, un peu du généreux éclat de la jeunesse, sont précisément ceux où Voltaire expose ses idées religieuses. Henri IV, transporté en esprit par saint Louis au centre des soleils et des mondes où Dieu réside,

Voit cet Être infini qu'on sert et qu'on ignore.
Sous des noms différents le monde entier l'adore :
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort lui amène des bonzes, des brahmanes, des confucéens, des sectateurs de Zoroastre, des hyperboréens et des sauvages de l'Amérique, et Henri se demande, comme le ferait madame de Rupelmonde :

Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
Non ; Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
Partout il nous instruit, partout il parle à nous,

Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même et seule toujours pure.
Sur cette loi sans doute il juge les païens,
Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

En somme les déistes anglais, les Shaftesbury, les Wollaston, les Toland, les Tindal, les Collins n'en ont pas dit plus et même sont à peine allés aussi loin que le poète du *Pour* et du *Contre*. Voltaire en savait autant qu'eux, et son séjour en Angleterre ne pouvait que l'affermir dans ses idées et donner peut-être un nouveau tour à ses arguments.

Nous ne sommes pas très exactement renseignés sur ce que fut sa vie pendant les deux années qu'il y passa. Il y débarqua en mai ou en juin. Si nous en croyions une lettre, qu'il a éliminée de ses *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, — et qui a été certainement composée avec des souvenirs postérieurs, — ses premières impressions auraient été charmantes : « Lors-
« que je débarquai auprès de Londres, c'était dans le
« milieu du printemps ; le ciel était sans nuages. Je
« m'arrêtai près de Greenwich sur les bords de la
« Tamise. Cette belle rivière qui ne déborde jamais,
« et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'an-
« née, était couverte de deux rangs de vaisseaux mar-
« chands durant l'espace de six milles ; tous avaient
« déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à
« la reine qui se promenaient sur la rivière dans une
« barque dorée, précédée de bateaux remplis de mu-
« sique et suivie de mille petites barques à rames ;
« chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme
« l'étaient autrefois nos pages avec des trouses et de
« petits pourpoints ornés d'une plaque d'argent sur

« l'épaule... » On pensera que Voltaire était trop ulcéré et trop préoccupé pour jouir de ces gais spectacles ; mais peu d'hommes ont réagi plus vivement contre la tristesse et l'adversité. Il eut certes des heures cruelles, et par exemple quand il apprit la mort de sa sœur, un des plus grands chagrins de sa vie. Il en eut de pénibles, lors de la banqueroute du banquier d'Acosta, sur lequel il avait une assez forte lettre de change. On dit qu'il se trouva si gêné qu'il refusa une seconde invitation à dîner chez lord Chesterfield, parce qu'il était d'usage de donner de gros pourboires aux valets. Il souffrit enfin des torts qu'ont toujours les absents. On avait déjà oublié à Paris la vilenie du chevalier de Rohan. L'avait-on même sentie au point de le lui faire sentir ? Dans une lettre de Voltaire à son amie intime, madame de Bernières, datée du 16 octobre 1726, je relève cette phrase d'une simplicité si belle et d'une amertume si voilée que la dame, — j'aime à le croire, — eut préféré recevoir des reproches indignés : « Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion. »

Du reste, il ne fut guère dépaycé en Angleterre. Il y reprit sa vie de France, invité chez l'un et chez l'autre. Il fut l'hôte de Bolingbroke dont la maison était son port d'attache. C'était là qu'il se faisait adresser sa correspondance. Il fut l'hôte de Falkener à Wandeworth. Il fut, pendant plusieurs mois, celui de lord Peterborough dans sa belle résidence des champs, et, pendant trois mois, celui de lord Melcombe dans son château d'Eastbury. Il y rencontrait une société que l'influence française, particulièrement sous le règne de Charles II, avait formée au luxe et à

la politesse. Les fugitifs du temps de Cromwell avaient ramené dans leur pays, à la Restauration, les goûts, les modes, la cuisine de France, un peu de la sociabilité française et nos calèches et nos carrosses à glaces. Rien n'aide plus hélas ! les peuples à se connaître que les guerres et les proscriptions. On parlait français dans le monde diplomatique et à la cour. La haute société le parlait assez couramment. Le poète Prior le savait assez pour y improviser de petits vers galants. Le comique Wicherley, dans sa pièce *The Gentleman Dancing Master*, pouvait mettre un *Monsieur de Paris* qui parlait français pendant presque toute une scène sans que le public en fut désorienté. Le *Traité de l'Éducation des enfants* de Locke conseillait d'enseigner notre langue, la première qu'un enfant dût apprendre après sa langue maternelle¹. Voltaire aurait pu se dispenser d'étudier l'anglais comme l'avait fait Saint-Évremond, qui, au bout de quarante ans, ne le savait pas plus que le premier jour. Non seulement il s'appliqua à le lire et à le parler, mais encore à l'écrire.

Chez Falkener, il vit le monde du commerce, les riches négociants de la Cité, ces hommes qui « osaient se comparer, non sans quelque raison, à des citoyens romains », qui « donnaient de leur cabinet des ordres à Surate et au Caire » et parmi lesquels on n'était point étonné de compter le frère d'un ministre ou le cadet d'un pair du royaume. Chez Bolingbroke, il vit le monde politique des tories et le monde littéraire dont les deux plus célèbres représentants, Pope et Swift, étaient les amis et les admirateurs de l'ancien homme

1. CHARLANNE, *l'Influence française en Angleterre au XVII^e siècle* (1906).

d'État. Swift le portait aux nues : « Le plus grand jeune homme que j'aie connu », disait-il. Pope composait sous son inspiration. Voltaire étendit ses relations. Sa qualité d'étranger lui permettait de se placer au-dessus des partis. Il fréquenta chez l'ennemi personnel et politique de Bolingbroke, Robert Walpole, et connut ainsi le monde des whigs qui étaient au pouvoir. Au début de 1727 il était présenté au roi. Dès les premiers jours de son arrivée il avait assisté aux obsèques de Newton. Il entra en relations avec un ami du grand savant, le docteur Samuel Clarke, qui essaya de l'initier à la métaphysique, et avec sa nièce mistress Conduit qui lui raconta comment son oncle avait été amené à sa découverte en voyant des fruits tomber d'un arbre. Il alla interroger la duchesse de Malborough sur ce qu'elle avait entendu dire de Charles XII. Elle était en train d'écrire ses mémoires et, comme elle le lui avoua ingénument « de réformer le caractère de la reine Anne qu'elle s'était remise à aimer depuis le nouveau règne ».

Il connut les derniers beaux jours de la fameuse taverne de *l'Arc en Ciel* (Rain-bow Coffee House) où se réunissaient les réfugiés, hommes de lettres. Il y avait là Des Maiseaux, l'auteur des *Vies* de Saint-Évremond et de Bayle, qui travaillait sur « ses amis, messieurs les déistes anglais » et dont les livres avaient révélé à plus d'un Français les noms de Clarke et de Newton ; et le vétéran de l'émigration, Abraham de Moivre que Newton avait fait élire membre de la Société Royale de Londres, renommé pour ses travaux sur la théorie et le calcul des chances, mais excellent humaniste et aussi pieux que son ami Newton. Cependant il avait coutume de dire que, si on lui donnait le choix d'être

Molière ou Newton, il choisirait Molière¹. Je ne crois pas que Voltaire se soit souvent attardé dans cette taverne. Il n'est pas plus le client des tavernes anglaises qu'il n'a été celui des cafés de Paris. Il est l'homme des salons et des théâtres ; et il suivit assidument les représentations de Drury Lane où, entre autres pièces de Shakespeare, il vit certainement *Jules César* et *Hamlet*. Enfin il s'efforça d'être, selon ses propres expressions « le particulier qui aurait assez de loisirs
 « et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue
 « anglaise, qui converserait librement avec les whigs
 « et les tories, qui dînerait avec un évêque et qui
 « souperait avec un quaker, irait le samedi à la syna-
 « gogue et le dimanche à Saint-Paul, entendrait un
 « sermon le matin et assisterait l'après dîner à la
 « comédie, qui passerait de la Cour à la Bourse, et,
 « par-dessus tout cela, ne se rebuterait point de la
 « froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les
 « dames anglaises mettent dans les commencements
 « du commerce et dont quelques-unes ne se défont
 « jamais. »

Mais il ne perdait pas de vue l'objet principal de son voyage : l'impression de la *Henriade* remaniée, étendue, dont il espère que la vente le rétablira dans ses affaires. Louis XV en avait refusé la dédicace ; Bolingbroke, on ne sait pourquoi, avait décliné cet honneur. Il la dédia à la reine Caroline « non seulement parce qu'elle protégeait les sciences et les arts, mais parce qu'elle était un excellent juge ». Le lancement de l'ouvrage fut très adroitement précédé de deux publications en anglais : la première, un *Essai sur*

1. SAYOUS, *Le XVIII^e siècle à l'Etranger*.

les guerres civiles de France qui mettait le public britannique au courant des événements historiques d'où la *Henriade* était sortie ; l'autre, un *Essai sur la poésie épique* qui lui frayait la route parmi les grandes épopées. Young avait retouché ces deux essais, et le titre en était tout à fait selon le goût anglais : *An Essay upon the Civil Wars of France. Extracted from curious Manuscripts. And also upon the Epik Poetry of the European nation from Homer down to Milton. By M. de V.* Les listes de souscription se remplirent. Ce fut un grand succès. Il ne s'explique ni par la connaissance de la langue française plus répandue peut-être à cette époque, ni par la curiosité intellectuelle du peuple anglais qui n'était pas plus vive alors, ni même par le nom de l'auteur qui n'avait pas encore sa réputation européenne. Mais on pensait être désagréable à la cour de France en favorisant un poète qu'elle avait exilé ; et ce poète avait su flatter le public anglais à la fois dans son amour propre national et dans sa haine du papisme. Il commençait par invoquer la Vérité.

Descends du haut des cieux, auguste vérité !

Du reste, il ne l'en faisait descendre que pour lui donner une entorse, car il imaginait qu'Henri III, au début du blocus de Paris, envoyait secrètement Henri de Bourbon, demander du secours à Élisabeth, reine d'Angleterre. Le héros partait, essuyait la tempête obligatoire depuis *l'Enéide* et le *Roland furieux*, et, après des aventures qui ressemblaient tantôt à celles d'Énée, tantôt à celles du Roger de l'Arioste, il abordait sur la côte anglaise,

En voyant l'Angleterre en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur des peuples et des rois.

Mais Élisabeth a enchaîné les destins et les Anglais
sont heureux sous son règne.

Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble,
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi,
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir.
Plus heureux lorsqu'un roi doux, juste et politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

Élisabeth reçoit Henri comme Didon reçut Énée,
mais sans y mettre les mêmes sentiments (heureuse-
ment pour la vertu britannique) ; et comme Didon
invita Énée à lui raconter ses malheurs, elle le prie
de lui faire le récit des guerres civiles en France et de
la Saint-Barthélemy. Et quand elle a frémi en l'écou-
tant, elle lui donne ces conseils :

L'Espagne sert Mayenne et Rome est contre vous.
Allez vaincre l'Espagne et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Plus loin un tableau de Rome devait réjouir les
cœurs anglais. Ce n'est plus la Rome des Apôtres
dont la pauvreté soutenait la vertu ; c'est une Rome
qui a fondé son pouvoir sur la trahison, le meurtre et

l'empoisonnement. La politique qui règne au Vatican réduit l'humble religion à se cacher au désert. Un réfugié, nommé Faget, jugea honteux que Voltaire eut choisi pour héros un souverain qui s'était converti au catholicisme et s'indigna qu'il ait eu l'audace de venir publier en Angleterre un livre favorable au papisme. Si ce Faget n'est pas un prête-nom ou une invention de Voltaire, qui aimait beaucoup ces sortes de plaisanteries, il faut avouer qu'il était bien sot. La société anglaise acheta la *Henriade* pour les mêmes raisons qu'avait le gouvernement français d'en prohiber la vente.

Il serait surprenant que le passage de Voltaire en Angleterre n'eut pas été marqué d'incidents qui eussent fait quelque sensation. Je laisse de côté une histoire de mari trompé assez obscure et assez banale. On raconte qu'un jour, reconnu comme Français dans une rue et poursuivi par une canaille gallophobe qui s'apprêtait à lui faire un mauvais parti, il sauta sur une borne et s'écria en anglais : « Braves Anglais, ne suis-je pas déjà assez malheureux de n'être pas né parmi vous ? » Et les mêmes gens qui allaient lui jeter de la boue voulurent le porter jusqu'à son domicile sur leurs épaules. C'est possible, bien que la chose me paraisse peu vraisemblable. Il eut maille à partir avec son éditeur Prévost, et tous deux en appelèrent à l'opinion publique. Mais on est persuadé qu'ils s'entendaient pour réveiller la galerie au moment où baissait la vente de la *Henriade*, et que leur bruyante querelle n'était qu'une réclame d'un nouveau genre. Une autre affaire est restée plus mystérieuse. On a fait peser sur Voltaire l'accusation d'avoir espionné les tories au profit des whigs. L'entourage de Boling-

broke se serait défié de lui et l'aurait soumis à l'épreuve suivante. Pope lui eut avoué sous le sceau du secret qu'il était l'auteur de pamphlets anonymes contre Walpole qui en ignorait la provenance et aurait bien voulu la connaître. Or ces pamphlets étaient de Bolingbroke. Mais le lendemain, la cour, Walpole et ses amis répétaient qu'ils étaient de Pope. Bolingbroke dans une de ses lettres, Swift dans un de ses libelles, font allusion à un personnage devant lequel personne ne cause avec abandon parce qu'on le juge très capable de rapporter au ministre ce qu'il entend dire chez ses adversaires et, à défaut de propos authentiques, ses propres suppositions. Tout compte fait, l'accusation d'espionnage est ridicule. Mais qu'on ne lui ait pas accordé une confiance absolue, qu'on ne l'ait pas toujours pris au sérieux, c'est d'autant plus admissible que les Anglais, même un Bolingbroke dont les palinodies furent si remarquables, seraient désolés de ne pas croire à la légèreté française, et que, de son côté, Voltaire, par son désir de briller, par l'importance qu'il aimait à se donner, par ses inconséquences de parole et le peu de défense qu'il opposait à ceux qui avaient trouvé le chemin de sa vanité ou de son ambition, pouvait fort bien prêter à l'erreur. Il avait fait une comédie de salon, *l'Indiscret*, où il peignait, dit-on, le duc de Richelieu. Mais le duc de Richelieu devait être convaincu qu'il s'y était peint lui-même. Cependant ses indiscretions, s'il en commit, n'altérèrent pas, du moins en apparence, ses rapports avec ses amis anglais.

La fin de son séjour en Angleterre semble recouverte des brouillards de la Tamise. Nous ignorons les circonstances et la date exacte de son départ. Sa

grande affaire terminée, la publication de la *Henriade*, il avait épuisé le charme de Londres. Peut-être même avant. La capitale anglaise — où, le quartier de la cour excepté, on ne s'éclairait le soir qu'à la chandelle, où les magistrats étaient moins bien logés qu'un marchand de draps en France, — lui paraissait très inférieure à Paris « en splendeur, en goût, en somptuosité, en commodités recherchées, en agréments, « en beaux arts et surtout dans l'art de la société ¹. » Il n'aimait des Anglais que leurs livres de philosophie et quelques-unes de leurs poésies hardies ² ; et, lorsqu'il fut de nouveau obligé de quitter Paris et de passer la frontière, jamais il n'eut envie de retourner chez eux. Voltaire était cosmopolite, mais à condition de retrouver partout la France. Je crois qu'il éprouva en Angleterre quelques dégoûts et quelques déboires qu'il n'a pas jugé à propos de nous confier. On suppose qu'il s'éloigna dans les derniers mois de 1728. Il était en France au mois de janvier 1729 et au mois d'avril de retour à Paris. Il obtenait bientôt un permis d'imprimer pour sa *Henriade* et une approbation pour l'*Histoire de Charles XII* qu'il avait rapportée.



Dans l'*Avis au lecteur* qui précédait son *Essai sur la poésie épique*, il annonçait un nouveau livre : « J'ai
« appris l'anglais, disait-il, non seulement pour ma
« propre satisfaction et pour mon profit personnel,
« mais aussi par une espèce de devoir. Je me suis
« engagé à donner une relation de mon séjour en An-

1. Lettre à l'occasion de l'Impôt du Vingtième (16 mai 1749).

2. Lettre à Madame du Deffand (1759).

« gleterre... Je laisse à d'autres le soin de décrire
 « exactement l'église de Saint-Paul, le Monument,
 « Westminster, Stonehenge : je considère l'Angleterre
 « par d'autres endroits. Elle attire mon attention parce
 « qu'elle a produit un Newton, un Locke, un
 « Tillotson, un Milton, et beaucoup d'autres grands
 « hommes, morts ou vivants, dont la gloire dans les
 « armes, dans la politique ou dans les lettres, mérite
 « de s'étendre au delà des bornes de cette île. » Mais
 ce livre annoncé, s'il y pensa en Angleterre, il ne l'é-
 crivit que trois ou quatre ans plus tard. Et sous quelle
 forme modeste ! Ce n'étaient que des lettres adressées
 à M. Thieriot et qui n'auraient pas été destinées à la
 publicité. Les *Lettres anglaises* ou *Lettres philoso-*
phiques parurent d'abord à Londres dans une traduc-
 tion anglaise en 1733. L'année suivante, imprimées
 subrepticement à Rouen, elles furent condamnées par
 le parlement et brûlées de la main du bourreau
 « comme un ouvrage propre à inspirer le libertinage
 « le plus dangereux pour la religion et l'ordre de la
 « société civile ¹. »

Un lecteur qui saurait seulement que cet ouvrage
 est une date dans l'histoire de la pensée française et
 qu'on exagérerait à peine en disant que l'anglomanie
 du dix-huitième siècle en est sortie, l'ouvrirait, le
 lirait, sourirait, serait un peu déçu et s'étonnerait
 surtout qu'il ait fait tant de bruit et qu'il ait eu tant
 d'importance. « C'est un livre, se dirait-il, où Vol-
 taire justifie la définition plaisante qu'on a donnée de
 l'écrivain : il a pris dans les livres tout ce qui lui pas-

1. Pour les *Lettres Philosophiques*, consultez l'édition critique de
 Gustave Lanson (*Société des Textes français modernes*), 2 vol. et l'édi-
 tion de Henri Labroue chez Delagrave.

sait par la tête. Je vois bien çà et là qu'il est allé en Angleterre : mais un séjour d'un mois lui aurait suffi et une bonne bibliothèque à son retour. On m'affirme qu'il y est resté deux ans. Qu'y a-t-il vu ? Je ne lui demande pas de nous décrire Westminster ou l'église Saint-Paul. Je voudrais seulement savoir comment on vivait dans la Cité et dans les châteaux, à la ville et à la campagne. C'est très bien de me parler des grands hommes. Mais je regrette qu'il ne me fasse pas pénétrer dans leur intimité. Il exalte le parlement ; mais en a-t-il suivi les séances ? Il semble avoir étudié Shakespeare ; mais quel effet lui ont produit les représentations de ses drames ? Quelques anecdotes, quelques croquis lestement enlevés, deux ou trois fins portraits au crayon ; est-ce donc là tout le bénéfice d'un si long séjour ? Et quelle étrange composition ! Sur les vingt-quatre lettres qui composent l'ouvrage, — car je ne compte pas la vingt-cinquième sur les *Pensées* de Pascal qui n'a rien d'anglais, — l'auteur en consacre sept aux religions dont il nous avertit qu'elles sont en train de dépérir, sept à la littérature où il se rend coupable des plus graves omissions, six à la science et à la philosophie qui ne traitent que de Bacon, Locke et Newton, deux à la politique, une au commerce et une à la médecine. Rien ou presque rien sur l'histoire du passé qui explique le présent ; rien sur la société. Je ne vois pas l'Angleterre après l'avoir vue. Mais, je ne sais pourquoi, il m'inspire l'envie de la connaître. »

C'est déjà quelque chose et c'est même beaucoup. Ne fût-il proposé d'autre objet, il l'aurait heureusement rempli. Son Angleterre, avec ses sectes religieuses, ses institutions libres, ses orgueilleux marchands, ses

savants, ses philosophes, ses comédies licencieuses, ses monstrueuses tragédies et ses poètes libertins, attirait comme ces dessins rapides dont on rêverait de voir les couleurs du modèle. [Mais le but de Voltaire était moins de nous décrire la civilisation anglaise que de nous en montrer la supériorité sur la nôtre, d'atteindre à travers le gouvernement représentatif de l'Angleterre notre monarchie absolue ; à travers son haut commerce, notre noblesse ; à travers ses philosophes, notre philosophie ; à travers ses religions, notre religion]. Nous n'avons pas d'écrivain qui s'attarde moins aux préliminaires et qui retranche plus prestement tout ce qui pourrait ralentir sa marche ou plutôt sa course. Il sacrifie tout à ce qu'il considère comme l'essentiel, même, s'il le faut, sa fantaisie spirituelle et son pittoresque. On en a une preuve bien significative dans cette jolie lettre qu'il a supprimée de son livre et que j'appellerai la lettre du Vent d'Est. Nous en connaissons le début, l'enchantement de son arrivée. Il assiste à des courses, il admire la grâce des jeunes filles vêtues de toile des Indes, l'élégance des jeunes hommes ; il se croit transporté aux Jeux Olympiques ; et d'aimables négociants lui en font les honneurs. Mais, le lendemain il les retrouve dans un café malpropre, mal meublé, mal servi, mal éclairé : ils sont tous renfrognés et taciturnes. C'est que le vent d'Est souffle. Un homme entre, qui annonce que Molly, une jeune fille belle et très riche, s'est coupé la gorge le matin. Son amant, qui devait l'épouser, l'a trouvée morte avec un rasoir sanglant près d'elle. Ces messieurs reçoivent la nouvelle sans sourciller. « L'un
« d'eux demanda seulement ce qu'était devenu
« l'amant : « Il a acheté le rasoir », dit froidement

« quelque'un de la compagnie. » Pourquoi s'est-elle
tuée ? C'est le vent d'est qui en est cause. De la ta-
verne, Voltaire se rend à la cour. Tout y est morne,
et les filles d'honneur de la reine sont tristes. C'est le
vent d'est. C'est par un vent d'est qu'on a décapité
Charles I^{er} et détrôné Jacques II. Un autre jour que
Voltaire se promenait sur la Tamise, son batelier, fier
d'humilier un Français, se mit à exalter la liberté de
son pays et lui dit en jurant Dieu qu'il aimait mieux
être rameur à Londres qu'archevêque en France. Le
lendemain il revit ce même homme dans une prison,
les fers aux pieds, la main à travers la grille. « Je lui
demandai s'il faisait toujours aussi peu de cas d'un
archevêque en France. Il me reconnut : « Ah ! mon-
sieur, l'abominable gouvernement que celui-ci !
On m'a enlevé par force pour aller servir sur un ba-
teau du roi en Norvège ; on m'arrache à ma femme
et à mes enfants et on me jette dans une prison,
les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement,
de peur que je m'enfuie... » Un Français qui était
avec moi m'avoua qu'il sentait une joie maligne
de voir que les Anglais, qui nous reprochent si
haut notre servitude, étaient esclaves aussi bien que
nous. J'avais un sentiment plus humain : j'étais
affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la
terre. » Toute cette lettre, où Voltaire relève quel-
ques-unes des contradictions et des inconséquences
du peuple anglais, a déjà la vivacité piquante des meil-
leurs chapitres de ses romans. Nous regrettons qu'il
n'en ait pas écrit une ou deux douzaines sur ce ton
et dans cet esprit. Il est vrai que nous n'aurions pas
alors les *Lettres philosophiques*. Mais peut-être eut-il
été plus philosophe.

Il commence son livre par les Lettres sur la religion et le termine par les Lettres sur la littérature. Ce sont les deux grands intérêts passionnés de sa vie. De toutes les sectes religieuses celle des quakers le retient le plus longuement, parce qu'elle est celle dont on peut tirer les effets les plus plaisants et les plus irrévérencieux. Comme le Provincial allait trouver le père jésuite, Voltaire va trouver un quaker « un vieil-
« lard frais qui n'avait jamais eu de maladie parce
« qu'il n'avait jamais connu les passions et l'intempé-
« rance... Il était vêtu, comme tous ceux de sa reli-
« gion, d'un habit sans plis dans les côtés et sans
« boutons sur les poches ni sur les manches et portait
« un grand chapeau à bords rabattus, comme nos
« ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur
« la tête et s'avança vers moi sans faire la moindre
« inclination de corps ; mais il y avait plus de poli-
« tesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il
« n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière
« l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour
« couvrir la tête. » Et après un repas frugal, Voltaire l'interroge. « Mon cher monsieur, lui dis-je, êtes-vous
« baptisé ? — Non, me répondit le quaker, et mes
« confrères ne le sont point. — Comment, morbleu,
« repris-je, vous n'êtes donc pas chrétien ? — Mon
« fils, repartit-il d'un ton doux, ne jure point : nous
« ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter
« de l'eau froide sur la tête avec un peu de sel. — Eh !
« ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous
« avez donc oublié que Jésus-Christ fut baptisé par
« Jean ? — Ami, point de jurements, encore un coup,
« dit le bénin quaker. Le Christ reçut le baptême de
« Jean, mais il ne baptisa jamais personne ; nous

« ne sommes pas les disciples de Jean, mais du
« Christ... » Ils n'usent pas plus de la communion que
du baptême, [car, d'après eux, les sacrements sont
tous d'invention humaine et l'on chercherait même
vainement le mot sacrement dans l'Évangile.] Ils se
tutoient ; ils rejettent les titres impertinents de Gran-
deur, d'Éminence, de Sainteté ; ils n'admettent pas
les caprices de la mode dans la façon de se vêtir ; ils
ne font jamais de serments ; ils ne vont jamais à la
guerre, car des chrétiens n'égorgent pas leurs frères,
« parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un
« bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens
« en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une
« peau d'âne bien tendue. » Enfin, ils n'ont pas de
prêtres et s'en trouvent bien : ils ne marchandent pas
l'Évangile, ne vendent pas l'Esprit saint, ne font pas
d'une assemblée de chrétiens une boutique de mar-
chands.

Et Voltaire nous retrace à grands traits l'his-
toire de cette curieuse secte, sans remonter à l'ori-
gine, puisqu'elle date de Jésus-Christ et que, suivant
elle, Jésus-Christ fut le premier quaker. Celui qui la
réveilla en l'an 1642 se nommait Georges Fox. C'était
le fils d'un ouvrier en soie, « un jeune homme de
« vingt-cinq ans aux mœurs irréprochables et sainte-
« ment fou. Il était vêtu de cuir des pieds à la tête. »
Comme il se croyait inspiré, il crut devoir parler d'une
manière différente des autres hommes. « Il se mit à
« trembler, à faire des contorsions et des grimaces,
« à retenir son haleine, à la pousser avec violence :
« la prêtresse de Delphes n'eut pas mieux fait. » Ce
fils d'ouvrier en soie n'est pas très reluisant. Heureu-
sement l'illustre Guillaume Penn, fils unique d'un

vice-amiral d'Angleterre, rendit les quakers plus respectables. Voltaire aime qu'un apôtre soit de bonne race, ce qui ne l'empêche pas de nous conter avec humour les démêlés des deux Penn, le père et le fils.

« De retour chez le vice-amiral son père au sortir du
« collège, au lieu de se mettre à genoux devant lui
« et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des
« Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête et lui dit :
« Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. »
« Le vice-amiral crut que son fils était devenu fol : il
« s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage
« tous les moyens que la prudence humaine peut em-
« ployer pour l'engager à vivre comme un autre : le
« jeune homme ne répondit à son père qu'en l'exhor-
« tant à se faire quaker lui-même. Enfin le père se
« relâcha à se laisser aller à ne lui demander autre
« chose, sinon qu'il allât voir le roi et le duc d'York
« le chapeau sous le bras et qu'il ne les tutoyât point.
« Guillaume répondit que sa conscience ne le lui per-
« mettait pas ; et le père, indigné et au désespoir, le
« chassa de sa maison. » Vous avez déjà là le Voltaire
polémiste et conteur. Ses quatre Lettres sur les qua-
kers si malignes, si alertes, d'un trait si fin et si vif,
sont de la meilleure comédie. Et il a rempli son double
but : il s'est raillé des cérémonies et des sacrements de
l'Église et il a montré le ridicule que la religion jette
sur la vertu.

Les Lettres qui suivent n'ont pas le même pittoresque, malgré son portrait du presbytérien qui « af-
« fecte une démarche grave, un air fâché, porte un
« vaste chapeau, un long manteau par-dessus un
« habit court, prêche du nez et donne le nom de la
« prostituée de Babylone à toutes les églises où quel-

« ques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir
« cinquante mille livres de rente et où le peuple est
« assez bon pour le souffrir et pour les appeler Mon-
« seigneur, Votre Grandeur, Votre Éminence. » Mais
à mesure que nous avançons les allusions se précisent,
les traits se multiplient. Le clergé anglican a retenu
beaucoup de cérémonies catholiques « et surtout celle
« de recevoir les dimes avec une attention très scru-
« puleuse ». Il est vrai que ses prêtres vont au cabaret,
parce que l'usage le leur permet ; mais, « s'ils
« s'enivrent, c'est sérieusement et sans scandale. »
(Notez en passant cette différence admirablement
rendue entre gens du Nord et gens du Midi parmi les-
quels je nous compte : les Anglais *s'enivrent sérieu-
sement.*) Et le clergé anglican ne connaît pas cet être
indéfinissable ni ecclésiastique ni séculier que nous
appelons un abbé. « Les ecclésiastiques sont tous ici
« réservés et presque tous pédants. Quand ils ap-
« prennent qu'en France des jeunes gens connus par
« leurs débauches et élevés à la prélature par des
« intrigues de femmes font publiquement l'amour,
« s'égaient à composer des chansons tendres, donnent
« tous les jours des soupers délicats et longs, et de là
« vont implorer les lumières du Saint-Esprit et se
« nomment hardiment les successeurs des apôtres, ils
« remercient Dieu d'être protestants. Mais ce sont de
« vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme
« dit M^e François Rabelais : c'est pourquoi je ne me
« mêle pas de leurs affaires. »

L'idée qui domine les sept lettres sur la religion, et
que Montesquieu avait déjà exprimée dans les *Lettres
persanes*, est que, s'il n'y avait en Angleterre qu'une
religion, le despotisme serait à craindre ; s'il y en

avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais, comme il y en a trente, elles vivent en paix heureuses. L'idée est juste pour tous les milieux où cohabitent les religions les plus diverses. Elle est fausse en ce qui concerne l'Angleterre. D'abord le nombre des sectes n'avait pas empêché qu'on persécutât les quakers ; et l'Acte de tolérance de 1689 excluait les Sociniens, c'est-à-dire ceux qui repoussaient la doctrine de la Trinité sans pour cela rejeter les miracles et la révélation. Mais surtout Voltaire ne dit pas que toutes ces sectes n'étaient qu'une variété de la religion protestante et que l'autre religion, le catholicisme, n'y gagnait pas plus de liberté. L'Angleterre était le pays de la persécution religieuse sous sa forme la plus froide, la plus durable, la plus implacable : la forme administrative. On le savait dans la catholique Irlande ; et Voltaire ne pouvait pas ignorer l'immortel pamphlet de son ami Swift où ce protestant révolté conseillait aux Irlandais affamés de tuer leurs petits enfants, de les saler et de les exporter¹.

D'autre part, Voltaire n'a pas dit que le clergé angli-

1. Dans un livre paru à la fin du xviii^e siècle, *Chefs-d'œuvre politiques et littéraires*, et dans un chapitre de ce livre intitulé : *Sur la tolérance en Angleterre*, on lit : « Peu de personnes savent jusqu'où allait la rigueur des lois anglaises contre les catholiques. Ces lois, dit le grand Montesquieu, ne sont pas sanguinaires : la liberté n' imagine pas ces sortes de peines, mais elles sont si déprimantes qu'elles font tout le mal qu'on peut faire de sang-froid. Les lois encore en vigueur du temps de Voltaire ne permettaient pas à un catholique d'être ni avocat, ni procureur, ni médecin, ni apothicaire, ni maître d'école. Il ne pouvait ni dire ni entendre la messe, ni avoir chez lui un missel, un bréviaire, un livre d'heures. Il ne pouvait envoyer ses enfants sur le continent pour les faire élever dans la religion. Tout cela sous peine d'amende, de confiscation, de prison. » En 1771, un prêtre catholique, Malon, fut condamné à une prison perpétuelle pour avoir dit la messe chez un particulier. Il fut grâcié par le roi, à condition de quitter l'Angleterre.

can avait tous les vices qu'il reprochait au nôtre : il ne s'astreignait point à la résidence ; il cumulait les bénéfices ; il pratiquait la simonie ; et les pasteurs, dont la nomination dépendait du fondateur de la cure ou de ses héritiers, — on le voit assez dans les romans du xviii^e et même du xix^e siècle, — étaient réduits au rôle de domestiques. Voltaire ne les avait guère fréquentés. D'ailleurs, il commettait la même erreur que Montesquieu qui visitait l'Angleterre quelque temps après lui : « Point de religion en Angleterre, disait Montesquieu... Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. » Voltaire était convaincu que les Anglais se déchristianisaient et que pour eux le règne de l'indifférence était venu. On pouvait le penser quand on ne vivait que dans un petit monde de lords et d'hommes de lettres. Mais on n'avait pas besoin d'attendre le réveil méthodiste pour sentir la force de la vie religieuse anglaise et combien elle était nourrie de la Bible. Il suffisait de mieux connaître le peuple ¹. Mais ni les Montesquieu ni les Voltaire ne s'aventuraient dans les régions obscures de la société.

Les *Lettres philosophiques* ne nous disent rien des libres penseurs anglais : la matière était trop dangereuse ; et Voltaire ne les signalera qu'en 1767 dans ses *Lettres à Son Altesse Monseigneur le prince de Brunswick-Lunebourg sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne*. C'est là qu'il traitera avec quelques détails de Toland, de Tindal, de Collins, de Woolston, de Warburton, de Bolingbroke. Mais déjà, au lendemain de la mort de ce dernier, il avait publié sa *Défense* et en 1766 son

1. Il eut même suffi de lire les romans de Daniel de Foë.

Examen. Je ne sais s'il fut frappé de ce qui distinguait les libres penseurs anglais des libres penseurs français. Aussi hardis que les nôtres, ils n'étaient pas tourmentés du même besoin de logique, n'avaient point d'intolérance, n'entreprenaient pas de démolir l'état social au nom de leurs principes et, dans l'intérêt général, ne craignaient pas d'infliger des démentis extérieurs aux opinions qu'ils professaient. Swift nous montre Bolingbroke, qu'il aimait et admirait, quittant, lâchant ses amis pour aller ramasser une femme et le lendemain faisant ses dévotions. Ainsi en usait Lovelace, le héros de Richardson. Rien n'indique mieux la différence entre les uns et les autres que ces mots d'Horace Walpole dans une lettre écrite de Paris à son ami anglais Georges Montague : « Le libre penser
« n'est fait que pour soi-même et certainement pas
« pour la société... Je ne vois pas pourquoi il n'y au-
« rait pas autant de bigoterie à tenter des conversions
« contre que pour une religion. J'ai dîné aujourd'hui
« avec une douzaine de savants, et, quoique tous les
« domestiques fussent là pour le service, la conversa-
« tion a été beaucoup moins réservée, même sur l'An-
« cien Testament, que je ne l'aurais souffert à ma table
« en Angleterre, ne fût-ce qu'en présence d'un seul
« laquais. » Ce n'était pas la conception de Voltaire ¹. Il se peut cependant que l'exemple de ses amis anglais l'ait encouragé plus tard à élever sa chapelle de Ferney et à donner le spectacle, offensant pour nous,

1. Cependant Mallet du Pan nous raconte qu'il l'a vu un soir, à souper, donner une leçon à d'Alembert et à Condorcet en renvoyant tous ses domestiques et en disant ensuite aux deux académiciens : « Maintenant, messieurs, continuez vos propos contre Dieu ; mais comme je ne veux pas être égorgé et volé cette nuit par mes domestiques, il est bon qu'ils ne vous écoutent pas. »

d'un Voltaire à confesse et à la table de communion.

Il ne s'est pas étendu sur la constitution et les lois anglaises ; il a simplement dit ce qu'il pensait de ces institutions d'une façon générale. On lui reprochera d'avoir exagéré le bonheur du paysan, d'avoir passé sous silence les bassesses, les mensonges, la corruption du parlementarisme. On aurait souhaité qu'il ne fût pas de ceux qui inspiraient à Horace Walpole cette réflexion si sensée : « Nous pouvons être dupes de la « politique française, mais les Français sont dix fois « plus sots que nous d'être dupes de nos vertus. » Il n'en est pas moins indéniable qu'un homme, si malmené par l'arbitraire, devait admirer une nation parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant et un gouvernement « où le prince tout-puissant pour faire le bien a les mains liées pour faire le mal. » Qu'il l'admire : soit ; seulement qu'il ne pousse pas l'admiration jusqu'à nommer sagesse pacifique ce qui n'est au fond et dans la forme qu'impérialisme. Selon lui, « le but du gouvernement anglais n'est point la « brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empê- « cher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est « pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de « celle des autres. » Nous connaissons l'antienne. Et dans sa Lettre sur le Commerce, il s'émerveille que cette paisible petite île possède deux cents vaisseaux de guerre et qu' « elle ait pu envoyer trois flottes à la fois « aux trois extrémités du monde : l'une devant Gi- « braltar, conquise et conservée par ses armes ; l'autre « à Porto Bello (dans l'Amérique centrale) pour ôter « au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, « et la troisième dans la mer Baltique pour empêcher « les puissances du nord de se battre ». Laissons cette

troisième flotte à laquelle Voltaire attribue un rôle pacificateur qui fut l'œuvre du cardinal Fleury. Mais remercions le ciel que les Anglais ne soient pas conquérants ! S'ils avaient le malheur de l'être, il faudrait bien reconnaître que Gibraltar est une conquête, et la plus impudente, et que d'avoir enlevé au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, découverts par ses sujets, ne constitue pas précisément un acte d'honnête commerce. Ces marchands que l'Angleterre honore et dont Voltaire a raison de montrer, contre le préjugé français, qu'ils sont plus utiles à un État que des courtisans poudrés, je veux bien, comme il le dit, qu'ils contribuent au bonheur du monde ; mais on aimerait qu'il ajoutât « et quelquefois à sa servitude ». On aimerait aussi à trouver sous sa plume une note du genre de celle que l'anglophile Montesquieu ne craignait pas d'inscrire sur ses carnets : « L'argent est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu, peu. » Et l'on aimerait surtout à ne pas voir à chaque tournant de page se démasquer la batterie antireligieuse. S'agit-il du supplice de Charles I^{er} ? J'admets avec Voltaire « qu'il fut traité « par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût « été heureux ». Mais à quoi bon nous dire : « Regardez d'un côté Charles I^{er} : vaincu en bataille rangée, « prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, et « de l'autre l'empereur Henri VII, empoisonné par « son chapelain en communiant, Henri III, assassiné « par un moine ?... » Voltaire nous rend service en préconisant l'insertion de la petite vérole qui était pratiquée en Angleterre et qui nous aurait épargné tant de pertes. Des ecclésiastiques anglais l'avaient combattue, et un curé s'était même avisé de prêcher que

Job avait été inoculé par le diable. Mais pourquoi cette phrase : « Ce prédicateur était fait pour être capucin : « il n'était guère digne d'être né en Angleterre ? »

Voltaire ne se trompait pas en nommant ses *Lettres philosophiques* un magasin de scandales. Le rayon considéré comme le plus scandaleux fut le chapitre sur Locke. Locke, très religieux, a été un des philosophes les plus probes, les plus circonspects et les plus scrupuleux. Voltaire écarte ses théories sur l'éducation qui tiennent un peu de celles de Montaigne et qui annoncent celles de Rousseau. Il écarte sa critique du gouvernement absolu et sa doctrine du contrat social que Jean-Jacques devait conduire jusqu'à l'absurdité. Il ne souffle mot de sa conception de la tolérance d'où il exclut les catholiques et les athées. Il ne garde de son *Essai sur l'Entendement humain* que « la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme ¹ ». Selon Descartes, les vérités immuables et nécessaires que possède l'esprit humain sortent de notre nature où elles se forment par une opération naturelle et mystérieuse. Selon Locke, nos idées nous sont transmises par nos sens, organes intermédiaires entre les objets et la pensée. De là à conclure que nos idées et nos sens sont identiques, il n'y avait qu'un pas. Locke se gardait bien de le franchir. Voltaire enjamba. Cette Lettre est

1. Il dira : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un « sage est venu qui en a fait modestement l'histoire. Locke a déve-
« loppé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomo-
« liste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du
« flambeau de la Physique ; il ose quelquefois parler affirmativement,
« mais il ose aussi douter ; au lieu de définir tout d'un coup ce que
« nous ne connaissons pas, il examine par degrés ce que nous voulons
« connaître. Il prend un enfant au moment de sa naissance, il suit
« pas à pas les progrès de son entendement ; il voit ce qu'il a de
« commun avec les bêtes et ce qu'il a au-dessus d'elles ; il consulte
« partout son propre témoignage, la conscience de sa pensée. »

très curieuse. On l'y voit tirer doucement à lui un honnête homme de philosophe qui, dans son enquête sur l'entendement humain, n'a fait appel qu'aux données de l'expérience ; et il se sert de sa scrupuleuse modération pour infirmer la croyance dans l'immortalité de l'âme. Quant à ses Lettres sur Newton qu'il dressait contre Descartes, « né pour y découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y substituer les siennes », il me paraît que les savants y relèveraient des inexactitudes et un peu de confusion. Il n'en était pas moins le premier, qui, avec un talent incomparable de vulgarisateur, défendait en forme le système de l'attraction contre celui des tourbillons cartésiens. Ces Lettres plus philosophiques que les autres tendaient à substituer aux chimères romanesques, aux romans métaphysiques de nos savants et de nos philosophes une sorte de positivisme scientifique et moral.

La dernière partie de son ouvrage, où il n'est question que du théâtre et des poètes, est étrangement insuffisante. Évidemment il a fait un effort très méritoire pour atteindre à la compréhension de beautés dont l'éloignait le goût français. Plus méritoire encore dans son *Essai sur la poésie épique*, où il désirait plaire aux Anglais, quand il a jugé le *Paradis perdu* de Milton et qu'à ce propos il a posé en principe la relativité du goût : « Comment veut-on asservir à des lois générales
« des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'in-
« constance, a tant d'empire ? » Il a senti la grandeur originale du vieux poète puritain. Dans tous les autres poèmes l'amour est tenu pour une faiblesse ; chez Milton seul, pour une vertu. Le poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre les plaisirs de cette passion. « Il ne s'élève pas au-dessus de la nature

« humaine, mais au-dessus de la nature humaine
« corrompue ; et comme il n'y a point d'exemple
« d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille
« poésie. » Ce jugement lui fait d'autant plus d'honneur que plus d'un critique anglais déclarait, comme Dryden, que Milton ne valait pas mieux que Chapelain. De même ici pour Shakespeare. Les Bolingbroke et les Pope le méprisaient. Mais Voltaire a distingué en lui « un génie plein de force et de fécondité, de naturel
« et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût
« et sans la moindre connaissance des règles. » Le meurtre de Desdémone lui semble absurde ; la scène des fossoyeurs d'Hamlet, ridicule ; les plaisanteries des savetiers romains dans *Jules César*, un plaisir pour la plus vile canaille. Mais enfin, si ces drames sont des monstres, ce sont des monstres brillants, dont les beautés mettent sur la voie d'un théâtre nouveau. Il loue, avec moins de restrictions, la comédie savoureuse et cynique de la Restauration, particulièrement l'œuvre de Wycherley, car l'Angleterre n'a pas toujours été le pays de la pruderie. Quant aux poètes, Rochester, Waller, Prior et même Pope, il les cite sans les caractériser fortement, choisit de préférence ceux qui se sont mis à l'école des nôtres et en traduit quelques passages en vers, ce qui accentue encore leur ressemblance. Il ne dit rien ni d'Addison, ni de Daniel de Foë, dont le *Robinson* était déjà célèbre, ni de Thompson, le poète des *Saisons*.

Mais, chose curieuse, tous ces poètes paraissent animés des mêmes mauvais sentiments à l'égard des prêtres et de la religion. Shakespeare ouvre la marche. Nous sommes étonnés d'entendre, dans son fameux monologue, Hamlet s'exprimer ainsi :

O mort, moment fatal, affreuse éternité,
 Tout cœur à ton nom seul se glace épouvanté ;
 Et qui pourrait sans toi supporter cette vie,
 De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie ?

C'est bien le cas devant cette traduction de crier à la trahison. Il n'y a rien de pareil dans Shakespeare. D'une comparaison entre Rochester et Boileau, il ressort surtout que Rochester détestait les moines.

Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques !...
 Ce mystique encloître fier de son indolence,
 Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire ? Il pense.
 Non, tu ne penses point, misérable, tu dors,
 Inutile à la terre et mis au rang des morts.

De Pope, il traduit, dans la *Boucle de cheveux*, des vers sur la Mollesse, parce que, près d'elle, la méditante Envie, vieux spectre femelle,

Avec un air dévot déchire son prochain
 Et chansonne les gens, l'Évangile à la main.

S'il place sans nécessité Milord Hervey dans le chœur des poètes anglais, c'est à cause de sa satire des ecclésiastiques italiens.

La nature en vain bienfaisante
 Veut enrichir ces lieux charmants :
 Des prêtres la main désolante
 Étouffe ses plus beaux présents.

Il n'analyse dans l'œuvre de Prior que l'*Histoire de l'âme*. L'âme est d'abord dans les pieds et les mains des enfants ; elle atteint le milieu de leur corps à leur puberté ; elle monte ensuite au cœur où elle produit les sentiments de l'amour et de l'héroïsme, elle s'élève

jusqu'à la tête dans l'âge mûr et dans la vieillesse s'évapore. C'est, dit Voltaire, « l'histoire la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti et si mal connu. » Le poème de Samuel Butler, *Hudibras*, le ravit, parce qu'il n'est qu'une longue dérision du puritanisme et de la théologie. Il ne nomme pas le *Gulliver* de Swift, bien qu'aussitôt paru, en 1727, il l'ait envoyé à Thieriot en lui conseillant d'en traduire la première partie « faite pour plaire à toutes les nations ». Mais il ne manque pas de mentionner le *Conte du Tonneau*, âpre moquerie du catholicisme, du luthérianisme et du calvinisme. « Swift dit qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfants. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père. » Et ainsi, à travers Voltaire, toute la littérature anglaise nous paraît essentiellement anti-chrétienne.

Mais ces poètes téméraires, les poursuit-on, les embastille-t-on, les exile-t-on ? Loin de là. Ils sont entourés de considération. Ils obtiennent des récompenses qui n'honorent pas moins la nation. Voltaire a vu dans vingt maisons le portrait de Pope. La célèbre comédienne, mademoiselle Oldfield, à qui, si elle avait eu l'infortune d'être la compatriote d'Adrienne Lecouvreur, le clergé eût refusé la sépulture, a été enterrée à Westminster, dans ce Westminster où repose Newton que son pays ne réduisit pas à chercher une retraite en Hollande. On a répondu à cet éloge de la condition des écrivains anglais qu'il avait pu voir Thomson vendant son poème pour s'acheter des souliers, Savage couchant dans la rue, Johnson restant

quarante-huit heures sans manger¹. Il aurait pu les voir ; il ne les avait pas vus, car il vivait dans un monde où l'on ne voit pas ces choses-là. Mais quand il affirmait que sur le théâtre anglais le sujet de *Tartufe* n'avait jamais réussi, « parce qu'on ne se plaît « guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas », il aurait dû se mieux renseigner, et il aurait appris qu'en 1670 un acteur, Mathieu Medbourne, avait mis à la scène la pièce de Molière sous ce titre : *Tartufe ou le Puritain français*, et qu'elle eut un très grand succès. C'était méconnaître l'Angleterre et mésestimer l'intelligence anglaise que de la croire incapable de concevoir l'hypocrisie.

La vingt-cinquième Lettre sur les *Pensées*, ou plutôt contre les *Pensées* de Pascal ne se rattachait au reste du livre que par son intention polémique. Je ne serais pourtant pas surpris que l'idée de l'y joindre fût venue à Voltaire de l'agacement qu'il dut éprouver en se heurtant chez les Anglais à la réputation de Pascal. En 1727 paraissait une nouvelle édition des *Pensées*. Les éditeurs de Pope avaient noté des emprunts à Pascal dans l'*Essai sur l'homme* ; et Dryden avait écrit que « le livre de l'incomparable Pascal et peut-être aussi celui de M. La Bruyère étaient les plus intéressants dont pût se vanter la France contemporaine² ».

Malgré ses inexactitudes, ses erreurs, ses omissions, ses partis pris et une documentation souvent hâtive, les *Lettres philosophiques* sont le brûlot le mieux construit, le plus finement armé, à la fois le plus léger et le plus hardi, qu'un pamphlétaire ait jamais lancé contre les vaisseaux de ligne d'une vieille civilisation.

1. Texte. Jean-Jacques Rousseau et le Cosmopolitisme.

2. CHARLANNE, ouvrage cité.

Avec l'*Histoire de Charles XII*, elles consacraient Voltaire prosateur. Toutes ses qualités s'y manifestaient : la clarté, la simplicité, la rapidité, la malice, le sens du comique, le persiflage, le choix du trait définitif qui se grave en vous comme une maxime, un art fait de sacrifices, une fantaisie très discrètement mais très étroitement surveillée, la science de n'offrir au public que ce qui portera sur lui. Son livre ne satisfait pas la curiosité : tant s'en faut. Il est incomplet et paraît même superficiel. Mais l'esprit en reçoit une perpétuelle excitation. Il en sort des étincelles susceptibles d'allumer un incendie. Le parlement ne s'y trompa pas : c'était une déclaration de guerre à notre société telle que l'avaient édifiée des siècles de monarchie et de catholicisme. D'autre part, le lendemain de son apparition, l'Angleterre était à la mode et devait le rester une soixantaine d'années. On la considéra comme la patrie de la liberté politique et, non seulement de la pensée, mais de la libre pensée, jusqu'au jour où les émigrés de la Révolution constateront, non sans quelque surprise, qu'elle est surtout le pays de la tradition ¹.

Les avantages personnels que Voltaire a retirés de son voyage ont été discutés. Parti bel esprit est-il revenu philosophe ? Je ne le crois pas. Il revint comme il était parti, philosophe et bel esprit. L'Angleterre ne lui révéla pas le déisme : il était déjà déiste. Elle ne lui enseigna pas la tolérance : il avait déjà fait la *Henriade*. Elle ne fixa pas ses idées politiques qui furent toujours assez flottantes. Mais elle lui fournit des exemples vivants, concrets, et comme un décor pour

1. Fernand BALDENSPERGER, *le Mouvement des Idées dans l'Émigration française*. (Plon, 1925.)

ses idées. Elle l'affermait dans sa défiance et son dégoût de la métaphysique. Elle le rendit ambitieux des sciences de la nature. Il aurait pu lire en France Locke et Newton qui n'y étaient point inconnus. Autre chose était de les lire et de les étudier sur la terre qui les avait portés et nourris. Elle l'aida surtout à prendre un sentiment plus net du rôle qui s'offrait à lui. Le théâtre anglais élargit peut-être sa conception dramatique ou, du moins, fortifia ses tendances. On dira, si l'on veut, qu'il subit l'influence de Swift parce qu'il écrivit *Micromégas*. Mais ils se ressemblaient comme un bilieux et un nerveux, comme un cerveau tourmenté et menacé par les Furies et l'esprit le plus allègre et le plus sain. Le fiel de Swift n'est entré qu'à une dose infime dans la limpide ironie de Voltaire.

Les années passèrent. L'Angleterre demeura toujours à ses yeux le pays des citoyens libres. Il fut toujours convaincu de son irrégion. « N'est-ce pas une chose
« honteuse, écrivait-il en 1759 à madame d'Epinay,
« que les Anglais qui ne croient pas en Jésus-Christ
« prennent Surate et aillent prendre Québec ? » Vous devinez le sourire. En 1760, il répétait à d'Alembert que le grand point était d'écraser l'Infâme (entendez la superstition et la religion) : « Il faut, disait-il, la réduire à l'état où elle est en Angleterre. » En revanche, l'Anglais, en tant qu'homme ou écrivain, lui est de moins en moins sympathique. Il lui reproche son ton éternellement didactique, ses raisonnements abstraits, ses comparaisons forcées. Pope écrit tristement et sèchement des vers métaphysiques¹. Feu milord Bolingbroke était un prolix personnage et

1. Lettre à d'Argental, 7 janvier 1739.

sans aucune méthode. Les grands romanciers Fielding et Richardson, l'humoriste Sterne ne trouvent point grâce devant lui. Et l'on sait que, dans la fin de sa vie, Shakespeare était devenu une de ses bêtes noires, « cet abominable Shakespeare, qui n'est, en vérité, qu'un Gilles de village et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes ¹ ». Il avait aussi perdu quelques illusions sur les vertus si généreusement prêtées à l'Angleterre. Et les *Lettres philosophiques*, qu'il a longtemps remaniées et augmentées au gré de son humeur, en portent parfois d'amusants témoignages ; celui-ci entre autres : « J'avais cru dans ma jeunesse que Newton avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour et la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand maître des Monnaies du royaume. Point du tout. Isaac Newton avait une nièce assez aimable, nommée madame Conduit. Elle plut beaucoup au grand trésorier Halifax. Le calcul infinitésimal et la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce. »

Ce n'était pas la peine assurément
De dire tant de bien de ce gouvernement.

1. A d'Alembert, 3 sept. 1776.



VOLTAIRE
par LA TOUR

III

LE THÉÂTRE DE VOLTAIRE

La France était donc rentrée en possession de son poète épique et dramatique, et comme, pendant longtemps encore, selon la sacro-sainte hiérarchie des genres, Voltaire restera pour elle avant tout l'auteur de tragédies retentissantes, il nous semble préférable de devancer les années et d'étudier dès maintenant son théâtre, d'autant que cette étude n'est pas indifférente à la connaissance de l'homme ¹.

Dans son joli conte *la Vision de Babouc*, le génie futuriel envoie à Persépolis le Scythe Babouc, qui avait reçu du ciel le don du discernement, pour qu'il juge lui-même si la ville ne doit pas être exterminée à cause des excès et des folies de ses habitants. « On le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année : c'était dans une espèce de basilique au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre formaient un spectacle si beau que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule

1. Sur le *Théâtre* et les *Tragédies* de Voltaire, les deux livres de Deschanel et de M. H. Lion sont à consulter.

« de ce palais; leur langage était très différent de celui
« du peuple : il était mesuré, harmonieux et sublime.
« Personne ne dormait ; on écoutait dans un profond
« silence, qui n'était interrompu que par les témoignages
« de la sensibilité et de l'admiration publiques.
« Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers
« des passions étaient exprimés par des traits si vifs et
« si touchants que Babouc versa des larmes. Il ne
« douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et
« ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les
« prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager
« Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un
« tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la
« ville. »

Cette page est une des expressions les plus aimables de l'amour du théâtre dont Voltaire fut, toute sa vie, possédé. C'était bien ainsi qu'il concevait la tragédie : la plus touchante des prédications, l'exaltation de la vertu, le spectacle effrayant du danger des passions, un appel à l'humanité dans un langage qui ne ressemble pas à celui du peuple et dont la pompe doit avoir quelque chose de sublime, devant une assemblée des plus belles personnes et des plus grands personnages. Ce divertissement est la marque d'une haute civilisation. Il suffirait à racheter l'âme d'un empire. La fête quotidienne et splendide qu'offre Persépolis à ses nobles citoyennes et à ses satrapes effacera aux yeux d'Ituriel les malversations de ses administrateurs, le brigandage de ses fermiers généraux, le fanatisme de ses jansénistes, le libertinage de ses mœurs. Sodome, Gomorrhe, Ninive auraient échappé à la destruction si les anges du Seigneur y avaient assisté à *OEdipe* ou à *Zaïre*.

Quand Voltaire écrivait la *Henriade*, il se trompait, et presque tout son siècle avec lui, sur la nature de son génie. Il n'en était pas de même quand il abordait le théâtre. Ses goûts, ses passions, ses aptitudes y trouvaient des satisfactions qu'aucun autre genre ne lui donnait. Affamé de gloire, il ne se contente pas d'en respirer la fumée légère qui s'élève autour d'un livre : il veut le bruit des applaudissements, le concert d'éloges, l'enthousiasme humide encore des larmes qu'il a fait verser. « Je parus dans une loge et tout le parterre me battit des mains, dit-il à Cideville ¹. Je rougissais, je me cachais ; mais je serais un fripon si je ne vous avouais que j'étais sensiblement touché. » Lesage, dans son *Gil Blas*, sous le nom de Triaquero, le poète à la mode dont chaque nouveauté met la ville de Valence en l'air, nous l'a montré, un soir de première représentation, « allant de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à le couronner. » Ses secrétaires nous disent qu'à ces premières représentations, il ne pouvait se contenir : « Il se soulevait dans son fauteuil, se rasseyait, tout à coup se trouvait droit, paraissant plus haut de six pouces qu'il ne l'était réellement. » Il lui arrivait d'interpeller le parterre. A la représentation d'*Oreste*, penché hors de sa loge, il soutenait lui-même les applaudissements : « Courage, courage, Athéniens, criait-il, c'est du Sophocle ! » Et quelques spectateurs s'étant mis à rire : « Arrêtez, barbares, arrêtez ! » Les barbares s'arrêtèrent. L'excitation du théâtre lui est aussi nécessaire que celle du café. Partout où il s'installe, à Cirey,

1. Lettre du 25 août 1732.

à Tournay, à Ferney, il lui faut une salle de spectacle. Privé du grand public de Paris, qui ne lui fut rendu qu'à la veille de sa mort, — ce fut sans doute le chagrin le plus dur de son exil, — il essaie de s'en consoler par un public d'invités.

Il n'aime pas seulement le théâtre en poète ; il l'aime en comédien. Voltaire est extraordinairement comédien. Il l'est dans sa vie dont tant d'épisodes se découpent comme des scènes de comédie ; dans ses procédés de polémique, dans ses intrigues, dans les personnages qu'il adopte pour amuser ses correspondants ou pour surprendre le public, dans ses menteries dont il sait que personne n'est dupe, dans son perpétuel désir d'occuper la galerie. Et après le plaisir de composer ses pièces il n'en a pas de plus grand que de les jouer. Il y déploierait d'étonnantes qualités d'acteur s'il savait se maîtriser, s'il ne se laissait pas emporter par la sensibilité, s'il ne croyait pas trop que c'est arrivé. Lekain, encore tout jeune, qui l'avait entendu à Sceaux, chez la duchesse du Maine, dans le personnage de Cicéron de sa *Rome sauvée*, disait qu'on ne pouvait rien entendre de plus vrai, de plus pathétique. « C'était Cicéron lui-même tonnait contre le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs, de la religion. » Il jouait le rôle de Lusignan dans *Zaïre* avec une sorte de frénésie. De quelle voix, de quel accent convaincu, de quel geste il déclamaient :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire !

Et abaissant sur Zaïre ses regards qu'il avait élevés vers le ciel :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.

Ah ! certes, on n'avait pas perdu sa soirée quand on avait entendu cela ! Un soir, au moment où il reconnaissait ses enfants Nérestan et Zaïre, son émotion fut si forte qu'il éclata en sanglots et oublia ses vers. A soixante-six ans, il termine une lettre à d'Argental sur ces mots : « J'oubliais que je joue la comédie ce soir et que mon rôle est de fondre en larmes, de mourir d'amour, de me tuer de désespoir. » Et à soixante-treize ans, il écrit à son secrétaire Colini : « J'ai eu la faiblesse de jouer un rôle de vieillard dans la tragédie des Scythes ; mais je l'ai tellement joué d'après nature que je n'ai pu l'achever : j'ai été obligé d'en sauter près de la moitié, et encore ai-je été malade de l'effort. » Tout scepticisme abandonnait ce grand sceptique dès qu'il montait sur les planches. Il n'était plus Voltaire : il était le roi, l'homme d'État, l'ambassadeur, le tyran, le pontife, le fanatique, le chrétien. Il possédait au plus haut degré ce diable au corps qu'il fallait avoir, disait-il à sa Mérope, mademoiselle Dumesnil, pour jouer la tragédie.

Aussi harcelait-il ses acteurs. Je le compare à Sardou tel que nous l'a peint Anatole France dans *l'Histoire comique*. A celui qui interprétait son Brutus et qui invoquait le dieu Mars d'un air trop détaché, il criait : « Morbleu, monsieur, souvenez-vous donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : « Ah ! ma bonne Vierge, fais-moi ga-

gner un lot de cent francs à la loterie ! » Dans *Mahomet*, l'acteur qui jouait Omar prononçait si mollement ces vers :

Mahomet marche en maître, et l'olive à la main ;
La trêve est publiée, et le voici lui-même,

que Voltaire l'interrompit et lui dit : « Oui, oui, Mahomet arrive ; c'est comme si on disait : Rangez-vous, v'là la vache. »

Qu'il fût le plus exigeant des metteurs en scène, passe encore. Mais avec lui les acteurs n'étaient jamais au bout de leurs peines. Il écrivait très facilement ses pièces et très vite. « C'est l'ouvrage de six jours », disait-il à d'Alembert en lui soumettant sa tragédie d'*Olympie*. D'Alembert répondit : « L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième. » — « Aussi s'est-il repenti de son ouvrage », répliqua Voltaire. Il se repentait toujours. Sa pièce bâclée, que de refontes et de retouches ! Par quel crible d'opinions et de conseils elle passait avant d'être remise aux comédiens ! La correspondance de Voltaire fourmille de discussions sur ses œuvres dramatiques au moment où il les fait. Personne n'a été plus préoccupé de plaire à ses amis et aux conseillers qu'il s'est choisis. Pas un homme de lettres n'a été plus docile aux avis, plus sensible aux suggestions. Et quand sa pièce entre en répétition, son travail ne s'arrête pas. Fontenelle disait qu'il composait ses tragédies au cours des représentations. Mais les acteurs en perdaient la tête. On leur renversait leurs effets ; on brouillait leur jeu ; c'étaient de nouvelles scènes qu'il fallait apprendre. Et Voltaire ne plaisantait pas. Il usait de tous les moyens pour vaincre leur résistance et leur mauvaise humeur. Tantôt il les en-

censait, et ses comédiennes recevaient les madrigaux les plus ingénieux ; tantôt il les menaçait et leur faisait même signifier par l'autorité qu'ils eussent à se conformer aux corrections introduites dans leurs rôles. Il envoyait à trois heures du matin son laquais porter une nouvelle tirade à l'acteur Paulin qui jouait les tyrans ; et, comme le laquais éberlué doutait si son maître ne prenait pas la nuit pour le jour et objectait que certainement M. Paulin devait dormir : « Va, cours, lui dit Voltaire : les tyrans ne dorment jamais. » Il en savait quelque chose. C'est que sa gloire dramatique dépend toujours de la pièce qu'il est en train de faire et qui est son chef-d'œuvre. Qu'est-ce que *Mérope* à côté de *Catilina* ? A peine une tragédie. *Brutus* ne supporte pas la comparaison avec *Rome sauvée*. Quand il écrit *Tancrède*, il avertit d'Argental qu'il n'y eut jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans ce goût-là.

Il a donné plus de cinquante pièces. S'il ne les méditait pas longuement, il a beaucoup réfléchi sur son art et en a souvent disserté. Élevé dans l'admiration de Corneille, de Racine et de Quinault, qu'il avait appris par cœur et dont ses premiers ouvrages gardent tant de souvenirs ou de réminiscences, il conçut d'abord ou crut concevoir la tragédie comme eux. Mais dès sa troisième pièce, (la seconde, *Artémire*, étant tombée à plat), il risquait une nouveauté qui ne fut point du goût des spectateurs. Son héroïne Mariamne expirait sur le théâtre. Le public fut révolté. L'année suivante la pièce reparut, mais Mariamne allait décemment mourir dans la coulisse : « J'aurais pu, écrit Voltaire dans sa préface, ne pas me rendre sur ce dernier article, et j'avoue que c'est contre mon goût que j'ai

« mis la mort de Mariamne en récit au lieu de la
« mettre en action. » N'oublions pas cet aveu quand
on nous parle de l'influence du théâtre anglais sur
Voltaire. Elle est incontestable ; mais avant d'avoir dé-
couvert Shakespeare, il songeait déjà à une tragédie
qui intéresserait davantage les sens. Les représenta-
tions shakespeariennes à Londres lui donnèrent une
violente secousse, le *Jules César* avec la grande scène
du tribun reprochant à la populace de Rome son in-
gratitude envers Pompée ; le spectre sur la terrasse
d'Elseneur ; la mort d'Othello. De ces tréteaux anglais
« infectés d'horreurs, de gibets et de carnage », il re-
tira l'idée qu'il manquait beaucoup à notre théâtre,
vide d'action et de grands intérêts, et que nos tragédies
n'étaient que de longues conversations en cinq actes.
« Nous n'arrivons pas au tragique de peur d'en passer
« les bornes. Il y a des situations qui ne paraissent
« encore que dégoûtantes et horribles aux Français et
« qui, bien ménagées, représentées avec art et surtout
« adoucies par le charme des beaux vers, pourraient
« nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous
« doutons pas. » Il adresse ainsi à la scène française
les mêmes critiques que, plus tard, madame de Staël
et les Romantiques. Notre théâtre ne parle pas suffi-
samment aux yeux. Il est constitué de telle sorte qu'on
ne saurait y hasarder ces spectacles pompeux, ces ta-
bleaux frappants, ces actions grandes et terribles qui
sont un des plus grands ressorts de la tragédie. La pré-
face de *Tancrède* est curieuse : « J'ose, disait-il,
« être sûr que le sublime et le touchant portent un
« coup plus sensible quand ils sont soutenus d'un
« appareil convenable et qu'il faut frapper l'âme et
« les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui

« viendront après nous. J'aurai, du moins, encouragé
« ceux qui me feront oublier. » Là, il semble bien
avoir prévu la révolution romantique comme en
d'autres endroits de son œuvre il semble avoir prévu
la révolution politique.

Et pourtant on ne peut être plus éloigné du roman-
tisme que l'auteur d'*Alzire*, de *Mahomet*, de l'*Orphelin
de la Chine*. Voltaire est romantique comme il est
républicain, avec un profond instinct classique et mo-
narchique. Malgré toutes ses audaces, il a pour les
règles du classicisme la même superstition que pour
les grands de ce monde. Il ne peut pas plus les violer
délibérément qu'il ne peut s'empêcher de briguer les
faveurs royales. Il veut de l'action et encore de l'ac-
tion, tout en se rendant bien compte, — ce qui est à
son éloge, — que l'abus de l'action théâtrale ferait
rentrer la tragédie dans la barbarie. Son idée serait de
concilier quelques-unes des audaces du théâtre anglais
ou espagnol ou grec avec la sagesse, l'élégance, la
noblesse et la décence du nôtre. Mais comme il est sus-
ceptible ! Il n'admet pas la scène de *Britannicus* où
Néron « a la puérilité de se cacher derrière une tapis-
« serie pour écouter l'entretien de Britannicus et de
« Junie ¹ ». C'est ce qu'il appelle une « puérilité » ! Il
devrait plutôt dire une « familiarité ». Et l'intrusion
du familier dans le tragique lui semble un attentat aux
bienséances. Il réproouve le langage que Cléopâtre tient
à Antoine dans la pièce anglaise de Dryden : « Venez
« à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat : j'ai
« été trop longtemps privée de vos caresses. Mais
« quand je vous embrasserai, quand vous serez à moi,

« je vous punirai de vos cruautés en laissant sur vos
« lèvres l'impression de mes ardents baisers. » Voltaire reconnaît que très certainement Cléopâtre parlait dans ce goût : « Mais, objecte-t-il, ce n'est point cette
« indécence qu'il faut représenter devant une audience
« respectable. Quelques Anglais ont beau dire : « C'est
« là la pure nature. » On doit leur répondre que c'est
« précisément cette nature qu'il faut voiler avec
« soin ¹. »

L'emploi des personnages subalternes lui paraît inacceptable, du moins sur notre théâtre. « Ils servent
« chez vous, écrit-il au poète italien Maffei, à préparer
« des scènes intéressantes pour les principaux acteurs :
« ce sont les avenues d'un beau palais ; mais notre
« public impatient veut entrer tout à coup dans le
« palais. » Il se trompe absolument sur le rôle des personnages subalternes qui ne sont point faits pour nous conduire au palais, mais qui doivent contribuer à en créer l'atmosphère et nous donner une plus complète et plus forte sensation de la réalité. Cependant il osa, dans une de ses dernières productions, *les Guèbres*,
« hasarder sur la scène un jardinier et une jeune fille
« qui a prêté la main aux travaux de son père ». Remarquez la périphrase : ce n'est pas une fille des champs, c'est une jeune fille « qui a prêté la main », qui a daigné « prêter la main » aux travaux de M. le jardinier, son père. Il ajoute : « Un des acteurs est un simple soldat. » Que nous importe si ce jardinier, cette jardinière, ce simple soldat s'expriment dans le même langage « mesuré, harmonieux et sublime » que les princes, les grands prêtres, les reines et les

1. Préface de *Zaïre*.

tyrans ? Son aigre et mesquin *Commentaire* de Corneille nous découvre à chaque instant l'étroitesse de son goût et, par suite, ses propres inconséquences. Il se moque, à propos de *Pertharite*, des noms d'Unulphe, de Gundebert, de Grimoald. « C'est une grande erreur, » dit-il, de croire que tous ces noms barbares de Goths, de Lombards, de Francs, puissent faire sur la scène le même effet qu'Achille, Iphigénie, Andromaque, Électre, Oreste, Pyrrhus. » Mais pense-t-il qu'Orbassan (*Tancrède*) Iradan, Mégalise (*les Guèbres*) Taïse d'Anglure (*Adélaïde du Guesclin*) Hermogide (*Eriphyle*) Mohadir (*Zedime*) soient moins barbares ? Il en est du nom des personnages dramatiques comme de celui des endroits de la terre, indifférent ou rude, tant qu'un grand événement ne les a pas solennisés.

Voltaire n'accepte pas plus l'idée de la tragédie bourgeoise : « Il ne faut pas croire, dit-il, qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands nommé Marcel, que des sieurs Aubert et Fauconneau puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. » Cependant la vogue de la comédie larmoyante, le triomphe du *Préjugé à la mode* de La Chaussée, l'amènent à consentir que la comédie mêle le sérieux et le plaisant, l'attendrissement et le rire ¹.

1. « La vie des hommes, dit-il, est souvent bigarrée » et il en donne un piquant exemple : « Une dame fort respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme, qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle et la tirant par la manche : « Madame, lui dit-il, les gendres en sont-ils ? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le

Et finalement il reconnaît que tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux : c'est toujours par là qu'on devrait commencer. La vérité est que Voltaire, en littérature, et particulièrement en littérature dramatique, s'est débattu toute sa vie entre son respect des règles, — le plus solide qu'il ait jamais eu, — et son désir de nouveauté. « J'insiste, dira-t-il, dans sa préface de *l'Enfant prodigue*, sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. » Et il s'écrie : « Les imitateurs, servile troupeau ! »

Il ne s'est pourtant pas fait faute d'imiter. Mais il a pris soin de nous dissimuler le plus possible ses imitations et n'a point pardonné à ceux qui les ont signalées. Libre à lui de proclamer que c'est au théâtre anglais qu'il doit la hardiesse d'avoir mis sur la scène les noms des rois et des anciennes familles du royaume. Notre vieux théâtre aurait pu la lui inspirer et même, à la rigueur, Corneille. On eut préféré qu'il avouât ses emprunts à Shakespeare dans *Zaïre* et surtout dans la *Mort de César* où il a transporté la belle scène anglaise d'Antoine exposant aux yeux du peuple romain la dépouille sanglante du dictateur. Il eut été plus sage de ne point faire précéder son *OEdipe* d'un injuste dénigrement de Sophocle ; mais le théâtre grec le choque presque autant que les monstres du théâtre anglais. Et, quand il a dédié, avec force compliments, sa *Méropé* à l'auteur d'une *Méropé* italienne, le marquis Scipion Maffei, qui lui a fourni les grandes lignes de sa pièce, on regrette qu'il ait imaginé et publié une

« monde la suivit en riant ; et la malade ayant su de quoi il était « question, se mit à rire plus fort que les autres. » Elle n'était donc pas si malade ! En tout cas, telles sont les exigences de l'art qu'on ne pourrait transporter cette scène au théâtre qu'à la condition que nous fussions bien sûrs de la guérison.

lettre d'un M. de La Lindelle où il est dit que « l'ouvrage de Maffei est un très beau sujet et une très mauvaise pièce, qu'à Paris la représentation n'en serait pas achevée et que tous les gens d'Italie en font très peu de cas ».

Il n'y a guère d'écrivain qui ne recherche la nouveauté. Mais on ne rencontre que celle qu'on portait en soi dans sa façon de comprendre et de sentir. Voltaire disait un jour à son ami Formont qu'il n'avait qu'un demi-génie pour le dramatique. Formont lui répondit aimablement que c'était un génie et demi. « Je le crus cependant, nous confie-t-il : son talent est « de peindre et non d'inventer. » En effet, Voltaire n' imagine guère que des tableaux et n'a guère innové qu'en fait de costume et de décor. Il a versé du grand opéra dans la tragédie. Il était très fier d'avoir habillé le Sénat romain en robes rouges. On a dit, parce qu'il avait composé *Alzire* et l'*Orphelin de la Chine*, qu'il avait étendu la géographie dramatique. C'est une plaisanterie. On n'étend pas la géographie dramatique pour avoir placé dans une Amérique invisible ou dans une Chine irréaliste des personnages qu'on eût aussi bien domiciliés en Perse, en Grèce ou en Sicile. A ce compte, mademoiselle de Scudéry et la Calprenède auraient aussi reculé les frontières de la géographie romanesque. Grâce à la générosité du comte de Lauraguais, qui dédommagea les comédiens des pertes d'argent que cette réforme allait leur causer, il vit enfin, — ce qu'il avait tant souhaité, — la scène débarrassée des banquettes où s'asseyaient les privilégiés, et purgée, comme il l'écrivait à madame d'Argental, de tous « les blancs poudrés, coiffés au rhinocéros ou à l'oiseau royal ». La scène libre, c'était la possibilité

d'y apporter le corps sanglant de César et d'y évoquer des ombres, les pauvres ombres si malheureuses quand elle était encombrée et que l'on devait crier : « Place à l'ombre, messieurs, place à l'ombre ! » C'était la possibilité, comme dans *Sémiramis*, de faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son mari et de l'en faire sortir frappée à mort par son fils. C'était la possibilité, comme dans *Olympie*, de nous montrer un temple ouvert, les prêtres d'un côté, les prêtresses de l'autre, tous vêtus de blanc, avec des ceintures bleues dont les bouts pendent à terre, et deux époux la main sur l'autel.

Ces beaux spectacles l'encharmaient. Il n'était pas moins fier d'avoir donné des tragédies sans amour, par exemple, sa *Mérope*, et même une tragédie sans femme, la *Mort de César*, qui, avant d'être jouée au Théâtre Français, fut représentée au collège d'Har-court, où c'était mieux sa place. Une de ses plus grandes nouveautés fut encore un retour au passé. Il revint à ce romanesque contre lequel avaient réagi, chacun selon son tempérament, ses maîtres Corneille et Racine. Nous n'avons pas de tragédies plus romanesques que celles de Voltaire, ni plus chargées d'aventures surprenantes. « Il y a des sujets de tragédie, re-
« marque-t-il, où l'on est tellement gêné par la bizar-
« rerie des événements qu'il est presque impossible de
« réduire l'exposition de sa pièce au point où la rédui-
« sait Racine de sagesse et de vraisemblance. » *OEdipe* est justement un de ces sujets. Pourquoi le choisit-il ? Mais pourquoi Corneille l'avait-il choisi ? Telle est la force dramatique, tel est l'intérêt passionnant du chef-d'œuvre de Sophocle que leur instinct d'hommes de théâtre les porte irrésistiblement l'un et l'autre à

s'emparer d'un sujet dont pourtant ni l'un ni l'autre ne saisissent la grandeur symbolique : l'homme en proie à une destinée incompréhensible, acharné à se connaître et se crevant les yeux pour s'être vu tel qu'il est.

Corneille avait éprouvé le besoin de le compliquer, par conséquent de l'affaiblir, en y greffant une sorte de tragédie bourgeoise ; mais son grave génie n'avait pu s'empêcher d'y soulever le problème de la grâce et de la liberté humaine. Le jeune Voltaire le transforme en un drame policier. Il commence par rajeunir Jocaste. Elle a trente-cinq ans. « Les femmes, dit-il, se raient bien malheureuses si on n'inspirait plus de sentiments à cet âge ». Et puis, je vous le demande : « Quel rôle insipide jouerait-elle, si elle n'avait du moins le souvenir d'un amour légitime et si elle ne craignait pour les jours d'un homme qu'elle a autrefois aimé ? » Il n'y a qu'un jeune homme du temps de la Régence à pouvoir appréhender qu'une femme, qui s'aperçoit tout à coup qu'elle a épousé son fils, ait un rôle insipide ! Jocaste a donc aimé jadis Philoctète, comme Pauline avait aimé Sévère. Et Philoctète arrive, beau chevalier errant, toujours fidèle à sa maîtresse. Il vient de rendre les honneurs funèbres à son ami Hercule. Il est triste, mais si jeune, si sympathique ! Il claironne des vers où chante toute sa jeunesse :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.
Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui j'ai fait l'apprentissage.
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage...
Qu'eussé-je été sans lui ? Rien que le fils d'un roi !

Dès son arrivée, il apprend que le roi Laius est mort

et mort assassiné, que ce crime est resté mystérieux, qu'OEdipe a épousé la reine et que Thèbes est ravagé par la peste. Or l'ombre de Laius est apparue au grand prêtre et lui a déclaré que le salut de la ville dépendait de la découverte et de la punition du meurtrier dont la présence l'infecte. Sur qui voulez-vous que les soupçons se portent tout d'abord ? Sur Philoctète qui a si mal choisi son moment pour faire sa rentrée à Thèbes, sur Philoctète, ancien amoureux de la reine. Ce serait une bonne invention dans une autre pièce qu'*OEdipe*.

A cet élément romanesque s'en joignait un plus spécial à Voltaire et qui le distingue encore plus de ses maîtres : l'allusion aux choses du jour et la tendance polémique. Quand OEdipe prononçait ces vers :

Tel est souvent le sort des plus justes des rois :
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs lois,
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême.
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-mêmes.
Mais après leur trépas que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux.

il était impossible de ne pas songer à Louis XIV et à son testament cassé. Quand Philoctète s'écriait :

Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire.

ces vers trouvaient de l'écho chez les frondeurs de la Régence, et ils nous prouvent que Voltaire n'avait pas attendu à connaître l'Angleterre pour narguer le pouvoir divin des rois. Enfin il avait soigneusement pris note, dans la pièce de Sophocle, des doutes naturels qui devaient se présenter à l'esprit de Jocaste sur les prédictions des devins, et de la défiance que le grand

prêtre Tirésias inspirait à OEdipe. Mais à ces doutes et à ces soupçons il donnait un accent tout nouveau. Le confident Araspe dira au roi :

Ces dieux dont le pontife a promis le secours
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours.
On ne voit pas leur bras si prodigue en miracles...
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres.
Au pied du sanctuaire, il est souvent des traîtres
Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Ne nous fions qu'à nous : voyons tout par nos yeux ;
Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

Philoctète partage le sentiment d'Araspe.

Un pontife est souvent terrible aux souverains,
Et dans son zèle aveugle, un peuple opiniâtre
De ses liens sacrés imbécile idolâtre...,
Croit honorer les dieux en trahissant les rois.

Et Jocaste partage le sentiment de Philoctète :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

« Il y a des consciences timorées, s'écriait Voltaire, « qui prétendent que je n'ai pas de religion parce que « Jocaste se défie des oracles d'Apollon. » Le bon apôtre ! Personne ne pouvait se tromper sur ses intentions ; et elles contribuèrent encore au succès de la pièce. Il n'y eut ni coin de rue ni boutique de libraire qui n'annonçât en gros caractères une critique ou une apologie d'OEdipe. Et nous savons par la correspondance de Brossette et de J.-B. Rousseau qu'à peine la pièce arrivée à Vienne, l'impératrice Amélie voulut la lire.

Ces deux éléments, le romanesque et la philosophie

satirique, forment la grande nouveauté du théâtre voltairien. Ils se combinent souvent ; mais c'est encore le romanesque qui domine. Voltaire, si raisonnable et toujours armé d'un esprit si critique quand il s'agit des miracles ou des événements merveilleux de l'histoire, prodigue sur la scène les plus fortes invraisemblances et les conjonctures les plus extraordinaires. Nul théâtre n'a jamais été aussi fertile en reconnaissances. C'est à *Zaïre* que l'on fait remonter l'origine de *la croix de ma mère*. Dans ce monde voltairien les parents perdent leurs enfants et les retrouvent avec une facilité stupéfiante ; mais ils courent de grands dangers à les retrouver, les mères surtout ! Eriphyle a tué son mari Amphiaraüs par amour pour Hermogide ; et, sur la foi d'un oracle menaçant, elle s'était débarrassée de son fils en le confiant à un esclave. Cependant le remords la poursuit et elle déteste son complice d'autant plus qu'elle est tombée amoureuse d'un jeune capitaine qui ne demande qu'à l'épouser. Si l'ombre d'Amphiaraüs ne sortait à point de son tombeau, Eriphyle épouserait son fils. Heureusement averti, le jeune capitaine se bat contre Hermogide et, dans l'aveugle fureur du combat, il tue sa mère.

Même situation, même dénouement dans *Sémiramis*. Mérope a plus de chance, et c'est toute justice, car elle n'a ni assassiné son mari ni fait disparaître son enfant. Elle ignore même que Polyphonte, qui prétend l'épouser, est l'auteur de ces crimes et elle envoie partout des émissaires à la recherche de son fils Egisthe. Et voici qu'on lui amène un jeune homme accusé d'avoir égorgé ce fils. Vous vous doutez bien que c'est Egisthe lui-même qui ignore sa naissance, et qu'après avoir demandé sa mort elle le reconnaîtra, et

qu'il lui faudra le sauver des coups de Polyphonte. Voltaire définissait cette succession de péripéties et de revirements « un colin-maillard vif et terrible ».

Que de colin-maillard dans son théâtre ! Ses héros doivent toujours trembler à l'idée qu'ils pourraient épouser leur mère, leur fille, leur nièce ou être immolés par leur fils ¹. Quand ils ne sont pas menacés de parricide ou d'inceste, la destinée met leurs plus belles vertus à l'épreuve des complications d'événements les plus horribles. L'Alvarez d'*Alzire* est un homme excellent, humain et juste. Que voulez-vous qu'il devienne quand il reconnaît dans le meurtrier de son fils son propre libérateur ?

On se tue beaucoup tout au long de ces tragédies ; mais on n'est jamais sûr que ceux qu'on a tués sont bien morts. Cassandre, le fils d'Antipater, est le jeune homme qui, sur l'ordre de son père, a présenté au grand Alexandre, le tyran de l'Asie, la coupe empoisonnée ; et, dans le massacre qui a suivi, c'est lui dont les mains se sont rougies du sang de la reine Statira. Mais, ayant frappé la mère, il sauva la fille Olympie. Il a élevé cette enfant qui ne sait rien de son forfait et qui chérit en lui un bienfaiteur et un maître. Il l'aime et se prépare à l'épouser. Par expiation cependant il s'est fait initier aux Mystères d'Ephèse et a remis la jeune fille entre les mains des prêtresses. Or, depuis quinze ans, vit dans le temple une prêtresse inconnue qui est aujourd'hui chargée de présider à l'hymen des initiés. Cette prêtresse n'est autre que Statira dont les blessures n'ont pas été mortelles. Elle se retrouve ainsi en présence de son assassin et reconnaît tout à coup

1. Voyez les *Guèbres*

dans celle qu'il va mener à l'autel sa propre fille. Le coup est rude, plus rude encore quand la mère constate qu'Olympie aime toujours Cassandre, que son amour est plus fort que l'horreur des crimes qu'il a commis et que, si elle accepte de rompre, elle refuse d'épouser son rival. Cette tragédie d'*Olympie* est peut-être une des tragédies de Voltaire où se rencontrent les meilleurs vers ; et il s'en faut de peu que l'intérêt psychologique en soit assez neuf. Mais que de surprises ! Que d'invraisemblances !

Voltaire ne les jugeait pas seulement naturelles et bienséantes ; il trouvait du plus mauvais goût qu'on en sourît. Il croyait à la vertu tragique des ombres, sans avoir bien étudié leurs habitudes, car il les produisait en plein midi, au milieu d'une foule, comme si les ombres qui se respectent n'attendaient pas les douze coups de minuit pour se promener dans les landes désertes ou sur les terrasses solitaires. Et il se plaignait qu'on ne pût faire paraître « l'ombre de « Pompée ou le Génie de Brutus au milieu de tant de « jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les « plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon « mot ». Cette susceptibilité de la part d'un si grand ironiste ne manque pas de saveur. Mais c'est dans les notes sur sa pièce d'*Olympie* qu'elle est le plus réjouissante. La pièce assurément n'échappait pas à tout soupçon d'intention maligne envers les cérémonies catholiques. Il avait soixante et onze ans lorsqu'il la fit, et il était dans sa période la plus audacieuse. Cependant il ne s'y servait guère des pompes religieuses que pour rehausser l'action dramatique, et on peut lui tenir compte d'y avoir montré un grand prêtre fort honnête homme. « Non seulement, écrit-il, les dé-

« fauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser
« la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte
« que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé
« à la raillerie a retenu l'auteur encore plus que ses
« défauts... Il est à croire qu'on dirait : « Voilà une
« tragédie jouée dans un couvent : Statira est reli-
« gieuse, Cassandre a fait une confession générale ;
« l'hiérophante est un directeur. » Mais aussi il se
« trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pour-
« ront être attendris de ces mêmes ressemblances,
« dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets
« de plaisanterie.... Si ces mœurs, ces usages ont
« quelque conformité avec les nôtres, ils doivent
« porter plus de terreur et de pitié dans nos âmes. Il y
« a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'atten-
« drissant et d'auguste. La comparaison que fait secrè-
« tement le lecteur entre le silence de ces retraites et
« le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on
« suppose y régner et les discordes sanglantes qui dé-
« solent la terre, émeut et transporte une âme ver-
« tueuse et sensible. » Fallait-il que Voltaire aimât le
théâtre pour y défendre la poésie des cloîtres et pour
écrire des lignes que ne désavouerait pas l'auteur du
Génie du Christianisme !

C'est que le théâtre était aussi une tribune, mais
une tribune où l'on n'accédait qu'avec prudence et où
la pensée devait s'envelopper de précautions. Il en est
résulté que les tragédies les plus tendancieuses de Vol-
taire n'ont retenu de son implacable polémique que
ce qu'elle avait de juste et de généreux. Il y fait la
guerre au fanatisme, à la tyrannie ; il y prêche la clé-
mence, le pardon des injures, la tolérance, l'amour de
l'humanité. Il se complaît dans les revirements des

grandes âmes qui triomphent de leur égarement et tirent des lumières de l'intelligence la force de surmonter leurs passions. Mais l'effet dramatique qu'il en obtient l'abuse sur la vraisemblance de sa psychologie. Voltaire s'est créé une humanité scénique qui n'a que de lointains rapports avec celle qu'il étudie dans son œuvre d'historien ou qu'il peint dans son œuvre de romancier. Il ne croit vraiment à la bonté humaine que sous les frises du théâtre. S'il y a dans les mélodrames chinois et japonais une situation dont les auteurs ont souvent usé, c'est celle de l'enfant d'une famille princière exterminée, qui a été confié à un serviteur ou sauvé par lui, et que les meurtriers réclament. Le serviteur et sa femme n'hésitent pas : par loyalisme, par honneur, ils étouffent leur amour paternel et maternel et livrent leur propre enfant : et le long drame de la vengeance se déroule. *Le Petit Orphelin de la famille de Tchao qui se venge d'une manière éclatante* : tel est le titre de la pièce chinoise où Voltaire a pris son *Orphelin de la Chine*. Mais il a transformé ce drame de la vengeance en une espèce d'idylle pompeuse. Le petit orphelin l'embarrassait : il a déposé l'enfant à la fin du troisième acte, n'importe où, et ne s'est plus occupé que de nous montrer comment la brutalité tartare avait rendu les armes à la philosophie chinoise et comment le farouche Gengis-Khan s'était converti à la sagesse sous la double influence de l'amour et des Lettres.

En revanche, dès qu'un fanatique bien avéré montait sur la scène, Voltaire en faisait un monstre. Sa plus violente charge contre l'intolérance religieuse fut son *Mahomet*, qu'il a si malicieusement et si habilement dédié au pape Benoît XIV. Il abritait ainsi à l'ombre

de la tiare la peinture d'une passion qu'il accusait la religion chrétienne d'avoir déchaînée à travers le monde. Dans son *Essai sur les mœurs*, dans son *Dictionnaire philosophique* et dans plusieurs de ses autres œuvres, Voltaire est revenu sur Mahomet. J'avoue que, chaque fois qu'il en parle, il m'amuse beaucoup. Je le sens partagé entre la haine et l'admiration. Il déteste en lui le Janséniste, car « Mahomet était plutôt « Janséniste, le fond de sa doctrine étant le décret « absolu de la prédestination gratuite ». Il abomine le charlatan qui eut à sa disposition tous les charlatanismes. « On prétend qu'il était un grand médecin : « ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les « hommes. » Mais ce charlatan n'était pas un ignorant comme Jésus-Christ qui n'a jamais su écrire¹. « Il y a « je ne sais quoi en lui qui impose². » C'était un savant pour son époque et sa nation, il a réformé le calendrier des Arabes comme César celui des Romains; et il était poète. « La poésie ne servit pas peu à rendre « son Alcoran respectable. » Ajoutez qu'il avait de l'esprit. « Comme il annonçait qu'on ressusciterait « tout nu, Aishca, sa femme, trouva la chose immo- « deste et dangereuse. — « Allez, ma bonne, lui dit-il, « on n'aura pas alors envie de rire. » Voltaire le traite comme une manière de confrère, très inférieur à Confucius, dont il avait le portrait « dans son oratoire³ », mais pourtant « hardi et sublime ». Et dans l'*Essai*

1. « Les mensonges du Mahométisme ont été plus nobles (que ceux du Christianisme) et son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit et combattu, et Jésus n'a su ni écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa; et votre Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges... » *Le Dîner du Comte de Boulainvilliers* (1767).

2. *Lettre à M. le chevalier de La Motte-Geffard*, mars 1763.

3. *Lettre à Thieriot*, février 1760.

sur les mœurs, il a essayé de démêler chez lui la somme de conviction sincère qui pouvait entrer dans son charlatanisme : « Il est à croire que Mahomet, comme tous
« les enthousiastes, violemment frappé de ses idées,
« les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des
« rêveries, se trompa lui-même en trompant les autres
« et appuya enfin par des fourberies une doctrine qu'il
« croyait bonne. » Voilà le Mahomet qu'on eût souhaité trouver dans la tragédie qui porte son nom, le Mahomet vraiment dramatique. Au lieu de ce personnage, nous n'avons qu'un atroce imposteur qui ordonne à un jeune homme fanatisé, Séide, d'assassiner un vieillard, c'est-à-dire de commettre sans le savoir un parricide, et qui lui promet pour récompense un mariage, c'est-à-dire un inceste. Voltaire définissait son Mahomet : Tartufe les armes à la main. Mais Tartufe ne s'enorgueillit pas de son hypocrisie ; Tartufe n'avoue pas cyniquement à son confident les traîtrises qu'il médite. Si le Mahomet de l'histoire s'était conduit comme celui du théâtre, il n'aurait rien fondé : on l'eût vite égorgé ou pendu. Le héros de Voltaire est profondément stupide. « Ai-je assez exprimé, s'écriait-il, l'horreur que doivent inspirer les Ravaillac, les Poltrot, les Clément ! » Mais il n'y a aucune ressemblance entre Mahomet et Ravaillac. C'est le malheur de ces pièces où l'auteur aspire à jouer le rôle d'un « prédicateur de l'empire », comme disait Babouc : qu'il ne considère que ses idées et ne voit plus les hommes. Et, cette aspiration grandissant chez Voltaire à mesure que l'âge refroidissait son imagination, ses dernières tragédies, *les Scythes*, *les Guèbres*, nous produisent le même effet que des pièces de patronage laïque où l'on invitera les gens du monde.

Heureusement il en avait fait d'autres. Deux ou trois fois il lui est arrivé de s'abandonner à la sensibilité de son cœur et, en s'y abandonnant, d'être d'accord avec le meilleur goût de son siècle et, qui plus est, avec le bon génèreux de sa race. Il ne s'est soucié que de nous amuser. Son *Alzire*, quoiqu'en pense Chateaubriand, ne me paraît qu'un médiocre roman découpé en cinq actes, où nous voyons trop son désir de se concilier les dévots sans s'aliéner les autres. Mais il restera toujours celui qui a fait *Zaïre*. Il ne lui fallut qu'une journée pour en établir le plan et il n'en mit que vingt-deux à écrire la pièce. Si l'historien a mieux jugé Mahomet que le poète, le poète a mieux compris les Croisades que l'historien. Ce n'est pas un petit honneur de nous avoir rendu un écho très pur de la prodigieuse épopée chrétienne et si émouvant qu'il n'y en a pas de plus émouvant dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse : « Je tâcherai, avait-il dit, de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel... Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux... Ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorency, de saint Louis, de Saladin, de Jésus, de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera. » Voltaire ne se trompait que sur un point : n'y a pas plus, il y a peut-être moins encore de turquerie dans *Zaïre* que dans le poème italien. Mais on y aime, on y baptise, on y tue. Et nous lui savons gré d'avoir prêté à la religion le langage qui lui convenait

et de ne pas avoir tourné contre elle l'infortune de deux amants qu'elle sépare et dont elle cause la mort.

Et puis la frêle Zaïre est charmante. Ce n'est pas une forte création. Elle n'entre pas dans le cortège des grandes passionnées. Une Desdémone elle-même est autrement tragique, qui se sauve de chez son père avec un mulâtre. J'imagine que si elle paraissait dans les bocages des ombres où Virgile a réuni les femmes mortellement blessées par l'amour, et si Didon, Camille, Hermione, Roxane, Phèdre lui demandaient ce qu'elle a fait pour avoir la gorge ensanglantée, elle leur répondrait : « Je n'avais encore eu le temps de rien faire. Je n'avais point aimé mon Dieu au point de lui sacrifier mon amour ; je n'avais point aimé mon amant au point de lui sacrifier mon Dieu. Celui qui m'a frappé pouvait tout croire. Je ne suis que la victime d'un malentendu. »

Petite fille, enlevée dans le saccage de Césarée, où a sombré la fortune de Lusignan, elle a grandi au sérail ignorant sa naissance et n'ayant gardé de sa famille, probablement détruite, qu'un ornement qui renfermait une croix. On lui avait donné un petit compagnon, Nérestan, enlevé comme elle et qu'un jour des chrétiens rachetèrent et emmenèrent. Mais il est revenu plus tard et il est retombé aux mains des Turcs. Elle l'a retrouvé parmi les captifs. Il lui a dit qu'elle était née chrétienne, et que, si Orosmane, le Soudan de Jérusalem, le lui permettait, il irait chercher en France de quoi la racheter et racheter avec elle dix chevaliers français. Il est parti depuis deux ans, et elle ne souhaite plus son retour, car un événement merveilleux a changé sa vie. Orosmane l'a vue, l'a aimée, et ce vainqueur des chrétiens, ennemi de la mollesse et des lan-

guezurs du sérail si funestes aux califes, la choisit pour maîtresse et pour femme, décidé à ne partager son cœur qu'entre elle et la guerre. Comme la Bérénice de Racine aimait Titus, Zaïre aime dans Orosmane l'homme et non le prince. Ses faibles idées de christianisme se sont vite évanouies.

Elle est toute à la joie de leur prochaine union, quand Nérestan revient. Il apporte la rançon des dix chevaliers et celle de la jeune chrétienne son amie. Il y a épuisé sa fortune. *Une pauvreté noble est tout ce qui lui reste*, et, incapable de faire pour lui ce qu'il fait pour les autres, il se remet au pouvoir d'Orosmane et redemande ses chaînes. Orosmane, non moins généreux, refuse les rançons, le comble de présents et lui accorde la liberté de cent prisonniers au lieu de dix. Mais il en excepte Zaïre qu'aucun trésor ne pourrait racheter, et le vieux Lusignan, du sang français des rois de Jérusalem. *On sait son droit au trône et ce droit est un crime*. Zaïre, qui a vu la déception de Nérestan, obtient de son amant la grâce de ce vieillard. Il est tiré de sa sombre geôle, chancelant, ébloui de la lumière. On lui présente le jeune homme et la jeune fille à qui sa délivrance est due. Et il reconnaît à une cicatrice que porte Nérestan, à la croix que Zaïre a gardée, les deux enfants qui lui furent enlevés au berceau quand il fut pris dans Césarée. Mais, ô douleur ! sa fille lui est rendue musulmane, musulmane dans cette Jérusalem où tout rappelle Celui pour lequel il a combattu, dans ces lieux souillés et sacrés où elle ne peut rester sans renier son père ni faire un pas sans retrouver son Dieu. Zaïre est bouleversée. Elle ne sait rien ou presque rien de la religion chrétienne, et l'amour d'Orosmane remplit son cœur. Mais ce vieillard, qui

n'a plus que peu d'heures à vivre et qui a tant souffert, ce vieillard est son père. Il l'adjure de se dire chrétienne. « Je le suis, » répond-elle.

Et maintenant il faut qu'elle le soit. Son frère y tient la main pendant que leur père expire. Il faut qu'elle supplie Orosmane de différer leur mariage sans lui en donner la raison et qu'à l'insu de son amant elle reçoive le baptême et l'enseignement du prêtre. Elle obéit, désespérée, à son frère qui la presse ; elle se dérobe en pleurant à son amant qui s'étonne. Tantôt elle espère que Dieu lui inspirera la force de résister, tantôt qu'il lui permettra d'aimer un homme tendre, généreux, à qui il ne manque que d'être chrétien. Et elle ne se doute pas dans son innocence que la jalousie peut s'éveiller au cœur d'Orosmane. Comment n'y éclaterait-elle pas quand on lui apporte un billet intercepté de Nérestan où il lit : « Chère Zaïre... Je vous attends ; je meurs si vous n'êtes fidèle ? » Le rendez-vous est, la nuit même, à une porte secrète qui conduit vers la mosquée. Orosmane ne veut pas croire Zaïre coupable. Cependant il lui fait remettre le billet, ordonne qu'on arrête Nérestan, et, l'heure venue, va se poster à la place du rendez-vous. Une forme légère apparaît dans l'ombre ; il entend la voix

Dont les sons enchanteurs l'ont séduit tant de fois.

Et cette voix dit :

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

Orosmane se jette furieusement sur elle.

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure !

Puis un cri, un seul cri de Zaïre : « Je me meurs, ô

mon Dieu ! » Et la jeune fille tombe. On amène Nérestan enchaîné pour le livrer au supplice. La vérité se découvre. Orosmane se souvient alors de l'exemple d'Othello, et se tournant vers Nérestan :

Guerrier infortuné, mais encor moins que moi,
 Quitte ces lieux sanglants ; remporte en ta patrie
 Cet objet que ma rage a privé de la vie.
 Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
 N'en parleront jamais sans répandre de pleurs.
 Mais si la vérité par toi se fait connaître,
 En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
 Porte aux tiens ce poignard que mon bras égaré
 A plongé dans un sein qui dut m'être sacré.
 Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
 A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
 Dont le ciel ait formé les innocents appâts ;
 Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États ;
 Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée,
 Dis que je l'adorais et que je l'ai vengée.

Il se tue ¹.

Il y a dans cette tragédie autant d'invraisemblance historique que d'invraisemblance morale. On n'a jamais vu un sérail comme celui d'Orosmane : vous diriez l'hôtel du Libre Échange. On n'a jamais vu deroudan comme Orosmane lui-même. Sa frénésie jalouse est plus justifiée que celle d'Othello ; mais elle n'est pas en accord avec son caractère. Un homme si humain n'a pas fait un coup de poignard si facile. Tous ces défauts n'échap-

1. Un effet analogue se rencontrait dans une pièce de Thomas Corneille, « qui intriguait ses pièces comme un Espagnol » ; et Voltaire admirait la manière dont se tuait son Maximien.

« J'avais songé d'abord à te faire tomber.
 Voilà, pour me punir d'avoir manqué ta chute,
 Et comme je prononce, et comme j'exécute. »

Ces vers et cette mort furent fort bien reçues. » Lettre à Thiériot, mars 1738.

pèrent pas aux contemporains. Qu'importe ? La pièce a une grâce, un coloris, une jeunesse qui lui en feraient pardonner bien d'autres. Mieux que personne, Brunetière en a défini le charme : « Comme ces enfants
 « de grande famille dont la distinction même est faite,
 « pour ainsi dire, de leur délicatesse et la grâce de
 « leur fragilité, un sang plus rare coule plus lente-
 « ment dans leurs veines, parce que leurs ancêtres
 « l'ont prodigué sur les champs de bataille, et ils
 « savent eux-mêmes qu'ils seront les derniers de leur
 « race : ainsi, ou à peu près, *Zaïre*... paraissant sur la
 « scène française après Corneille et Racine, *Zaïre* n'est
 « plus qu'une ombre des chefs-d'œuvre qui l'ont pré-
 « cédée, mais elle est bien de la famille. » J.-J. Rousseau la nommait la pièce enchanteresse ; et, comme si Voltaire lui avait communiqué un peu de son esprit, il disait encore qu'on y apprend à ne pas juger sa maîtresse sur les apparences. Voltaire eût été moins Français s'il ne l'avait pas faite.

Le vrai frère de *Zaïre* ne s'appelle pas Nérestan : il s'appelle Tancrède. Vingt-huit ans plus tard, en 1759, Voltaire retrouvait cette jeunesse d'inspiration. « Nous
 « n'avons pu résister, écrivait-il aux d'Argental, à la
 « rage de vous faire voir qu'à soixante et dix ans on a
 « encore du sang dans les veines. *Tancrède* a été fait,
 « comme *Zaïre*, en trois semaines... » Malheureusement son style tragique, qui n'a aucune des qualités de sa prose, était encore devenu plus mou ; et plus facile, sa versification d'où se détache, assez souvent d'ailleurs, le beau vers théâtral. Il avait adopté dans sa nouvelle pièce les vers croisés qui, selon lui, sauvent de l'uniformité de la rime, mais qui favorisent le bâclage. Si on l'en croyait, « une pièce mal écrite

n'est jamais une bonne pièce ¹ ». Il vaut mieux ne pas s'en croire. *Tancrède* est une bonne pièce. Musset en raffolait et Goëthe la traduisit.

Nous sommes dans une Sicile où les Arabes, tenant déjà Palerme et Agrigente, assiègent Syracuse. Tancrède, chevalier français et syracusain, a été proscrit dès l'enfance à la suite de troubles politiques. L'ennemi de sa famille, Orbassan, a mis la main sur ses biens confisqués et prétend épouser la fille de son ancien adversaire, Argire. Cette jeune fille, Aménaïde, naguère, dans Byzance, où sa mère s'était réfugiée pour se soustraire aux dangers des guerres civiles, a connu le jeune Tancrède et lui a donné son cœur. Elle apprend qu'il est revenu en Sicile, qu'il a abordé à Messine ; et, sous la menace du mariage que son père veut lui imposer, elle écrit à son amant de se hâter, d'accourir à Syracuse où le peuple se soulèvera en sa faveur. La lettre, confiée à un Sarrazin, ne porte aucun nom. Le messenger est arrêté, le message est pris et, comme la jeune fille refuse d'en nommer le destinataire, on a tout lieu de croire qu'il est adressé au chef de l'armée sarrazine. C'est un cas de trahison qui doit être puni de mort. Orbassan propose à Aménaïde de la sauver si elle consent à l'épouser. Elle n'accepte pas le marché déshonorant ; et il ne lui reste plus qu'à en appeler au jugement de Dieu s'il se trouve un chevalier assez généreux pour la défendre en champ clos. C'est à ce moment, au commencement du troisième acte, que Tancrède entre dans Syracuse. Nous l'attendons. Ses premières paroles nous remplissent d'allégresse et d'espoir.

1. Lettre à Thiériot, citée.

A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère !
 Qu'avec ravissement je revois ce séjour...
 Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
 Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
 Ces murs qui m'ont vu naître et dont je suis banni !

Mais il apprend que celle qu'il aimait a trahi son pays
 et l'a trahi lui-même. « Ce n'est pas vrai ! » s'écrie-t-il.
 On lui répond : « Interrogez son père. » Argire lui
 avoue qu'en effet sa fille est coupable et si coupable
 que nul chevalier n'ose la secourir :

Tout frémit, tout se tait : aucun ne se présente.

Et Tancrède lui réplique :

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter !

« Je n'ai jamais oublié, nous dit La Harpe qui
 « assistait à la première représentation, le prodigieux
 « effet que produisit dans toute l'assemblée le moment
 « où l'acteur unique Lekain, qui ne jouait pas Tan-
 « crède, mais qui l'était, sortant de son accablement à
 « ces derniers mots : *Aucun ne se présente*, comme
 « saisi d'un transport involontaire, serrant dans ses
 « mains les mains tremblantes d'Argire, d'une voix
 « animée par l'amour et altérée par la rage, fit en-
 « tendre ce vers, ce cri sublime : *Il s'en présentera,*
 « *gardez-vous d'en douter !* Rien ne peut se comparer
 « au transport qu'il excita. Ce n'était pas un applau-
 « dissement ordinaire : un cri s'éleva de toute la salle.
 « Il semblait que ce fut le mot qu'on attendait et qu'il
 « fût sorti en même temps de l'âme de tous les specta-
 « teurs comme de celle de Tancrède. » Heureux le
 poète dramatique qui fait jaillir, au moment voulu, le

cri qu'on avait besoin d'entendre et qui réveille en nous les plus beaux instincts ! Corneille avait eu ce bonheur plus d'une fois et la première, lorsqu'à la provocation de Rodrigue, les épées avaient frémi dans leurs fourreaux. Voltaire le connut aussi par ce mot et ce geste d'un homme qui s'élance au secours de l'opprimé. Ce qu'il y a encore de plus héroïque ici, c'est que Tancrède est convaincu de la trahison d'Aménaïde. La voici qui paraît enchaînée, marchant au supplice. Elle aperçoit son amant et s'évanouit.

Tancrède a provoqué Orbassan, et quand le rideau du quatrième acte se lève, Orbassan est mort et Tan-crède revient du combat aux sons d'une marche guerrière. Maintenant il va conduire les chevaliers de Syracuse à la bataille contre les Sarrazins, et avec quelle ardeur de vengeance ! Car il croit que leur chef est aimé d'Aménaïde. La jeune fille délivrée, qui s'est précipitée vers lui, le voit baisser les yeux et détourner la tête. Il la croit donc coupable et n'a combattu que par pitié ! L'amour outragé et l'orgueil la redressent :

Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée ;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui, pour jamais, est indigne de moi.

Mais quand on lui ramènera, blessé à mort, son Tan-crède qui, après avoir assuré la victoire des Syracusains, s'est jeté à la poursuite des ennemis pour ne point survivre à la perfidie de sa maîtresse, elle s'écriera :

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice !

Il emporte dans la mort la consolation de la savoir innocente et l'amertume de son erreur ; et elle expire sur son cadavre.

Je n'ignore point tout ce qu'on peut dire et ce qu'on a dit contre *Tancrède*. Comme dans *Zaïre*, c'est une lettre interceptée et équivoque qui cause la catastrophe, et le quiproquo s'y prolonge avec bien plus d'in vraisemblance. Songez à toutes les précautions que le poète a prises pour empêcher que les deux amants s'expliquent ! Quand il sent que le silence leur devient impossible, il a recours à l'évanouissement. Mais la preuve n'est plus à faire des procédés mélodramatiques de la tragédie de Voltaire. Il me semble plus intéressant de remarquer le tour romanesque et généreux de son imagination théâtrale qui contraste si fort avec sa vision pessimiste d'historien et l'âpre ironie de ses romans. Et ne croyons pas qu'il n'y ait là que des artifices de dramaturge où n'entre rien de son âme. Ce même contraste existe au plus profond de lui-même. Et c'est pour cela que, malgré son défaut de psychologie et de vérité morale, malgré les invraisemblances de ses intrigues et la médiocrité de sa forme, il a créé des personnages dont nous n'avons pas perdu le souvenir, dont quelques-uns même, comme le Séide de *Mahomet*, sont devenus des noms communs. C'est pour cela qu'étant l'homme de son siècle il a su en incarner sur la scène la sensibilité, le goût du romanesque, l'humanité mondaine et les premières aspirations au romantisme. Son *Tancrède* est un Rodrigue en dentelles, et qui nous paraît aujourd'hui un peu troubadour. Mais il a enchanté les contemporains. Il a été pour eux un messie chevaleresque. Quand Bonaparte revint d'Égypte, un mot courut dans toute la

France : Tancrède ! J'aurais souhaité à bien des dramaturges, depuis Voltaire, d'avoir eu la même chance que lui.

« Pour les comédies, écrivait-il à d'Argental, je ne m'en mêlerai pas : je ne suis qu'un animal tragique. » Il s'en est pourtant mêlé. Il en a fait une quinzaine. Mais c'est en vain qu'il a essayé de la comédie attendrissante dans *l'Enfant prodigue* et dans *Nanine* ; en vain qu'il a adopté une pièce anglaise de Wycherley dans *la Prude* ; en vain qu'il a emprunté à la vie de Ninon de Lenclos son sujet du *Dépositaire* ; en vain qu'il a pimenté sa fade *Écossaise* d'attaques injurieuses contre Fréron : toute sa science du théâtre, toute sa fantaisie comique, souvent irrésistible dans ses facéties et ses romans, ne l'ont point élevé au-dessus de la comédie de salon qu'il a quelquefois réussie. Son esprit ne franchit pas la rampe. Cet exemple illustre peut être la théorie de Molière qu'il est « plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux que d'entrer comme il le faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. » Il n'a pas assez observé, il n'a pas apporté dans son observation assez de désintéressement pour peindre d'après nature. Ses comédies sont presque illisibles. Cependant deux de ses pièces en prose, composées dans le goût de Shakespeare et des Espagnols, et prétendues traduites d'auteurs anglais, *Socrate* et *Saül*, mais *Saül* surtout, ne semblent des modèles d'un genre de parodie que, de nos jours, on a si heureusement appelé *A la manière de...* Comme le roi David fait les frais de *Saül*, Voltaire n'a pas lésiné sur la dépense. C'est la Bible au guignol.

Là il est scandaleusement, mais réellement drôle. Seulement il vaut mieux relire *Zaïre*, *Tancrède*, *Mérope*, et même son jeune *OEdipe*, et admirer du moins la diversité déconcertante de cet homme, le plus audacieux et le plus redoutable des persifleurs, qui fondait en larmes au cinquième acte de l'*Inès* de Houdart de la Motte et qui était pris souvent, comme il le disait, « d'une envie démesurée de nous faire pleurer ».



MADAME DU CHATELET

Gravure de LANGLOIS (1786)

d'après le portrait peint par MARIE-ANNE LOIR

IV

VOLTAIRE AMOUREUX ET COURTISAN

On comprendrait qu'à son retour de Londres, Voltaire se fût montré plus circonspect dans sa vie et plus réservé envers une noblesse dont l'esprit de caste lui avait infligé un aussi cruel mécompte. Mais l'Angleterre ne l'avait pas changé. Du jour où elle nous le rendit en 1729 jusqu'au jour où la Prusse nous l'enleva en 1751, il se passa vingt-deux ans pendant lesquels il fut toujours le même Voltaire, objet de divertissement pour le public et d'inquiétude pour le gouvernement. Cette longue période, dont je n'indiquerai que les faits les plus saillants, a été dominée par deux événements : sa liaison avec madame du Châtelet et sa nomination de gentilhomme ordinaire de la Chambre et d'historiographe du roi. Nous pourrions en ajouter un troisième : l'amitié du prince royal de Prusse, bientôt roi de Prusse, Frédéric II ; mais nous y reviendrons plus tard, quand elle produira toutes ses conséquences, c'est-à-dire après 1750.

Ce qu'il était à sa rentrée en France, il nous l'a dit lui-même dans une épître en vers :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.
Tout art a mon hommage et tout plaisir m'enflamme...

Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra...
 Je cours après Newton dans l'abîme des cieux...
 J'en entends raisonner les plus profonds esprits...
 Je lis au cœur de l'homme et souvent j'en rougis...

Sur ce point il se flatte un peu ; mais il est beaucoup plus vrai lorsqu'il déclare la guerre à Pascal :

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes.
 Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
 Ainsi mes jours égaux que les Muses remplissent,
 Sans soins, sans passions, sans préjugé fâcheux,
 Commencent avec joie et vivement finissent
 Par des soupers délicieux.

Sans soins, sans passions ! Nous verrons ce qu'il faut en penser, comme, plus loin, du vœu secret que son cœur formait encore :

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines ;
 La tardive raison vient de briser mes chaînes.
 J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
 J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
 Est-il donc vrai, grands dieux, qu'il ne faut plus que j'aime ?
 La foule des beaux-arts dont je veux tour à tour
 Remplir le vide de moi-même
 N'est pas encore assez pour remplacer l'amour ¹.

A cette époque, il loge chez la comtesse de Fontaine-Martel, dont il s'est fait le directeur spirituel, et qui dépense ses quarante mille livres de rente à le divertir. Elle l'a pris à demeure parce qu'il est philosophe et aussi, écrit-il à l'ami Cideville, parce qu'il a une trop mauvaise santé pour être amoureux. Cette vieille dame n'entend pas que ses hôtes aient des maîtresses,

1. Ces vers, écrits en 1732, étaient adressés à Mademoiselle Malcrais de la Vigne. Mais cette demoiselle n'était qu'un certain breton Desforges Maillard, qui envoyait ses vers aux poètes renommés sous un nom féminin qu'il estimait, non sans raison, plus propre à le faire lire et à lui valoir des réponses. Voltaire y fut pris comme bien d'autres.

ce qui lui ferait trop amèrement sentir qu'elle ne peut plus en être. Ce fut pourtant elle qui, à l'article de la mort, demanda : « Quelle heure est-il ? » et ajouta : « Dieu soit béni ! Quelque heure qu'il soit, il y a un rendez-vous. » Voltaire fut chargé de la préparer au grand départ. Il s'en acquitta dans les règles, et elle mourut dans les règles, comique jusqu'au bout. La brusque disparition de son jeune ami le président de Maisons, enlevé par la petite vérole, l'atteignit bien plus profondément. Mais la fortune semblait le porter. Son *Charles XII* est dans toutes les mains ; *Zaïre*, dans tous les cœurs. Il est l'historien des héros, le peintre des âmes sensibles. Il suit la cour à Fontainebleau. Son cordial ennemi Piron l'y rencontre « roulant comme un petit pois vert à travers les flots de courtisans. — « Ah ! bonjour, mon cher Piron, que venez-vous faire à la cour ? J'y suis depuis trois semaines : on y joua l'autre jour ma *Mariamne*, on y jouera *Zaïre*. A quand votre *Gustave* ? Comment vous portez-vous ?... Ah ! monsieur le duc, un mot ! Je vous cherchais. » Tout cela dit l'un sur l'autre et moi resté planté là pour reverdir. » Le lendemain Piron le rencontre et l'aborde par ces mots : « Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. » Voltaire ne savait pas ce qu'il voulait dire. « Je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille en me demandant comment je me portais et que je n'avais pu lui répondre plus tôt. » L'anecdote, qui a des chances d'être exacte, est un joli croquis du Voltaire grisé de la faveur mondaine.

Cependant le pouvoir ne le perdait pas des yeux et, avec une maladresse qui n'ira qu'en s'accroissant, ne manquait pas une occasion de le tracasser. Le premier

volume de *Charles XII* est saisi sous prétexte que le roi Auguste de Saxe en pourrait être froissé, ce qui était absurde. On s'indigne de ses vers sur la mort d'Adrienne Lecouvreur qui, à Londres, aurait eu des tombeaux

Parmi les beaux esprits, les rois et les héros.

On l'oblige à désavouer son épître *le Pour et le Contre* écrite dix ans plus tôt. On sait qu'elle est de lui. Mais on accepte de croire qu'elle est, comme il l'affirme, de feu l'abbé Chaulieu. Alors, à quoi bon lui imposer un désaveu qui ne dupe personne ?

La même année que *Charles XII*, paraît *le Temple du Goût*, une exquise fantaisie en prose mêlée de vers. Il suppose que le cardinal de Polignac, « vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce », l'emmène au Temple du Goût, « un temple qui ressemble à celui de l'Ami-tié, dont tout le monde parle et où vont peu de gens ». Ils rencontrent d'abord « tout noircis d'encre et coiffés de poussière » une nuée de commentateurs et de compilateurs qui n'ont jamais mis le pied dans le temple et ne s'y dégraisseront jamais. Puis ce sont des peintres, des architectes, des sculpteurs, de mauvais musiciens qui tournent le dos au dieu du Goût. Ils arrivent enfin à ce temple fondé par la Grèce, exhaussé par Rome, rasé par les Musulmans, reconstruit par les Italiens, réparé par Richelieu, décoré par Louis le Grand.

Simple en était l'architecture ;
 Chaque ornement à sa place arrêté
 Y semblait mis par la nécessité :
 L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
 L'œil satisfait embrassait sa structure,
 Jamais surpris et toujours enchanté.

Les ennemis du mérite en étaient repoussés. Quant aux médiocres écrivains qui grattaient à la porte, la Critique ne les laissait point entrer. L'un apportait un roman mathématique ; l'autre, une harangue à l'Académie. « J'apporte ici Marie Alacoque, disait un homme grave. — Allez souper avec elle, répondit la déesse. » J.-B. Rousseau se présente soutenu de petits satyres et couvert de lauriers et de chardons. Il venait d'Allemagne. La Critique consentit à lui ouvrir la porte en faveur de ses premiers vers. Mais elle s'écria :

O vous, messieurs les beaux esprits
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Les deux pèlerins parviennent jusqu'au trône du dieu,

Ce dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir,
Ce dieu qu'on ne sait point servir
Quand avec scrupule on l'adore.

Voltaire est étonné de ne pas trouver dans son sanctuaire des gens qui ont passé pour être ses favoris. Et ici que de fins jugements épigrammatiques sur les petits poètes et les écrivains de second ordre ! Les Muses avaient retouché, émondé de leurs mains presque tous les livres de la bibliothèque. L'ouvrage de Rabelais est réduit tout au plus à un demi-quart ; l'œuvre de Marot, à huit ou dix feuillets. Les grands hommes sont occupés eux-mêmes à corriger « les

« fautes de leurs écrits excellents qui seraient des « beautés dans les écrits médiocres ». L'auteur du *Télémaque* enlève les répétitions et les détails inutiles de son roman moral ; Bossuet raye quelques familiarités échappées à son génie impétueux ; Corneille jette au feu ses dernières tragédies ; Racine s'aperçoit que ses héros amoureux sont tous des courtisans français ; La Fontaine accourcit ses *Contes*, réduit le nombre de ses *Fables* et déchire les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes. Molière regrette d'être descendu parfois au bas comique.

On est effrayé de l'exiguïté de ce sanctuaire. Comme le dieu du Goût a le front étroit ! Comme il connaît peu la Grèce, sa première patrie ! Comme ce Sybarite, qu'une familiarité de Bossuet offusque et qu'un éclat de rire de Molière scandalise, a donc peu profité de son voyage en Angleterre ! Mais il a ce mérite de savoir d'un mot piquant dégonfler les fausses réputations ; et, si nous lui souhaiterions une compréhension plus large à l'égard des génies, du moins il garde son indépendance et ne les admire point « en bloc », ce qui est la négation de toute critique. Ajoutez qu'il ne lui déplait pas de servir, avec un peu trop d'insistance, les rancunes personnelles de Voltaire. En tout cas, cet opuscule, cette fredaine, comme l'appelait son auteur, où l'épigramme était toujours de bonne compagnie, ne justifiait pas la mauvaise humeur hargneuse du gouvernement. Paris fut inondé de libelles pour et contre. La comédie italienne s'empara de ce *Temple*, et en fit « un amas de pierres de scandale ». C'est le sort des moindres ouvrages de Voltaire, d'exciter les controverses et les animosités. Mais ici les gens de lettres étaient les seuls qui eussent le droit

de s'émouvoir, et l'on est révolté que les malices d'un aussi joli petit écrit aient pu faire craindre au poète un nouvel embastillement. « Croiriez-vous, disait « Voltaire à Theriot, que M. le Garde des sceaux me « persécute pour ce malheureux *Temple du Goût* « comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir « abattu une partie du trône du pape¹ ? » On ne saurait trop relever ces taquineries inintelligentes du pouvoir qui seront autant de circonstances atténuantes aux mensonges et aux exaspérations de Voltaire. Déjà il écrivait en septembre 1733 à Cideville : « Il n'y a guère de semaine où je ne reçoive des lettres « de pays étranger par lesquelles on m'invite à quitter « la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude « d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tour- « billons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par « renoncer ou à mon pays ou à la passion de parler « tout haut. »

Mais trop ambitieux des honneurs que seuls la cour et Paris pouvaient lui dispenser, il n'était point fait pour la solitude de Descartes ; et son pays allait le retenir encore, et longtemps, par un lien très solide. Il avait trente-neuf ans lorsqu'il rencontra madame du Châtelet qu'il avait connue petite fille et qui en avait vingt-sept. Émilie Le Tonnelier de Breteuil avait épousé à dix-neuf ans le marquis Claude du Châtelet-Lomont. Ce galant homme partageait sur les devoirs et le rôle d'un mari l'opinion des grands seigneurs de son temps. Par délicatesse autant que par indifférence, il laissait à sa femme une entière liberté. « C'est « l'homme le plus respectable et le plus estimable que

1. Lettre du 24 juillet 1733.

« je connaisse, écrivait-elle un jour à d'Argental ; et
« je serais la dernière des créatures si je ne le pensais
« pas. » Sa première aventure se nomma le marquis
de Guébriant. Abandonnée par lui, elle avait avalé
une dose d'opium qui avait failli la tuer. Elle crut
trouver une consolation près du duc de Richelieu.
Toutes les femmes étaient amoureuses de lui. Pour
une fois, Émilie ressembla à toutes les femmes. Elle
s'aperçut très vite de son erreur. Mais de cette passade
naquit une réelle amitié. « Je m'applaudis d'aimer en
« vous, lui écrira-t-elle plus tard, l'ami de mon
« amant. Ce sentiment ajouterait encore à la douceur
« que je trouve dans votre amitié si je ne l'avais em-
« poisonné. Je ne me pardonne pas d'avoir eu pour
« vous des sentiments passagers, quelque légers qu'ils
« aient été. Assurément le caractère de mon amitié
« doit réparer cette faute, et si c'est à elle que je dois
« la vôtre, je dirai, malgré tous mes remords : *felix*
« *culpa* ! »

M^{me} du Châtelet était certainement une des
femmes les plus curieuses et les plus remarquables de
son siècle. Les autres femmes ne l'aimaient guère, et
les portraits que quelques-unes nous ont tracés d'elle,
dénotent beaucoup plus que de l'antipathie. « Grande,
« sèche, sans hanches, la poitrine étroite, de gros
« bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très
« petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits
« yeux vert de mer, le teint noir, rouge, échauffé, la
« bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement
« gâtées : voilà la figure de la belle Émilie dont elle
« est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire
« valoir : frises, pompons, pierreries, verreries, tout
« est à profusion ; mais comme elle veut être belle en

« dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se
« passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres
« bagatelles. » Ainsi parle madame du Deffand ; et
madame de Créqui renchérit encore : « Ma cousine
« Émilie... était un colosse en toutes proportions :
« c'était une merveille de force et un prodige de gau-
« cherie. Elle avait des pieds terribles et des mains
« formidables. Elle avait la peau comme une râpe à
« muscades. Enfin la belle Émilie était un vilain Cent
« Suisse et pour avoir souffert que Voltaire parlât de
« sa beauté, il fallait que l'algèbre et la géométrie
« l'eussent fait devenir folle. » Il ne restait plus à ces
dames qu'à la scalper. Madame du Deffand nous livre
l'explication d'une haine aussi valeureuse. Elle avoue
qu'Émilie avait assez d'esprit, mais que « le désir de
« paraître en avoir davantage lui fit préférer l'étude
« des sciences les plus abstraites aux connaissances
« agréables... Elle a voulu être princesse : elle l'est
« devenue, non par la grâce de Dieu ni par celle du
« roi, mais par la science. » Et c'est là un premier
grief qu'on ne lui pardonne pas. Mais on lui pardonne
encore bien moins ce qui suit. « Quelque célèbre que
« soit madame du Châtelet, elle ne serait pas satisfaite
« si elle n'était pas célébrée ; et c'est encore à quoi
« elle est parvenue en devenant l'amie déclarée de
« M. de Voltaire. C'est lui qui donne de l'éclat à sa
« vie, et c'est à lui qu'elle devra l'immortalité. » Voilà
son crime ; voilà ce qui rétrécit sa poitrine, ce qui
grossit ses jambes, ce qui durcit sa peau, ce qui noircit
son teint, ce qui rend ses pieds et ses mains formidables.
Mais les hommes, qui ne sont point blessés qu'elle
soit immortelle, et les peintres, qui ne demandent que
cela, la voient avec d'autres yeux : grande, svelte,

brune, un peu osseuse, d'une allure quelquefois virile, le front découvert et lumineux et l'intelligence rayonnante sous d'épais sourcils.

Très intellectuelle, comme nous dirions aujourd'hui, et très sensuelle, elle avait ce fonds de sécheresse des esprits affranchis dont une haute situation ou l'orgueil de la naissance renforce le sentiment de leur supériorité. Dure envers ses inférieurs, prenant devant ses valets des libertés qui leur témoignaient crûment qu'une femme de sa caste ne les tenait point pour des hommes, elle s'imposait à son monde par sa valeur et ses talents bien plus que par son amabilité et ses prévenances. Elle n'était attentive à plaire qu'à ceux qui l'intéressaient vivement ; mais elle pouvait être une amie sûre et dévouée. La raison la gouvernait en tout, sauf en amour : du moins elle le croyait. Elle se punissait de la gourmandise en s'obligeant à des diètes rigoureuses. Ces jours-là elle dînait de mathématiques et soupait de philosophie. « J'ai un tempérament de feu, écrivait-elle : je passe la matinée à me noyer de liquides. » Cette femme savante, admirablement douée pour les sciences, était cependant très femme, aussi passionnée de colifichets et de plaisirs que d'études abstraites. On l'appelait *lady Newton* ; mais que Newton eût été surpris d'avoir une pareille *lady* : joueuse enragée, danseuse infatigable, chanteuse et comédienne ! Elle est toute dans ces vers que Voltaire prêta généreusement à madame de Boufflers et que Musset s'est peut-être rappelés quand il composa son sonnet : *Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses...*

Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, le compas, les pompons,

Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Elle ressemblait à Voltaire par son goût ardent de la vie et par sa curiosité universelle. Elle était convaincue que l'amour de l'étude est moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes, les hommes ayant bien d'autres moyens d'arriver à la gloire : la politique, la guerre, la diplomatie ; mais seule l'étude console les femmes « de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elles se trouvent condamnées par état ». Et elle était aussi avide de renommée que Voltaire lui-même. « On ne s'avoue pas toujours le désir vague de faire parler de soi quand on ne sera plus ; mais il est toujours au fond de notre cœur » disait-elle. En revanche, ils différaient sur quelques points assez importants : elle avait peu de fantaisie, n'aimait pas beaucoup les vers et surtout apportait dans l'amour, avec un caractère impérieux, autant de passion que Voltaire, avec sa mobilité nerveuse, y mettait d'esprit. Mais au début, dans cette période où les amoureux ne se montrent jamais tels qu'ils sont parce qu'ils obéissent moins à leur vraie nature qu'aux règles immuables de la défensive et de l'offensive, on aurait pu croire que c'était le contraire. Voltaire écrivait à l'abbé de Sade ¹ :

J'avouerai qu'elle est tyrannique :
Il faut pour lui faire sa cour
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.

Il arrivera un temps où il préférera lui parler de mé-

1. Lettre du 29 août 1733.

taphysique et où elle se plaindra qu'il ne lui parle plus d'amour. C'est une vieille histoire.

Leur liaison devait durer seize ans. Si madame du Châtelet avait consulté le marc de café qui jouissait d'une grande vogue au moins dans le petit peuple, nul doute qu'elle y aurait vu des fuites précipitées, des déménagements, des hommes de loi en marche, des enquêtes, des perquisitions, des saisies, des séjours à l'étranger, des fêtes à la cour, des triomphes, des peurs soudaines, des routes désertes, des carrosses renversés, des déceptions et encore des départs ; mais, au centre de ce remue-ménage et de cette bruyante inquiétude, un endroit tranquille, amical et beau, où elle eut reconnu son château de Cirey.

Les bourrasques commencèrent dès les premiers mois de leur union. La publication des *Lettres philosophiques* met la maréchaussée en campagne, « le roi ayant jugé à propos de faire arrêter et conduire au château d'Auxonne Arouet de Voltaire et son intention étant qu'il n'en puisse sortir sous quelque prétexte que ce soit ». Mais Arouet de Voltaire avait jugé encore plus à propos de ne pas y entrer. Il s'était enfui, et il avait eu raison, car on ne désirait pas sérieusement l'arrêter. Au bout d'un mois de vie errante, il alla se terrer à Cirey, pendant que madame du Châtelet désolée « de l'avoir perdu dans le temps où elle sentait le plus de bonheur de le posséder », s'efforçait d'apaiser le ministère. Huit mois plus tard on l'autorise à revenir. Paris ne le garda pas longtemps. On parlait déjà un peu trop de son poème *la Pucelle*, de ce poème, le plaisir et la terreur de sa vie, qu'il caressait et polissait et ne pouvait s'empêcher de lire à ses amis.

On comprend l'émoi causé par les *Lettres philosophiques* et que le gouvernement s'apprête à sévir contre la publication possible de *la Pucelle*. Mais on s'étonne que la pièce badine du *Mondain*, découverte dans les papiers de l'évêque de Luçon qui venait de mourir et colportée à travers Paris, lui attire la menace d'une lettre de cachet. « C'est bien assurément, » s'écriait-il, réunir l'absurdité de l'âge d'or et la barbarie du siècle de fer que de me menacer pour un tel ouvrage ¹ ! » *Le Mondain* est un de ces petits chefs-d'œuvre malicieux où Voltaire fait entrer sur un rythme léger toutes les qualités de sa prose et qui, dans l'histoire de notre poésie, se rattachent d'un côté aux badinages de Marot avec moins d'imagination primesautière, mais avec plus d'esprit, et de l'autre à ceux de Musset, avec moins de sensibilité et sans la fantaisie lyrique. Il raillait les amateurs du bon vieux temps, et dénonçait gentiment nos illusions ou notre insincérité, quand nous parons les anciens âges de tous les charmes de l'idylle et de toutes les vertus.

Regrettera qui veut le bon vieux temps
Et l'âge d'or et le règne d'Astrée
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée
Et le jardin de nos premiers parents.
Moi je rends grâce à la nature sage
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge...
O le bon temps que ce siècle de fer !

Pourquoi admirer la simplicité et la sobriété de nos
vieux ?

Il leur manquait l'industrie et l'aisance.
Est-ce vertu ? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?

¹ Lettre d'Argental, décembre 1736.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
 Que faisais-tu dans les jardins d'Éden ?
 Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
 Caressais-tu madame Eve, ma mère ?
 Avouez-moi que vous aviez tous deux
 Les ongles longs un peu noirs et crasseux,
 La chevelure un peu mal ordonnée,
 Le teint bruni, la peau bise et tannée...
 Dessous un chêne ils soupent galamment
 Avec de l'eau, du millet et du gland.
 Le repas fait, ils dorment sur la dure.
 Tel est l'état de la pure nature.

Comparez à cet état le train d'un honnête homme en ces jours tant maudits. Il vit entouré des merveilles de l'art. Par ses fenêtres il aperçoit des jardins, des berceaux de myrtes, des jets d'eau. Les bains parfumés rendent sa peau plus fraîche. Il va à l'Opéra. soupe.

Qu'un cuisinier est un mortel divin !

Et le poète terminait sur ces vers :

Or maintenant, monsieur du Télémaque,
 Vantez-moi bien votre petite Ithaque...
 J'admire fort votre style flatteur
 Et votre prose encor qu'un peu traînante ;
 Mais, mon ami, je consens de grand cœur
 D'être fessé dans vos murs de Salente
 Si je vais là pour chercher mon bonheur ;
 Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
 Jardin fameux par le diable et la pomme,
 C'est bien en vain que par l'orgueil séduits
 Huet, Calmet, dans leur savante audace
 Du paradis ont recherché la place :
 Le paradis terrestre est où je suis.

Voltaire pose mal la question qui est de savoir, non pas si nos premiers ancêtres menaient une vie plus facile que la nôtre, mais si tous les raffinements qu'

nous avons introduits dans la nôtre nous rendent plus heureux. D'ailleurs il ne comprendra jamais cette nostalgie de l'existence primitive qui parfois s'empare de l'homme très civilisé et que Jean-Jacques Rousseau exploitera. Ses regrets du passé ne remonteront pas plus haut que le siècle de Louis XIV. Mais ce n'est pas un crime d'aimer son temps. Et, si cette pièce du *Mondain* faisait froncer le sourcil aux tristes Jansénistes, s'il s'en exhalait même pour les âmes religieuses un petit fumet d'impertinence et de libertinage, si le poète n'avait pas mêlé sans quelque intention irrévérencieuse le jardin de nos premiers parents, le règne d'Astrée et les beaux jours de Saturne, il n'y avait pas à de quoi le mettre dans le cas de prendre le chemin de la Hollande. On l'accusa de préconiser la morale du plaisir. Il répondit par l'*Apologie du luxe*, écrite l'année suivante, où il soutenait que le luxe était une source de richesse pour un État et où il invoquait à l'appui de cette opinion le sage Colbert et le roi Salomon :

Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
 Il faisait naître au gré de ses désirs
 L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
 Mille beautés servaient à son usage.
 — Mille ? — On le dit : c'est beaucoup pour un sage...
 Qu'on m'en donne une et c'est assez pour moi
 Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

On la lui avait donnée ; il l'avait ; mais elle tremblait toujours que le ministère prononçât le mot d'exil. Et que d'alertes après *les Lettres philosophiques* et après *le Mondain* ! La publication d'un fragment du *siècle de Louis XIV* lui fit craindre une nouvelle séparation. Une lettre au roi de Prusse faillit amener une

tempête. Une parole imprudente lâchée au jeu de la reine força son amant de se cacher pendant deux mois. « Il faut à tout moment le sauver de lui-même, écrit-elle ; et j'emploie plus de politique pour le retenir que le Vatican n'en déploie pour retenir la chrétienté dans les fers. » Elle surveille ses manuscrits, elle enferme les plus compromettants, et, sous cent clefs, les chapitres de *la Pucelle*. Mais il se produit toujours des fuites et juste au moment où, désireux de revenir à Paris, on se préparait à y jouir d'une installation plus confortable. Le président Hénault disait : « La pauvre du Châtelet devrait faire mettre dans le bail de toutes les maisons qu'elle loue la clause de toutes les folies de Voltaire. »

A ces menaces du pouvoir s'ajoutent les tracasseries et la fureur des procès. L'éditeur rouennais des *Lettres philosophiques*, qui a été jeté à la Bastille, intente une action contre Voltaire. L'affaire est compliquée, embrouillée, en somme aussi peu honorable pour l'un qu'elle l'est pour l'autre. Voltaire veut poursuivre l'abbé Desfontaines qui a lancé contre lui le plus virulent des pamphlets : *la Voltairomanie*. On lui a souvent reproché son acharnement à écraser ses ennemis, les folliculaires ; et il est vrai qu'il s'est fait le plus grand tort dans ces luttes inglorieuses. Mais encore faut-il remarquer qu'il ne commence jamais les hostilités et que, la plupart du temps, il a été la victime d'une première générosité. Son histoire avec Desfontaines est très caractéristique. En 1723, le connaissant à peine, il l'avait sauvé de la Grève et l'avait tiré de Bicêtre où cet ex-jésuite était enfermé « pour avoir corrompu des ramoneurs de cheminée qu'il avait pris pour des Amours à cause de leur fer et de leur bandeau »

Desfontaines lui avait dû la vie et l'honneur et le retour à Paris après un bref exil. Il récompensa son bienfaiteur en écrivant contre lui et, pendant une dizaine d'années, il le harcela de ses critiques d'abord douces, puis fielleuses. Dans des cas pareils, Voltaire a point l'habitude de brusquer les choses. Il aime à protester de son dégoût et de son horreur des libelles qui déshonorent la république des lettres. Il essaie même de désarmer l'animosité, de réduire l'ingratitude. Quand il n'y est pas arrivé et qu'il a bien temporisé, alors il se met en mouvement. Il n'éclate pas. Il fait courir, sous un pseudonyme ou sous le nom d'un homme de paille, un de ces libelles qu'il prétendait dominer, où il démasque l'ingrat, mais dont il niera perdument être l'auteur. Ce fut ainsi que l'abbé Desfontaines vit un jour la honte de son passé s'étaler dans un petit écrit intitulé *le Préservatif*. L'attaqué riposte. *Le Préservatif* est suivi de *la Voltairomanie*. Aussitôt Voltaire se tourne vers ce pouvoir qu'il frondait hier, il appelle à sa justice, le conjure de le venger, réclame les geôliers pour son insulteur. La colère l'emporte. Il ne pardonnera, il n'oubliera jamais. Il gardera pendant trente ou quarante ans la même jeunesse d'indignation. L'outrage est toujours d'hier ou du matin. Son ressentiment l'aveugle au point de lui enlever le souvenir des incidents les plus fâcheux de son existence. Dans la haine qu'il a vouée à l'hypocrite J.-B. Rousseau, il n'hésite pas à triompher des coups de bâton que le sieur Péconet a généreusement distribués au poète lyrique et des cent coups de canne qu'il a reçus de M. de La Faye, comme si lui, Voltaire, n'avait pas dû à se plaindre des mêmes procédés du sieur Beauregard et du chevalier de Rohan.

La Voltairomanie le représentait comme un homme déshonoré par ses impostures, ses fourberies, ses bassesses, ses vols publics, et sa superbe impertinence qui lui avait attiré de si flétrissantes disgrâces. Le pamphlet était d'autant plus accablant que Desfontaines s'était armé d'une lâcheté de Thieriot qui, sur un point assez grave, semblait lui avoir donné raison. Notez aussi que toute cette boue remuée autour de Voltaire risquait d'atteindre madame du Châtelet et que sa situation fautive au château de Cirey le rendait encore plus vulnérable. Cette lamentable affaire se prolongea des mois et des mois. Le public s'arrachait *la Voltairomanie*. Madame du Châtelet s'opposait de toutes ses forces au procès criminel et ne cessait d'exhorter son amant à la modération. N'exigeait-il pas que le gouvernement défendît à Desfontaines, sous les peines les plus rigoureuses, de jamais prononcer son nom ! Elle comprenait que les magistrats ne désiraient point poursuivre et que les ministres ne voyaient pas d'un mauvais œil avilir un homme qu'ils redoutaient et dont ils ne sentaient pas la force de réprimer les audaces. Le scandale menaçait de s'éterniser. On finit par obtenir de Desfontaines qu'il désavouât son factum comme Voltaire avait désavoué *le Préservatif*. Le public eut l'impression qu'on les renvoyait dos à dos.

Quelques années plus tard, nouvelle histoire. Un violon de l'Opéra nommé Travenol fut convaincu de s'être employé à répandre des pamphlets contre Voltaire. Voltaire, qui venait d'entrer à l'Académie, considéra sa cause comme une question d'ordre public. Travenol était un assez triste sire ; mais la police, stimulée par l'illustre académicien, commit la maladresse de jeter au For l'Évêque l

père, un vieillard, pour se dédommager de n'avoir point trouvé le fils. Le public avait ri du duel d'injures avec Desfontaines ; cette fois, il s'indigna.

Dans toutes ces traverses, l'amour de madame du Châtelet ne se démentit pas un seul instant. Mais aucune épreuve ne lui fut aussi dure que l'intrusion du roi de Prusse dans leur vie. Du jour où Frédéric manifesta le désir de s'attacher Voltaire, elle eut le sentiment qu'un terrible rival s'était dressé contre elle. Il fallut bien qu'elle se résignât à le laisser partir seul pour l'Allemagne puisqu'il était chargé d'une mission confidentielle. Ses voyages en Hollande l'avaient déjà remplie d'inquiétudes ; ce premier voyage en Prusse l'épouvanta. Son amour se sentait impuissant à lutter contre le prestige d'une amitié royale. Ses lettres à d'Argental, — le seul des amis de Voltaire qui ne la tint pas pour une ennemie, — les lettres qu'elle lui écrivait pendant les absences de son amant, ne sont certes pas d'une « femme savante », mais uniquement d'une femme passionnée et douloureuse : « Quand je regarde la terre couverte de neige, ce temps sombre et épais, quand je songe dans quel climat il va et l'excessive délicatesse dont il est sur le froid, je suis prête à mourir de douleur... La violence de mon imagination est capable de me faire mourir en quatre jours... Il est affreux d'avoir à se plaindre de lui : c'est un supplice que j'ignorais... Si vous aviez vu sa dernière lettre, vous ne me condamneriez pas : elle est signée et il m'appelle madame. C'est une disparate si singulière que la tête m'en a tourné de douleur. » En 1743, durant son séjour en Prusse : « Je ne reconnais plus celui d'où dépend et mon mal et mon bien, ni dans ses lettres, ni dans ses démarches.

« Il est ivre absolument... Malgré tout ce que je
« souffre, je suis bien persuadée que celui qui aime le
« mieux est encore le plus heureux. » Tout son amour
s'exprime en ces quelques lignes : « Je n'ai pu m'em-
« pêcher de gémir sur mon sort quand j'ai vu com-
« bien il fallait peu compter sur la tranquillité de ma
« vie ; je la passerai à combattre contre lui pour lui-
« même sans le sauver, à trembler pour lui ou à gémir
« de ses fautes et de son absence. Mais enfin telle est
« ma destinée, et elle m'est encore plus chère que les
« plus heureuses. »

Ne la plaignons pas trop : elle eut ses mois, ses années de bonheur dans ce Cirey qu'elle aimait tant. Un beau château, un vaste parc, la prairie sillonnée d'une rivière, des mamelons couverts de vignes et la vallée fermée par un grand bois : tel fut le décor de son amour aux heures d'accalmie. Voltaire avait prêté quarante mille francs aux du Châtelet pour qu'ils embellissent leur résidence. Il occupait une aile que l'on avait construite pour lui et qui aboutissait au gros pavillon. Sa chambre était tendue de velours cramoisi, ornée de tableaux, de glaces, d'encoignures en laque et des plus jolis bibelots. Elle donnait sur une galerie boisée et vernie où des statues se dressaient entre les fenêtres et où deux armoires contenaient l'une des livres, l'autre des instruments de physique. L'appartement d'Émilie, tout jaune et bleu jusqu'au panier du petit chien, se reflétait avec ses tableaux de Véronèse dans des glaces encadrées d'argent. Tout près de sa chambre, son petit boudoir, où régnait Watteau, ouvrait sur une terrasse d'où la vue était magnifique. La bonne madame de Grafigny, à qui nous devons tant de détails, s'extasiait devant la salle de bains et le ca-

binet de toilette et concluait par ce mot délicieux : « Si j'avais un appartement comme celui-là, je me ferais réveiller la nuit pour le voir. » Mais le reste de la maison était aussi mal chauffé que mal meublé. Madame du Châtelet ne se préoccupait point du confort de ses hôtes. Tout était sacrifié au bien-être de Voltaire et au sien.

L'un et l'autre étaient dévorés de la même fureur de travail. Voltaire se plaignait continuellement du temps que l'on perdait à bavarder. Il s'était commandé un équipage de chasse ; mais, à moins qu'il ne digérât trop mal, les chevreuils pouvaient se promener tranquillement : il aimait mieux courir le Desfontaines ou le J.-B. Rousseau en attendant que chaque matin, à Ferney, pour se fouetter le sang, il courût le Fréron ou le Pompignan. Madame du Châtelet, elle, menait une vie extraordinaire. Elle n'accordait guère plus de trois heures au sommeil. La moitié de ses nuits se passait à lire ou à écrire, et, sauf quelques sorties à cheval, elle restait toute la journée devant sa table. Mais elle quittait tout dès que Voltaire s'alitait et, assise à son chevet, elle lui lisait indifféremment dans le texte les *Épîtres* de Pope ou les *Tusculanes* de Cicéron.

Maîtres et invités ne se réunissaient qu'aux repas. Après le dîner de midi on se permettait une demi-heure de causerie ; puis Voltaire se levait, faisait une grande révérence à la société et se retirait jusqu'au souper qui avait lieu à neuf heures et qui était le seul repas sérieux. Mais il n'y paraissait qu'aux derniers services. Son valet de chambre, debout derrière sa chaise, recevait les plats des laquais comme les gentilshommes du roi les recevaient des pages. Sa conversation était étincelante ; ses manières, exquises ; et personne n'a-

vait son art de dire des choses aimables. Le souper fini, c'était un délice pour les convives de l'entendre lire une nouvelle tragédie ou un chapitre du *Siècle de Louis XIV* ou un chant de cette *Pucelle* à laquelle son inflexible gardienne et geôlière, Madame du Châtelet, consentait une heure de liberté. On s'entretenait aussi de Newton et de la philosophie du divin Locke. Mais assez souvent on descendait de ces hauteurs à la lanterne magique ou aux marionnettes. Voltaire imitait à merveille le ton savoyard ; et les marionnettes entre ses mains improvisaient des comédies impayables où se trémoussaient ses amis et ses ennemis, depuis le duc de Richelieu jusqu'au monstre de Desfontaines. Quelquefois, lorsque les visiteurs étaient assez nombreux, Cirey devenait comme une succursale du grand *tripot* : c'était ainsi que Voltaire appelait la Comédie-Française. On avait élevé au fond d'une galerie une scène faite d'un plancher sur des tonneaux vides, et des coulisses formées de vieilles tapisseries. On y a répété, joué ou chanté jusqu'à trente-trois actes dans une journée.

Les deux amants ne vivaient pas toujours en parfaite intelligence. Voltaire était capricieux et boudeur ; Émilie, absorbante et autoritaire. Des querelles éclataient pour un verre de vin du Rhin qu'il désirait boire ou pour un habit qu'il refusait de changer. Mais quand ils en venaient aux propos vifs, ils parlaient anglais. Quelquefois cependant Voltaire excédé n'avait pas le temps de recourir à la langue anglaise, comme le jour où, devant la maréchale de Luxembourg, à table, il saisit son couteau et cria : « Ne me regarde pas tant avec ces yeux hagards et louches ! » Il est vrai que le sujet de la dispute était grave : il s'agissait de vers. Ma-

dame du Châtelet affectait souvent pour les vers le dédain qui n'est pas rare chez les esprits scientifiques. Et Voltaire nous en donnera un exemplaire plaisant dans une lettre au président Hénault ¹. Elle le surprend écrivant au roi de Prusse :

Songez que les boulets ne vous épargnent guère,
Que du plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser aisément la tête d'un héros,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse
Il fend l'air qui résiste et pousse autant qu'il presse.

Ces vers étaient détestables ; mais ce ne fut point ce qui choqua Émilie. Elle tomba en arrêt sur *multipliant son poids par sa vitesse*, et elle écrivit de sa main *par le carré de sa vitesse*. « J'eus beau lui dire que le vers serait trop long. Elle répondit qu'il fallait toujours être de l'avis de Leibnitz en vers et en prose ². » Elle n'aimait guère plus l'histoire qu'elle ne goûtait la poésie. Mais Voltaire le lui pardonnait en faveur de sa passion pour la science, de ses talents pour le théâtre, de son intelligence et de son esprit. Il l'admira tous les jours.

Ses années de Cirey furent fécondes. « Je m'imagine, » lui écrivait Frédéric II, qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux et supérieurs qui travaillent tous ensemble et qui publient leurs ouvrages sous le nom de Voltaire, comme une autre société en publie sous le nom de Trévoux ³. » Sans

1. Lettre du 15 mai 1741.

2. Il n'oublia pas ce *carré de la vitesse*. Il termine l'article *Mouvement* du *Dictionnaire Philosophique*, où il critique Leibnitz, sur ces mots : « On renvoya dans les espaces imaginaires le charlatanisme du carré de la vitesse, avec les monades, qui sont le miroir concentré de l'univers, et avec l'harmonie préétablie. »

3. Lettre du 9 août 1739.

compter les tragédies et les comédies, il publie les sept *Discours en vers sur l'homme*, fort médiocres, où je ne vois guère à relever qu'une réhabilitation de l'amour-propre, attaqué par les dévots et qui est un don de Dieu ; des ouvrages de polémique comme *la Vie de J.-B. Rousseau* et son *Mémoire sur la satire*, une de ses productions assurément les plus paradoxales, car il s'y propose d'inspirer aux jeunes gens le mépris et l'aversion des ouvrages satiriques, et il déclare le plus sérieusement du monde « qu'il ne connaît de bons ouvrages « que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité « humaine. » Si je l'osais, je lui appliquerais son mot sur Frédéric II écrivant *l'Anti-Machiavel* : « Il crache au plat pour en déguster les autres. »

Mais cette période de sa vie a été surtout marquée par ses travaux scientifiques. Il est tellement l'homme de son siècle qu'il en partage les goûts sans qu'on puisse souvent dire s'il les devance ou s'il les suit. La curiosité de la science qu'il avait apportée d'Angleterre se propageait à Paris où « tout le monde commençait à faire le géomètre et le physicien ¹ ». Les femmes elles-mêmes étaient conquises, madame de Richelieu comme madame du Châtelet, et se mettaient à l'école du géomètre Maupertuis et du mathématicien Clairaut. Le livre de Voltaire, *les Éléments de la philosophie de Newton*, où, après avoir présenté les idées du savant Anglais sur Dieu, la liberté, la religion naturelle et la manière dont l'âme est unie au corps, il exposait ses découvertes en optique et en astronomie, ce livre était un modèle de vulgarisation originale, car le vulgarisateur savait prendre parti et, au besoin, donner rai-

1. Lettre à Clarville, 1735.

son à Descartes contre son adversaire. « Je crois, dit-il, avoir enfin mis les *Éléments de Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et fruit ¹. » Ce qu'avait fait Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, il le faisait à son tour, mais sans les grâces mignardes et la préciosité salonnière de son prédécesseur, avec sa simplicité et sa rapidité lumineuses.

Il avait organisé à Cirey un laboratoire de physique et de chimie ; il y avait même installé un héliostat que le professeur hollandais S'Gravesande venait d'inventer pour fixer un rayon de soleil. L'Académie des Sciences ayant choisi, comme sujet d'un prix à décerner en 1738, une étude sur la nature et la propagation du feu, il résolut de concourir. Madame du Châtelet aussi, mais à l'insu de son amant ; elle n'en fit confidence qu'à son mari. Elle passa ses nuits à rédiger son mémoire. Quand elle succombait à la fatigue, elle se plongeait les mains dans de l'eau glacée et se promenait en se battant les bras. Ni l'un ni l'autre n'obtint le prix qui fut attribué à un mathématicien déjà célèbre, Euler. Mais leurs deux mémoires furent imprimés. Il ne nous appartient pas de les juger. Nous nous en rapportons à des hommes du métier : un Allemand, du Bois-Reymond, l'a fait en 1860 et un Français, Émile Saigey, en 1873. Le travail de madame du Châtelet dénote, selon du Bois-Reymond, une rare vigueur de pensée. Quant à celui de Voltaire, ils s'accordent tous les deux à en reconnaître la valeur. « Il ne faudrait pas beaucoup d'artifice, dit Saigey, pour y montrer des signes

1. Lettre à Clarville, 25 avril 1740.

« avant-coureurs de notre théorie moderne de la chaleur. » Du Bois-Reymond voit dans Voltaire un prédécesseur du physicien moderne. Et son appréciation me semble singulièrement intéressante quand il ajoute : « Voltaire garde dans tous ces travaux l'instinct du sceptique qui ne s'en rapporte à aucune autorité qu'au témoignage de ses propres yeux... Il ne fait jamais difficulté d'avouer qu'il ne sait pas... Mais ses prétentions à l'évidence palpable lui interdisent l'accès de mystères plus profonds... » Que ce soit en physique ou en histoire ou en philosophie, toute la force et toute la faiblesse de Voltaire sont là. C'est une erreur de n'attacher aucune importance à ses travaux scientifiques et de les qualifier, comme Sainte-Beuve, d'excursion fort inutile. Ils nous prouvent, dans un domaine où les preuves sont irrécusables, la solidité d'un esprit qui avait ses limites, mais qui n'était pas superficiel. Ils ont fortifié son intelligence. « Le peu que nous savons, écrivait-il au comte des Alleurs, étend réellement les forces de l'âme : l'esprit y trouve autant de plaisir que le corps dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser¹. »

Mais vers 1740-1741 il commença de se détacher des sciences, probablement à la même époque où son amour pour madame du Châtelet se changea en amitié. Il écrivait à d'Argental : « Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature, tout le long du jour. » Et il écrivait à Frédéric II, qu'il ve-

1. Lettre du 26 novembre 1738.

nait de quitter pour rejoindre Émilie qui soutenait un procès à Bruxelles.

« Un ridicule amour n'embrase plus mon âme.

Cythère n'est point mon séjour,

Et je n'ai point quitté votre adorable cour

Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.

« Mais, Sire, cette femme a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis : il n'y a aucune sorte d'obligations que je ne lui aie. Les coiffes et la jupe qu'elle porte ne rendent pas les devoirs de la reconnaissance moins sacrés. »

Pendant qu'il écrivait cela, madame du Châtelet gémissait sur son ingratitude. Elle lui avait rendu la bienveillance du ministère ; elle lui avait ouvert le chemin des Académies. Elle le voyait déjà en possession des faveurs de la cour. L'amitié du roi de Prusse, qu'elle détestait, y était bien pour quelque chose, et aussi l'arrivée au ministère des Affaires étrangères de l'ainé des d'Argenson, son plus affectueux protecteur, qui l'emploie très intelligemment à la rédaction de pièces diplomatiques. On lui commande des divertissements pour Versailles. Il est nommé gentilhomme ordinaire et reçoit bientôt son brevet d'historiographe du roi. Et quel début dans ce nouveau rôle ! Le jeudi 13 mai 1745 à onze heures du soir, il apprend la victoire de Fontenoy. « Ah ! le bel emploi pour votre historien ! écrit-il aussitôt à d'Argenson. Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie. Bonsoir, monseigneur. » Et d'Argenson de lui répondre : « Monsieur l'historien, vous auriez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous

nous félicitez tant. » Et il continue par le récit de la bataille, une des pages les plus vives et les plus entraînantes de notre littérature épistolaire ; une page telle, disait Voltaire, que madame de Sévigné l'eût faite si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille ; une page bien supérieure, il faut l'avouer, au *Poème sur Fontenoy* qui en a retenu cependant un peu du frisson héroïque.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillants éclipsés à l'aurore !
Que de lauriers sanglants doivent coûter de pleurs !
Ils tombent, ces héros ; ils tombent, ces vengeurs.
Ils meurent et nos jours sont heureux et tranquilles...
Vous qui lancez la foudre et qu'ont frappés ses coups
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.

Ce poème faisait de Voltaire un poète national. Il eut ses détracteurs qui furent agréablement fustigés dans la *Lettre critique d'une belle dame à un beau monsieur de Paris sur le poème de la bataille de Fontenoy*. L'amusant babil de caillette ! « Je ne sais pas, monsieur, « pourquoi j'ai pu lire jusqu'au bout tout ce poème... « C'est un ouvrage qui roule tout entier sur des faits « vrais et récents : y a-t-il rien de plus insipide pour « des esprits comme les nôtres, si solidement nourris « de la lecture du *Prince Titi* et de *Zerbinette* ? » Quelle obligation a-t-on au roi de gagner des batailles en personne ? La dame a un parent qui reçut un coup de fusil dans la manche et que le poète n'a pas nommé. Elle se soucie fort peu qu'en revanche il nomme tous les lieutenants-généraux qui étaient à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste ? Il doit être anglais pour avoir donné l'épithète de brave au duc de Cumberland...

Ce petit morceau si joli, pétille de la joie du succès.

Le succès allait grandir. Voltaire avait eu la chance de connaître mademoiselle Poisson qui avait épousé le sous-fermier général Le Normand seigneur d'Étioles ; et il avait même été le confident de ses royales espérances. Celle dont le vainqueur de Fontenoy devait faire la marquise de Pompadour appartenait de cœur au clan des philosophes et ne demandait qu'à servir ses amis. Elle y eut d'autant plus de mérite en ce qui concernait Voltaire que Louis XV n'éprouvait pour lui aucune sympathie. Louis XV avait beaucoup d'esprit et un esprit étonnamment lucide. D'humeur douce et gaie, mais « avec une grandeur qui ne se laissait pas oublier », d'une irrésolution qui lui venait de sa défiance des hommes et de son manque de confiance dans l'avenir, s'il répugnait à persécuter les philosophes, il se refusait à les protéger. Son sens aigu des réalités l'avertissait qu'ils étaient, — et Voltaire plus que les autres, — les ennemis déclarés d'un ordre qu'il voulait voir durer au moins autant que lui. Il lui était odieux que des rois de Prusse ou des impératrices de Russie étendissent sur ses sujets des faveurs dont le désintéressement, à juste titre, lui paraissait suspect. Et il détestait les Anglais. « Qu'avez-vous été faire en Angleterre ? » demandait-il au duc de Lauraguais. Le duc lui répondit assez niaisement : « Sire, j'ai été y apprendre à penser. — Des chevaux ! » riposta le roi en lui tournant le dos. Il ne pouvait être que prévenu contre l'auteur des *Lettres philosophiques*. Tenez compte aussi d'une certaine timidité qui n'a point échappé à son entourage. L'esprit de Voltaire où l'on sentait tant de persiflage, le mettait mal à l'aise. Enfin il n'aimait pas les courtisans, encore moins les flatteurs. Il pensait

sans doute, comme Montesquieu, qu' « un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître. » On raconte qu'après la représentation à Versailles du *Temple de la Gloire*, dont les vers étaient de Voltaire et la musique de Rameau et dans lequel Trajan apparaissait couronné de lauriers, le poète s'approcha de la loge royale et dit assez haut pour être entendu du roi : « Trajan est-il content ? » Louis XV se retourna, les sourcils froncés, et le regarda fixement sans lui dire un mot.

Cependant il entrait à l'Académie élu par vingt-huit voix sur vingt-neuf. On le voyait à Fontainebleau ; on le voyait à Versailles. « Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi datée de Versailles, écrit-il à Vauvenargues qui lui inspirait une tendre admiration. La cour ne semblait guère faite pour moi ; mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. » Toujours accompagné de madame du Châtelet, il fréquente plus que jamais les salons et les châteaux. Mademoiselle de Launay nous a laissé une image saisissante de leur arrivée chez la duchesse du Maine dans sa résidence d'Anet. « Madame du Châtelet et Voltaire qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier, sur le minuit, comme deux spectres avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. » On est heureux de posséder Voltaire qui est d'une extrême politesse et très accommodant. Mais madame du Châtelet se montre exigeante sur le logement. Le lendemain soir elle en est à son troisième ; et, à peine installée, elle met la maison au pillage. Il lui faut cinq ou six tables et de toutes les

grandeurs. Elle est en train de faire la revue de ses principes. « C'est un exercice, dit mademoiselle de Launay, « qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient « s'échapper. » Voltaire et elle travaillent du matin au soir. Ils ne sortent de leur tombe qu'à la nuit close ; et c'est pour monter sur les planches. On joue une comédie de Voltaire, *le Comte de Boursoufle* ; et tous les agacements qu'a donnés madame du Châtelet sont oubliés, tant elle amuse dans le rôle de mademoiselle de la Cochonnière.

Le couple repart pour Fontainebleau. Un soir, au jeu de la reine, les pertes d'Émilie prennent les proportions d'un désastre. Voltaire, spectateur impuissant à l'arrêter, lui dit en anglais : « Vous ne voyez donc pas que vous jouez avec des fripons ? » Le mot a été compris. Ils sont saisis tous les deux d'une peur panique et se sauvent la nuit même. La duchesse du Maine avait regagné Sceaux : Voltaire lui demanda un refuge. Il s'y cacha deux mois dans un petit appartement dont les volets restaient fermés. Ce fut là qu'il composa, aux lumières, ses premiers contes et romans : *Babouc*, *Così sancta*, *Zadig*. Le soir venu, il descendait dans la chambre de la duchesse et les lui lisait. Mais nous pouvons juger d'après cette alerte combien la situation du gentilhomme ordinaire, historiographe du roi, était précaire. Un nouvel incident le prouva mieux encore. Il ne laissait passer aucune occasion de flatter madame de Pompadour. « Ce n'est point comme vieux flatteur « de belles que je vous parle, c'est comme bon ci-
« toyen. » Et l'entourage de la reine ne perdait aucune occasion de s'en indigner. Un dernier madrigal, où il souhaitait que le roi vainqueur et la favorite gardâssent tous deux leurs conquêtes, acheva d'irriter celle qui

l'appelait jadis « son pauvre Voltaire ». Il fut prié de s'éloigner. Les deux amants se remirent en route pour Cirey. C'était l'hiver. L'essieu de leur carrosse rompit en pleine nuit et en pleine campagne; le carrosse versa. On eut du mal à les en tirer par la portière. Pendant qu'on le réparait, assis l'un près de l'autre sur des coussins au milieu de la neige, ils contemplaient la lune et les étoiles et s'entretenaient d'astronomie. Cette vision glaciale est comme le dernier symbole de leur amour.

Madame du Châtelet avait dans sa bibliothèque huit volumes bien reliés de lettres que Voltaire lui avait écrites. Elles contenaient plus d'épigrammes contre la religion que de tendresse ; mais enfin la tendresse n'en était point absente. Elle disait quelquefois à son confident, l'abbé de Voisenon, qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. L'abbé ne répondait rien. Il tirait un des huit volumes et lisait quelques lettres. Les yeux de madame du Châtelet s'emplissaient de larmes. Il s'empressait de refermer le livre et lui disait : « Vous n'êtes pas guérie. » Mais, nous raconte-t-il, « la dernière année de sa vie, je fis la même épreuve, elle les critiquait ; je fus convaincu que la cure était faite. »

Elle le fut définitivement à Lunéville. Le père de la reine, le roi Stanislas, ancien allié de Charles XII, y régnait alors d'une royauté viagère. C'était un très brave homme de prince, un roi d'Yvetot, mais en plus noble, et qui eut été parfaitement heureux s'il avait su se passer d'une maîtresse ou d'un confesseur, de madame de Boufflers ou du père Menoux. Dans cette cour de coccagne, l'après-midi était consacré aux concerts et aux représentations dramatiques, le soir au lansquenet, et toutes les heures de la journée à l'amour. Madame du

Châtelet y vint désireuse d'obtenir pour son mari un commandement en Lorraine ; Voltaire, parce qu'il était dans sa destinée de la suivre et qu'il lui plaisait fort d'être reçu par le père de celle qui l'avait exilé de Versailles. Mais sa santé était mauvaise. « Me voici dans
« un beau palais, avec la plus grande liberté, et pour-
« tant chez un roi, avec toutes mes paperasses d'histo-
« riographe, avec madame du Châtelet ; et avec tout
« cela, je suis un des plus malheureux êtres pensants
« qui soient dans la nature. » Émilie n'avait jamais été plus vaillante au plaisir. Elle ne croyait pas être malheureuse quand elle rencontra un jeune officier poète, Saint-Lambert. Il était spirituel, séduisant, d'une politesse assez dédaigneuse ; mais il trouvait le moyen d'avoir le cœur encore plus froid que ses vers. Elle l'aima, le lui dit et se donna. Elle nous a conté son histoire dans ses *Réflexions sur le bonheur*. « J'ai été heureuse
« pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme et, ces dix ans, je les ai passés en
« tête à tête avec lui sans aucun moment de dégoût et
« de langueur. Quand l'âge, les maladies peut-être, aussi la satiété de la jouissance ont diminué son goût,
« j'ai été longtemps sans m'en apercevoir : j'aimais pour deux ; je passais ma vie entière avec lui ; et mon
« cœur, exempt de soupçons, jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que
« j'ai perdu cet état si heureux et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût et de
« sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié, et ce sentiment joint à la
« passion de l'étude me rendait assez heureuse. » Mais

elle réfléchissait qu'il fallait craindre de quitter cet état qui n'était point malheureux pour essayer des malheurs que l'âge et la perte de la beauté rendraient inévitables. Belles réflexions ! « Vous verrez de quoi « elles vous serviront, ajoutait-elle mélancoliquement, « si vous avez jamais du goût pour quelqu'un qui de- « vienne amoureux de vous. » Elles ne lui servirent de rien. Et ses tourments commencèrent.

Voltaire n'avait pas le moindre soupçon. Il avait appris que les Italiens préparaient une parodie de sa tragédie de *Sémiramis*, et il était dans des transes. La majesté de la muse tragique, la dignité de l'Académie allaient être bafouées. Il écrivait à la reine ; il écrivait à madame de Pompadour ; il écrivait à M. d'Aiguillon ; il remuait ciel et terre pour que cette injure lui fut épargnée. Mais un soir, à Commercy, entrant brusquement dans une pièce où se tenaient Saint-Lambert et Emilie, il n'eut aucun doute sur une infortune qui le substituait à M. du Châtelet. Il le prit très mal ; Saint-Lambert aussi. La scène fut violente. Voltaire furieux remonta chez lui, ordonna qu'on fit ses paquets et qu'on lui cherchât une voiture et des chevaux. On ne lui trouva ni chevaux ni voiture. Quand il fut couché, madame du Châtelet parut et s'assit au bord de son lit. Elle lui représenta qu'elle ne pouvait se passer d'amour, qu'il ne l'aimait plus et qu'il avait dans Saint-Lambert un fervent admirateur et un ami sincère. Bref, le lendemain, Saint-Lambert étant venu s'enquérir de sa santé, Voltaire l'embrassa et lui dit : « Mon enfant, j'ai tout oublié : c'est moi qui ai eu tort ; vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît ; un vieillard, et malade comme je le suis, n'est plus fait pour les plaisirs : les roses sont pour vous et

les épines pour moi. » Et bientôt il le lui répéta en vers.

Saint Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses :
C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi...
Mais je vois venir sur le soir
Du plus haut de son aphélie
Notre astronomique Émilie
Avec un vieux tablier noir
Et la main d'encre encore salie.
Elle a laissé là son compas
Et ses calculs et sa lunette ;
Elle reprend tous ses appats.
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
Et chante-lui sur ta musette
Les beaux airs que l'Amour répète
Et que Newton ne connut pas.

La comédie eut un dénouement tragique. De retour à Cirey, madame du Châtelet lui avoua qu'elle attendait un enfant. On prête à Voltaire ce mot qui pourrait fort bien être de lui : « Nous le mettrons au nombre de vos Œuvres Mêlées. » Mais un bon mot ne résout pas une situation aussi fâcheuse. L'enfant devait appartenir de droit au mari. M. du Châtelet, appelé et retenu quelque temps à Cirey, en partit chargé de félicitations que lui valait sa paternité prochaine. De ce jour la pauvre femme, dont le cœur se déchirait aux duretés tranchantes de Saint-Lambert, fut poursuivie par l'appréhension de la mort. Elle n'en travaillait que plus opiniâtrement à un livre sur Newton. Le 4 septembre 1749, Voltaire écrivait de Lunéville à l'abbé Voisenon : « Madame du Châtelet, étant cette nuit à son secrétaire
« selon sa louable coutume, a dit : « Mais je sens quelque chose. » Ce quelque chose était une petite fille

« qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise
« sur un in-quarto qui s'est trouvé là, et la mère est
« allée se coucher. » Mais six jours après, sans qu'on
eut aucune raison de s'inquiéter, elle mourut en quel-
ques minutes. « Elle n'eut point les horreurs de la
mort : il n'y eut que ses amis qui les sentirent. » Vol-
taire sortit de la chambre ivre de douleur. Il tomba au
pied de l'escalier et se frappa la tête contre le pavé dans
un accès de désespoir. Saint-Lambert se précipite, s'ef-
force de le relever. « Ah, mon ami, s'écrie-t-il en pleu-
rant, c'est vous qui l'avez tuée ! » Puis se redressant fu-
rieux : « Eh ! mordieu, de quoi vous avisiez-vous de lui
faire un enfant ? » Le roi Stanislas envoya ses princi-
paux officiers aux obsèques ; et tous les notables de Lu-
néville y assistèrent. Le cercueil devait traverser la salle
de spectacle. Le brancard cassa sur le théâtre à la place
même où elle avait recueilli tant d'applaudissements.

Voltaire était atterré. « Je n'ai point perdu une maî-
« tresse ; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme
« pour qui la mienne était faite. » Il se réfugia à Cirey.
Il la revoyait y arrivant avec lui, seize ans plus tôt,
dans une espèce de tombereau, secouée, meurtrie, mais
pleine de santé et riant au milieu de ses deux cents bal-
lots et se mettant à rapiécer de vieilles tapisseries et
transformant la maison dépenaillée en « un temple de
l'amitié et de l'amour ». Il la revoyait dans son petit
phaéton léger comme une plume et traîné par des che-
vaux gros comme des éléphants. « Les lieux qu'elle a
« habités, disait-il, nourrissent une douleur qui m'est
« chère. » Il se levait la nuit et parcourait ses apparte-
ments plus semblable à un spectre sorti de sa tombe
que lorsqu'il apparaissait, sur le minuit, chez la du-
chesse du Maine. Revenu à Paris, personne ne pouvait

l'approcher en dehors de son notaire, de son neveu l'abbé Mignot et de ses amis d'Argental et Richelieu, qui lui apportaient tous les soirs les nouvelles de la cour et de la ville. Cependant Marmontel lui rendit visite. Il le trouva pleurant, sanglotant, et tout à coup, à une plaisante histoire qu'il lui racontait, il le vit rire aux éclats. On n'imagina pas de moyen plus sûr pour l'arracher à sa tristesse que d'organiser chez lui des représentations de *Mahomet* et de *Rome sauvée*.

Ses manifestations douloureuses ne duraient jamais longtemps. Il y avait là, je crois, plus de philosophie que d'inconstance. En 1728 il écrivait dans une lettre à un anonyme : « La nature efface en nous les impressions les plus profondes : nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau ni par conséquent les mêmes idées. Nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois. Il faut se dire à soi-même : « J'ai éprouvé que la mort de mes parents, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde ; j'ai senti qu'au bout de quelques années il s'est formé dans moi une âme nouvelle... Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour ; devançons par notre pensée le cours des années. »

La mort de madame du Châtelet terminait la période mondaine de la vie de Voltaire. Si elle avait vécu, se fût-il enfin rendu aux pressantes invitations du roi de Prusse qui voulait se l'attacher définitivement à Berlin ? En tout cas, rien ne l'empêchait plus de com-

mettre cette faute. Les raisons qu'il croyait avoir de quitter la France, et qu'il donnait au duc de Richelieu, étaient la persistance des dévots à le persécuter, l'animosité de la reine convaincue qu'il pervertissait son père, le refroidissement de madame de Pompadour qui avait pourtant les mêmes ennemis que lui, le refus qu'il avait essuyé d'une place d'associé libre à l'Académie des sciences, et l'impossibilité, tout historiographe du roi qu'il fut, d'avoir ses entrées chez Sa Majesté. On a dit qu'un sourire de Louis XV l'eut retenu. Mais Louis XV était incapable de lui sourire. Quand il vint à Compiègne lui demander l'autorisation de se rendre près de Frédéric, le roi lui répondit sèchement qu'il pouvait partir quand il voudrait et se détourna. « Que veut donc Voltaire ? dit-il ensuite. Je l'ai traité aussi bien que Louis XIV a traité Racine et Boileau ; je lui ai donné, comme Louis XIV à Racine, une charge de gentilhomme ordinaire et des pensions : ce n'est pas ma faute s'il a fait des sottises et s'il a la prétention d'être chambellan, d'avoir une croix et de souper avec un roi. Ce n'est pas la mode en France. » Il partit donc ; et derrière lui, la Critique, déesse servante du *Temple du Goût*, fredonnait :

O vous messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris
Et n'allez point en Allemagne.



FRÉDÉRIC II

V

VOLTAIRE CHEZ LE ROI DE PRUSSE

Les rapports de Voltaire et de Frédéric II sont un des épisodes les plus curieux de l'histoire du XVIII^e siècle et l'aventure de la plus grande conséquence qui soit arrivée à l'auteur de *l'Essai sur les mœurs* et de *Candide*, puisque, sans ses deux ans de séjour à Berlin, les vingt-six dernières années de sa vie ne se seraient probablement point passées aux Délices et à Ferney. Ils jettent une assez vive lumière sur la figure de ces deux personnages, et, intéressants au point de vue psychologique, ils ne le sont pas moins au point de vue moral : il en ressort une leçon qu'on ne saurait trop rappeler à ceux qui seraient tentés d'aller chercher au milieu des étrangers ce qu'ils estiment ne pouvoir trouver dans leur patrie. Mais, avant de partir avec Voltaire pour la capitale de ce Salomon du Nord, il est bon de préciser ce qu'avaient été leurs premières relations.

Le 8 août 1736 une lettre arrivait à Cirey signée Frédéric, prince royal de Prusse. Elle commençait ainsi : « Monsieur, quoique je n'aie pas la satisfaction
« de vous connaître personnellement, vous ne m'en
« êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des

« trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des
« pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse
« et d'art que les beautés en paraissent nouvelles cha-
« que fois qu'on les relit. » Le jeune prince espérait
que Voltaire « ne l'exclurait pas du nombre de ceux
« qu'il trouvait dignes de ses instructions ». Il le
pria instamment de lui envoyer tous ses ouvrages et
les manuscrits qu'il jugeait à propos de cacher aux
yeux du public. « Je vous promets de les conserver
« dans le coin du secret... Je sais malheureusement
« que la foi des princes est un objet peu respectable
« de nos jours ; mais j'espère... que vous ferez une
« exception en ma faveur. » Enfin il eût souhaité que
la gloire se fût servie de lui pour couronner le succès
d'un si grand homme ; mais il aurait craint que son
pays, peu fertile en lauriers, n'en fournît pas autant
que les ouvrages de Voltaire en méritaient.

Ce jeune prince si enthousiaste était le fils du fameux
Frédéric-Guillaume, une des plus étonnantes brutes
qu'ait produites le terroir prussien, avare, goinfre,
alcoolique, violent et mélancolique jusqu'à la frénésie,
cruel et détesté, mais qui, par son énergie, par sa con-
ception de l'État, par sa passion de la force armée, par
le sentiment mystique de ses responsabilités royales,
fut le créateur de la Prusse moderne. Son fils avait eu
pour gouvernante et pour maîtres des réfugiés fran-
çais qui lui avaient inspiré le goût des choses fran-
çaises. Aussi délicat physiquement que le père avait
été rude et fort, et moralement aussi dissemblable, du
moins en apparence, il n'avait rencontré chez ce père
qu'une grossière antipathie. Comme elle se manifes-
tait par des coups de bâton, le jeune Frédéric avait
été plus rossé qu'aucun fils intraitable aux mains d'un

père intraitable. On l'avait vu pris aux cheveux et à la gorge, jeté sur le sol et forcé de baiser les pieds de son bourreau. Surveillé, espionné, obligé de cacher dans des fonds d'armoires les livres dont il nourrissait sa tristesse, la persécution avait été si implacable qu'il était entré en relations avec l'étranger et avait ébauché une conspiration qui se proposait d'interner son père dans une maison de fous. Les choses n'allèrent pas très loin, et Frédéric-Guillaume n'eut que des soupçons. Plus tard, il avait résolu de s'enfuir d'abord en France, où il pourrait connaître Voltaire, puis chez les Anglais. Cette fois le complot fut découvert. Son complice, un jeune officier nommé Katte, condamné à la prison perpétuelle par le conseil de guerre, mais à mort par le roi, fut supplicié sous les fenêtres du prince et sous ses yeux. L'instruction avait révélé une innocente intrigue de Frédéric avec une jeune fille de Potsdam. Le roi la fit fouetter publiquement devant la maison de ville, puis devant la demeure de son père, puis sur les places publiques et enfin jeter dans la prison de Spandau.

Frédéric avait pu croire un moment qu'il paierait de son sang ses accès d'indépendance. Il plia, s'humilia, finit par rentrer en grâce à force d'hypocrisie. Ses malheurs l'ont à jamais durci. Il a conçu un mépris des hommes illimité que justifient, dans une certaine mesure, la bassesse de ses Prussiens rampant sous le joug et les spectacles d'immoralité des princes allemands comme Auguste de Saxe, qui dépassaient de beaucoup ceux de notre Régence. Libéré de toute croyance, froidement athée, ingrat au point d'accuser de maladresse le pauvre Katte mort héroïquement pour lui, ambitieux et affamé de gloire, il se prépare

sans relâche à remplir son métier de roi. Il n'a plus sa longue figure de jeune homme traqué, mélancolique et vicieux. Il est sorti de toutes ses épreuves engraisé, avec un air de santé et de gaieté. Mais ce qui n'a pas changé en lui, ce qui ne changera jamais, c'est, — en même temps qu'un fond de grossièreté héréditaire, que son intelligence supérieure et son esprit ne parviennent pas à recouvrir, — le goût qu'il a depuis sa prime jeunesse pour la culture française, pour la politesse française, pour le génie français. Je crois que Sainte-Beuve commet une erreur quand il nous dit qu'il était avant tout un homme de lettres. Il était avant tout grand politique et chef de peuple. Voltaire remarquera qu' « il faisait toujours tout le contraire de ce qu'il disait et de ce qu'il écrivait, non par dissimulation, mais parce qu'il écrivait et parlait avec une espèce d'enthousiasme et agissait ensuite avec une autre. » En effet son enthousiasme de bel esprit ne gênait en rien son autre enthousiasme pratique et brutal, le seul agissant. Jamais son amour des lettres et des arts ne lui fit oublier ni même négliger un instant ce qu'il considérait comme son devoir ou son intérêt de roi. Il ne leur demandait que d'être ses plus chers plaisirs. Dans sa résidence de Rheinsberg, où il attendait à l'écart que son père voulût bien mourir, sa vie ressemble à celle que Voltaire mène à Cirey. En homme qui considère le poème du *Mondain* comme un cours de morale, il s'applique à l'y conformer. Des tableaux de Watteau et de Lancret décorent les murs. Sa bibliothèque, qu'illumine le portrait du poète de la *Henriade*, est presque uniquement composée de livres français. On donne des fêtes, des bals, des représentations théâtrales. Frédéric, lui

aussi, monte sur la scène. Il paraît dans le *Mithridate* de Racine, dans *l'Enfant prodigue* de Voltaire et dans *l'Œdipe* où, brillant Philoctète, il déclame :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

Il est aussi passionné de musique que de poésie. Il joue de la flûte comme Télémaque et, quand il fait des vers français, du mirliton. Mais ses laborieux exercices de prosodie française ne sont qu'un acheminement pour mieux écrire en prose. Il tient à se perfectionner dans notre langue dont il admire l'élégance, la finesse, l'énergie même et la grâce particulière, dans cette langue qu'écrivent les instructeurs et les amuseurs de toute l'Europe. Son goût est plus mesquin que délicat. Il a une prédilection pour les petits vers et pour les tableaux galants. Mais il hait tout ce qui sent la déclamation, sauf au théâtre. Son réalisme, si marqué dans sa politique, se manifestera en littérature par son aversion de Jean-Jacques et son impatience de Diderot. Voltaire le satisfait pleinement. Il est pour lui le maître des maîtres et l'enchanteur. Et déjà il rêve d'une cour où il réunirait d'illustres Français et des cosmopolites francisés, d'une cour sans femme, car il n'aimait que les hommes, et où l'on ferait des soupers philosophiques qui ne coûteraient pas trop cher.

La lettre du prince royal de Prusse transporta Voltaire. Elle faillit même le transporter jusqu'en Allemagne. « Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel

« que vous mérite bien mieux un voyage . . . c'est une « rareté merveilleuse... » La correspondance était établie, c'est-à-dire le plus incroyable échange de compliments et d'encens. Frédéric s'y montra tout d'abord modeste, reconnaissant : un écolier devant un maître, un écolier qui sait par cœur la *Henriade* et s'en souvient avec bonheur :

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Mais il s'étonne que ce Voltaire « à qui nos mains érigent des autels et des statues » soit négligé dans sa patrie et vive en solitaire au fond de la Champagne. La prose ne suffit pas à exprimer son étonnement ; il saisit son dictionnaire de rimes et s'écrie :

Voltaire, ce n'est point le rang et la puissance
Ni les vains préjugés d'une illustre naissance
Qui peuvent procurer la solide grandeur...
Et votre nom fameux par de savants exploits
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Voltaire en verse des larmes de joie. Le prince pense comme Trajan, écrit comme Pline. « Je ne veux point « vous flatter, monseigneur : ce serait un crime ; ce « serait jeter un souffle empoisonné sur une fleur. » C'est peut-être la seule fois de sa vie que Frédéric II ait été comparé à une fleur ; et d'ordinaire l'auteur de *Candide* a des comparaisons plus heureuses. Comme il était en Hollande, devenue par ce seul fait « une terre sacrée » aux yeux de l'Altesse Royale, il apprit qu'Elle lui avait envoyé son portrait à Cirey. Quelle consolation à tous ses ennuis ! Et quel ornement pour la maison charmante que madame la marquise du

Châtelet bâtie dans un désert ! Mais il y a eu malentendu. Ce n'est pas son portrait que Frédéric a envoyé : c'est un petit buste de Socrate monté en pommeau de canne. Émilie est au désespoir. « Le palais de Cirey « s'était flatté d'être orné de l'image du seul prince « que nous comptons sur la terre.

Et déjà Frédéric est plus grand que Socrate ! »

Le prince dut promettre son portrait ; mais ce portrait ne pouvait voyager comme celui du philosophe athénien : il fallait un ambassadeur. Ce fut M. de Keyserling que Frédéric appelait familièrement Césarion. Il arriva à Cirey chargé de la précieuse image ; et ce petit homme étourdi, bavard, turbulent, mais aimable jusqu'en ses accès de goutte, fut reçu par madame du Châtelet et Voltaire comme, dans Milton, Adam et Ève reçurent au paradis l'ange du Seigneur. On lui donna la comédie et un feu d'artifice où le nom du prince royal éclatait en lettres de feu avec cette devise : *A l'espérance du genre humain.*

La correspondance devint plus tendre. « Mon bonheur ne peut être parfait si je ne vous possède », écrivait le prince. Et il lui dépeignait son impatience à l'heure du courrier, ses domestiques mis en campagne pour le lui apporter plus vite, son guet à la fenêtre, sa fièvre quand, dans son paquet de lettres, il cherche l'écriture du Virgile français, sa hâte à briser le cachet : il lit, mais ses esprits troublés ne lui permettent de comprendre qu'à la troisième lecture, et quelquefois même il n'y réussit que le lendemain. Il s'inquiète de la santé de Voltaire ; il a consulté des médecins sur le rapport que Césarion lui en a fait.

Les expériences de physique lui causent les craintes les plus sérieuses. Il tremble à l'idée que Voltaire manie du vif-argent. Voltaire ne demeurerait point en reste d'éloges, de sollicitude, de dévouement, d'émotion. Il n'ambitionne qu'un titre : hélas ! c'est un titre qu'on ne pourra graver sur son tombeau. « Un homme que le fameux chevalier Sidney avait aimé ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe au lieu de son nom : *Ci-gît l'ami de Sidney*. Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de... » Il n'achève pas sa phrase. Il recule devant l'audace d'une pareille hypothèse. Impossible, n'est-ce pas, qu'un humble mortel se dise l'ami de... d'un prince royal ou d'un roi ! Les deux partenaires interrompaient parfois leur assaut de flatteries pour discuter philosophie ; mais ils y revenaient bientôt et d'un nouvel élan.

Une vingtaine d'années plus tard, dans ses Mémoires, Voltaire désenchanté nous dira : « Il me traitait d'homme divin, je le traitais de Salomon. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaises dans le recueil de mes œuvres : on n'en a pas imprimé la trentième partie. » Quand on est Voltaire on ne perd pas son temps à écrire des fadaises ; et d'ailleurs ce n'en était pas. Il se donne à lui-même un démenti dans un autre passage : « D'ordinaire, dit-il, ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois : celui-là me louait des pieds jusques à la tête, tandis que l'abbé Desfontaines et d'autres gredins me diffamaient dans Paris au moins une fois par semaine. » Il avait été réellement conquis et sa gratitude était sincère. Mais son amour-propre n'était pas seulement intéressé

dans l'affaire. Frédéric, ce roi de demain, semblait acquis aux idées que Voltaire appelait la saine philosophie. Un père Jésuite n'aurait pas été plus heureux de trouver un empereur de Chine chrétien ; mais le père Jésuite l'eût peut-être moins encensé, parce qu'au-dessus du chrétien il y a Dieu et qu'au-dessus du philosophe il n'y a rien. Le prince royal de Prusse lui apparaissait comme une magnifique recrue dans la guerre aux préjugés et à la religion. Voltaire a toujours été convaincu que le pouvoir d'un roi était considérable sur l'âme de ses sujets. « Sous un roi « dévot, il n'y a que des hypocrites, disait-il ; un roi « honnête homme forme des hommes comme lui. » L'honnête homme, qui serait bientôt appelé au trône de Prusse, nous promettait des générations d'honnêtes gens. Ajoutez que Voltaire était animé d'un tel désir de plaire que les plus savantes coquettes lui auraient rendu les armes, et qu'il jouissait en virtuose de l'ingéniosité de ses flatteries. Vous comprendrez celles dont il accable le jeune Trajan qui fait venir d'Angleterre la plus belle imprimerie à caractères d'argent pour imprimer *la Henriade* et qui le charge en retour de surveiller l'impression de son *Anti-Machiavel*.

Cependant, si Voltaire avait eu un peu plus de dignité ou simplement de psychologie, il se fût montré plus réservé dans la louange et se fût appliqué à maintenir son royal disciple dans les limites du respect. On n'imagine pas une semblable correspondance d'un Montesquieu ou d'un Buffon ni même, bien que l'aveu en soit pénible, d'un Jean-Jacques Rousseau. Voltaire ne se rendait pas compte de la maladresse qu'il commettait quand il écrivait des phrases comme celle-ci : « Je n'ai de véritable gloire que du jour où vous m'a-

« vez protégé. » C'eût été une sottise avec n'importe qui, car sa gloire ne dépendait pas d'un protecteur ; avec un Prussien c'était la pire des fautes. On sent très bien dans les lettres de Frédéric succéder à la déférence une familiarité parfois très lourde où commence à percer l'ironie. Cette ironie s'exerce d'abord sur madame du Châtelet, l'incomparable Émilie, dont il devine l'hostilité et qui est le grand obstacle à la réalisation de son désir d'enlever Voltaire au roi de France.

Ils correspondaient depuis quatre ans quand Frédéric-Guillaume mourut. Voltaire avait appris sa maladie et sa mort par des lettres entremêlées de vers. Frédéric avait le vers d'autant plus facile qu'il était plus ému ; mais la qualité de son émotion n'entraînait pour rien dans cette facilité. Il rimait quand il souffrait d'une crampe d'estomac ; il rimera au milieu des circonstances les plus cruelles de la guerre. Sa prose vaut toujours mieux : « Mon cher ami, disait-il, j'ai assisté
« aux derniers moments d'un roi, à son agonie, à sa
« mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas
« besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté
« de la vanité des grandeurs humaines. » Et plus loin : « Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme et
« méprisez avec moi les noms, les titres et tout l'éclat
« extérieur. » Et Voltaire, transmettant cette lettre à Cideville, s'écriait : « Qu'en dites-vous ? Votre cœur
« n'est-il pas ému ? N'est-on pas heureux d'être né dans
« un siècle qui a produit un homme si singulier ? »

Ils allaient bientôt se rencontrer. Comme Voltaire était à Bruxelles avec madame du Châtelet, l'ambassadeur extraordinaire que Frédéric envoyait en France s'y arrêta et lui fit savoir qu'il lui apportait un magnifique présent de la part de son maître.

« Courez, dit madame du Châtelet, on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. » Il courut et trouva l'ambassadeur et un quartaut de vin de la cave du feu roi que le roi régnant lui ordonnait de boire. C'était du vin de Hongrie. Celui de Louis XV, qu'il but chez madame de Pompadour, était meilleur. Peu après ce présent royal, Frédéric lui annonça qu'il viendrait le voir à Bruxelles même, incognito. Mais une fièvre quarte, « plus tenace qu'un janséniste », l'arrêta au château de Moyland, à deux lieues de Clèves. Et ce fut Voltaire qui se déranger. Madame du Châtelet brûlait de l'accompagner. Frédéric signifia galamment qu'il ne désirait voir que le seul Apollon. « Je
« serais trop ébloui ; je ne pourrais soutenir tant
« d'éclat à la fois : il me faudrait le voile de Moïse
« pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités. » C'était du Trissotin, mais impératif. Émilie resta à Bruxelles avec sa divinité, et Voltaire partit d'un pied léger. On le conduisit dans l'appartement de Sa Majesté. « J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une
« bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de
« large sur lequel était un petit homme affublé d'une
« robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi
« qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture dans un accès de fièvre violent. Je lui fis
« la révérence et commençai la connaissance par lui
« tâter le poulx, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla et se mit à table. » Voltaire y retrouva Césarion, son maître en newtonisme Maupertuis, et l'Italien Algarotti, grand voyageur et auteur des *Dialogues sur la lumière* ou le *Newtonisme pour les dames*. Le souper fut gai. « On
« y traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté

« et des androgynes de Platon. » Le lendemain, Voltaire lut au roi sa tragédie de *Mahomet*. Ils furent ravis l'un et l'autre. Leur ravissement dura quatre jours. Le cinquième, Voltaire regagna Bruxelles. Mais madame du Châtelet ayant été obligée de retourner à Paris, il repartit pour l'Allemagne.

On était en octobre 1740 : un plat de champignons venait d'emporter l'empereur Charles VI et de « changer la destinée de l'Europe ». De quel côté se tournerait Frédéric ? Appuierait-il contre nous Marie-Thérèse, la fille de Charles VI, et soutiendrait-il l'élection à l'empire de son mari François de Lorraine, ou seconderait-il notre politique qui voulait mettre l'Électeur de Bavière sur le trône impérial ? Voltaire, que l'ambition de jouer un rôle diplomatique n'avait jamais quitté, crut son heure arrivée. L'amitié de Frédéric pouvait lui ouvrir les portes de la diplomatie. Il envoya aussitôt l'*Anti-Machiavel* au cardinal Fleury et lui annonça qu'obéissant aux ordres réitérés de Sa Majesté le roi de Prusse il allait, pendant quelques jours, « faire sa cour à un monarque qui prenait la manière de penser du cardinal pour modèle ». Le cardinal lui répondit en lui donnant de bons conseils et, après une seconde lettre de Voltaire, lui en écrivit une qui, sans qu'il le lui dît, était destinée à passer sous les yeux de Frédéric. Elle fournit à Voltaire un mot charmant, mais beaucoup trop spirituel pour un diplomate qui doit comprendre les intentions cachées et ne pas les faire ressortir en soulignant sa finesse. « J'ai obéi, » lui répondit-il, aux ordres que Votre Éminence ne « m'a point donnés : j'ai montré votre lettre au roi « de Prusse. » Cette seconde entrevue fut plus longue que la première. Voltaire était revenu « tout étince-

lant de nouvelles beautés ». Frédéric le reçut à Remusberg. La reine-mère, le frère et les sœurs du roi, qui étaient à Berlin, voulurent qu'il leur fût présenté. Mais il ne put rien déchiffrer de ce qui se passait dans l'esprit de son amphitryon. Il assista à des banquets et à des danses ; il entendit des concerts où l'on n'entendait guère que la flûte royale. Et pendant que jouait cette flûte enchantée, les troupes prussiennes se glissaient en Silésie.

On peut dater de ce premier voyage de Voltaire à Berlin le sentiment de mépris qui se mêla à l'admiration de Frédéric pour lui. On a souvent accusé Voltaire d'avarice. Il a donné autant de preuves de générosité que de lésinerie. Le plus avare des deux était certainement l'héritier de Frédéric-Guillaume. Invité par un roi à se rendre en Prusse, Voltaire jugea naturel que le roi prît à sa charge les frais de route. Il eût été plus digne de ne point soulever cette question et, quand on avait sa fortune, de payer son voyage. Frédéric tenait trop à le revoir pour ne point s'exécuter. En pareil cas, un prince, disons simplement un gentilhomme, disons plus simplement encore un honnête homme, du moment qu'il a payé, garde le silence et rougirait de se plaindre. Frédéric n'est ni un gentilhomme ni un honnête homme. « Ton avare, écrit-il « à son familier Jordan, boira la lie de son insatiable « désir de s'enrichir. Il aura mille trois cents écus. « Son apparition de six jours me coûtera par journée « six cents écus. C'est bien payer un fou : jamais « bouffon de grand seigneur n'eut de pareils gages. » Et dans une autre lettre au même Jordan : « La cer- « velle du poète est aussi légère que le style de ses « ouvrages, et je me flatte que la séduction de Berlin

« aura assez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt,
 « d'autant plus que la bourse de la marquise ne se
 « trouve pas toujours aussi bien fournie que la
 « mienne. » Cette façon d'avilir un homme qu'on
 invite chez soi, dont la présence vous paraît un hon-
 neur ou du moins une parure, et dont on proclame
 le génie, sort de ce fond de bassesse insolente et de
 malfaisance où Goëthe a pris la plupart des traits de
 son Méphistophélès. Il y a du Méphisto dans Frédéric
 et du fesse-mathieu.

A peine Voltaire était-il de retour à Paris que le roi
 de Prusse « jaloux de ressembler en tout aux anciens
 Romains », ordonnant de « porter devant son régi-
 ment des gardes l'aigle romaine éployée en relief en
 haut d'un bâton doré » s'empara de la Silésie¹. Vol-
 taire en fut émerveillé et le lui écrivit en prose et en
 vers. Que la Silésie était heureuse ! Mais autour de
 Voltaire on ne partageait pas ses transports d'enthou-
 siasme. Et madame du Châtelet n'épargnait dans son
 ironie ni l'auteur de *l'Anti-Machiavel* ni son pacifique
 admirateur. Le philosophe tenait bon. « Il ne sié-
 « rait plus de blâmer la guerre, disait-il à Thieriot,
 « en s'adressant à un jeune monarque qui la fait
 « avec tant de gloire². » Et il lui envoyait ces vers
 assurément impayables. Quand Frédéric a campé,
 marché, recampé, ferraillé...

Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
 Garni, forcé, repris, débouché vingt passages
 Et parlé de sa tente à des ambassadeurs...

Que fait-il ? Oui, que fait-il ?

1. Précis du siècle de Louis XV.

2. 21 juin 1741.

En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très respectables rois d'Apollon peu chéris ?
La maison de Bourbon ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémistiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits ?
S'ils ne font point de vers ils ne sont point mes rois.

La victoire de Molwitz fut saluée de longs applaudissements qui s'expliquent beaucoup mieux que ceux dont les libéraux français devaient, au siècle dernier, accueillir Sadowa, puisqu'alors Frédéric était notre allié. Mais, l'année suivante, notre allié nous lâchait. Il signait avec Marie-Thérèse la paix de Breslau qui faillit entraîner le désastre des armées françaises. Voltaire a soigneusement passé sous silence cette trahison dans son *Précis du siècle de Louis XV*. Elle lui rappelait sans doute le mauvais souvenir de la lettre inconvenante où il l'en avait félicité. « Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire ? Mais vous serez celui du genre humain !... » La lettre courut ; et l'on est moralement certain que ce fut par les bons soins de Frédéric lui-même acharné à brouiller Voltaire avec le gouvernement français. Elle provoqua l'indignation. Pris de peur, il prétendit qu'elle avait été falsifiée. On voulut bien le croire en haut lieu, parce qu'on avait quelque intérêt à le croire. L'homme qui a trahi peut toujours trahir. Frédéric avait la trahison dans le sang. Pourquoi ne trahirait-il pas ses nouveaux alliés ? Si on leignait d'exiler Voltaire, s'il allait chercher un refuge en Prusse, Frédéric ne se défierait pas d'un Français rappé par son gouvernement et lui découvrirait peut-être le fond de sa pensée. Justement Voltaire venait d'échouer à l'Académie où, sur les instigations du parti dévot et malgré ses protestations de dévouement

à l'Église, on lui avait préféré un abbé sans valeur, sinon sans courage, car il avait été le seul à oser entrer en ligne contre l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre*, mais, comme le dit le duc de Broglie, « en ce genre quand on cherche, on trouve toujours ¹ ». Cet échec l'avait ulcéré. Tout s'arrangeait ainsi pour qu'il ne pût être suspect aux yeux de Frédéric. On lui proposa donc de transformer sa disgrâce en mission confidentielle et, en somme, d'aller jouer un rôle douteux près d'un roi qu'il adulait. La proposition était peu honorable. Il n'aurait jamais dû l'accepter. Son ambition fut plus forte que le souci le plus élémentaire du respect de soi-même. On mit à sa disposition l'argent qu'il voulut. Il obtint pour des cousins un marché de fournitures militaires. Et, afin de rendre encore son départ et son irritation plus vraisemblables, la police interdit, au moment de la représentation, sa tragédie *la Mort de César*.

Mais Frédéric avait à Paris des amis et des espions. Il flaira la ruse, et, pour s'en convaincre, il usa d'un artifice bien amusant. Sous l'impression de l'injure que l'Académie lui avait faite, Voltaire avait exhalé sa fureur dans des épigrammes qu'il n'avait pas manqué d'envoyer au roi de Prusse. L'une d'elles était particulièrement dure à l'égard de Louis XV qu'il appelait « le plus stupide des rois » et de l'ancien évêque de Mirepoix, Boyer. Frédéric la fit répandre à Paris. Ou le gouvernement français en poursuivrait l'auteur qui émigrerait définitivement en Prusse, ou le silence du gouvernement prouverait la comédie

1. Les rapports de Frédéric et de Voltaire ont été admirablement exposés dans les livres du duc de Broglie : *Voltaire avant et pendant la Guerre de Sept ans*, et *Frédéric II et Louis XV*. (Calmann Lévy.)

concertée. Le gouvernement se tut, et Boyer, qui jetait les hauts cris, fut prié de se taire. Frédéric savait à quoi s'en tenir. D'ailleurs la conduite de Voltaire en Hollande, où il s'était arrêté, l'eût éclairé suffisamment. L'étrange proscrit, après avoir bien daubé contre la France comme l'exigeait son rôle, se relâcha peu à peu et se mit à préconiser une politique toute française, à promettre aux gens qui lui plaisaient sa protection et même à leur distribuer des ambassades. Notre chargé d'affaires, M. de Fénelon, très gêné, lui conseilla charitablement de déposer son masque.

Frédéric ne l'en reçut pas moins avec toutes les marques de la joie et toutes les apparences de la franchise. Mais il l'étourdit de paroles et de contradictions. Il le berna. Nous avons le questionnaire qu'il lui permit de rédiger et ses réponses. Elles sont d'une nature telle qu'un homme qui aurait eu le moindre souci de sa dignité serait parti le lendemain. Non seulement Voltaire ne partit pas, mais il sollicita l'honneur de l'accompagner dans sa visite à sa sœur, la margrave de Bayreuth, chez laquelle le roi devait avoir des conciliabules avec quelques princes allemands. Frédéric l'emmena d'assez mauvaise grâce. Du reste, il avait grand soin de ne pas déprécier devant les princes d'Allemagne ce représentant du génie français qui traversait la Germanie pour lui apporter son tribut d'hommages. Les gâteries dont il fut l'objet de la part des cœurs du roi et la considération dont les princes l'environnèrent firent oublier au poète ses mécomptes de diplomate¹. Cependant, au moment du départ, il pria

1. Ce fut pour la Princesse Ulrique de Prusse qu'il écrivit alors un de ses plus jolis madrigaux :

Souvent un peu de vérité

Frédéric de lui donner un mot qu'il pût mettre sous les yeux de Louis XV. « Je ne demande pas autre chose si-
 « non que vous êtes satisfait aujourd'hui des disposi-
 « tions de la France, que personne ne vous a fait un
 « portrait si avantageux de son roi, que vous me croyez
 « d'autant plus que je ne vous ai jamais trompé, que
 « vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince
 « aussi sage et aussi ferme que lui... Ces mots vagues,
 « qui ne vous engagent à rien... feront le bonheur
 « de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je
 « pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon
 « bien que le cardinal m'a ôté. Je viendrai dépenser
 « ici ce bien que je vous devrai. » Tout est fâcheux
 dans cette sollicitation ; mais la dernière phrase ferait
 presque douter de l'esprit de Voltaire, si l'esprit seul
 suffisait à nous garder des pires manques de tact. Le
 roi refusa.

Malgré ce refus, malgré ses déboires, malgré la cer-
 titude qu'il acquit de la duplicité de Frédéric dans la
 divulgation de sa lettre scandaleuse et de ses épi-

Se mêle au plus grossier mensonge :
 Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
 Au rang des rois j'étais monté.
 Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire.
 Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
 Je n'ai perdu que mon empire.

Frédéric dicta à sa sœur une aimable réponse en vers, et il en fit un
 autre qu'on publia dans le tome III du *Supplément à ses Œuvres*
posthumes et qui exprime beaucoup mieux son sentiment ; la voici :

On remarque pour l'ordinaire
 Qu'un songe est analogue à notre caractère.
 Un héros peut rêver qu'il a passé le Rhin,
 Un marchand qu'il a fait fortune,
 Un chien qu'il aboie à la lune.
 Mais que Voltaire en Prusse, à l'aide d'un mensonge,
 S'imagine être roi pour faire le faquin,
 Ma foi, c'est abuser d'un songe.

grammes, Voltaire continua d'aspirer à vivre près de Sa Majesté prussienne. Sept années se passèrent avant qu'il réalisât ce rêve. Après la mort de madame du Châtelet, sourd aux objurgations de ses plus sages amis, il écrivit à Frédéric : « J'aime cent fois mieux mourir près de vous que vivre ailleurs. » Le roi, qui tenait enfin son grand homme, ne se fit pas trop prier pour lui avancer les frais du voyage ; et le 24 juillet 1750 Voltaire, s'adressant aux d'Argental, s'écriait : « Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. »



Ce ne fut d'abord que lumière. Il semblait que ni son hôte ni lui n'eussent encore appris à se connaître. Quelle fête ! Quelle ivresse ! « Cent cinquante mille « soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe « et poète, grandeur et grâces, grenadiers et muses, « trompettes et violons, repas de Platon, société et « liberté ! » Le temps de Louis XIV renaît sur les bords de la Sprée. Un carrousel a lieu. « C'est à la « fois le carrousel de Louis le Grand et la fête des lanternes de la Chine. » Lorsqu'entouré de seigneurs il traverse le cirque pour se rendre dans une des loges de la cour, un murmure d'admiration s'élève de l'immense foule des spectateurs. Des milliers de bouches répètent : Voltaire ! Voltaire ! « Sa contenance était modeste, nous dit un témoin, mais la joie se peignait dans ses regards. » Le roi l'a nommé chambellan avec vingt-huit mille francs de pension. Les reines, la mère et la femme de Frédéric, l'ont invité une fois pour toutes à dîner ou à souper. Il occupe à Berlin

l'appartement du maréchal de Saxe ; il a sa chambre à Potsdam dans la résidence de Sans-Souci. A Potsdam comme à Berlin on joue *Rome sauvée*, *Jules César*, *Zaïre*, *Mahomet*. Le roi, qui tous les matins à cinq heures quitte son lit de sangle, expédie rapidement les affaires du royaume ; à onze heures il passe en revue son régiment des gardes. Après le dîner il se retire dans son cabinet et fait des vers. Puis arrive son lecteur, Darget, un ancien secrétaire de l'Ambassade française. A sept heures, concert et solo de flûte. Enfin le souper. Voltaire n'a que trois pas à faire pour souper avec César, avec Marc-Aurèle, avec Julien et quelquefois avec l'abbé Chaulieu, ces quatre personnages n'en formant qu'un seul, un très grand et très puissant roi. Dans ce palais où n'entre ni femme ni prêtre, les soupers sont délicieux et se prolongent au point que les valets debout en ont les jambes enflées. « Jamais on ne parla en aucun lieu du monde « avec tant de liberté de toutes les superstitions des « hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus « de plaisanteries et de mépris... Un survenant qui « nous aurait écoutés aurait cru entendre les sept sages « de la Grèce au... » mettons, si vous voulez, au cabaret.

Un seul Allemand y était admis, le baron de Pollnitz, très cosmopolite, qui connaissait tous les commérages des cours d'Europe : c'était le souffre-douleur de Frédéric, le chambellan-bouffon. Les autres composaient une sorte de Légion étrangère de beaux esprits où dominaient les Français. Il y avait là le marquis d'Argens, un amusant aventurier que ses folies amoureuses avaient promené en Italie, où il avait failli être assassiné par sa maîtresse, en Espagne, en Algé-

rie, à Constantinople ; musicien, soldat, peintre, joueur et finalement auteur d'un livre à grand succès *les Lettres juives* ; le major Chasot, bon gentilhomme qui avait eu la malchance, étant lieutenant à l'armée du Rhin, de tuer en duel un parent du duc de Boufflers, et la veine, s'étant réfugié en Prusse, de sauver la vie à Frédéric à la bataille de Molwitz ; le breton La Mettrie, le plus mauvais médecin de la terre et l'athée le plus gai, dont les livres comme *l'Homme machine* avaient ameuté contre lui tous ses confrères et tous les prêtres. Diderot le traitait de paillasse ; mais son cynisme réjouit ne déplaisait pas à Frédéric. Il devait bientôt mourir d'avoir mangé trop goulûment un pâté farci de truffes ; et sa place fut prise par l'abbé de Prades que le scandale d'une thèse impie soutenue en Sorbonne avait obligé de s'enfuir à Berlin. Chasot et d'Argens étaient aussi supérieurs à de Prades ou à La Mettrie qu'inférieurs à Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, natif de Saint-Malo, la plus belle conquête de Frédéric avant celle de Voltaire.

Ancien mousquetaire gris, Maupertuis avait quitté l'armée pour se livrer entièrement à sa passion de la géométrie. Membre à vingt-sept ans de l'Académie des sciences et, quelques années plus tard, membre correspondant de la Société Royale de Londres, newtonien résolu et très acerbe dans la controverse, il s'était illustré par son expédition en Laponie où il était allé mesurer les degrés du méridien voisins du cercle polaire. Il s'y était montré d'une intrépidité rare. Il en avait rapporté les observations les plus intéressantes et ramené deux sœurs laponnes qui firent de lui la coqueluche des salons. Grimm nous dit qu'un amour démesuré de la célébrité empoisonna et abrégé ses

jours. Hâbleur, sarcastique, aussi impitoyable envers ses adversaires scientifiques que Voltaire envers ses ennemis, il voulait qu'on parlât de lui, de ses découvertes, de sa perruque, de ses ouvrages, de son accoutrement, de ses Laponnes, de son nègre Orion. Ses livres mêlaient des emportements lyriques et des imaginations bizarres aux théories les plus abstraites. Il avait été reçu à l'Académie française. Voltaire en 1738 lui écrivait : « Vous savez peindre : il ne tenait qu'à
« vous d'être notre plus grand poète comme notre
« plus grand mathématicien. Si vos opérations sont
« d'Archimède et votre courage de Christophe Colomb,
« votre description des neiges de Torneo est de Michel-
« Ange et celle des espèces d'aurore boréale de l'Al-
« bane. » Et en 1741 : « Je vous trouve réellement un
« très grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans
« votre gloire. » Frédéric l'avait mis à la tête de son Académie fondée par Leibnitz. Tels étaient, avec l'Italien Algarotti, les convives habituels de ces soupers extraordinaires.

Mais remplaçaient-ils pour Voltaire la société charmante et les applaudissements féminins qu'il avait abandonnés ? Dès la fin de décembre, cinq mois après son arrivée, on surprend sous sa plume un sentiment de mélancolie qui, de sa part, nous paraît presque étrange. Au lendemain de la mort de madame du Châtelet il avait appelé près de lui sa nièce veuve, madame Denis, et il n'eut tenu qu'à elle de partager avec son oncle l'hospitalité du roi de Prusse. Mais elle avait refusé ; et c'est peut-être la plus grande marque de bon sens qu'elle ait donnée dans sa vie. Le 26 décembre, Voltaire, qui, du reste, l'en avait bien-tôt approuvée, lui mandait : « Je vous écris à côté

« d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant
« les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la
« Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que
« la mer reçoit la Seine et que notre maison de Paris
« est assez près de cette rivière de Seine, et je dis :
« Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais,
« dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée et non pas
« au coin de notre feu ? » Que s'était-il donc passé ?
Berlin n'était-il déjà plus ce port enfin trouvé après
vingt ans d'orages ? Voltaire avait éprouvé une dé-
ception du côté de Frédéric. Il comptait que le roi
de Prusse le demanderait formellement au roi de
France. Le roi de Prusse n'en avait rien fait ; et le
chambellan de Sa Majesté prussienne avait été averti
que, si Louis XV daignait lui conserver une pension
de deux mille livres et son titre de gentilhomme ordi-
naire, on lui retirait sa charge d'historiographe. « Il
« est plaisant, dira-t-il, qu'on m'ait ôté cette place,
« comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait
« ma plume d'être consacrée au roi mon maître. »
Mais il était le seul à s'en étonner.

D'autre part, Berlin pouvait être « le paradis des
philosophes », à la condition seulement que les philo-
sophes n'y introduisissent pas les serpents de l'orgueil,
de la jalousie, de la cupidité et qu'on en défendît l'ac-
cès aux méchants hommes de lettres. Le 23 septembre,
Voltaire avait écrit à d'Argental : « Je suis un peu
« comme Chie-en-pot la Perruque. Vous ne savez
« peut-être pas son histoire : c'était un homme qui
« quitta Paris parce que les petits garçons couraient
« après lui ; il alla à Lyon par la diligence et, en des-
« cendant, il fut salué par une huée de polissons. »
Les polissons de Berlin se nommaient Baculard d'Ar-

naud. Ce Baculard était un garçon long comme un jour sans pain, sec, doux, timide et capable de toutes les audaces. Ses dons précoces d'écrivain avaient attiré l'attention de Voltaire qui s'était fait son protecteur, son ami et même son banquier. Inscrit à la police comme élève de Voltaire, emprisonné pour des vers licencieux, auteur d'une tragédie sur la Saint-Barthélemy, qu'on avait très indignement attribuée à son maître, et d'une *Épître à Manon* qui valait mieux que sa tragédie, il s'était rendu à Berlin où Frédéric s'était engoué de lui au point de saluer dans son génie naissant la promesse d'une aurore plus belle que le déclin de l'Apollon de la France. Ces éloges sentaient le méphistophélisme du seigneur de Potsdam. Le jeune Baculard en eut la tête tournée. Voltaire, furieux de ce qu'il appelait « la petite méprise du roi de Prusse », gardait encore de l'indulgence pour son protégé ; mais quand il eut essuyé quelques impertinences de ce jeune homme et qu'il l'eût soupçonné de s'entendre avec Fréron, il exigea son renvoi. Frédéric n'hésita pas. Baculard reçut l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. « Et comme les rois sont accablés d'affaires, il oublia de lui payer son voyage. » Le chansonnier Collé qui, avec tous nos gens de lettres, suivait attentivement les nouvelles de Berlin, nota dans son *Journal* : « On prétend que c'est Voltaire qui a fait « chasser Arnaud. Il n'imagine pas qu'il aura le même « sort et qu'il sera chassé quelque jour, mais avec « plus d'éclat que ce polisson. »

Un autre polisson, d'ailleurs plein de talent, un jeune protestant du Gard qui se nommait d'Angleviel et signait La Beaumelle, arriva un jour de Copenhague où il avait fondé une chaire de langue et littérature

françaises, et, pour étendre sa renommée, ne conçut rien de mieux que de s'attaquer à Voltaire, le malheureux ! Il alla le voir, lui parla des lettres de madame de Maintenon dont il était le possesseur, refusa de les lui communiquer et lui offrit son livre *Mes pensées* où le philosophe put lire : « Il y a eu de plus « grands poètes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de « si bien récompensés parce que le goût ne met jamais « de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble « de bienfaits les hommes à talents, précisément pour « les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon et un « nain. » Mais les sottises de La Beaumelle le forcèrent de s'éloigner avant qu'on en appelât au bras séculier de Frédéric.

Jusque-là Voltaire n'a aucun tort. Ces histoires lui prouvaient seulement que la dignité de chambellan et une amitié royale ne le mettraient pas à l'abri, comme il l'avait cru assez ingénûment, des insolences et des agressions littéraires. Voici qui est d'un autre ordre et bien pire. Le traité de Dresde avait obligé la banque de l'Électeur de Saxe à rembourser au prix de l'émission ses billets qui avaient subi une perte de seize pour cent. Cette clause favorisait un tel agiotage que Frédéric avait dû l'interdire. Voltaire passa outre et s'entendit avec un juif, Hirsch ou Hirschel. Mais ils se brouillèrent avant l'opération, et, comme l'affaire se compliquait d'une question de diamants, Voltaire, estimant qu'il était volé, cria au voleur et ne craignit pas d'engager un procès. Il le gagna devant les juges et le perdit devant l'opinion publique. Frédéric fut terriblement dur : « J'ai été bien aise, lui écrivit-il, « de vous recevoir chez moi ; j'ai estimé votre es-

« prit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire
« qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer
« contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, venait
« ici pour se réfugier comme en un port tranquille... »
Il lui reprochait le départ d'Arnaud qui avait eu des torts, mais des torts qu'un homme généreux lui aurait pardonnés. Et il continuait : « Vous avez la plus vilaine
« affaire du monde avec un juif. Vous avez fait un
« train affreux dans toute la ville. Pour moi, j'ai con-
« servé la paix de ma maison jusqu'à votre arrivée et
« je vous avertis que, si vous avez la passion d'intri-
« guer et de cabaler, vous vous êtes très mal adressé.
« J'aime les gens doux et paisibles qui ne mettent
« point dans leur conduite les passions violentes de
« la tragédie... » Une seconde lettre était encore plus rude. « Ces sortes de compromis sont flétrissants, di-
« sait-il. Un libraire (celui des *Lettres philosophiques*),
« un violon de l'Opéra (*Travenol*), un juif joaillier, ce
« sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte
« d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du
« vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un
« Allemand qui dit ce qu'il pense, sans employer de
« termes équivoques et de flasques adoucissements
« qui défigurent la vérité : c'est à vous d'en profiter. »
Je ne connais rien de plus pitoyable dans l'œuvre de Voltaire que ses réponses à ces lettres brutales. L'esprit n'y sourit plus ; il y grimace. « J'ai écrit à Son Al-
« tessse Royale la margrave de Bayreuth, que frère
« Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Vol-
« taire... J'ai déplu au seul homme à qui je voulais
« plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrâce
« de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que
« moi. » Naturellement, par notre Ambassade, le

bruit de cette histoire arriva à Versailles. Le roi s'en amusa ; et d'Argenson s'écria : « Le grand homme a toujours été à cheval sur le Parnasse et sur la rue Quincampoix. »

Il était difficile qu'après de semblables algarades les rapports de Frédéric et de Voltaire fussent aussi intimes que naguère. Mais elles permirent surtout aux compatriotes de Voltaire, que sa supériorité offusquait et qui étaient jaloux de sa place prépondérante, d'agir plus directement contre lui. Comme d'Argental avait raison ! « Vous vous êtes entouré, écrivait-il à son « ami, d'ennemis, d'envieux, de tracassiers... Le roi « est une coquette qui, pour conserver plusieurs « amants, n'en rend aucun heureux... Vous dépendez « des caprices d'un seul homme et cet homme est un « roi. Vous avez cherché la liberté, et vous vous êtes « soumis à la contrainte la plus grande. » Est-il vrai que Voltaire ait dit en recevant des manuscrits de Frédéric à corriger : « Le roi m'envoie son linge sale à blanchir ? » Est-il vrai que Frédéric ait dit en parlant de Voltaire : « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus : on presse l'orange, puis on jette l'écorce ? » On colporta ces mots de l'un à l'autre. Voltaire ne voulait pas croire à l'écorce ; mais il avait peur d'être comme les maris trompés, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles¹. Et la catastrophe se produisit.

Maupertuis était persuadé qu'il avait découvert un principe de physique dont il était très fier. Son ami, le mathématicien Koenig, qu'il avait fait entrer à l'Académie de Berlin, rédigea un mémoire où, avec toutes

1. Lettre à madame Denis du 29 octobre 1791.

sortes de ménagements, il contestait cette découverte et citait une lettre de Leibnitz qui pouvait en être l'origine et qui en était la réfutation. Maupertuis somma Kœnig de montrer l'original de cette lettre. Kœnig avoua qu'il n'en avait qu'une copie. On rechercha dans les papiers du grand philosophe. On ne trouva rien. Maupertuis érigea l'Académie, son Académie, en tribunal, et y fit déclarer la lettre apocryphe. Kœnig, qui était la loyauté même, répondit par sa démission. Voltaire le connaissait et avait d'autant moins de sympathie pour lui qu'il s'était brouillé jadis avec madame du Châtelet. Mais il commençait à ne plus pouvoir souffrir Maupertuis dont l'arrogance envieuse l'avait souvent blessé. Il fut révolté de ses procédés à l'égard de Kœnig. Il écrivit une *Petite lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris* où il exposait le litige en trente lignes et qui finissait ainsi : « Plusieurs membres de l'Académie de Berlin ont protesté contre cette conduite criante et quitteraient l'Académie que Maupertuis tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur. » Une réponse parut dont l'auteur traitait Voltaire de méprisable écrivain et de faiseur d'infâmes libelles ; et une seconde édition de cette réponse fut bientôt publiée qui portait, en tête du titre, les insignes royaux, la couronne, le sceptre et l'aigle de Prusse. Voltaire fut consterné. Il n'avait pas su, en écrivant sa petite lettre, « qu'il tirait sur les plaisirs du roi ». Mais que penser de ce roi qui compose et fait imprimer contre son hôte un pamphlet aussi injurieux que ceux de Desfontaines ?

Maupertuis le paya cher. Voltaire se jeta sur son dernier livre rempli d'extravagances et le ridiculisa

à tout jamais dans sa *Diatribé du docteur Akakia*¹. Il la publia, grâce au privilège que Frédéric lui avait accordé pour un autre ouvrage : la *Défense de Bolingbroke*. On juge de l'irritation du roi. Les premières dénégations du coupable l'exaspérèrent. On rassembla les exemplaires : on les jeta au feu devant Voltaire, et on lui présenta la pièce suivante avec ordre de la signer : « Je promets à Sa Majesté, tant qu'elle me « fera la grâce de me loger au château, que je n'écri- « rai contre personne, soit contre le gouvernement « de la France, contre les ministres, soit contre d'au- « tres souverains ou contre des gens de lettres illustres « envers lesquels on me trouvera rendre les égards « qui leur sont dus. Je n'abuserai point des lettres « de Sa Majesté, et je me gouvernerai d'une manière « convenable à un homme de lettres qui a l'honneur « d'être chambellan de Sa Majesté et qui vit avec « d'honnêtes gens. » Il signa et il ne pouvait faire autrement, car la pièce était si perfide que son refus eût été comme un aveu qu'il voulait écrire contre le

1. Tout ce qu'attaquait Voltaire dans le livre de Maupertuis n'était pas extravagance, comme le fait justement remarquer M. Saigey (*Les Sciences au XVIII^e siècle. La Physique de Voltaire.*) Maupertuis voulait absolument disséquer « des cerveaux de géants hauts de douze pieds et des hommes velus portant queue ». Mais la science anthropologique attache aujourd'hui une certaine importance aux crânes des Patagons qui sont les géants dont parlait Maupertuis. — Maupertuis proposait de faire un voyage droit aux deux pôles. Mais l'idée d'atteindre les pôles nous est devenue familière. — Maupertuis demandait que chaque médecin ne traitât qu'un seul genre d'infirmité « de sorte (disait Voltaire), que si un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux et mal à l'oreille, il lui faille payer cinq médecins au lieu d'un ». Mais la spécialisation des études médicales est devenue une des conséquences des progrès de la science... etc. M. Saigey note que, sous toutes les exagérations satiriques de Voltaire, on retrouve son aversion pour toute explication systématique des phénomènes. « Il réagit, dit-il, contre l'habitude invétérée qui portait les savants de son siècle à ne regarder la nature qu'à travers des théories. »

gouvernement de la France. Il se contenta d'accompagner ce document d'une protestation qui en déjouait la perfidie : « Je n'ai écrit contre aucun gouvernement, encore moins contre celui sous lequel je suis né. » Et il conjurait le roi d'examiner à fond la querelle de Maupertuis. Il y avait certainement en Frédéric le désir d'humilier l'homme qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer et dont il devait, la plume à la main, accepter les conseils et les corrections.

Malheureusement, tous les exemplaires de la *Diatrise* n'étaient pas détruits. On en débitait à Berlin pendant qu'on la publiait à Dresde. Alors le roi la fit brûler dans les carrefours de la ville par la main du bourreau. En France du moins c'était un Parlement qui décrétait ces exécutions. Quelques jours après l'autodafé, Voltaire renvoyait au Salomon du Nord les brimborions qu'il avait reçus de lui, sa clef de chambellan, son cordon, ses décorations, avec ce quatrain qui était de trop :

Je les reçus avec tendresse ;

Je vous les rends avec douleur.

C'est ainsi qu'un amant dans son extrême ardeur

Rend le portrait de sa maîtresse ¹.

Le roi les lui renvoya immédiatement en le priant de les reprendre. Mais il n'avait plus qu'une idée : fuir. Sa santé, toujours si obligeante, ne lui permettait plus d'accepter les invitations à souper. Les remèdes que lui prodiguait Frédéric ne parvenaient pas à le réta-

1. C'est une comparaison qui reviendra sous sa plume, vingt-deux ans plus tard, lorsqu'il se croira mal avec Choiseul disgracié, qui lui reprochait, non sans quelque raison, un peu d'ingratitude. « Son injustice, écrira-t-il à d'Argental, me désespère. J'ai quatre vingts ans ; mais je suis avec M. de Chanteloup *comme un amant de dix-huit ans, quitté par sa maîtresse...* » (18 mai 1774.)

blir. Son médecin lui ordonnait les eaux de Plombières. Enfin, ne voulant pas avoir l'air de s'en aller sous le coup d'une disgrâce, il revint à Potsdam et y demeura six jours, choyé par le roi comme au temps de leur lune de miel. Puis un matin, à la parade, on dit à Frédéric : « Sire, voici M. de Voltaire qui vient recevoir les ordres de Votre Majesté. » Le roi se tourna de son côté : « Eh bien ! monsieur de Voltaire, vous désirez donc absolument partir ? — Sire, des affaires indispensables et surtout ma santé m'y obligent. — Monsieur, je vous souhaite un bon voyage. » Ils ne devaient plus jamais se rencontrer dans ce monde, et, s'ils se sont rencontrés dans l'autre, leurs prévisions ont été bien trompées¹.

Ils ne se pardonnaient pas et souhaitaient de se venger. Mais Voltaire n'avait à sa disposition que sa plume et son esprit ; Frédéric avait la force et cent mille hommes bien armés. Il lui en suffit d'un qui, par sa goujaterie, mérita que son nom passât à la postérité. Il est vrai que Voltaire se chargea de le faire arriver à

1. Frédéric n'était pas très fier du rôle qu'il avait joué dans la querelle de Voltaire et de Maupertuis. Il racontait en 1758 à Henri de Catt : « Le coquin m'avait solennellement promis qu'il ne ferait point imprimer cette diatribe, d'ailleurs pleine d'esprit, de vérité et de bonnes plaisanteries ; il m'avait donné même par écrit cette promesse, et mon drôle l'envoie à un imprimeur. Piqué de cette perfidie, emporté par un mouvement de colère, je fis brûler cette diatribe : la brûlure faite, je m'en repentis, comme je me suis repenti par la suite de m'être mêlé de ces disputes littéraires et académiques entre ces deux fous-là. Pour réparer un peu le mal fait, et pour apaiser Voltaire, je lui décochai d'abbé de Prades, je lui ordonnai de lui dire des choses agréables... L'abbé arrive. Voltaire vint à lui d'un air furieux... « Quoi, me brûler ! Quoi, préférer à moi ce polisson et ce Lapon Maupertuis, à moi qui étais si bien avec le roi de France, mon maître, moi qui lui ai si sottement préféré ce Roi Vandale qui vous envoie ! Ah le bougre ! l'archiduc Joseph me vengera. » L'Abbé me raconta cette belle scène. J'ai ri de toute mon âme... » (*Mes Entretiens avec Frédéric le Grand. Mémoires et Journal de Henri de Catt*, Leipzig, 1885).

cette adresse. Il se rendit d'abord à Leipzig où le public s'amusa de la *Diatribes du docteur Akakia*. On s'en amusa davantage encore lorsque l'auteur y eut ajouté un post-scriptum de sa façon. De Leipzig il gagna Gotha où la princesse Louise-Dorothée de Saxe-Meiningen l'accueillit comme un prince. La margrave de Bayreuth esquiva sa visite. Et il atteignit Francfort. Ce fut dans cette ville libre qu'au mépris de toutes les lois et de toutes les convenances, il eut à subir un ignoble traitement. Un agent de Frédéric, le nommé Freytag, se présente escorté d'un conseiller aulique, lui réclame l'*Œuvre de poésie du Roi, mon gracieux maître* et procède à une perquisition de ses bagages parfaitement illégale. L'*Œuvre de poésie* était restée dans une caisse à Leipzig. Freytag consigne Voltaire à l'hôtel du *Lion noir* : il ne lui sera permis de continuer sa route que lorsque la caisse sera là. Madame Denis, qui était à Strasbourg, accourt près de son oncle. La caisse arrive et l'*Œuvre de poésie*. Freytag, sommé de tenir sa promesse, déclare qu'il attend de nouvelles instructions. Voltaire, très inquiet du tour que prennent les événements, essaie de s'évader. Freytag l'arrête au moment où il sortait de la ville. On le ramène comme un criminel, sous bonne escorte, aux huées de la populace, et on l'enferme dans la misérable taverne de la *Corne du Bouc*. Madame Denis, qui veut aller se plaindre au bourgmestre, est appréhendée, brutalisée par les soldats, et conduite à la même taverne où on la surveille jour et nuit. Voltaire s'emporte, menace, supplie, se meurt. « Laissez-le crier à l'aise, écrit le secrétaire de Frédéric ; exécutez les ordres du roi, et dites-lui qu'il n'a pas à se prévaloir de son prétendu titre de gentilhomme du roi de France »

que, s'il l'osait à Paris, la Bastille serait sa récompense. » Seul, abandonné, sans appui, sans conseil, il s'adresse à l'Empereur, défenseur des libertés germaniques. Il va jusqu'à offrir à Sa Majesté l'Empereur et à Sa Majesté l'Impératrice de se rendre à Vienne, et Leurs Sacrées Majestés « ne seraient pas mécontentes de l'entendre ». Il a perdu la tête. Enfin l'ordre de Berlin arriva de relâcher les prisonniers ; et les magistrats municipaux de Francfort, qui commençaient à être honteux de cet abus de pouvoir, furent aussi contents que les prisonniers eux-mêmes. Il est probable que cette longue détention avait donné le temps à Frédéric de s'assurer que l'*Oeuvre de poésie* rendue était bien celle qu'il désirait récupérer, c'est-à-dire un volume tiré à un très petit nombre d'exemplaires, rempli de brocards et d'obscénités sur les personnages les plus en vue de l'Europe.

Il se conduisit dans toute cette affaire avec une brutalité et une lâcheté dignes de son père. Mais il ne se conduisit ainsi que parce qu'il ne craignait rien de la cour de France. Et la cour de France fut très coupable. Sujet du roi et gentilhomme du roi, puisqu'on ne lui avait retiré ni ses pensions ni ce titre, Voltaire avait doublement droit à l'assistance de nos représentants. Madame de Pompadour et d'Argenson avaient été aussitôt avertis par madame Denis de l'incroyable iniquité dont il était la victime. Un mot fermement prononcé eût fait cesser cette farce prussienne. Le gouvernement pouvait juger que la mésaventure de Voltaire était méritée ; mais il ne devait pas souffrir qu'on bafouât en lui un citoyen français. Quant à la leçon qui s'en dégage, personne ne l'a mieux mise en relief que Brunetière. « Il vaut mieux, dit-il, courir les

« risques d'être vingt fois embastillé que d'abdiquer
« toute dignité d'homme aux pieds d'un Frédéric et
« que de grimacer, sous les outrages redoublés, un
« perpétuel sourire de complaisance et d'adoration
« Mais quel roi de France traita donc jamais un mal-
« heureux homme de lettres, je dis le plus obscur, le
« plus humble, le moins défendu contre l'arbitraire
« par l'éclat de la réputation, comme Frédéric traita
« Voltaire ? Et qui des deux eut à subir le plus de
« honteuses ou d'humiliantes persécutions, du gen-
« tilhomme ordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne
« ou du chambellan de Sa Majesté de Prusse ? Qui des
« deux permit au poète la plus fière attitude et la plus
« noble ou de Frédéric ou de Louis XV, du cynique
« amphitryon des soupers de Potsdam ou du royal
« amant de la marquise de Pompadour ? »



Voltaire et Frédéric ne se faisaient plus aucune illusion l'un sur l'autre. Ni l'un ni l'autre ne s'estimaient. Ils avaient l'un contre l'autre les plus graves sujets de ressentiment. Mais ils ne pouvaient se passer des nouvelles l'un de l'autre parce qu'ils n'avaient pas épuisé le plaisir de vivre ensemble. Leur intérêt même devait les rapprocher, Voltaire poursuivant la réparation de l'injure qui lui avait été faite ; Frédéric craignant de s'aliéner l'opinion des philosophes français dont il avait besoin. N'oublions pas aussi, dans les premiers temps de la rupture, le divertissement méphistophélique qu'il se donnait en tourmentant Maupertuis qui tremblait qu'un rapprochement eût lieu. Sa sœur, la margrave de Bayreuth, se fit la discrète ouvrière de

la réconciliation. On échangea d'abord des livres. Frédéric tira un opéra de *Mérope*.

Et voici que la guerre éclate entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre s'assure de la neutralité prussienne et, par un renversement des alliances, un des derniers grands actes politiques de la monarchie française, la France s'allie à sa vieille ennemie l'Autriche. Voltaire sut admirer ce coup génial, et le duc de Broglie lui a rendu justice ¹. Sans doute son admiration se doublait d'un espoir de vengeance. Il eut la joie de voir se tourner vers lui Frédéric qui lui offrait une rentrée à Berlin avec toutes les satisfactions désirables et Marie-Thérèse qui l'invitait à Vienne. Mais il était guéri des cours étrangères. Une seule l'attirait : la cour de France qui lui restait fermée, au moment même où il était le plus en possession de la servir. Frédéric était entré dans la guerre par une attaque brusquée. Il s'était jeté sur la Saxe comme l'Allemagne sur la Belgique en 1914, et, comme l'Allemagne en 1914, il était allé chercher dans la chancellerie de Dresde un ancien traité entre la Saxe et l'Autriche qui semblait, au premier aspect, légitimer son attaque. Ce souci du droit, une des pires hypocrisies, impressionna l'Europe. Le gouvernement français avait sous la main un homme qui pouvait se faire entendre de l'Europe et qui, mieux que personne, était de force à démasquer Frédéric. Mais pas plus qu'il ne l'avait protégé, il ne put utiliser ses ressentiments.

La situation de Frédéric s'assombrit : la défaite de Mollin paraissait présager son écrasement. Il songea au suicide et mit son désespoir en rimes qu'il envoya

1. Voltaire avant et pendant la Guerre de Sept Ans.

à sa sœur. Elle les communiqua à Voltaire qui y répondit par une longue lettre où il l'exhortait à vivre. Ses exhortations firent bien rire Frédéric¹ : mais il répondit à cette lettre par de petits vers dans lesquels il se déclarait prêt à vivre et à mourir en roi. Jamais, même sur la scène tragique, ils ne furent de plus beaux comédiens. Et Voltaire conçut un cinquième acte grandiose : il se vit sauvant du désastre le tyran dont les soldats l'avaient maltraité à Francfort et avaient porté la main sur madame Denis. Il s'employa près de Richelieu pour amener une paix qui nous eût épargné la honte de Rosbach et persuada au cardinal de Tencin d'agir à Versailles. Mais on connaissait sa correspondance avec la sœur de Frédéric. On se trompa sur le mobile qui le poussait. Versailles pria le cardinal de se tenir tranquille et Voltaire sentit s'aggraver sa disgrâce.

Je crois que peu de Français éprouvèrent un plus violent dépit de notre défaite à Rosbach. Le 2 décembre 1757, il écrivait à d'Alembert : « J'ai consolé pendant deux mois le roi de Prusse — (et le console c'était pour lui une forme raffinée de vengeance) — A présent, il faut le féliciter. » Mais pourquoi fallait-il le féliciter ? On n'ignore pas, hélas ! comment il le fit. Ces vers ont lourdement pesé sur sa mémoire

Héros du Nord, je savais bien
Que vous aviez vu les derrières
Des guerriers du Roi Très Chrétien,
A qui vous taillez des croupières...

personne ne tentera de le disculper. Mais on peut le expliquer historiquement d'abord. Ils répondaient à une pièce burlesque de Frédéric ; ils furent écrits deux

1. Lettre de Frédéric à la margrave de Bayreuth (8 octobre 1757).

ans après Rosbach ; la victoire de Frédéric n'avait rien terminé, elle avait même prolongé la guerre ; depuis, la Prusse avait essuyé des revers ; Paris s'était moqué de cette défaite et avait chansonné l'incapable Soubise à qui nous la devons ; enfin au moment où Voltaire commettait ces vers inconvenants, tout le royaume, si nous en croyons les *Souvenirs* du cardinal de Bernis, était prussien (je dirais plutôt fédéricien) ; fédériciennes nos armées, fédériciens nos ministres eux-mêmes. Mais à côté de cette explication, il y en a une autre toute psychologique. La raillerie de Voltaire est parfois l'écume d'une blessure. Il traite l'objet de ses chagrins, le sujet de ses déceptions, comme ses ennemis, par le ridicule. Il est bien de la race qui, aux jours où elle était le plus hantée par la mort, faisait danser les morts sur les murs des cimetières. Rosbach l'avait frustré d'une savoureuse vengeance. Chaque fois qu'il parlera de Rosbach, ce sera sur un ton d'âcre plaisanterie malheureusement inséparable du mauvais goût et de l'indélicatesse¹.

Deux ans plus tard, Choiseul étant ministre, Voltaire reçut un paquet de Frédéric qui contenait des vers grossiers contre Louis XV. Le paquet ne lui avait

1. La pire indélicatesse qu'il ait commise, c'est d'avoir écrit à Frédéric que d'Etallonde, l'ami du chevalier de La Barre, qui avait pris la fuite et qui avait passé au service du roi de Prusse, refuserait sa grâce, — ce qui était faux, — parce qu'il devrait, pour la recevoir, se mettre à genoux devant le parlement et qu'« il trouvait qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier prussien devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit servir qu'à faire mettre à genoux des Welches. » (Mai 1775.) L'indignation de Voltaire, si justifiée qu'elle fût, contre les parlementaires qui avaient condamné La Barre, n'excuse pas un pareil manque de tact, pour ne pas dire plus. Voltaire inaugure, il faut bien le reconnaître, le fâcheux état d'esprit qui fait qu'à certains moments certains Français éprouvent une sorte d'âcre et sombre plaisir à rabaisser leur pays et à prendre parti contre lui.

pas été remis intact. Il eut peur qu'on ne l'accusât de les avoir encouragés ou corrigés. Il les envoya au ministre qui lui en sut gré. Le roi de Prusse brocarda celui qu'il appelait le jouet de la Pompadour.

Cet esclave parle en maître.
Ce Céladon sous un hêtre
Croît dicter le sort des rois.

Choiseul chargea Palissot d'y répondre. Palissot s'en acquitta avec verve. Il rappelait à Frédéric ce qu'il avait été comme fils, ce qu'il était comme époux, et terminait sur une strophe endiablée. Je ne serais pas surpris que Voltaire en eût, d'une petite chiquenaude précipité le mouvement.

Jusque-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours.
Peux-tu condamner la tendresse
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours ?

Le Salomon du Nord se le tint pour dit. Et ce fut la dernière intervention diplomatique de Voltaire.

Mais leurs mutuels envois de vers, de compliments de récriminations, continuèrent jusqu'à la mort du patriarche de Ferney. Ils ne parlaient jamais l'un de l'autre dans l'intimité sans accompagner leur noms des épithètes les plus malsonnantes. Voltaire traitait Frédéric de vaurien et l'avait surnommé Lu parce qu'il avait un singe ainsi appelé qui vous égratignait quand vous le caressiez.

Frédéric adressait à Voltaire les mêmes reproches et le traitait de drôle, de fripon, de faquin, de bélître sauf les jours où il avait fait des vers qu'il désirait lui soumettre. Ces jours-là, Voltaire était le *Patriarche*

« Croyez-vous que ma pièce soit assez bonne pour
« être envoyée au Patriarche ? » demandait-il à Henri
de Catt. Du reste, — nous le voyons dans les curieux
Mémoires de ce Catt, — il ne tarissait pas sur les per-
fidies de son ancien commensal, sur la noirceur de
son caractère. Voltaire était toujours présent à sa pen-
sée. Il le redoutait autant qu'il l'admirait, et il se
vengeait d'admirer l'écrivain en déblatérant contre
l'homme. Il s'enorgueillissait d'avoir reçu ses leçons
et disait à Catt qui rimait, lui aussi : « Montrez-moi
« vos vers. Je vous corrigerai avec rigueur : c'est ainsi
« que Voltaire en a usé avec moi. Je serai votre Vol-
« taire. » Et, l'instant d'après, Voltaire n'était plus
qu'un coquin, dont on ne se défierait jamais assez, et
un pleutre.

Mais dans leurs lettres ils laissaient souvent échapper
des aveux de tendresse presque touchants. « J'ai été
« très malade et je suis très vieux, lui écrivait Voltaire
« en 1759. J'avoue que je suis très riche, très indé-
« pendant, très heureux ; mais vous manquez à mon
« bonheur et je mourrai bientôt sans vous avoir revu.
« Vous ne vous en souciez guère et je tâche de ne pas
« m'en soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre
« esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu
« vivre sans vous ni avec vous. Je ne parle point au
« roi, au héros, c'est l'affaire des souverains. Je parle
« à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé et contre
« qui je suis toujours fâché. » C'est exquis.

En 1773 Frédéric lui écrit : « Des relations et des
« lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire quand on l'a
« possédé en personne. » Et encore : « J'estime en
« vous le plus beau génie que les siècles aient porté.
« J'admire vos vers, j'aime votre prose... Vous êtes

« charmant dans la conversation, vous savez instruire
 « et amuser en même temps. Vous êtes la créature la
 « plus séduisante que je connaisse... Vous avez tant
 « de grâce dans l'esprit que vous pouvez offenser et
 « mériter en même temps l'indulgence... Enfin vous
 « seriez parfait, si vous n'étiez homme. » En 1775 il
 lui apprend qu'à la fabrique de porcelaine de Berlin
 on se bat pour avoir son buste ; et la même année,
 Voltaire lui écrit : « Je sens une joie mêlée d'atten-
 « drissement quand les étrangers qui viennent chez
 « moi s'exclament devant votre portrait et disent :
 « Voilà donc ce grand homme ! »

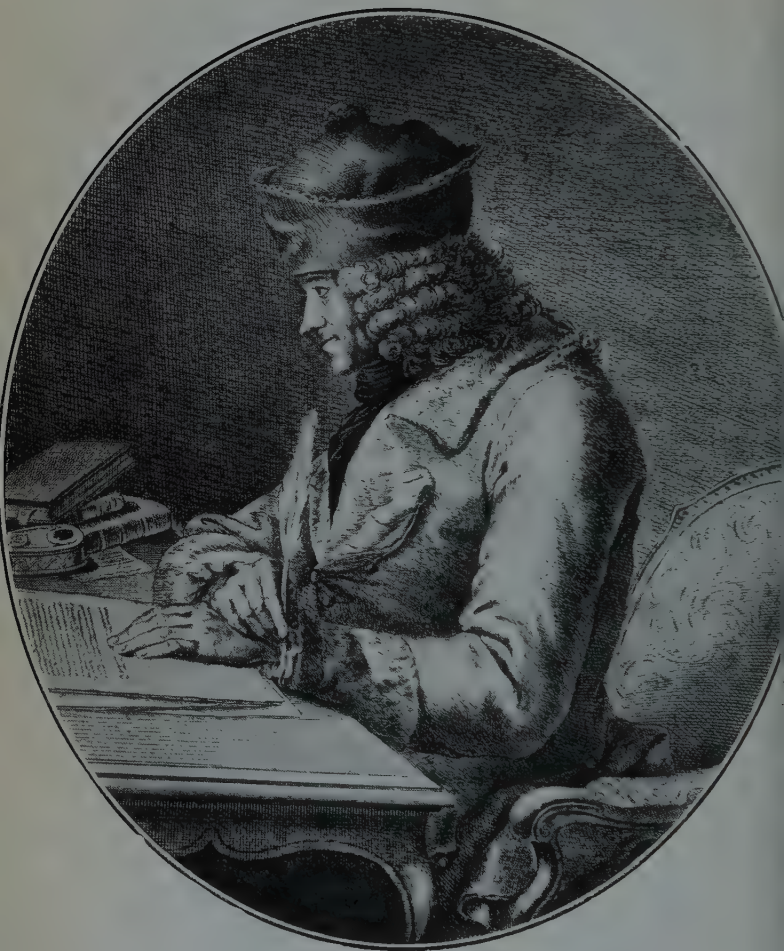
Mais ces beaux nuages d'encens sont déchirés par
 des plaintes amères, de froides ironies. « Vous m'avez
 « fait assez de mal ; vous m'avez brouillé pour jamais
 « avec le roi de France... Vous m'avez maltraité à
 « Francfort, moi et une femme innocente... » Et Frédéric
 de riposter : « Si vous n'aviez pas eu à faire à
 « un fou amoureux de votre beau génie, vous ne
 « vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien... Que je
 « n'entende plus parler de cette nièce qui m'en-
 « nuie !... » Le Prussien est souvent grossier¹ :
 « Êtes-vous sage à soixante-dix ans ? Apprenez à votre
 « âge de quel style il convient de m'écrire. Comprenez
 « qu'il y a des libertés permises et des impertinences
 « intolérables aux gens de lettres et aux beaux esprits.»
 Il ne se gênait pas pour lui marquer le peu de cas
 qu'il faisait de ses idées politiques et administratives.
 Il n'aimait des beaux esprits de France que les louanges
 qu'ils lui décernaient et dont il n'était jamais rassasié.

1. Il l'était dans l'irréligion autant et plus que ses pires commen-
 saux, recommandant, par exemple, Voltaire à la Vierge et « à Mon-
 sieur son Fils, le pendu »

Dès qu'il s'agissait de gouvernement, il reprenait à leur égard l'attitude de l'homme qui disait un jour que, s'il avait à punir une de ses provinces, il ne croirait pas pouvoir lui faire pis que de lui envoyer des philosophes pour la gouverner. Il rabrouait durement Voltaire sur ce que nous appellerions aujourd'hui son antimilitarisme : « Je ne croirai votre fin prochaine
« que lorsque vous ne direz plus d'injures aux ven-
« geurs de l'État, à des héros qui risquent leur santé,
« leurs membres et leur vie pour conserver celle de
« leurs concitoyens. » Voltaire, toujours poli et d'une ironie plus fine, prend sa revanche avec ses autres correspondants. Que de jolis mots acérés comme celui-ci : « Dès que Luc a le moindre succès, il me mande :
« J'ai frotté les oppresseurs du genre humain ! » En dépit des coups de boutoir, il tenait à lui par amour-propre, par une certaine conformité de nature, par le souvenir impérissable des soupers de Potsdam et surtout parce que Frédéric réalisait contre la religion son idéal de prince philosophe. « S'il était capable, soupirait-il en 1762,... de mettre à écraser l'Infâme la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire
« égorger le monde, je sens que je pourrais lui par-
« donner. » Et dans sa dernière lettre du 1^{er} avril 1778, il lui disait : « Grâces soient rendues à Votre Majesté !
« Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres
« ennemis... Vous êtes le vainqueur de la superstition
« ainsi que le soutien de la liberté germanique. » Cependant il en avait tâté, de la liberté germanique, à Francfort. C'est dans ce rôle qu'il lui prête que Voltaire me paraît le plus insupportable. Il était payé pour savoir que Frédéric n'eut jamais toléré qu'un de ses sujets fit en Prusse ce qu'il l'applaudissait de

faire en France. Les Frédéric comme les Catherine, ces Majestés étrangères, encourageaient chez nous tout ce qui était susceptible de nous engager dans les luttes intestines et de nous affaiblir.

De Frédéric et de Voltaire quel est celui qui gagna le plus à ce commerce de trente-six ans ? Frédéric assurément. Voltaire lui servit à donner plus d'éclat à son règne. Sans Voltaire il n'eut pas été le demi-dieu des philosophes ; et l'idée de Berlin centre des lumières se fut peut-être moins facilement accréditée. Pour Voltaire, son séjour à Berlin fut la grande coupure de sa vie. On peut penser qu'il n'aurait peut-être pas atteint aussi pleinement la royauté intellectuelle dont il jouit durant ses vingt-cinq dernières années, si son aventure avec le roi de Prusse ne lui avait fermé le retour à Paris. Et pourtant supposons qu'il nous soit permis d'arracher une page de cette existence si turbulente, je n'hésiterais pas à déchirer celle où nous l'apercevons à Potsdam, le dos courbé et une clef de chambellan dans le dos.



M. DE VOLTAIRE

Dessiné à Ferney et gravé par M. B... (1765)

VI

VOLTAIRE HISTORIEN

Voltaire avait quitté Francfort le 7 juillet 1753. Jusqu'en janvier 1755, où il s'installa au-dessus de Genève dans la propriété Saint-Jean, qu'il nomma les Délices, il mena une vie errante. On le vit à Mayence où « il sécha ses habits mouillés par le naufrage », à Schwetzingen, dont l'Électeur palatin lui fit les honneurs, à Strasbourg, à Colmar, à l'abbaye de Senones, chez don Calmet qui lui ouvrit une magnifique bibliothèque de douze mille volumes, à Plombières où il rejoignit ses nièces et ses amis d'Argental, à Lyon où il revit le duc de Richelieu et où il reçut des ovations, à Genève où il remit son corps mourant entre les mains du docteur Tronchin, au château de Prangins que battaient les aquilons. En vain s'était-il adressé à madame de Pompadour, à Richelieu, à Malesherbes : la rentrée à Paris lui restait interdite. « On prétend toujours que « j'ai été Prussien, écrivait-il. Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas Français ? » Ce fut en vain qu'il donna à Colmar le spectacle plus scandaleux qu'édifiant d'une

communion qui était encore plus un défi qu'une bassesse. Le roi se montra inexorable. Non seulement on ne lui pardonnait pas son séjour à Berlin, mais à peine avait-il mis le pied en France, que renaissaient les sujets d'irritation. On sait que la propriété littéraire n'existait pas au xviii^e siècle et que les écrivains n'étaient aucunement protégés contre la rapacité et la mauvaise foi des éditeurs. On pouvait dérober leurs manuscrits et les publier sans leur agrément. A la fin de 1753, un libraire de La Haye et de Berlin, Jean Néaulme, vendit un *Abrégé de l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusques à Charlequint, par M. de Voltaire*. Avait-il acheté le manuscrit, comme il l'affirmait, d'un domestique du prince Charles de Lorraine, qui l'aurait trouvé dans l'équipage du roi de Prusse pris, huit ans plus tôt, à la bataille de Sohr ? Il est plus vraisemblable que Frédéric le lui avait fourni pour achever de rendre impossible le retour de Voltaire à Paris. Le texte de l'auteur en avait été perfidement altéré. On lui faisait dire par exemple : « Les historiens, *semblables en cela aux rois*, sacrifient le genre humain à un seul homme », quand il avait écrit : « Les historiens, *semblables en cela aux tyrans...* » Dans un autre passage, le manuscrit portait : « Le roi de Perse eut un fils qui, s'étant fait chrétien, fut indigne de l'être et se révolta contre lui. » L'édition Néaulme supprima *fut indigne de l'être*. Les inepties et les falsifications qui fourmillaient dans cet *Abrégé* prouvaient la hâte et l'intention astucieuse de l'éditeur. Voltaire avait beau jeu pour protester. On ne douta pas que son désaveu fut sincère. Mais le coup était porté, et un autre se préparait. Il y avait grande apparence que le poème de *la Pucelle* vît enfin le jour. Les manuscrits

s'en étaient multipliés. Grimm nous dit même qu'en 1754 il en courait à Paris des exemplaires qui se vendaient quatre louis.

Mieux valait que Voltaire ne fût pas en France. « Il est plaisant, écrit-il à Richelieu, que je n'aie de terre que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La République a donné en ma faveur une petite entorse à la loi, avec tous les agréments possibles. » L'entorse avait été donnée grâce au banquier Robert Tronchin qui avait acheté la propriété sous son nom et lui en avait réservé la jouissance par un bail indéfiniment renouvelable. Aussi Voltaire ne voulait-il se considérer que comme son fermier, son portier, son jardinier : ce qui était une ingénieuse manière de l'intéresser, lui le propriétaire, à toutes les dépenses. Il se mit à planter avec le même entrain que vingt ans plus tôt, à Cirey, l'équerre et la toise à la main, il avait fait le maçon et l'architecte. De sa maison il dominait le lac et la ville de Genève et découvrait un horizon de cimes et de glaciers. La beauté du paysage et la joie de se sentir plus libre soulevèrent un instant sa poésie jusqu'au lyrisme.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes italiques.

Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse ou désire ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,

La Liberté ! J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous ses biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le Téméraire.

Mais la liberté conquise ne lui assurait point la paix. L'événement qu'il redoutait se produisit. Des manuscrits de *la Pucelle* circulaient à Genève. L'agent d'un libraire de Lausanne, qu'il fit arrêter, le menaçait de la publier. Et elle parut à Francfort. Le 29 octobre 1755 il écrivait à d'Argental : « Je suis parfaitement « instruit qu'elle est imprimée ; elle inondera bientôt « tout Paris et je serai, à mon âge, l'occasion d'un « grand scandale. » Et le 8 novembre il annonçait à Thieriot qu'on la vendait en Hollande et en Allemagne, « sans pudeur ». Des fripons l'avaient toute défigurée. « Je la renonce et la déshérite : ce n'est point là ma « fille ; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand « je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre « humain. » Il faut pourtant bien en dire quelques mots, et le mieux est de le faire, je crois, avant d'aborder son œuvre d'historien.

Ce poème burlesque, qui met en scène Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, Charles VII, Dunois, La Trémouille, Saint-Denis et un âne ailé, et que Voltaire, durant plus de vingt ans, a grossi de ses imaginations graveleuses, de ses malignités et même de ses haines littéraires, trouve encore des admirateurs ; et parmi les critiques qui ont été le plus durs à son égard, il en est qui, tout en condamnant cette œuvre, déclarent que « jamais il n'a montré plus d'esprit, plus de verve, plus de légèreté de main ¹ ». Je voudrais pouvoir souscrire à

1. CROUSLÉ, *la Vie et les œuvres de Voltaire* (Champion, éditeur.)

cet éloge ; mais *la Pucelle* m'a paru le poème le plus ennuyeux du monde. Voltaire se réclamait des poètes italiens, du Pulci, de Boyardo et surtout de l'Arioste qu'il aimait au point de le préférer à Homère. Malheureusement sa fantaisie, qui nous charme dans ses petites œuvres poétiques, n'est ni assez forte ni assez inventive pour soutenir un long poème. Elle n'a pas l'exubérance et le désintéressement de celle de l'Arioste qui ne se propose que de jouir d'elle-même. Les bouffonneries licencieuses, les impiétés gaillardes des poètes italiens ne tirent pas à conséquence. Leurs énormités deviennent des monstruosité dans le froid dévergondage de Voltaire. Il y a chez eux de temps en temps une réelle émotion qui nous repose du vol vertigineux de leurs hippogriffes, et presque toujours un vif sentiment de la beauté. On ne sent chez Voltaire que du dénigrement et de l'agression.

Mais, aurait-il eu toutes les qualités de ses modèles, je doute qu'il fût parvenu à faire de sa *Pucelle* un pendant du *Roland furieux*. Roland est un personnage légendaire ; Jeanne d'Arc n'en est pas un. Le travestissement de la vierge de Domrémy en fille d'écurie de vingt-sept ans, aux grands yeux noirs brillant à fleur de tête et distribuant de sa main potelée de rudes soufflets aux étourdis qui l'entreprennent, est intolérable. D'ailleurs je ne crois pas qu'il se soit rendu compte de l'indignité qu'il commettait, et dont son siècle est en partie responsable. Jeanne d'Arc n'était point pour la France du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle ce qu'elle est pour nous. On sait avec quelle discrétion Bossuet a parlé d'elle. Notre poésie, nourrie d'humanisme depuis la Renaissance, ne trouvant rien dans l'antiquité de comparable à son histoire, se rabattait,

désorientée, sur les Amazones. C'est à une Amazone que la compare Malherbe ; c'est sous ce nom que Voltaire l'introduit dans *la Henriade* quand Henri IV, transporté au ciel par saint Louis, voit les guerriers qui prodiguèrent leur sang pour la France, la Trémouille, Du Guesclin,

Le vertueux Bayard et vous, brave Amazone,
La honte des Anglais et le soutien du Trône.

Mais les Penthésilée, les Camille, les Clorinde peuvent entrer dans une épopée en leur qualité de princesses. Une servante d'auberge en est exclue. Chapelain a cru le contraire : aussi son poème est ridicule. Voltaire a certainement plus cédé au désir de parodier *la Pucelle* de Chapelain qu'à l'intention d'outrager une héroïne française ; et il me semble inutile d'aller chercher, comme on l'a fait, une raison de cette caricature dans des traditions qui auraient pu subsister autour de Domrémy si proche de Cirey. De tous les poèmes de Voltaire ce fut peut-être le plus admiré et le plus lu, même des femmes, dans la haute société et dans les cours. Frédéric II ne se lassait pas de l'entendre : « Il n'est pas possible d'avoir plus d'esprit que ce drille-là ! » s'écriait-il. Quant à Voltaire, c'était encore, à quatre-vingts ans, son ouvrage préféré. « J'aime à la folie, disait-il à madame Suard, cette Agnès qui a toujours l'envie d'être si sage et qui toujours est si faible » Et le gouvernement ne poursuivait *la Pucelle* qu'au nom de la morale et de la religion bafouée.

Mais cette incompréhension de Jeanne d'Arc est grave pour un historien. On a invoqué en faveur de Voltaire ce qu'il a dit dans son *Essai sur les mœurs* :

Ses juges... firent mourir par le feu celle qui, ayant sauvé son roi, aurait eu des autels dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs.» On ne s'aperçoit pas qu'en le justifiant ainsi on l'accable davantage, car enfin comment admettre que, pendant des milliers et des milliers de vers, un poète polissonne au sujet d'une fille digne que sa patrie lui élève des autels ? Et l'on oublie qu'il avait écrit quelques lignes plus haut : « *Elle avait feint un miracle* : Betford feignit de la croire sorcière. » Son vrai sentiment s'exprime dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Amazone*. Les exploits de Jeanne d'Arc, si connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, sont moins étonnants que ceux de Marguerite d'Anjou (femme d'Henri VI, roi d'Angleterre, qui combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari) et de la comtesse de Montfort (amazone bretonne). Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours et Jeanne d'Arc dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier et plus beau de quitter la cour que sa chaumière pour les combats. » On pareil contre-sens, une pareille erreur de psychologie nous avertit de la faiblesse de Voltaire comme historien, je dirais volontiers de son unique faiblesse ; mais elle est grande. Son inintelligence de la religion lui a fermé tout un domaine de l'âme. Pourquoi se formaliserait-on de ses moqueries sur Jeanne d'Arc ? Il a percé son jeu. Entre gens d'esprit on peut se permettre le badinage. Elle avait de l'esprit. Elle en eut au moins assez pour jouer le rôle d'inspirée.

Dans les limites où l'enfermait cette conception du

charlatanisme des « inspirés » et de la sottise des croyants, Voltaire a été souvent un admirable historien. L'histoire l'avait attiré tout jeune, et surtout l'histoire moderne et contemporaine. Il a bien moins la curiosité sympathique des siècles lointains. Il est si friand du témoignage oral ! Son *Charles XII*, son *Siècle de Louis XIV*, son *Histoire de la Russie sous Pierre le Grand* lui ont été inspirés par les récits et les confidences que lui ont faits des acteurs ou des témoins de ces grands événements. Le plénipotentiaire secret de Charles XII, le fameux baron de Görtz lui a confié ses projets et ses intrigues. Il connaît par la duchesse de Malborough les détails de l'entrevue que Malborough eut avec le roi de Suède. Il a interrogé sur la vie privée de Louis XIV de vieux courtisans, des grands seigneurs et même des valets. Il a parlé à des gens qui ont servi l'Homme au masque de fer. Quand il écrit l'*Histoire de la Russie*, il se réjouit d'avoir aux Délices, près de son lac, un Russe qui a été le ministre de Pierre le Grand dans les cours étrangères et de recevoir des jeunes gens nés en Sibérie¹.

Mais si l'histoire contemporaine avait sa prédilection, il ne pouvait négliger celle du passé. Qu'il ait commencé son *Essai sur les mœurs*, cette histoire universelle, pour faire revenir madame du Châtelet sur ses préventions contre l'histoire, où ne cherchant que des vérités utiles, elle prétendait ne trouver que d'inutiles erreurs, il l'a dit, et c'est très possible. Mais, sans madame du Châtelet, il eut remonté le cours des âges car la lutte qu'il avait entreprise et qu'il continuait avec une ardeur croissante, exigeait qu'il connût

1. Lettre à d'Argental, 19 août 1757.

histoire du monde et qu'il portât la guerre, dans les ruines des siècles, à toutes les formes de la superstition, c'est-à-dire de la religion. C'est sur ce terrain qu'il se propose de nous en montrer la fausseté et la malfaisance. Il fait donc œuvre de partisan et non d'historien. Pas plus que Bossuet qui ne nous promène à travers l'écroulement des empires que pour nous confirmer dans la croyance à l'ordre providentiel. Il est persuadé que la religion est le plus grand principe du malheur des hommes comme Bossuet était convaincu qu'elle est le seul principe de grandeur et de vérité. L'un a pour lui la lumière de la Raison, l'autre celle de la Révélation. Mais il y a cette différence que la Révélation est une lumière fixe, indépendante de ce qu'elle éclaire, et qu'en admettant même qu'elle fausse les perspectives de l'histoire, elle ne nous abuse que dans la mesure où nous l'acceptons. La raison au contraire est incertaine, vacillante, et si générale qu'elle se prétende, si commune à tous les hommes, contient toujours un élément individuel qui l'expose à l'erreur. Chacun de nous a sa raison plus ou moins large, plus ou moins compréhensive. Si l'on me dit d'un homme qu'il se conduit en bon chrétien ou en bon musulman ou en bon bouddhiste, je sais à peu près ce que cela signifie. Si l'on me dit qu'il n'obéit qu'à sa conscience, je me demande : « Que vaut la conscience ? » Il en est de même de la raison. Si l'on me dit qu'il ne se laisse guider que par sa raison, je me demande : « Que vaut-elle ? » La raison humaine, au nom de laquelle Voltaire jugera le genre humain, n'est que la raison humaine de Voltaire. Dans les changements du globe, il nous affirme que « la mer ne peut avoir été pendant des siècles sur les Alpes et les

« Pyrénées : une telle idée choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydrostatique ». Mais cette idée ne choque pas du tout la raison de Buffon¹. De ces deux raisons laquelle est la plus humaine ? Très souvent Voltaire nous dira : « Je demande à tout homme sensé... N'est-il pas de la plus grande vraisemblance ?... » Ou encore : « Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. » Mais sait-il tout ce qui est dans la nature ? En a-t-il touché les frontières ? Et si le surnaturel qu'il nie y était compris ?

Et cependant, le préjugé antireligieux mis à part, je ne vois guère d'historien qui ait recherché la vérité plus avidement que lui, ni qui fut mieux disposé à l'atteindre. Son petit ouvrage *le Pyrrhonisme de l'histoire* témoigne son indépendance et sa liberté d'esprit à l'égard de toutes les autorités historiques. Il n'admet aucune affirmation sans preuves soigneusement contrôlées. Il réproouve ces formules qui reviennent incessamment chez Tacite : « on prétendait à Rome... on soupçonnait... le bruit courait... » Le philosophe qui écrit l'histoire « ne doit point imputer toujours aux princes des crimes secrets ». (Oserai-je ajouter ni aux Jésuites ?) L'excessif et le monstrueux rencontrent en lui un prudent scepticisme, au contraire de beaucoup d'entre nous dont l'esprit accepte comme vrai ce qui a frappé leur imagination. Il conclut dans le *Dictionnaire philosophique* que « les vérités historiques ne sont que des probabilités ». Cette conclusion rappelle le Voltaire physicien qui disait : « Si j'avais fait quelque découverte, quand je la croirais inébran-

1. Elle choque la raison de Voltaire parce qu'elle semble confirmer le récit de la Genèse sur le déluge. Ce qu'il appelait la raison n'était donc souvent que son sentiment. Et il n'est pas le seul.

table, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. »

Il prendra toutes les précautions pour arriver à des probabilités satisfaisantes. L'histoire est un art et une science. Comme art, elle s'apparente à la tragédie. Il lui faut une exposition, un nœud, un dénouement, et il est nécessaire de présenter toutes les figures du tableau de telle façon qu'elles fassent valoir le principal personnage sans affecter jamais l'envie de le faire valoir ». Il veut « qu'on adoucisse quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, qu'on varie son sujet, qu'on l'égaie même avec discrétion et avec mesure, qu'on lui ôte l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates ¹ ». On a renoncé aux harangues conventionnelles des historiens latins et grecs. On renoncera également aux portraits. « J'ai toujours pensé que c'est une espèce de charlatanisme de peindre autrement que par les faits les hommes publics avec lesquels on n'a pu avoir de liaison ². » Il convient aussi de se défier des anecdotes : à peine y en a-t-il une sur cent qui contienne une ombre de vérité. Voltaire se promet de les écarter comme il écarte les familiarités de la tragédie. Il n'est point d'avis qu'on pénètre trop avant dans l'intimité domestique des grands hommes. « Cet étrange paradoxe, s'écriait Diderot bien plus romantique que Voltaire, est appuyé de raisons que l'honnêteté rend spécieuses ; mais c'est une fausseté ou mon ami Plutarque est un sot. » Son ami Plu-

1. Lettre à Schouwalow, 17 juillet 1758.

2. Supplément au *Siècle de Louis XIV*.

tarque n'était point celui de Voltaire. Disons tout de suite que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est resté fidèle à cette théorie que dans son *Histoire de Pierre le Grand* où il avait à ménager la susceptibilité de Catherine II ; et reconnaissons que les anecdotes dont il se sert sont ordinairement très significatives. Il est beaucoup plus scrupuleux sur sa documentation qu'on ne l'était à son époque, et je souhaiterais que même nos historiens modernes, qui se flattent d'avoir inventé la bonne méthode, le fussent toujours autant que lui. Il s'interdit les hypothèses. « J'ai trouvé quelquefois
 « des contrariétés dans les mémoires que l'on m'a
 « confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un histo-
 « rien, c'est de conter ingénument le fait, sans vouloir
 « pénétrer les motifs, et de se borner à dire précisé-
 « ment ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne
 « sait pas. »

Il tient compte des moindres oublis, des plus légères inadvertances qu'on lui signale. Il remanie sans cesse. « Un homme qui a eu la faiblesse d'être auteur, disait-il, doit, à mon sens, réparer cette faiblesse en réformant ses ouvrages jusqu'au dernier jour de sa vie¹. » Il ne regarde la première édition de son *Essai sur les mœurs*, tirée à sept mille exemplaires, que comme un essai et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. Il est toujours en quête de nouvelles garanties. Pour le *Siècle de Louis XIV*, la collection de mémoires que nous pouvons consulter aujourd'hui n'est guère plus riche que la sienne². Dieu sait quelles insomnies lui a causées

1. Aux Rédacteurs de la Bibliothèque Française (30 août 1738).

2. Émile BOURGEOIS. *Introduction au Siècle de Louis XIV* (Hachette, éditeur) Cette introduction est une des plus solides études qui aient été faites de Voltaire historien.

le gredin de La Beaumelle, détenteur des *Mémoires* de madame de Maintenon, qui refusa de lui en laisser prendre connaissance et qui commit la malhonnêteté de publier une édition du *Louis XIV*, augmentée d'un très grand nombre de remarques acerbes et insolentes ! Voltaire profita des critiques ; mais, comme il ne s'était pas trompé sur le compte de madame de Maintenon, il respira. Ce fut au tour de La Beaumelle de ne plus dormir tranquille.

Enfin l'histoire est une œuvre d'utilité publique. « Anéantissez-en l'étude ; et vous verrez peut-être des « Saint-Barthélemy en France et des Cromwell en « Angleterre. » Il s'agit donc pour l'historien de choisir un sujet qui intéresse toutes les nations. Qu'on se garde bien de donner à l'histoire d'une petite province, d'une petite ville, d'une abbaye, d'un particulier obscur des dimensions disproportionnées avec son importance dans l'ordre général. « Les mémoires d'un « abbé (l'abbé de Montglon), retiré quelques années « en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent « huit tomes : un seul a suffi pour la vie d'Alexandre. » On ne serait point fâché que plus d'un de nos contemporains profitât de ce conseil.

Il ne s'était pas encore formulé toute sa conception historique lorsqu'il écrivit son *Charles XII*. Ce chef-d'œuvre d'histoire narrative est bien de la même époque que *la Henriade* et *Zaïre*, presque aussi romanesque que *Zaïre* et plus épique que *la Henriade*. L'imagination de Voltaire fut quelque temps remplie de la figure du plus singulier des rois modernes. Descendant de Gustave Wasa, héritier de Charles XI, il a quinze ans en 1697, lorsqu'il monte sur le trône. Trois

princes conspiraient sa ruine : le roi de Danemark, le roi de Pologne et le czar. Il décida la guerre sans prendre l'avis de personne et, le 13 avril 1700, il partit de Stockholm pour n'y plus jamais revenir. En moins de six semaines, les Danois sont mis à la raison. Il bat les Russes à Narva où des milliers de prisonniers défilent devant lui, tête nue, jetant à terre leurs fusils et leurs épées, déposant à ses pieds leurs enseignes et leurs drapeaux. Il détrône Auguste de Pologne et le remplace par Stanislas Leczinski. En 1706, à l'âge de vingt-quatre ans, il est l'arbitre de l'Europe et ne semble avoir d'autre plaisir que de la faire trembler. Mais voici qu'il s'éloigne comme un orage. Il a humilié l'empereur d'Allemagne ; il veut maintenant abattre le czar. Il s'enfonce dans les steppes de l'Ukraine avec une armée « autrefois couverte de fer, aujourd'hui brillante d'or et d'argent » ; et toute sa fortune sombre à Pultawa. Pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, il s'ouvre un passage avec cinq cents cavaliers à travers les régiments russes et s'enfuit jusqu'en Turquie, pendant que son armée déposait à son tour ses armes et ses drapeaux devant le prince Menzikoff.

Durant trois ans et demi il demeure aux portes de Bender dans un camp qui se transforme en petite ville, captif honorablement traité et entretenu par le Grand Seigneur. Il travaille opiniâtrément à soulever les Turcs contre les Russes. Il y parvient. Il croyait tenir son ennemi quand l'incapacité ou la corruption d'un vizir ruina ses dernières espérances. On lui signifie son congé. Il refuse de partir, se défend à la tête de quarante domestiques contre une armée ; et les janissaires qui le saisissent au milieu d'une maison embrasée, l'emportent « avec une indignation mêlée de respect ».

Enfin, le 1^{er} octobre 1714, il se met en route et quitte la Turquie. Soixante chariots et trois cents chevaux forment son convoi. A Tergovitz, en Valachie, il assemble sa suite dans une grange et lui donne rendez-vous à trois cents lieues de là, dans la ville de Stralsund, sur les bords de la mer Baltique. Il prend une perruque noire, un chapeau brodé, un habit gris d'épine, un manteau bleu, le nom d'un officier allemand, et part au galop, n'ayant pour toute escorte qu'un seul compagnon. Il passe par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le Palatinat, la Westphalie, le Mecklembourg, et, après seize jours de courses périlleuses, il arrive aux portes de Stralsund, à une heure du matin. Il se dit courrier du roi de Suède. La sentinelle lui répond qu'il attende le point du jour. Il menace. On réveille Düker, le gouverneur de la place. « Düker, à moitié endormi, « lui demande des nouvelles du roi. Le roi, le prenant par le bras : « Hé quoi, dit-il, Düker, mes plus « fidèles sujets m'ont-ils oublié ? » Le général reconnut « le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en « bas du lit, embrasse les genoux de son maître en « versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville, tout le monde se « leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent d'habitants qui se « demandaient les uns aux autres : « Est-il vrai que « le roi est ici ? » On fit des illuminations à toutes les « fenêtres ; le vin coula dans les rues à la lumière de « mille flambeaux et au bruit de l'artillerie. Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours « qu'il ne s'était couché ; il fallut couper ses « bottes sur ses jambes qui s'étaient enflées par l'ex-

« trême fatigue. » Les Danois et les Prussiens assiègent Stralsund : il s'enfuit dans une barque à voiles, aborde en Scanie et ordonne de nouvelles levées d'hommes. Il envahit la Norwège, province danoise, s'avance jusqu'à Christiania ; mais le manque de vivres l'oblige à retourner en Suède. Son ministre, le baron de Görtz, développe un réseau d'intrigues qui auraient mis l'Europe en feu. C'était compter sans la destinée. Le 11 décembre 1718, Charles XII, parti une seconde fois pour la conquête de la Norwège, tombait frappé à mort dans une tranchée, devant Frédérickshall. « L'ingénieur français, Mégret, qui conduisait le siège, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. »

Tel est l'homme dont Voltaire a raconté l'histoire dans le livre le plus rapide, le plus net, le plus dépouillé de toute parure. On y a relevé des erreurs de faits qui sont en général légères ou insignifiantes, des ignorances géographiques : c'en est une assez plaisante que de parler des fjords comme « de flaques d'eau que la mer forme entre les rochers ». Bien que Voltaire attache une certaine importance à la géographie, et qu'il se soit fait une idée juste de la nature suédoise, on sent que les aspects du monde physique n'ont pour lui qu'un intérêt très secondaire. On lui a reproché des inexactitudes plus graves dans l'exposé des relations diplomatiques et surtout des intrigues qui se sont étendues sur les dernières années de Charles XII. Je doute que le baron de Görtz, qu'il avait connu à Paris, se soit entièrement confié à ce jeune homme. D'ailleurs il ne pouvait avoir à sa disposition tous les documents que, depuis une trentaine d'années seulement, les historiens suédois commen-

cent à débrouiller. Sa plus grande faute est d'avoir laissé dans l'ombre l'état de la Suède pendant que son roi guerroyait au loin, sa patience héroïque, sa résignation, l'excès de sa misère, l'exemple prodigieux qu'elle a donné au monde de sa souffrance silencieuse, la lente résistance du Sénat, les partis français et anglo-hollandais qui le divisent, enfin ses révoltes. Sur tout ce drame d'un peuple il était mal renseigné. Mais, il faut bien le dire, il n'avait d'yeux encore que pour les personnages dignes de la tragédie.

Et c'est bien comme un personnage de tragédie qu'il a compris et traité Charles XII. Il a volontairement atténué tout ce que la première jeunesse de son héros avait eu d'étrange, de fantasque, de sauvage ; son goût des mascarades, ses brutalités, ses emportements fous, lorsqu'il jetait ses ministres à la porte, brisait fauteuils et candélabres, mutilait les bustes de marbre ; ou ses farces arrogantes, quand il cassait les bancs de la chapelle pour qu'à la prière du soir toute la cour fut obligée de se tenir debout. Du soir au lendemain, la guerre déclarée, ce jeune barbare fait place à l'homme qu'il restera jusqu'au dernier jour, sobre jusqu'à l'abstinence, pieux, inflexible dans la parole jurée et dans sa haine du mensonge, chaste comme *un homme de neige*, impitoyable pour les autres comme pour lui, corps de fer, âme de fer, d'un absolutisme qu'aucun roi n'a dépassé, d'une témérité qui n'appartient qu'au roman, hautain et, quand il voulait, courtois et doux, impulsif et pourtant aux heures tragiques toujours maître de lui-même, taciturne avec cette lueur énigmatique au fond des yeux qu'on remarque chez presque tous les Wasa.

Voltaire n'a pas senti l'énigme. Il ne semble pas avoir soupçonné dans le héros de cette ardente et sèche épopée l'homme qui s'est attribué une mission providentielle, le fanatique chevalier de la justice divine. Ce n'est pas de la tragédie française que sort Charles XII, c'est de la Bible. L'éclairage de théâtre que l'historien fait tomber sur sa figure nous le rend presque inintelligible. Mably disait de Voltaire dans ce livre : « C'est un fou qui court après un fou. » Non, pas un fou ; un dramaturge, mais qui ne sait pas entrer dans la folie des autres, surtout quand elle touche au mysticisme, et dont la jeunesse a été séduite par le déroulement rapide d'étonnantes aventures qu'il était le seul à pouvoir raconter avec la même rapidité et la même simplicité que si elles eussent été toutes naturelles.

Il songeait déjà au *Siècle de Louis XIV*. Il en parle pour la première fois dans une lettre en anglais à Thieriot, datée de 1732. Il ne le publia qu'en 1752, à Berlin. Il le garda donc sur le métier une vingtaine d'années. Entre temps il avait commencé et poursuivi un *Abrégé de l'histoire universelle* qui ne parut sous sa surveillance qu'en 1756, à Genève, et dont le titre, d'abord un peu long, fut abrégé en *Essai sur les mœurs*. Neuf ans plus tard la *Philosophie de l'histoire*, dédiée à Catherine II, en devint l'introduction, et le *Siècle de Louis XIV*, la dernière partie, suivie du *Précis du siècle de Louis XV*, le seul ouvrage d'histoire peut-être composé par un contemporain qui, malgré ses erreurs inévitables et ses omissions volontaires, ait gardé une réelle valeur. Si vous ajoutez à ces travaux les *Annales de l'Empire*, qu'il écrivit à la prière de la

duchesse de Saxe-Gotha et qu'on pourrait joindre à *l'Essai sur les mœurs* ; *l'Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, qu'il écrivit à la demande de Catherine II, et sa faible *Histoire du Parlement de Paris*, vous avez toute son œuvre historique. Mais c'est dans *l'Essai sur les mœurs* et le *Siècle de Louis XIV* qu'on le voit vraiment aux prises avec l'histoire du genre humain.

L'introduction de *l'Essai sur les mœurs*, ce discours préliminaire « a paru, dit-il, absolument nécessaire « pour préserver les esprits bien faits de cette foule « de fables absurdes dont on continue encore d'infester la jeunesse. » Voltaire, penché sur le gouffre des siècles, effrayé de notre ignorance, essaie de distinguer le berceau des religions. Leur origine est toujours déraisonnable. A quoi bon chercher à comprendre les choses prodigieuses et improbables qui remplissent les premières annales des nations ? Il n'y a là que supercheries, mystifications, histoires de voleurs, tours de prêtres dans une obscurité profonde. « On doit quelquefois les rapporter, mais comme des « preuves de la crédulité humaine. » Partons de ce principe que « le gros du genre humain a été et sera longtemps insensé et imbécile. » Les plus insensés de tous ne seraient-ils pas ceux qui ont voulu trouver un sens à ces absurdités ? Ainsi dès les premières pages s'affirme le mépris de Voltaire pour l'humanité croyante, non seulement l'humanité préhistorique, mais l'humanité d'aujourd'hui qui continue de participer à cet héritage de superstitions. Et dès les premières pages aussi, *l'Essai sur les mœurs* s'oppose à *l'Histoire universelle* de Bossuet. Il s'y oppose en toute justice. Si jamais titre fut injustifié, ce

fut bien celui que Bossuet donna à son magnifique Discours. Comment pouvait-il appeler Histoire universelle une histoire qui laissait délibérément de côté des millions et des millions d'êtres humains ? « Sa prétendue Histoire universelle n'est que celle de quatre ou cinq peuples et surtout de la petite nation juive ou ignorée ou justement méprisée du reste de la terre, à laquelle pourtant il rapporte tous les événements et pour laquelle il dit que tout a été fait, comme si un écrivain de Cornouailles disait que rien n'est arrivé dans l'empire romain qu'en vue de la province de Galles. » Il n'a parlé ni des Arabes, ni des Indiens, ni des Chinois parce qu'ils n'avaient aucun rapport avec cette nation. Mais lui, Voltaire, parlera d'elle comme il le fait des Chaldéens, des Babyloniens, des Phéniciens, des Scythes en pesant les probabilités et en discutant les faits ; et il s'empresse d'ajouter « dans ce qui n'intéresse pas nos dogmes sacrés ». Il variera indéfiniment cette précaution oratoire qui prendra toutes les formes de l'ironie.

Son introduction n'est, dans la forêt des superstitions et des emblèmes religieux, qu'un long abatage par où il atteint la nation juive, éternel objet de sa détestation. Tout est prodige dans son histoire, et surtout les atrocités. Cependant les atrocités seules lui appartiennent, car, fables et coutumes, elle a tout pris aux autres. « Elle se vante elle-même d'être sortie de l'Égypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Égyptiens ; elle se fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance dans les villages et dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose

« étaler une haine irréconciliable contre toutes les nations ; elle se révolte contre tous ses maîtres. Toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur et insolente dans la prospérité : voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs et des Romains qui purent lire leurs livres. Mais, aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie, ils ont été les hérauts de la Providence. »

Voltaire ne lâchera plus la Bible et les Juifs. C'est bien inutilement qu'on ira chercher dans ses cinquante in-octavo deux ou trois cents lignes où il leur manifeste quelque bienveillance. Pendant plus de vingt ans il s'est acharné sur les contradictions, les invraisemblances, les férociétés, les horreurs de l'Ancien Testament. Du badinage à l'invective, il a épuisé contre eux toutes les ressources de son éloquence sarcastique. Il n'y a pas de fourberie dont il ne les croie capables, pas de crimes dont il ne les accuse. Pourquoi insère-t-il dans son *Dictionnaire philosophique* un article sur les anthropophages ? Pour essayer de prouver qu'ils ont mangé de la chair humaine. On n'en saurait douter « car c'est la seule chose qui eut manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre ». Il va jusqu'à justifier les persécutions dont ils furent les victimes : « On sait comment ils se révoltèrent contre les Romains et comme Titus et ensuite Adrien les firent tous vendre au marché au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger. Ils essayèrent un sort encore plus funeste sous les empereurs Trajan et Adrien, et ils le méritèrent. » Quand il nous parlera de Marie Tu-

dor, sombre et tranquille dans ses barbaries, qui livra huit cents personnes aux flammes pendant son règne et toutes pour cause de dissentiments religieux, ils s'indigneront « qu'on laisse aux juifs l'exercice de leur loi, qu'on leur donne des privilèges et que les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui diffèrent d'eux sur quelques articles. » Ce n'est point qu'il approuve tous les cruels traitements qu'on leur a fait souffrir ; mais il y trouve des excuses. « Il leur fut ordonné d'avoir les nations ennemies à leur horreur... Ils appelaient les nations vingt à trente bourgades, leurs voisines, qu'ils voulaient exterminer, et ils crurent qu'il fallait n'avoir rien de commun avec elles. Quand leurs yeux furent un peu ouverts par d'autres nations victorieuses, qui leur apprirent que le monde était plus grand qu'ils ne croyaient, ils se trouvèrent, par leur loi même, ennemis naturels de ces nations, et enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer ; leur superstition augmenta avec leurs malheurs... Ils gardèrent tous leurs usages qui sont précisément le contraire des usages sociables ; ils furent donc, avec raison, traités comme une nation opposée en tout aux autres, les servant par avarice, les détestant par fanatisme, se faisant de l'usure un devoir sacré. Et ce sont nos pères ¹ ! »

Cette haine des Juifs est, si j'ose dire, la haine théologique de Voltaire. Il ne leur pardonne pas le christianisme issu d'eux et l'intolérance dont ils l'ont in-

1. *Essai sur les mœurs*, chap. ciii. Dans combien d'écrits de Voltaire retrouvera-t-on le même réquisitoire ? Voyez, entre autres, le *Sermon des Cinquante*

cté. En les attaquant, il attaque les fondations de la religion chrétienne comme il tâchera d'en ruiner le subassement en attaquant la papauté et le dôme en attaquant les Jésuites. Les Juifs lui sont toujours présents à sa pensée quand il juge les autres religions. Il cesse d'admirer la Chine qu'il ne connaît pourtant que par les missionnaires et qu'il ne voit qu'à travers Confucius : « Confucius n'est point prophète; il ne se dit point inspiré; il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage : aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère et en même temps aussi humaine que celle d'Épictète. » Il a raison de décharger les Chinois du reproche d'athéisme. Cependant les superstitions pullulent chez eux. Mais « les sectes y sont tolérées pour l'usage du vulgaire comme des aliments grossiers faits pour le nourrir, tandis que les magistrats et les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure : il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. » Voltaire s'accommoderait volontiers d'un régime où le christianisme serait réservé à la maille et où l'Église laisserait les philosophes parfaitement tranquilles. C'est l'idée que Renan émettra dans les dernières pages de sa *Réforme intellectuelle et morale*. Il proteste contre l'accusation de volupté qui pèse sur le mahométisme. Comment peut-on traiter de voluptueuse une religion qui réduisait à quatre le nombre des femmes qu'un homme pouvait prendre, quand David en avait dix-huit, Salomon sept cents et trois cents concubines et que ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes ? C'est la religion juive

qui est voluptueuse, non celle de Mahomet. Et il y
entre elles une bien autre différence : « Le législateur
« des musulmans, homme puissant et terrible, établit
« ses dogmes par son courage et ses armes : cependant
« dant sa religion devint indulgente et tolérante.
« L'instituteur divin du christianisme, vivant dans
« l'humilité et dans la paix, prêcha le pardon des offenses
« trages ; et sa sainte et douce religion est devenue
« par nos fureurs la plus intolérante de toutes et
« plus barbare. »

Mais les chrétiens ont été persécutés. L'Église a fait
ses premiers pas dans le sang des martyrs. N'exagérons rien. Ils ne l'ont pas été autant qu'ils le prétendent, ou, quand ils l'ont été, c'était la faute des Juifs qui les dénonçaient et les chargeaient de crimes abominables, avec « la rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de
« leur communion ». Du reste, le martyr n'est point un témoignage de vérité, car bien des hommes ont souffert la persécution pour des Évangiles apocryphes.
« Jésus-Christ ayant permis que de faux évangiles
« mêlassent aux véritables dès le commencement du
« christianisme ». Et puis les persécutés n'avaient souvent qu'à s'en prendre à eux-mêmes. « On ne peut
« se dissimuler les fraudes pieuses que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion sainte qui
« n'avait pas besoin de cet appui honteux. » Enfin ces chrétiens, qui se plaignaient si fort d'avoir été martyrisés, dès que leur religion fut sur le trône, se livrèrent aux représailles et à toutes les fureurs de l'intolérance. Comparez Charlemagne, le plus ambitieux le plus politique, le plus guerrier de son siècle, et

us massacreur, à son contemporain le célèbre calife aron-Al-Raschild qui l'égalait en gloire comme en naissance, et dites de quel côté sont la justice, la science, l'humanité.

Et de quel côté fut la modération, si ce n'est du côté des musulmans, lorsque les Croisades firent de l'Orient le tombeau de plus de deux millions d'hommes ? « Jamais l'antiquité n'avait vu de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine ¹. » Et en ce même temps, les princes et les barons chrétiens baignaient de sang le royaume de Naples, la Grèce, la Syrie et l'Égypte, « l'Asie était saccagée par les Tartares de Gengis Khan : presque tout notre hémisphère souffrait à la fois. » L'histoire des grands événements de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes. Nous errons dans un chaos d'imbécillités, d'aberrations et de forfaits. « Il n'est point de siècle que l'ambition des séculiers et des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs. » Au xvi^e siècle la vraie philosophie commence à luire. Mais la Réforme éclate. « Un petit intérêt de moines, dans un coin de la Saxe, produit

. Il est assez plaisant que Voltaire, vers la fin de sa vie, ait prêché une Croisade contre les Turcs, par enthousiasme pour la politique de Catherine II, qu'il appelait sa Catau. En 1770 il supposait un Poème de Jean Plokof, conseiller de Holstein, dont il donnait la traduction. Aux armes, princes et républiques, chrétiens si longtemps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus ! Aux armes contre les ennemis de l'Europe ! Les usurpateurs du trône des Constantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine : ils vous crient, en tombant sous le fer victorieux des Russes : « Venez, achevez de nous exterminer ! » etc...

« plus de cent ans de discordes, de fureurs et d'infortunes chez trente nations. »

Il est incontestable que l'*Essai sur les mœurs* n'est qu'un long réquisitoire contre le Christianisme. Dans tous les fléaux qui se sont abattus sur l'homme, le pire est l'intolérance religieuse dont nous sommes redevables au judaïsme. Accordons à Voltaire que la religion chrétienne a introduit dans le monde un esprit dogmatique inconnu des autres religions. Comment ne voit-il pas que cet esprit d'ardente conviction et de prosélytisme en a fait la grandeur, qu'il a suscité d'incroyables énergies et qu'il a donné aux choses de l'âme une valeur jusque là insoupçonnée ? Estimerait-il que nous l'avons trop chèrement payé ? On lui répondrait que, si la religion a servi très souvent de couverture à l'ambition, à la cupidité, à la cruauté, à toutes les passions humaines, les hommes ne l'auraient pas attendue pour s'égorger et qu'ils ont beaucoup d'autres prétextes à leur disposition. Le Christianisme est innocent des guerres médiques, des guerres puniques, des ravages de l'Asie, des carnages qui ont ensanglanté pendant des siècles l'empire japonais. On prolongerait indéfiniment l'énumération des atrocités, dont aucune responsabilité ne retombe sur la religion. Sa thèse a rendu Voltaire aveugle aux beautés de la Bible, je ne dis pas aux beautés littéraires, qu'il a quelquefois senties, mais aux beautés morales¹. Il s'est évertué à ridiculiser un livre qu

1. Dans son compte rendu des *Discours Académiques sur la poésie sacrée des Hébreux*, prononcés à Oxford par M. R. Lowth, il a bien parlé de l'imagination forte et hardie des poètes juifs, de la peinture des mœurs des premiers âges que nous offre le *Pentateuque*, de la majesté des pensées et de la grandeur eschylienne des prophètes (Articles extraits de la *Gazette Littéraire*, 30 sept. 1764.)

contribué plus qu'aucun autre à inculquer aux âmes le sentiment de leur dignité et la conscience de leur égalité devant Dieu, qui leur a ouvert une poésie mancipatrice où elles échappaient aux misères du monde, et qui, dans ces misères imméritées, les a soutenues, à la voix des prophètes, par la promesse d'une justice divine. Il n'a pas fait attention que plus il avilissait les juifs et bafouait la Bible, plus la révolution chrétienne nous paraîtrait incompréhensible. L'explication par la sottise humaine d'une part et l'intérêt politique de l'autre, est d'une pitoyable mesquinerie.

Non seulement cette thèse l'empêchait de comprendre le Moyen Age, mais elle le détournait de chercher un sens et des lois aux révolutions de l'histoire, et, en substituant l'action du hasard à celle de la Providence, elle l'amenait à faire dépendre les plus grands événements des plus petites causes. Les Croisades sont dues à un pèlerin d'Amiens qui n'avait d'autre nom que Coucou piètre, Pierre Lhermitte. Aussi ce Pierre Lhermitte a-t-il le don de l'exaspérer. Il marchait en sandales et ceint d'une corde, à la tête de l'armée : nouveau genre de vanité ! » La réforme est due à la jalousie des Augustins et des Dominicains allemands. Une paire de gants que la duchesse de Malborough refuse à la reine change la politique anglaise et la face de l'Europe¹. Voltaire ne s'aperçoit pas qu'il raisonne ici comme le vulgaire et comme les vaudevillistes. Ce sera la théorie du verre d'eau de Scribe que l'on peut formuler ainsi : « Vous renversez un verre d'eau et le feu prend aux quatre

1. *Siècle de Louis XIV*, chap. xxii.

coins de la ville. » Il est vrai que Voltaire aurait pu s'abriter sous l'autorité de Pascal qui avait attaché une importance démesurée au nez de Cléopâtre. Mais du moins, dans la pensée de Pascal, la longueur de ce nez avait été déterminée par Dieu ; et il importait peu que de faibles ressorts parussent diriger les affaires de ce monde, si derrière ces ressorts on entrevoyait la main toute-puissante. Voltaire ne l'entrevoit pas. Il ne compromet point la Providence dans ce ramas d'iniquités et de démenes qui compose l'histoire de l'humanité. Et pourtant il croit au progrès. Qu'on se reporte aux temps d'autrefois et qu'on se plaigne, si on l'ose ! *Oh le bon temps que ce siècle de fer !* Mais d'où vient le progrès ? A quelle cause attribuer l'accroissement du bien-être, l'adoucissement des mœurs ? Voltaire n'hésite pas : aux rois, aux grands souverains qui encourageaient les hommes de génie et qui les consultaient, aux Alexandre, aux Auguste, aux Médicis, aux Louis XIV. Dans son histoire, Dieu abdique entre les mains de ces monarques dont la naissance n'est cependant que l'effet d'un hasard. Nous aurions tort d'être très rassurés sur l'avenir.

Toutes ces réserves faites, l'*Essai sur les mœurs* n'est pas moins une des œuvres historiques les plus captivantes. Elle nous semblerait même merveilleuse si nous la comparions aux livres d'histoire qu'on lisait à cette époque, comme celui du père Daniel dont aucun de nous aujourd'hui, à quelque opinion qu'il appartînt, ne pourrait soutenir le plat assemblage d'assertions sans preuves et de niaiseries¹. E

1. Lisez les *Remarques autographes* de Voltaire en marge d'un livre anonyme du Père Daniel, intitulé *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézerai*.

que de nouveautés ! L'intelligence de Voltaire supplée à la faiblesse de sa philosophie et perce en tous sens à travers ses partis pris les plus injustes. La somme de ses connaissances est prodigieuse et prodigieuse l'étendue de ses investigations. Il se meut dans les questions les plus compliquées avec une agilité étincelante. Il court et ne nous donne jamais l'impression de l'essoufflement. Deux pages lui suffisent pour nous débrouiller le procès des Templiers. Ses résumés sont aussi vivants que des tableaux et n'ont pourtant rien de pictural. Toujours clair, toujours alerte et rapide, c'est la précision même dans l'ubiquité. Il semble que tout son ouvrage ait été écrit aux heures les plus lucides du matin. Les erreurs où l'entraîne sa passion ne sont point de celles qui découragent ou rebutent l'attention : elles la stimulent. Qui pouvait empêcher le sens commun, insurgé contre la foi, de dénoncer dans la Bible ce qui l'offensait ou lui paraissait indigne de croyance ? Il l'a fait, et il a obligé les exégètes de répondre aux rationalistes. Sa critique des persécutions aux premiers temps du Christianisme, toute partielle qu'elle fût, a su distinguer le principe de la politique romaine qui, pendant très longtemps, n'a point discerné les chrétiens des juifs et a vu dans les uns et dans les autres, non des ennemis religieux, mais seulement les plus dangereux adversaires de l'ordre romain¹. Sa critique des Croisades n'est pas plus sévère que celle de l'abbé Fleury, cher à Bossuet, dont les *Discours sur l'Histoire ecclésiastique* ne trouvent « ni solidité ni justesse de raisonnement » dans les prédications « qui ne cessaient de les représenter

1. Voir le livre de BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'Intolérance religieuse et la Politique* (Flammarion).

comme l'affaire de Dieu ». Je ne le louerai point d'avoir loué saint Louis, car ce serait admettre implicitement qu'il aurait pu le méconnaître. Mais il est permis d'être de son avis, qui est aussi celui de Joinville, quand il blâme ses pieuses expéditions et qu'il écrit : « On gémit que la France ait été si malheureuse par ses vertus mêmes qui devaient faire le bonheur du monde. » S'il n'a pas compris qu'il était aussi nécessaire pour un état social, fondé sur la religion, de réprimer les hérésies, innocentes à leur origine, terriblement subversives dans leurs conséquences, que pour n'importe quelle société civile de se défendre contre l'anarchie ; si les petites causes occasionnelles des grands mouvements, comme celui de la Réforme, lui en ont caché les causes plus profondes et plus honorables, c'est que Voltaire, quand il croit n'obéir qu'à la raison, se laisse mener par le sentiment, et que le sentiment qui le domine est un sentiment d'humanité. La vie humaine lui paraît d'un si haut prix qu'il est toujours tenté de rabaisser tout ce qui en a causé un terrible gaspillage. Nous y sommes trompés parce que chez lui, devant les horreurs accumulées de l'histoire, l'esprit s'indigne encore plus que le cœur ne se soulève. Mais cette humanité, si rare dans les historiens qui l'ont précédé, l'anime, l'excite, et quelquefois l'enfièvre, d'un bout à l'autre de son ouvrage. Il me semble y entendre souvent comme l'écho du vers fameux : *Le cri des malheureux ne me fait pas plaisir*. Espérons qu'il ne fait plaisir à personne.

Il se montre aussi très humain dans sa curiosité des peuples les plus étranges. Ce n'est pas le pittoresque qu'il recherche en eux, c'est-à-dire ce qui les

éloigne encore de nous : ce sont les qualités morales et sociales qui les rapprochent, qui les rendent nos égaux, qui mériteraient même quelquefois que nous les prissions pour modèles. « Il est temps, dit-il, que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes et d'insulter toutes les nations. » Nous les traitons de païennes ; étonnons-nous qu'elles nous appellent idolâtres ! « Les cérémonies sont partout différentes ; la vertu est partout la même : c'est qu'elle vient de Dieu ; le reste est des hommes. » Pourquoi a-t-on dit que les Japonais étaient *nos antipodes en morale* ? « Il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. » Si Voltaire a surfait les Indiens, s'il a exalté les Chinois, la faute en est un peu aux missionnaires toujours portés à embellir ou à idéaliser l'objet de leurs travaux et la cause même de leurs souffrances. Il se fût épargné un bon nombre d'erreurs s'il avait lu plus attentivement les *Lettres édifiantes* et les récits des voyageurs et surtout s'il avait été moins préoccupé d'y trouver des confirmations à ses théories¹. Mais il s'est efforcé d'abaisser les barrières d'incompréhension qui nous ont si longtemps séparés des peuples lointains, qui nous en séparent encore. Et on doit lui en tenir compte.

Son humanité se manifeste également par le nouveau tour qu'il donnait à la science historique : « Je voudrais découvrir quelle était alors la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés, plutôt que de

1. C'est très sensible dans son chapitre cXLII *Du Japon*, où il n'emprunte à Kœmpfer « ce véridique et savant voyageur » — il a raison de le nommer ainsi — que des détails qui semblent lui permettre d'assurer que chez les Japonais il y a entre les ecclésiastiques et les séculiers « un mépris et une haine réciproques, comme partout ailleurs ».

« répéter tant de malheurs et tant de combats, fu-
« nestes objets de l'histoire et lieux communs de la
« méchanceté humaine. » Malheureusement il eût fallu
pour cela une âme plus simple, une imagination plus
forte, une intelligence plus sympathique. Voltaire
n'était pas de ceux qui peuvent s'oublier au point
d'épouser les sentiments et les soucis d'un bourgeois
du Moyen Age, d'un clerc, d'un bâtisseur de cathé-
drale ou d'un moine. Il est aussi incapable d'entrer
dans l'état d'esprit d'un huguenot ou d'un ligueur
que dans ce qu'il appelle « la noble démente de la
chevalerie ». Il écrira tranquillement dans son *Dic-
tionnaire Philosophique* : « C'était en 1611, c'était
« dans le temps où la plupart de nos provinciaux
« n'étaient pas fort au-dessus des Caraïbes et des
« Nègres ¹. » S'il voyait surgir des sillons ce Jacques
dont l'aspect étreignait le cœur filial de Michelet, il se
détournerait de lui comme d'un être stupide, et pres-
serait le pas. Son *Essai sur les mœurs* n'en fondait
pas moins l'histoire de la civilisation; et je comprends
que plus d'un contemporain ait jugé l'ouvrage suscep-
tible de faire germer en nous des principes de justice
et de bienfaisance.

On le sentirait mieux si son émotion intellectuelle
ne se traduisait par une perpétuelle ironie qui semble
le placer au-dessus de ce qu'il raconte et qui nous
produit le même effet que si nous traversions
des ruines et des plaines de misère aux sons légers
d'une petite flûte moqueuse. Il remarquera par
exemple que « l'Église romaine a toujours eu cet avan-
tage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on

1. Article *Enchantement*,

donne à la naissance ¹. » Et à propos de Jean XXII, fils d'un savetier : « Ce pape, dira-t-il, est encore un « grand exemple de ce que peut le simple mérite dans « l'Église, car il faut sans doute en avoir beaucoup « pour parvenir de la profession de savetier au rang « dans lequel on se fait baiser les pieds ². » Théodose fait massacrer quinze cents citoyens à Thessalonique. Saint Ambroise lui refusa l'entrée de l'église ; et Théodose s'abstint d'y entrer pendant huit mois : « Est-ce « une satisfaction, demande Voltaire, pour le forfait « le plus horrible dont jamais un souverain se soit « souillé, d'être huit mois sans entendre la grand' « messe ? » Il ne craindra pas d'interrompre le cours rapide de son histoire pour nous conter le miracle d'un cabaretier chrétien saint Théodote et des sept vierges chrétiennes d'Ancyre qui avaient environ soixante-douze ans chacune, — ou les mésaventures des cinq compagnons de saint François d'Assise, — ou les apparitions de la Mère de Dieu chez les Dominicains de Berne — ou les extravagances du Juif Sabatei Lévi qui se fit passer pour le Messie au xvii^e siècle et se convertit au mahométisme : ces petits récits, très longs si on les compare à ceux des événements les plus pathétiques, sont manifestement d'un homme qui s'amuse, et nous lui en voulons de prendre le

1. Dans ses polémiques il oubliera complètement de ressembler à l'Église : s'il s'indigne que des historiens aient osé reprocher à Dioclétien son origine paysanne, il ne manquera pas de rappeler, chaque fois qu'il les attaquera, à J.-B. Rousseau qu'il est le fils d'un cordonnier, à l'évêque Biort qu'il est le fils d'un maçon (ce qui était une erreur), à Jacques Nonotte qu'il était le fils d'un fendeur de bois et crocheteur, etc., etc.

2. Voltaire se trompe. Jacques d'Euse, élu sous le nom de Jean XXII, était né d'une riche famille bourgeoise de Cahors. (*Les Papes d'Avignon*, G. MOLLAT.)

temps de s'amuser dans une histoire qui n'est à ses yeux qu'une chaîne interminable de crimes et de douleurs.

Mais cette ironie s'élève parfois jusqu'à l'éloquence, comme celle de Pascal ou de Tacite. Seulement les vivacités d'expression, les raccourcis, la profondeur des sous-entendus, ne ressortent pas plus de la trame en apparence si unie et si simple de son style que du style de Racine. Il n'insiste jamais, et, si brillant que soit le mot, on ne sent jamais l'effort de la monture. Il nous glissera en passant que les mystiques sont « les alchimistes de la religion ». Il écrira : « Les princes, « en qui la religion n'est presque jamais que leur « intérêt, se résolvent rarement au martyre. » Il dira de Richelieu malade à Tarascon : « Il avait perdu toute « la faveur du roi et ne conservait que l'avantage « d'être nécessaire. » Il me semble difficile d'enfermer plus de substance en moins de mots, et sans attirer brusquement l'attention.

Son pittoresque est de la même qualité discrète et forte. Voyez Richelieu conduisant vers l'échafaud le traître Cinq-Mars : « Le cardinal déploya dans sa « vengeance, autorisée de la justice, toute sa rigueur « hautaine. On le vit traîner le grand écuyer à sa suite, « de Tarascon à Lyon, sur le Rhône, dans un bateau « attaché au sien, frappé lui-même à mort et triomphant de celui qui allait mourir par le dernier supplice. » Il nous décrit les funérailles magnifiques de Cromwell : « On choisit pour modèle les solennités « pratiquées à la mort du roi d'Espagne, Philippe II. « Il est à remarquer qu'on avait représenté Philippe II en purgatoire pendant deux mois, dans « un appartement tendu en noir, éclairé de peu de

« flambeaux, et qu'ensuite on l'avait représenté dans
« le ciel, le corps sur un lit brillant d'or, dans une
« salle tendue de même, éclairée de cinq cents flam-
« beaux, dont la lumière, renvoyée par des plaques
« d'argent, égalait l'éclat du soleil. Tout cela fut pra-
« tiqué pour Olivier Cromwel : on le vit sur son lit
« de parade, la couronne en tête et un sceptre d'or à
« la main. » Et voici l'ironie, mais à peine percep-
tible : « Le peuple ne fit nulle attention ni à cette
« imitation d'une pompe catholique, ni à la profusion.
« Le cadavre embaumé, que Charles II fit exhumer
« depuis et porter au gibet, fut enterré dans le tom-
« beau des rois. »

Mais il n'a recours à ces détails colorés que lorsqu'ils ne sont peut-être pas inutiles *pour faire connaître l'esprit humain*, comme il le dit en parlant de Charles d'Autriche, qui, quelques mois avant sa mort, fit ouvrir à l'Escorial les tombeaux de son père, de sa mère et de sa première femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. « Il baisa ce qui restait de ces cadavres, soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devrait être porté dans la sienne ¹. » Enfin il est capable de dresser devant nous, dans une seule petite phrase, la physionomie d'un peuple. Aucun romantique n'a su rendre aussi brièvement le caractère du peuple espagnol au temps de l'Inquisition. « Tout le monde jouait

1. *Siècle de Louis XIV*, chap. xvii.

« de la guitare : la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. »

Au sortir de ce tunnel d'horreurs et de sottises que représente l'*Essai sur les mœurs*, coupé, çà et là, de quelques prises d'air, Voltaire respire en arrivant au *Siècle de Louis XIV*. Comme dans son conte intitulé *Éloge historique de la Raison*, il nous semble entendre la Raison dire à la Vérité : « Ma fille, voici, je crois, notre règne qui pourrait bien commencer à advenir après notre longue prison. » Le *Siècle de Louis XIV*, retouché, modifié pendant vingt ans, est le plus beau monument qu'il ait élevé. On en a blâmé la composition : d'abord les grands événements politiques et militaires ; puis les particularités et les anecdotes du règne ; puis le gouvernement intérieur ; puis le tableau des Sciences, des Lettres et des Arts ; enfin les affaires ecclésiastiques : le gallicanisme, le protestantisme, le jansénisme, le quiétisme et l'histoire des missions en Chine. Elle morcelle le déroulement du grand règne ; elle oblige notre attention à un va-et-vient continu. Nous sommes habitués à des compositions plus synthétiques. Voltaire n'a pas essayé de réaliser l'unité vivante. Mais si peu d'historiens y ont réussi qu'on peut défendre cette méthode qui a du moins l'avantage d'être très claire. Elle en avait un autre aux yeux de Voltaire : celui de faire rentrer le *Siècle de Louis XIV* dans l'*Essai sur les mœurs* et d'amorcer le *Précis du siècle de Louis XV*.

Après les troubles de la minorité du roi et l'impardonnable, la criminelle folie de la Fronde, toute la première partie de l'ouvrage est d'une grandeur et d'un intérêt vraiment extraordinaires. L'ironie s'est

ue ; l'écrivain, sans rien perdre de sa rapidité, avec une plénitude de gravité simple qu'il a rarement atteinte, expose, sous nos regards, dans un ordre et une lumière admirables, nos victoires et nos conquêtes, les menaces de l'Europe liguée contre nous, les revers de la fortune, les revers, les humiliations et, au moment où l'on pourrait désespérer, le rétablissement de nos affaires sur le champ de bataille de Denain et par la paix d'Utrecht. Derrière ce déploiement extérieur de nos armées et de notre diplomatie, nous pénétrons à sa suite dans la connaissance de la cour, dans la familiarité des personnages. Les chapitres consacrés aux divertissements, aux galanteries, à la vie de société, ont l'éclat des plus belles chroniques et le charme intime des Mémoires. Mais, à travers cette magnificence et ces plaisirs, nous sommes conduits au foyer central d'où partent tant de rayons. C'est le cabinet du roi qui donne l'exemple du devoir par son application et par son assiduité aux conseils de ses ministres. Nous touchons aux ressorts du gouvernement intérieur, à la justice, au commerce, aux finances. Nous admirons l'œuvre de Colbert ; et il nous plaît de relever des notes comme celles-ci qui réfutent par avance tant d'erreurs et qui contredisent aussi les *lettres philosophiques* : « Il n'y a guère de royaume de l'univers où le cultivateur, le fermier, soit plus à son aise que dans quelques provinces de la France ; et l'Angleterre seule peut lui disputer cet avantage. » Une aussi ferme administration fait d'une nation turbulente un peuple paisible « qui n'est dangereux qu'à ses ennemis » et où l'on s'aperçoit « jusque dans le fond d'une boutique que la politesse a gagné toutes les conditions ». Aussi ce siècle voit-il

naître une révolution dans l'esprit humain. Les sciences et les arts en étendent la gloire sur le monde entier ; et Voltaire dénombre les talents et les génies qui l'ont illustré avec un bonheur d'expression, une justesse concise qu'aucun critique n'a jamais dépassés. Le portrait de Louis XIV ne s'étale nulle part, mais la personne du roi est partout, ne séparant jamais sa propre gloire des intérêts de la France, zélée pour le bien public, parfaitement noble, attentive à tout ce qui peut rehausser le prestige du pays, accessible à tout citoyen qui présente un projet ou une requête grande dans la prospérité, plus grande encore dans le malheur. Si ses ministres l'ont secondé, *on lui doit l'arrangement général*. « Il me semble, dit Voltaire, « qu'on ne peut guère voir tous ces travaux et tous ces efforts sans quelque reconnaissance... Quoi qu'il ait été trop loué pendant sa vie, il mérita de l'être à jamais. » Je ne connais pas un plus bel éloge de la monarchie absolue.

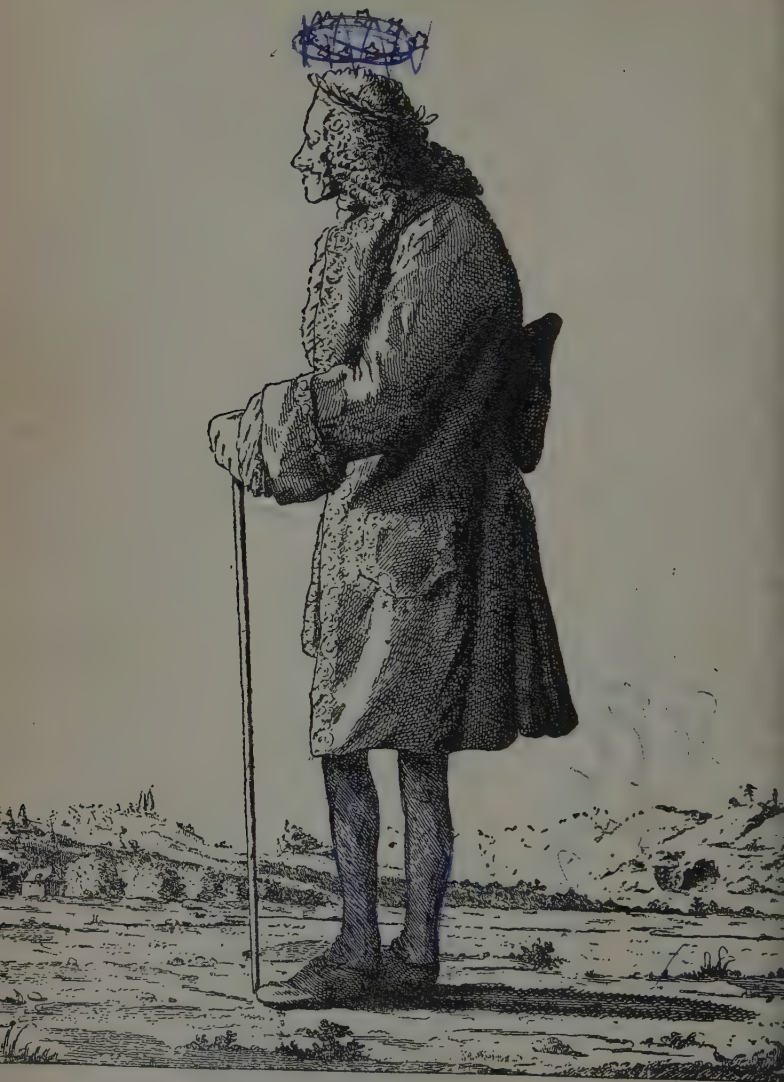
Mais, — et c'est ici que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* reparait avec ses tendances combatives et ses armes favorites, — l'esprit de superstition et d'intolérance, qui subsistait encore, a compromis et même « détruit en partie les chefs-d'œuvre que la raison humaine produisait alors ». Il est très regrettable que le gallicanisme n'ait pas abouti à une rupture définitive avec Rome. Et les quatre derniers chapitres, où il traite des querelles religieuses, sont, écrit-il à d'Argens, « l'histoire des fous ». Voltaire termine sa revue du *Siècle de Louis XIV* par une visite aux Petites-Maisons où il enferme Calvinistes, Jansénistes, Jésuites, Quiétistes et Missionnaires. Ce sera le rôle du XVIII^e siècle d'en mettre la clef sous la porte quand la

aine philosophie en aura guéri les pensionnaires. Non certes qu'on ne rencontre dans cette fin de son ouvrage, particulièrement sur la décadence du jansénisme et sur la disgrâce de Fénelon, de fortes pages solidement documentées. Mais il juge de ces querelles d'homme qui ne conçoit pas que l'âme humaine ait pu y aventurer la moindre parcelle de dignité. Comme le calvinisme, le jansénisme ne lui paraît qu'une vaine dispute de mots. « Il serait très utile, dit-il, à ceux qui sont entêtés de toutes ces disputes, de jeter les yeux sur l'histoire générale du monde, car, en observant tant de nations, tant de mœurs, tant de religions différentes, on voit le peu de figure que font sur la terre un Moliniste et un Janséniste. » A ce compte, nous faisons tous peu de figure dans l'immensité des choses, même un Encyclopédiste, même le divin Locke, même Voltaire. Et, si l'on doit « rougir de sa présomption pour un parti qui se perd dans la foule et dans cette immensité », que Voltaire ne rougissait-il de sa présomption contre Desfontaines ou Fréron ? Il s'égaie sur les cérémonies chinoises et sur l'expulsion des Jésuites par le meilleur et le plus grand des empereurs de Chine, sans avoir l'air de se douter que leur échec retardé de presque deux siècles l'ouverture de ce mystérieux continent aux influences européennes.

Les idées neuves, quoi qu'on en ait dit, et les idées fortes abondent dans ces vastes ouvrages. Ajoutons, en ce qui concerne le *Siècle de Louis XIV*, aux mérites déjà signalés celui d'avoir réagi contre l'injustice que les contemporains étaient en train de commettre à l'égard du Grand Roi. Cette injustice, combien d'historiens modernes l'ont commise après eux ! La bataille que Voltaire gagna est toujours à recom-

mencer ¹. Mais tant de qualités et des qualités si rares ont été compromises par son préjugé antireligieux. Il a eu le courage, et il en faut aux historiens ; il n'a pas eu la sympathie qui leur est aussi nécessaire et qui donnera aux Romantiques l'air d'avoir inventé l'histoire. Quelque mal que Voltaire ait fait à la religion, sa méconnaissance de la religion et des problèmes religieux en aura fait plus encore à son œuvre d'historien.

1. On sait avec quel éclat Louis Bertrand vient de la livrer.



L'HOMME UNIQUE A TOUT AGE

VII

LES ROMANS DE VOLTAIRE

Voltaire a été philosophe dans le roman comme dans l'histoire. Il n'a pas créé le roman philosophique ; mais il en a donné des modèles qu'on désespère d'égaliser. Ce genre tient à la fois de l'apologue, du conte de fées, du récit d'aventures, et des formes les plus variées de la satire. La fantaisie y règne en souveraine absolue. Celui qui le traite dispose d'un pouvoir illimité. Il est réaliste ou fantastique ou les deux ensemble, selon son bon plaisir. C'est l'idée qui mène tout, à pied sur le dos d'une chimère. Il nous promènera dans des mondes imaginaires s'il le veut. Les animaux parlent à son gré, comme chez les fabulistes. Les hippogriffes nous transporteront en quelques instants d'un bout de la terre à l'autre. Il confondra les époques et les pays. Des voyageurs partis de l'antique Babylone erreront sur les rivages de la moderne Angleterre. Les autres viendront en droiture d'un féerique Eldorado aux maisons de jeu du Palais-Royal. Mais il faut que nous le suivions, et peut-être est-il plus difficile de se faire suivre dans l'irréel qu'à travers la réalité. Ses personnages seront simples. Trop de complexité nous gênerait. Ils ne représentent qu'une tendance de notre esprit, un aspect de notre intelligence, une qualité isolée, un travers, une attitude. Cependant il est néces-

saire qu'ils aient assez de substance humaine pour incarner ce qu'ils représentent.

Parmi toutes les qualités intellectuelles que ce genre réclame, je n'en vois pas une qui manque à Voltaire. Sa fantaisie, lestée de bon sens, est à la fois mesurée dans son vol et audacieuse dans son parcours. Je ne connais pas de conteur qui se faufile avec plus d'agilité au milieu des événements, ni qui soit plus habile à se débarrasser de l'accessoire et à ne retenir que l'indispensable. Il n'a pas l'imagination forte : il n'est point de ceux qui créent des Panurge et des Tartufe. Il ne va jamais jusqu'à la grande peinture : il s'arrête à la silhouette, au croquis, à la fine caricature, à la pochade. Mais il y est inimitable. La vie qui sort de lui est une vie menue et grêle ; mais c'est de la vie. Ses personnages ne sont pas à la taille humaine ; mais comme les Lilliputiens de Swift, ils font les gestes, ils nourrissent les passions des hommes. Ils sont nés au fond de son encrier : il les a vus en soulever le couvercle, se culbuter sur sa table, grimper sur son lit, courir sur ses fauteuils, courir dans les rayons de sa bibliothèque, se poursuivre par toute sa chambre. Il s'est amusé de leurs ébats, les a costumés, leur a forgé de petites armes méchantes ; puis il a ouvert sa fenêtre, les a lâchés sur la rose des vents. Et tous ces gnomes, tous ces lutins, tous ces djinns se sont répandus dans le monde, s'accrochant aux clochers des églises, pénétrant dans les salons, s'insinuant dans les cours, dans les parlements, entrant partout « un arc et une flèche dans les mains et un carquois sur le dos » comme les guerriers de Lilliput, et capables, comme eux, de vous ligoter un géant des pieds à la tête.

Les romans de Voltaire nous présentent presque

outes les variétés du roman philosophique. Il part du monde oriental qui met à la disposition du conteur une famille de Génies empressés de servir ses caprices et les ressources d'une civilisation où, sans distinction de noblesse, sans autre supériorité que celle des emplois, on voit souvent un savetier nommé vizir pour prix d'un bon mot. *La Vision de Babouc, Zadig, le Blanc et le Noir, le Crocheteur borgne*, sont comme des chapitres détachés des *Mille et une nuits* et arrangés par un humoriste. A côté de pures allégories — *l'Éloge historique de la raison, l'Aventure de la Mémoire*, — et de simples apologues — *l'Histoire d'un bon Bramin, les Deux consolés* — la nouvelle de *Così Sancta*, où une femme, qui a causé par sa vertu la mort de celui qu'elle aimait, est un jour canonisée pour avoir fait trois infidélités à son mari, semble sortir du *Décameron*, mais dégagée de toute l'éloquence cicéronienne de Boccace ; et le petit récit moral de *Jeannot et Colin*, que jadis nous apprenions dans les classes de grammaire, unit à la simplicité d'un faiseur d'images d'Épinal la malice d'un grand artiste. Dans *Microgégas*, la plume de Voltaire s'amuse en marge du *Gulliver* ou du *Voyage aux États de la Lune* de notre tyrano. Mais *la Princesse de Babylone*, la belle Fortosante qui court après son cher Amazan, s'est échappée de la fameuse bibliothèque du chevalier de la Manche, don Quichotte. Seulement les aventures de ces deux amants, qui cherchent à se joindre à travers les continents et les mers, tout en étant aussi extraordinaires que celles de leurs devanciers, sont beaucoup plus instructives et les éclairent successivement sur les progrès de la philosophie dans les pays du Nord, sur la prospérité de la Hollande, sur la politique an-

glaise, sur les contrastes de Paris, sur les étrangetés de la cour papale, et même sur les vertus de l'empire chinois, car Formosante arrive à Cambalu, capitale de cet empire, au moment où le plus sage des empereurs « avait chassé de ses États une troupe de bonzes étran-
« gers qui étaient venus de l'Occident dans l'espoir
« insensé de forcer toute la Chine à penser comme
« eux » et de « prêcher des dogmes d'intolérance chez
« la nation la plus tolérante de la terre ». Les héros de don Quichotte n'apprenaient pas de si belles choses dans leurs courses errantes et merveilleuses. *Le Taureau blanc* est d'une fantaisie débridée : le bœuf Apis, l'ânesse de Balaam, le serpent de la Bible, le poisson de Jonas et le chien de Tobie, le bouc émissaire, le corbeau et le pigeon de l'arche de Noé, réunis sous la garde de la pythonisse, composent une ménagerie des monstres et des bêtes qui sont, dit Voltaire, « un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages ». Les *Lettres d'Amabed*, ce jeune Indien de Bénarès, qui a tant à se plaindre des Jésuites, rappellent en plus vif les *Lettres persanes*. *L'Homme aux quarante écus*, *l'Histoire de Jenni* et *les Oreilles du comte de Chesterfield* ne sont guère que des dialogues sur des sujets d'économie politique, de métaphysique, de science et de morale. Du sujet de *l'Ingénu*, qui jette un Huron au milieu de notre société, d'autres romanciers eussent tiré un plus gros roman que Voltaire. D'ailleurs, il a été repris par le Chateaubriand des *Natches* dans les voyages de Chactas en France ; et M. de Curel nous en a montré les côtés tragiques dans *la Fille sauvage*. Enfin *Candide*, qui emprunte à tous ces romans, les résume tous, *Candide*, le chef-d'œuvre du genre, l'étonnant petit livre près duquel *la Rôlis-*

~~serie de la reine Pédaque paraît si laborieuse et l'Ile des Pingouins si ennuyeuse. Ces contes et ces romans ont trois pages, dix pages, cent pages ; et ceux de cent pages se lisent comme s'ils n'en avaient que dix.~~

La philosophie qui les anime n'est pas toujours la même. La fantaisie de Voltaire est allée s'assombrissant. Les premiers, *la Vision de Babouc* et *Zadig*, datent du temps où la faveur de la cour, la protection de madame de Pompadour et de d'Argenson, les invitations du roi de Prusse, l'affection de madame du Châtelet lui conseillaient l'optimisme : ils respirent l'indulgence et la bonne grâce. Nous connaissons déjà Babouc le Scythe qu'un des Génies qui président aux empires du monde, Ituriel, charge d'examiner Persépolis et de lui en rendre un compte fidèle, afin de se déterminer sur son rapport à corriger la ville ou à l'exterminer. Babouc se met en route. Il rencontre dans les plaines du Sennaar l'armée persane qui allait combattre l'armée indienne. Ni les soldats ni les officiers n'en savaient la raison. Il assiste à une bataille sanglante, à des horreurs sans nombre ; et il conclurait à la destruction d'un peuple aussi méchant s'il n'apprenait des actions de générosité, de grandeur d'âme et d'humanité qui le ravissent, et si la paix signée n'annonçait le retour de la vertu et de la fidélité sur la terre. Il entre dans Persépolis ; et ce qu'il y voit dès ses premiers pas lui répugne ou le révolte : la foule est laide et malpropre ; des temples où, au mépris de la santé publique, on enterre les morts, ressemblent à des marchés et retentissent de voix aigres, rauques, sauvages, discordantes comme celles des onagres. Mais bientôt la vue d'autres temples plus beaux, remplis d'un peuple poli et d'une musique harmonieuse, cor-

rige son impression : il admire les fontaines publiques, les statues, les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, une immense maison « où des milliers de vieux soldats « blessés et vainqueurs rendent chaque jour grâces « au Dieu des armées ». Et la destruction de Persépolis ne lui paraît plus s'imposer.

Il pénètre dans la société : la vénalité des charges, les dignités de la paix et de la guerre mises à l'encan, l'inclinent à penser que, si même Ituriel n'exterminait pas cette ville, elle périrait par sa détestable administration ; et l'institution des fermiers généraux achève de l'en convaincre. Mais il constate que des jeunes gens qui ont acheté le droit de rendre la justice la rendent en suivant les lumières de la raison, comme il a pu constater que les jeunes officiers, qui avaient acheté le droit de commander à deux mille hommes, savaient se battre héroïquement. Il fréquente des lettrés « dont chacun brigait une place de valet et une « réputation de grand homme », — ni Chamfort ni Beaumarchais ne trouveront de formule plus incisive, — « et qui se disaient en face des choses insultantes « qu'ils croyaient des traits d'esprit. » Mais il en connaît d'autres dont les entretiens sont si agréables, si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés, si conformes à la vertu, qu'il avoue n'avoir jamais rien entendu de pareil. Il visite de riches couvents où l'on fait vœu de pauvreté et dont les mages insolents ont fait vœu d'humilité. Et ces magnifiques maisons de pénitence étaient toutes acharnées les unes contre les autres. À en croire leurs apologies, elles étaient toutes nécessaires ; à en croire leurs mutuelles accusations, elles méritaient toutes d'être anéanties. Et Babouc, indigné de tant de folies, souhaita la destruction de

cette éngéance. Mais une plus longue expérience lui fit concevoir « que ces grands corps, qui semblaient en « se choquant préparer leurs communes ruines étaient « au fond des institutions salutaires ; que chaque société de mages était un frein à ses rivales ; que, si « ces émules différaient dans quelques opinions, ils « enseignaient tous la même morale ; qu'ils instruisaient le peuple et vivaient soumis aux lois... Il en « pratiqua plusieurs et vit des âmes célestes. Il apprit « même que, parmi les fous (les jansénistes) qui prétendaient faire la guerre au Grand Lama, il y avait « eu de très grands hommes. » Insensiblement il pardonnait à l'avidité du financier qui est nécessaire ; il excusait la folie de se ruiner et de se battre, qui produit d'admirables magistrats et des héros. « Mais il « lui restait bien des griefs et surtout les galanteries des dames. » Il tremblait toujours que l'une d'elles fût assassinée par son mari. Heureuse simplicité ! Il finit par se rassurer : « Sachez, lui dit une dame qui s'était « donné beaucoup de peine pour obtenir à son mari « une place avantageuse, sachez que mon mari est le « meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien « que je ne lui sacrifie, hors mon amant, et qu'il ferait « tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux « vous la faire connaître : c'est une femme charmante... » Et Babouc se sentit très capable d'oublier Ituriel pour une de ces charmantes femmes. « Il s'affectionnait à la ville dont le peuple était poli, doux « et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de « vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée. » Ituriel le comprit et résolut de laisser aller le monde, car, disait-il, « si tout n'est pas bien, tout est « passable ». Et Babouc ne fut point comme Jonas qui

s'irritait qu'on ne détruisît pas Ninive. « Mais, quand
 « on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on
 « n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à
 « l'Opéra, à la comédie, et qu'on a soupé en bonne
 « compagnie. » Que ce Voltaire au sourire reposé a
 l'indulgence gracieuse ! Reconnaissons cependant
 qu'avec cette indulgence on ne va pas très loin : on
 plaît au passant, et c'est tout. Si les Babouc et les Itu-
 riel avaient toujours pensé qu'il faut laisser aller le
monde comme il va, il y a fort à parier que le monde
fût allé de mal en pis. Et Voltaire était l'homme le
moins propre à une semblable résignation.

Zadig n'a déjà plus cette bienveillance un peu molle.
 « Je serais très fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*,
 « écrivait-il à d'Argental, qu'on veut décrier par les
 « interprétations les plus odieuses et qu'on ose accuser
 « de contenir des dogmes téméraires contre notre
 « sainte religion. » On n'avait pas tort de subodorer
dans cette histoire orientale des intentions malignes
à l'égard de l'Eglise et du clergé. Mais elles n'y domi-
naient pas ; elles n'avaient fait que s'y nicher çà et
là. Zadig est un jeune homme dont l'éducation a for-
tifié le beau naturel. Je ne demanderais pas mieux que
 de reconnaître en lui Voltaire, si Voltaire avait su
 comme lui modérer ses passions et respecter la fai-
 blesse des hommes et s'il avait été aussi pénétré de la
 vérité enseignée par Zoroastre que « l'amour-propre
 « est un ballon gonflé dont il sort des tempêtes quand
 « on lui fait une piqûre. » La connaissance des prin-
 cipes physiques de la nature a développé son ingénio-
 sité et, le cas échéant, le rend aussi habile à débrouiller
 un mystère que le plus perspicace de nos célèbres poli-
 ciers amateurs. Comme il se règle toujours sur la

raison, la fortune ne le prend jamais en défaut. Il s'égalé naturellement aux plus hauts emplois où elle le pousse, et il mérite toutes ses faveurs par la façon dont il accepte toutes ses disgrâces. Quelquefois même il semble assister aux plus folles aventures dont il est le héros très involontaire comme s'il n'en était que le témoin ironique et amusé. Il sait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose ; mais il ne peut s'empêcher d'en faire. Menacé d'être empalé par les bonzes dans l'île de Serendib, d'être esclave en Égypte, brûlé à petit feu en Arabie, étranglé à Babylone, il cherche un sens à ces jeux surprenants de la destinée et craint de ne pas en trouver. Un soir, dans un souper, il a convaincu un Égyptien, un Indien Gangaride, un Chaldéen, un Chinois, un Grec et un Celte qu'ils étaient tous du même avis ; l'Égyptien en adorant le bœuf Apis, l'Indien en se conformant aux prescriptions de Brahma, le Chaldéen en attribuant au beau poisson Oannès les bienfaits dont jouit la race humaine, le Chinois en ne croyant qu'à la raison et au ciel, deux mots qui signifient Dieu, le Grec en assurant que le chaos est le père de tout, le Celte en prétendant qu'il n'y avait que Teutates et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât. « Vous reconnaissez tous, leur a-t-il dit, un premier principe ; vous admettez tous un Être supérieur de qui la forme et la matière dépendent. » Mais cet Être supérieur s'occupe-t-il de nous ? Il faut s'en persuader comme il faut se résigner à ne rien comprendre à ses voies mystérieuses. Babouc était d'avis de laisser aller le monde comme il va. Zadig veut penser qu'il va comme il doit aller. Ce qui nous paraît un mal ne nous paraît ainsi que parce que nos regards

sont trop faibles pour percer les voiles de l'avenir, sans quoi nous en verrions sortir le bien. Mais ce n'est pas par ses seules lumières qu'il est arrivé à cette conclusion. Il continuerait d'errer dans le labyrinthe du doute si l'ange Jesrad n'était venu du ciel lui dire et lui prouver qu'« il n'y a point de hasard, que tout est « épreuve ou punition, ou récompense ou pré-
« voyance. » Zadig épousa la reine qu'il aimait ; il fut roi et adora la Providence.

Le chapitre le plus impressionnant du livre est celui de l'*Hermite*. Zadig rencontre un hermite qui lui inspire le plus grand respect, et tous deux font route ensemble vers Babylone. Ils demandent le soir l'hospitalité dans un superbe château où ils sont reçus avec une bonté dédaigneuse. Le lendemain, Zadig aperçoit dans la besace de son compagnon un bassin d'or qu'il avait volé. Vers midi, ils se présentent à la porte d'un riche avare ; et Zadig est confondu de voir l'hermite, en retour d'olives pourries, de mauvais pain et de bière gâtée, donner à ce ladre son bassin d'or. Il lui en demande l'explication : l'hermite lui répond que le maître du château, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, deviendra plus sage et que l'avare apprendra à exercer l'hospitalité. Le soir ils arrivent chez un philosophe retiré du monde qui les accueille avec une noblesse simple et charmante. Ils font un souper où l'on parle de la Providence. Leur hôte et Zadig conviennent que les choses de ce monde ne vont pas toujours au gré des plus sages ; mais l'hermite soutenait que les hommes ont tort de juger d'un tout dont ils n'aperçoivent que la plus petite partie. Ils partent avant le jour ; et, pour laisser à cet homme un témoignage de son estime et de sa reconnaissance, l'hermite

met le feu à sa maison. Zadig l'aurait battu, s'il n'avait été subjugué par son ascendant. Leur dernière nuit se passa sous le toit d'une veuve charitable qui leur fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison ; et, le lendemain, elle ordonna à son neveu, un jeune garçon « plein d'agréments et son unique espérance », de les accompagner jusqu'à un pont devenu depuis peu un dangereux passage. Sur ce pont, l'hermite saisit le garçon par les cheveux et le jette dans la rivière. « O monstre, le plus scélérat des hommes ! » s'écria Zadig. — Apprenez, lui dit l'hermite, que « sous les ruines de sa maison incendiée le maître a « trouvé un trésor immense ; apprenez que ce jeune « homme aurait assassiné sa tante dans un an et vous « dans deux. — Qui te l'a dit, barbare ? cria Zadig. » Mais il aperçut que le vieillard avait pris le visage de la jeunesse et que quatre ailes blanches couvraient son corps resplendissant de lumière. « O envoyé du ciel, ô « ange divin, s'écria Zadig en se prosternant, tu es « donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un « faible mortel à se soumettre aux ordres éternels ? » Et l'ange lui répondit : « Il n'y a point de mal dont il « ne naisse un bien. — Mais, dit Zadig, s'il n'y avait « que du bien et point de mal ? — Alors, répliqua « l'ange, cette terre serait une autre terre, l'enchaîne- « ment des événements serait un autre ordre de sa- « gesse ; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être « que dans la demeure éternelle de l'Être suprême. »

Fréron crut jouer un bon tour à Voltaire en imprimant dans son *Année littéraire*¹, à la suite de ce récit, la traduction du poème anglais d'où il était tiré, l'*Her-*

1. *Année littéraire*, 1767, t. I.

mite (*The Hermit*) du docteur Thomas Parnell. Mais ce prétendu « plagiat » n'est qu'une heureuse imitation qui a transformé l'original. Voltaire y a mis un art de préparation dont le poète anglais ne se souciait pas, une plus grande vraisemblance morale et beaucoup plus d'esprit. Dans Parnell le rôle de l'hermite est tenu par un jeune homme et le rôle de Zadig par l'hermite : ce qui est moins acceptable, car il y a peu d'apparence qu'un sage vieillard supporte que son jeune compagnon commette tant d'actions inexplicables et criminelles, tandis que le jeune homme de Voltaire subit l'autorité de cet hermite à longue barbe blanche qui tient à la main le livre des destinées, un livre indéchiffrable pour tout autre que lui et qui, en consentant à l'accompagner jusqu'à Babylone, a eu soin de lui dire : « Jurez que vous ne vous séparerez pas de moi, quelque chose que je fasse. » L'hermite de Voltaire justifie son vol du bassin d'or et son présent à l'avare, si bien que nous sommes avertis que sa conduite n'est point d'un maniaque ou d'un méchant fou. Rien ne ressemble dans Parnell aux rapides dialogues de Voltaire et aux traits de fine comédie dont ils sont semés. Vous avez remarqué celui-ci : « Il aurait assassiné sa tante dans un an *et vous dans deux.* » C'est un moyen de faire encore mieux comprendre à Zadig la nécessité du meurtre providentiel de ce jeune garçon. Enfin Parnell termine sur un long sermon ; et son hermite ne trouve rien à répondre au prêche de l'ange. Il retourne à son hermitage et finit sa vie dans la prière et la piété. Zadig est convaincu, lui aussi ; du moins il veut l'être ; mais je ne garantis pas que, tout en adorant la Providence, il ne se soit répété plus d'une fois : « S'il n'y avait que du bien et point

de mal ? » ou « Pourquoi faut-il que le bien ne s'ob-
tienne que par tant de mal ? » Ou encore : « Comment

se fait-il que Dieu n'ait pu réaliser dans sa création
 une plus grande économie de souffrances ? » Ces ques-
 tions, qui n'inquiétaient point Babouc, vont de plus
 en plus tourmenter Voltaire ¹.

Il y a une façon d'y échapper, au moins provisoire-
ment : c'est de réduire le théâtre de ces souffrances
usqu'à n'être plus qu'un point imperceptible dans
l'espace et de les abîmer ainsi dans l'infiniment petit.
Que signifient au sein de l'immensité nos douleurs
l'atomes ? Songez à ce que nous éprouverions si, au
 moyen d'un merveilleux instrument d'acoustique,
 nous entendions une fourmi ou un puceron en appeler
 à la Providence d'un vol, d'une trahison, d'une injus-
 tice ou d'une ingratitude. (Swift) savait bien que nous
 ne pourrions nous empêcher de rire ; et c'est pourquoi
 il a fait son *Gulliver*. Voltaire le savait bien aussi ; et
 c'est pourquoi il a fait, à l'imitation de Swift, son
Micromégas. Mais cette dérision de l'espèce humaine
 implique déjà une conception de la vie qui s'éloigne
 singulièrement d'un optimisme comme celui de
 Zadig. Quand il écrivit son *Micromégas*, en 1752, Vol-
 taire était à Berlin. La mégalomanie de Maupertuis lui
 remuait la bile. Ses travaux historiques le remplis-
 saient tour à tour de mépris et de pitié pour la race
 des hommes, et ses désillusions sur le roi de Prusse,
 l'amertume.

1. Fréron a relevé d'autres « plagats » dans Voltaire, et, sans
 sortir de *Zadig*, il a montré que le chapitre *Le Chien et le Cheval* était
 tiré d'un livre paru en 1716, *Le Voyage et les Aventures des trois*
Princes de Sarendip, traduits du Persan. L'imitation de Voltaire y est
 aussi ingénieuse et originale. Il est certain qu'il a beaucoup emprunté.
 Mais de quel grand écrivain n'en a-t-on pas dit autant ?

Micromégas est un habitant de Sirius qui mesure huit lieues des pieds à la tête. Exilé d'une cour où tout n'était que tracasserie et petitesse, il se mit à voyager de planète en planète. Son expérience des lois de la gravitation lui permettait d'aller ainsi « tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète..., comme un oiseau voltige de branche en branche. » Il arriva dans le globe de Saturne où les habitants lui parurent ridiculement petits, n'ayant que six mille pieds de haut. Mais il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'Académie, qui n'avait qu'un défaut, celui de vouloir toujours plaire : en quoi il ressemblait au précieux Fontenelle. « Après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas », c'est-à-dire après avoir fait de la métaphysique pendant une révolution du soleil, ils résolurent de voyager ensemble. Ils s'élancent sur une comète avec leurs domestiques et leurs instruments, séjournent dans Jupiter, côtoient Mars qui leur paraît si insignifiant « qu'ils craignent de ne pas y trouver de quoi chercher ». Mal leur en prit ; car ils ne virent plus rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur : c'était la terre.

Une aurore boréale étant là, ils se mirent dedans et débarquèrent sur le bord septentrional de la Baltique, le 5 juillet 1737. Ce nouveau globe, dont ils firent le tour en une journée, leur sembla si mal construit que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. D'ailleurs aucune sensation ne leur trahit notre existence. Grâce à de puissants microscopes, ils parvinrent à distinguer quelque chose d'imperceptible qui flottait sur la mer. C'était le bateau qui s'en retournait avec sa volée de philosophes du cercle polaire où ils avaient

été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Micromégas le saisit, le posa sur son ongle et sentit que de petits insectes en sortaient. Je ne vous dirai pas par quel prodige d'attention et d'ingéniosité ils entrèrent en conversation avec ces animalcules. Ils apprirent qu'en ce moment même cent mille des leurs étaient occupés à en tuer cent mille autres ou à être massacrés par eux pour savoir si un petit tas de boue appartenait à un certain homme nommé Sultan ou à un certain homme nommé César : et le Sirien, indigné, eut envie d'écraser d'un coup de pied « cette fourmilière d'assassins ridicules ». Mais le Sirien et le Saturnien furent grandement étonnés quand ils constatèrent que ces atomes avaient parfaitement calculé la distance de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux, celle de la terre à la lune et le poids de l'air. Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, vous savez sans doute encore mieux ce qui est en dedans », leur dit Micromégas. Mais alors ils furent tous de différents avis. L'un citait Aristote ; l'autre Descartes, celui-ci Leibnitz, celui-là Locke. Le petit partisan de Locke était le plus sage. Il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet carré qui coupa la parole aux animalcules philosophes. « Il dit qu'il savait tout le secret, que tout cela se trouvait dans la *Somme de saint Thomas* : il regarda de haut en bas les deux habitants célestes ; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux ; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient et, dans ces

« convulsions, le vaisseau que le Sirienⁱ avait sur son
 « ongle tomba dans une poche de la culotte du Satur-
 « nien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-
 « temps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage et le rajus-
 « tèrent très proprement. Le Sirien reprit les petites
 « mites ; il leur parla encore avec beaucoup de bonté,
 « quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de
 « voir que les infiniment petits eussent un orgueil
 « presque infiniment grand. »

C'est entendu : nous ne sommes que des insectes,
mais des insectes dont l'intelligence sait mesurer les
distances du ciel aussi bien que les géants de cent vingt
mille pieds et dont l'âme est aussi insatiable de se
connaître, et de connaître son origine et sa destinée,
qu'elle est elle-même indéfinissable. Si quelques-unes
 de leurs rêveries prêtent au sourire sous le bonnet
 carré du théologien, elle leur donne un sentiment de
 dignité dont la grandeur morale compense leur peti-
 tesse physique. Nous avertir que nous sommes fort
 peu de chose ne nous console ni de notre ignorance ni
 de nos misères. D'ailleurs nous n'en voulons point à
 Micromégas de ses éclats de rire. Quand on s'amuse de
la vanité des hommes, nous en prenons gaiement notre
parti. Nous acceptons d'être ridicules à condition qu'
nous le soyons tous ; et il y a bien des chances pour
que, vus de Sirius ou de Saturne, nous le paraissions
un peu. Il serait plus triste de penser que nous sommes
méchants et que notre minuscule habitacle de boue est
un séjour d'iniquités et d'horreurs.

Et c'est pourtant ainsi qu'il apparaît dans l'*Histoire*
des voyages de Scarméntado, cette première esquisse
 de *Candide* que Voltaire écrivit en 1756 et où il entassa
 en dix pages les crimes et les barbaries dont son *Essai*

ur les mœurs avait chargé sa mémoire. Ce fils du gouverneur de Candie a visité depuis l'âge de quinze ans presque tous les pays du monde. En Italie il échappe à grand'peine à l'excommunication, au poison et au poignard. Il arrive en France pour y voir ôtir le général d'Ancre ; en Angleterre au moment de la Conspiration des Poudres ; en Hollande où l'on coupe la tête à un vieillard vénérable, le premier ministre Barneveldt, coupable d'avoir cru qu'on pouvait se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la loi ; en Espagne où l'Inquisition brûle les hérétiques et l'enferme dans ses cachots. Il risque d'être empalé en Turquie. A Ispahan, on lui demande au débotté s'il est pour la faction du Mouton noir ou pour celle du Mouton blanc. Il répond que cela lui est fort indifférent pourvu que le mouton soit tendre. Cette réponse lui coûte la vie et lui coûta beaucoup de soins. Vous seriez bien surpris qu'il n'eût pas rencontré en Chine les Dominicains et les Jésuites. Dans l'Inde, à Delhi, il est reçu à la cour du grand Aurengzeb qui avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père ; mais on ne parlait que de sa dévotion. « On ne lui comparait que la Sacrée Majesté du sérénissime Empereur du Maroc, Muley Ismaël, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière. » Son vaisseau est pris par des corsaires nègres dont le capitaine avait certainement lu le passage de *l'Esprit des lois* sur la traite des noirs, car il répond aux plaintes de ses prisonniers : « Vous avez le nez long et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits et notre laine est frisée ; vous avez la peau couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène... Par conséquent, nous devons, par les lois sacrées de la nature, être tou-

« jours ennemis. » Scarméntado alla labourer le champ d'une vieille négresse. On le racheta. Il résolut de ne plus voir que ses pénates. « Il se maria, fut c..., » et vit que c'était l'état le plus doux de la vie. » Telle est la vision d'un monde que gouvernent la sottise et la cruauté. Mais la brutalité même du récit en fait une sorte de gageure et en atténue la portée.

Trois ans plus tard, la vision de Voltaire n'aura pas changé. Il développe seulement son récit, en varie les épisodes et les personnages, y produit des types, y jette au pas de course tout ce que sa fantaisie a de plus âpre et de plus étincelant : et c'est l'immortel *Candide*¹. Nous voici loin du temps où Zadig apprenait de l'Hermite qu'il n'y a point de mal d'où ne naisse un bien. Et pourtant il semble que la destinée ait pris à tâche de le prouver à Voltaire par son propre exemple. Il a traversé de dures épreuves : la mort de madame du Châtelet, la défaveur royale, les déceptions de Berlin, les indignités de Francfort, l'aggravation de sa disgrâce, l'exil maintenant indéfini. Et de tous ces maux qu'est-il sorti ? Sa retraite aux Délices. Il a renoncé désormais à ses ambitions de diplomate et de courtisan ; il est libre ; il vit en sage. « Il y a de plus belles campagnes que la sienne ; mais il n'y en a guère d'aussi agréables. » Il défie la fortune ; il avoue son bonheur. « À la faiblesse de ma santé près, je suis si « heureux que j'en ai honte, » écrit-il à Thieriot. Et c'est dans ce même temps qu'il passe au pessimisme le plus agressif et le plus amer. Jean-Jacques Rousseau, dans sa longue réponse déclamatoire au *Poème sur le désastre de Lisbonne*, s'étonnait de cette contradic-

1. Nous avons une excellente édition critique de *Candide* : celle de M. Morize à la Société des Textes français.

tion : « Rassasié de gloire et désabusé des vaines gran-
« deurs vous vivez libre au sein de l'abondance : bien
« sûr de l'immortalité, vous philosophez paisiblement
« sur la nature de l'âme, et si le corps ou le cœur
« souffre , vous avez Tronchin pour médecin et pour
« ami. Vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre ;
« et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un
« mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma
« retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent
« ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-
« même expliqué : vous jouissez, mais j'espère et
« l'espérance embellit tout. »

Que nous sommes sévères à l'égard de ceux qui possèdent les biens matériels ! Leur pessimisme nous semble incompréhensible ou suspect, comme si la richesse, l'indépendance, la vie plantureuse, une belle maison au bord d'un lac, les applaudissements du public, la gloire même, empêchaient l'esprit et le cœur d'être blessés par le spectacle de la misère humaine et des folies du monde. A défaut d'une pitié ou d'une irritation qui devraient nous être si naturelles, nos indispositions, nos insomnies, nos accès de fièvre se chargent de nous rappeler les incertitudes de notre condition d'homme mortel. Et notre insécurité ne grandit-elle pas en proportion des avantages que nous croyons tenir ? Mais si l'hôte des Délices, gentilhomme ordinaire du roi, — c'est un titre qu'il garde et dont il aime à se prévaloir, — comte de Tournay, — comme l'appelle ironiquement Frédéric II, — seigneur de Fernéy, vantait la douceur de vivre et n'écrivait que pour bénir la Providence, ne pensez-vous pas que les Jean-Jacques s'empresseraient de dénoncer son egoïsme ? Il trouve que tout est bien, dirait-on, parce

qu'il coule des jours heureux au sein de l'opulence qu'il héberge des princes et qu'il donne la comédie. Parlez-nous de cette manière d'échapper au problème angoissant du mal dans le monde ! L'honneur de Voltaire est précisément de ne pas s'y être dérobé. Sa raison en est offensée jusqu'à la souffrance et jusqu'à l'indignation.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa correspondance des années qui ont précédé l'apparition de *Candide*. La défaite de Rosbach n'a pas été seulement pour lui une cruelle déception ; elle est encore à ses yeux le commencement de la décadence française. « Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte... Dieu nous soit en aide ! » écrit-il à d'Argental¹. Et à la comtesse de Lutzelbourg : « Le roi de Prusse voulait se tuer : il nous tua au mois de Novembre. Il est détruit cette année en octobre ; nous verrons si nous sommes battus le mois prochain. On appelle victoires complètes des actions qui sont de avantages médiocres. On chante des *Te Deum* quand à peine il y a de quoi entonner un *De Profundis*. On dit le monarque portugais blessé à l'épaule, le monarque espagnol blessé au cerveau, le roi ou soi-disant tel de Suède gardé à vue et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent aux dépens des Saxons. Des autres rois, je n'en parle pas. Portez-vous bien, madame, et voyez d'un œil toujours tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde². » Il écrit à M. Tronchin de Lyon : « Les batailles décisives et complètes n'ont été ni com-

1. Lettre du 12 mars 1758.

2. Novembre 1758.

« plètes ni décisives ; mais ce qui est complet, c'est le
 « malheur des peuples ; et ce qui est décidé, c'est que
 « nous sommes des fous. » A la démence des hommes
 aux fléaux de la guerre, s'ajoutent les cataclysmes de
 la nature. Le tremblement de terre de Lisbonne a fait
plus de morts que la plus sanglante bataille, plus de
ruines qu'une invasion de barbares. « Le mal moral et
« le mal physique inondent la terre¹. »

Il y a bien là de quoi ébranler l'optimisme que Vol-
taire avait rapporté d'Angleterre et « l'espérance »
dont parle Rousseau et qui lui était commode dans la
mesure où tout homme de combat en a besoin pour se
persuader qu'il peut améliorer la société humaine.
 Mais cet optimisme, il l'avait retrouvé en Allemagne,
 célébré sur l'autel de Leibnitz, au milieu des nuages
 métaphysiques, par le savant Christian Wolf, « qui
 mettait en trente volumes les inventions des autres »,
 le type même du bavard germanique. Voltaire avait
 été excédé d'entendre parler des monades et de l'har-
monie préétablie qui lui paraissaient aussi ridicules
que les tourbillons de Descartes. Il en ressortait que
notre monde est le meilleur de tous les mondes pos-
sibles, et Rousseau exprimait bien l'idée des Pope et
des Leibniz en écrivant : « Alors, prends patience, me
« disent-ils ; les maux sont un effet nécessaire de la
« nature et de la constitution de cet univers. L'Être
« éternel et bienfaisant qui le gouverne eut voulu t'en
« garantir : de toutes les économies possibles il a
« choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus
« de bien ou, pour dire la chose encore plus crûment
« s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne

1. Lettre au pasteur de Perne, Élie Bertrand, 16 octobre 1758.

« pouvait mieux faire. » Que cette doctrine implique la négation du péché originel et l'inutilité de la rédemption, ce n'était point par là qu'elle déplaisait à Voltaire ; c'était même peut-être par là qu'elle lui avait plu. Mais l'espèce de satisfaction béate qu'elle répand sur ceux qui la professent et surtout le *satisfecit* donné à Dieu sont de nature à exaspérer des gens moins nerveux que l'auteur de *Candide*. « Dieu ne pouvait pas mieux faire. » Il est aussi comique d'entendre cette déclaration de la bouche d'un philosophe qu'il serait horrible de penser que Dieu a voulu le mal pour son plaisir. En dehors de la religion, le problème est insoluble. Voltaire ne se flatte pas d'en trouver la solution. Il se propose seulement de mettre les optimistes en face des maux qui fondent sur nous et qui désolent l'univers. Il l'a fait dans sa manière la plus sarcastique ; et son petit livre est parfois comme une débauche d'imagination de théologien janséniste et défroqué sur le péché originel. Il n'a pas abattu l'optimisme qui répond à une tendance de l'esprit humain ; il l'a simplement marqué d'un ridicule superficiel, si l'on veut, mais impérissable. Après *Candide*, on ne pourra plus prononcer sans rire la formule du meilleur des mondes.

Candide est un jeune garçon très doux, de jugement assez droit et d'esprit simple. Il a été élevé dans le château d'un des plus puissants seigneurs de la Westphalie où il a reçu les leçons du précepteur Pangloss, l'oracle de la maison. Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie. « Il est démontré, » disait-il, que les choses ne peuvent être autrement, « car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les

« nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi
« avons-nous des lunettes... Les pierres ont été for-
« mées pour être taillées et pour en faire des châteaux :
« aussi monseigneur a un très beau château...; et les
« cochons étant faits pour être mangés, nous man-
« geons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux
« qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise;
« il fallait dire que tout est au mieux. » Cependant
Candide est chassé de ce beau château pour s'être
permis quelques familiarités amoureuses avec la fille
du seigneur, mademoiselle Cunégonde. L'amour, ce
consolateur du genre humain, ce souverain des cœurs,
ne lui a valu qu'un baiser et vingt coups de pied au
bas du dos. Enrôlé de force dans l'armée bulgare, il
déserte, passé en Hollande où il rencontre un gueux
tout couvert de pustules, les yeux morts, le nez à demi
rongé. C'est Pangloss, autre victime de l'amour, tou-
jours aussi optimiste, qui lui apprend que les habi-
tants du château ont été massacrés par les troupes bul-
gares et mademoiselle Cunégonde avec eux. Candide
s'évanouit : « Ah ! meilleur des mondes, où êtes-
vous ? » s'écrie-t-il en revenant à lui. Un bon anabap-
tiste hollandais prend à son service le maître et l'élève
et les emmène à Lisbonne. Ils y arrivent pour assister
au tremblement de terre. L'optimisme de Pangloss,
qui sent l'hérésie, le fait arrêter. On arrête Candide qui
l'écoutait avec un air d'approbation. Et tous deux
jouent leur rôle dans le bel autodafé qu'a ordonné
l'Inquisition, « car le spectacle de quelques personnes
« brûlées à petit feu en grande cérémonie est un se-
« cret infailible pour empêcher la terre de trembler. »
Pangloss est pendu, toujours optimiste ; et Candide,
fessé en cadence pendant qu'on chantait.

Mais il oublie ses infortunes et jusqu'à son échine douloureuse en retrouvant Cunégonde qui n'avait pas été tout à fait massacrée : un capitaine l'avait vendue à un Juif ; le Juif l'avait amenée à Lisbonne et partageait ses faveurs avec le Grand Inquisiteur. Candide tue le Juif et par-dessus le Juif, l'Inquisiteur ; et Cunégonde et lui, accompagnés d'une vieille femme, que des événements incroyables ont précipitée du plus haut rang dans la plus basse des conditions, se sauvent à Cadix et s'embarquent pour l'Amérique. Le gouverneur de Buenos-Ayres s'éprend de Cunégonde, comme celui de la Louisiane s'était épris de Manon Lescaut. Candide, averti que l'Inquisition a envoyé un navire à sa poursuite, s'enfuit chez les Jésuites du Paraguay qui faisaient la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal. Il reconnaît dans un de leurs chefs le frère de Cunégonde que les Bulgares avaient imparfaitement égorgé. Ce colonel-prêtre est ravi d'apprendre que sa sœur vit encore ; mais, quand il entend Candide lui dire qu'elle est sa fiancée, furieux, il lui donne un coup du plat de son épée sur la figure. Candide lui enfonce la sienne dans le ventre. « Je suis le meilleur homme du monde, et voilà, dit-il, « déjà trois hommes que je tue ! » Il est vrai que sur ces trois hommes, il y a deux curés : ce sont deux circonstances atténuantes. Il n'a que le temps de revêtir les habits du mort pour franchir les frontières ; et il gagne, avec son domestique Cacambo, le pays des sauvages Oreillons. Dès qu'ils l'aperçoivent ils accourent, le ligotent et s'écrient : « C'est un Jésuite ! C'est un « Jésuite ! Nous serons vengés et nous ferons bonne « chère. Mangeons du Jésuite ! Mangeons du Jésuite ! » Mais Cacambo les avertit que Candide, bien loin d'être

un Jésuite, venait d'en tuer un. Et les Oreillons de le reconduire jusqu'aux confins de leurs États en criant avec allégresse : « Il n'est point Jésuite ! Il n'est point
« Jésuite ! »

Les deux voyageurs se jettent dans un canot sur une
rivière qui les conduit au royaume enchanté de l'El-
dorado, où les enfants jouent avec des cailloux d'or,
des émeraudes et des rubis, où l'on ne connaît ni pri-
sons ni tribunaux, où l'on n'a d'autre religion que la
religion naturelle. Ils en reviennent chargés de trésors et rentrent dans le triste monde des négriers et des voleurs. Candide envoie Cacambo chercher Cunégonde à Buenos-Ayres, où il n'ose reparaître, et lui donne rendez-vous à Venise. Il rencontre au moment de s'embarquer un savant, Martin, qui avait été volé par sa femme, battu par son fils, abandonné par sa fille et qui était persécuté parce qu'il croyait que le Diable est aussi fort que Dieu et que Dieu le laisse gouverner notre monde. Il se l'attache en qualité de philosophe et aborde en France. Après un séjour à Paris, où il va au théâtre, où il joue au pharaon, où il trompe Cunégonde et où il est menacé d'embastillement, il passe en Angleterre, à Portsmouth. On y fusillait, sur le tillac d'un navire de guerre, un gros homme, l'amiral Byng, « car dans ce pays-là il est bon
« de tuer de temps en temps un amiral pour encou-
« rager les autres ». Enfin le voici à Venise, au temps du Carnaval, dans une hôtellerie où descendent les rois détrônés. Il retrouve Cacambo esclave d'un ex-sultan. Cunégonde, prise et vendue par des pirates, « lave les écuelles sur les bords de la Propontide chez
« un prince qui a peu d'écuelles ». Heureusement Candide est encore très riche. Il court à Constanti-

noble, rachète Cunégonde qui a perdu toute sa beauté, et Cacambo, et, parmi les galériens, ô surprise, ô merveille ! le frère de Cunégonde qu'il avait mal tué et Pangloss qui avait été mal pendu, Pangloss toujours optimiste. Cette petite colonie s'installa dans une métairie, et, lorsque tout ce que Candide avait rapporté de l'Eldorado eut fondu, ils se mirent à travailler. Et Pangloss, plus optimiste que jamais, disait à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron,... vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

Il n'y a pas dans ce court roman une seule aventure que nous ne connaissions avant de l'ouvrir. Situations et péripéties, Voltaire a presque tout emprunté des romans romanesques ou imaginaires. On pourrait même croire par moments qu'il s'amuse à des parodies dans le genre de celles du *Don Quichotte*. Mais il ne songe guère à parodier. Sauf la description de l'Eldorado, qu'on ne saurait trop admirer, — car elle traverse cet enchaînement de violences, d'extravagances, de méchancetés et de persécutions, comme un jet de lumière artificielle qui accuse le contraste de la chimère et de la réalité, — les événements sont vrais ou vraisemblables, et je ne vois pas un de ces hasards dont n'ait souffert quelque créature humaine. Les mas-

sacres des Bulgares sont de tous les temps, et les trem-
blements de terre aussi, et les meurtres, et les maisons
de jeu, et les belles femmes qui deviennent de vieilles
femmes acariâtres, et les rois en exil. Ceux que Can-
dide rencontra à Venise, où ils étaient venus passer le
Carnaval, se nommaient Achmet III, le czar Ivan, le roi
d'Angleterre Charles-Édouard, le roi de Pologne Au-
guste, Stanislas Leczinski et le roi de Corse Théodore.
Et lorsque Charles-Édouard dit : « On a arraché le
cœur à huit cents de mes partisans et on leur en a
battu les joues, » il parle comme l'histoire. Les auto-
dafés ont existé, et les négriers et les pirates barba-
resques et les femmes vendues dans les sérails. Voltaire
avait connu des aventuriers, comme le comte Bonne-
val, pacha de Turquie, dont la tête « aurait eu plus
« besoin de cervelle que d'un turban », et comme
l'ami d'Argens : les aventures de Candide ne devaient
pas trop les surprendre. Peu importe qu'il ait puisé
dans le répertoire romanesque. Ce qui nous semble
fiction chez les autres nous paraît ici la réalité même,
mais saisie et malaxée avec une sorte de rage ironique.
Il a pris aussi dans son *Essai sur les mœurs* et dans ses
sempiternelles plaisanteries sur les causes finales, sur
la Bible, sur les moines et les Jésuites. Tous les élé-
ments dont il se sert ont déjà servi. Tous ses person-
nages sont terriblement usagés. Son petit livre n'en est
pas moins étincelant de jeunesse et de vie. Il a fait de
la vie avec ce qui donne la mort à tant d'œuvres roma-
nesques : la discussion philosophique.

Savez-vous pourquoi ? Il y a deux moyens d'arriver
à la création vivante : l'un consiste à observer patiem-
ment et longuement les hommes ; l'autre, à tirer de
nous-mêmes, dans un jour de bonheur, les différents

êtres qui s'agitent en nous. Voltaire a mis dans son roman les trois ou quatre Voltaire dont ses ouvrages, sa correspondance et les vicissitudes de la fortune nous montrent tour à tour la figure. Il a été Candide : il l'a été dans sa confiance accordée à bien des aigrefins ; il l'a été quand il a cru en Frédéric et quand il a composé ses généreuses tragédies ; et il le restera parce qu'il se demandera jusqu'au bout la raison d'être d'un animal aussi étrange que l'homme et du mal sur la terre. Il a été, il est, il sera toujours Pangloss. Il s'est dit plus d'une fois, soyons-en sûrs : « Si je n'avais pas été chassé du beau château de Potsdam, si je n'avais pas été arrêté, houspillé, volé à Francfort, si je n'avais pas été exilé de la cour de France, je ne serais pas roi aux Délices ou à Ferney. » Il est Pangloss dans son *Examen des œuvres de Maupertuis* publié en 1752, quand il écrit, sans songer qu'il réfute lui-même sa philosophie de l'*Essai sur les mœurs* : « Il y a beau-
 « coup plus de bien que de mal sur la terre... Les
 « reproches, faits de tout temps à la Providence, ne
 « viennent que du plaisir secret que les hommes ont
 « de se plaindre ; ils sont plus frappés des maux qu'ils
 « éprouvent que des avantages dont ils jouissent.
 « L'histoire, qui est pleine d'événements tragiques
 « contribue d'ordinaire beaucoup à favoriser l'idée
 « qu'il y a incomparablement plus de mal que de
 « bien ; mais on ne fait pas réflexion que l'histoire
 « n'est que le tableau des grands événements, des que-
 « relles des rois et des nations. Elle ne tient pas compte
 « de l'état ordinaire des hommes. Cet état ordinaire
 « est l'ordre et la sûreté dans la société. » C'est Pan-
 gloss qui écrira à M. Debrus, en pleine affaire Calas :
 « Adorons ensemble la Providence qui daignera tirer

« un bien d'un mal si horrible ¹. » Il restera Pangloss, mais avec une conviction intermittente, parce qu'il est aussi Martin et qu'il conclut souvent, comme Martin, que « l'homme est né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui », et que la seule raison d'être de ce monde est de nous faire enrager ². « Ce monde, écrira-t-il à d'Alembert en 1773, est un chaos d'absurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. » Mais quand il ajoute : « J'ai tâché au moins de ne point me contredire dans ma façon de penser, » il se flatte ; il s'est souvent contredit, et c'est à ses contradictions intimes et sincères que nous devons l'intérêt passionnant de son petit livre incomparable. Je le retrouve encore —, et il se retrouvait lui-même, — dans son personnage

¹ 1. 14 février 1763.

² Voir dans le *Philosophe ignorant* le chapitre xxvi : c'est Martin-Voltaire qui parle : « Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs ou parfaitement égaux ou pires : il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence : ils étaient entièrement les mêmes ; on n'a pu choisir entre eux : prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il est donc impossible qu'il ne prit pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ? » Celui qui parle ainsi est conduit par les citoyens du meilleur des mondes à l'hôpital où on l'opère de la pierre. Chemin faisant, deux de ces bienheureux citoyens sont arrêtés et chargés de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. A l'hôpital, il trouve deux ou trois mille misérables en proie à des douleurs insupportables, disséqués vivants ou empoisonnés à la source de leur vie. Le plus intrépide de ses guides, un Allemand (Leibnitz), lui apprend que tout cela n'est qu'une bagatelle. « Il me disait toujours comme le geôlier de Don Carlos : *Paix, paix, c'est pour votre bien...* Un petit théologien me tira alors par le bras : il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien. « Et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. — Hélas ! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué. » C'est un nouveau chapitre de *Candide* écrit par Voltaire en 1766, sous la dictée de Martin.

épisodique du sénateur Pococurante, le type du délicat
que rien ne satisfait et qui promène Candide à travers
sa galerie de tableaux et sa bibliothèque, critiquant
tout et prenant du plaisir, hélas ! à n'avoir plus de
plaisir. C'est ce sénateur vénitien qui a emprunté la
 plume de Voltaire pour commenter Corneille. Et, si
 l'on poussait les choses, ne pourrait-on pas voir en
 Cunégonde rembrunie, aux joues ridées, aux bras
 rouges et écaillés, à l'humeur jalouse et tyrannique,
 son insupportable nièce, madame Denis elle-même à
 qui, dans un accès d'impatience, il décochait cette
 épigramme :

Si par hasard, pour argent ou pour or,
 A vos boutons vous trouviez un remède,
 Peut-être vous seriez moins laide,
 Mais vous seriez bien laide encor.

Quant à la conclusion *Cultivons notre jardin*, tant
de fois citée et que Voltaire se plaisait à répéter dans
ses lettres, elle convient assurément à la plupart des
hommes [mais elle laisse leurs coudées beaucoup trop
 franches à tous les tripoteurs, les politiciens et les
 réformateurs pour être le dernier mot de la sagesse.] Si
l'on entend par là qu'il faut travailler, et travailler
dans sa compétence, au lieu de courir les aventures,
on a mille fois raison. Si c'est un conseil de se désinté-
 resser des choses publiques et du gouvernement de la
 cité, on a mille fois tort. Avant tout il serait bon de
définir notre jardin. Le jardin de Voltaire ressemblait
à celui d'Armide qui n'avait point de frontières.

X Huit ans après *Candide* parut *l'Ingénu*. Voltaire
 avait soixante-treize ans et toujours la même jeunesse
 de fantaisie et le même art. Mais, bien que ses indi-

gnations ne se soient point calmées, il se garde de recommencer *Candide*, car un grand écrivain ne recommence que ce qu'il croit pouvoir dépasser. Ce nouveau petit roman me semble destiné à mettre au point la thèse de Rousseau sur le retour à la nature et sur les bons sauvages. Il débute comme Jean-Jacques eût député s'il avait eu de l'esprit et tourne bientôt contre les idées du farouche ennemi de la civilisation. Un enfant né de parents français au Canada, devenu orphelin, élevé chez les Hurons et aussi Huron qu'eux, débarque un jour à Saint-Malo où il retrouve sa famille. Ce jeune sauvage, droit, rude et franc, entre en conflit avec nos mœurs, nos usages, nos conventions et nos préjugés. C'est bien pire quand il arrive à Paris. Son ingénuité lui vaut la Bastille. Il y est logé en compagnie d'un janséniste que sa raison naturelle et son ingénuité embarrassent grandement. Il y apprend l'histoire, probablement dans l'*Essai sur les mœurs*, la littérature, probablement dans le *Temple du Goût*, et la science, probablement dans les *Éléments de la philosophie de Newton*. Mais il n'a pas besoin d'apprendre la religion dont il possède depuis sa naissance toutes les lumières désirables. Ses progrès sont rapides. Cette rapidité « était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son âme ; car, n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés ; son entendement, n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. » L'instruction, loin de le dégraver, fait de lui un homme accompli. Sa maîtresse, accourue pour obtenir son élargissement, n'y parvient qu'en sacrifiant son honneur, et en meurt de chagrin. Vous ne voudriez pas qu'au cours de son récit Vol-

taire eut négligé de draper le pape et les Jésuites. Mais son ironie n'a pas le même caractère de férocité ni les mêmes crudités insolentes que dans *Candide*. Elle s'y joue avec une innocence relative, et ses jeux remplissent la première partie du roman qui en est la plus charmante. On a converti le Huron et on va le baptiser. Il doit d'abord aller à confesse. Comme il ne trouvait pas un seul apôtre qui se fût confessé, cela le rendait très rétif. Mais on lui montra dans l'Épître de saint Jacques le Mineur ces mots « qui font tant de peine aux hérétiques » : *Confessez-vous les uns aux autres*. Il se confesse donc à un Récollet. Quand il a fini, il se saisit, le tire du confessionnal, se met à sa place et l'agenouille devant lui. « Allons, mon ami, lui dit-il, je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. » On accourt aux hurlements du Récollet que notre Ingénu gourmait au nom de saint Jacques le Mineur. Le jour du baptême, on le cherche partout. On finit par l'apercevoir au milieu de la rivière, les deux mains croisées sur la poitrine. « Montrez-moi, s'écrie-t-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptisé dans la rivière ! » L'évêque lui-même vient lui parler. L'Ingénu dispute avec l'évêque. Seule, sa marraine mademoiselle de Saint-Yves, a la gloire de le convaincre. Il l'aime, lui obéit, lui déclare son amour et veut l'épouser sur l'heure. Mais on lui représente que c'est un épouvantable péché d'épouser sa marraine et qu'il faut à tout le moins une dispense du pape. « Je m'aperçois tous les jours, dit-il, qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre et qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. »

Je ne m'arrêterai ni à l'Homme aux quarante écu

qui est à peine un conte, ni à l'*Histoire de Jenni*, satire de l'athéisme, moins forte que sa satire de l'optimisme et qui finit comme un livre d'édification. Mais ces dernières productions, où se trahit pourtant quelque lassitude dans sa fantaisie, sont encore du plus habile conteur que nous ayons jamais eu et du plus naturel. Rien pour l'effet me semble la devise de son style, de ses récits, de ses dialogues. Quelque sujet philosophique qu'il traite, aucun écrivain n'a été moins pédant que lui. Jamais personnages n'ont parlé plus simplement. Leurs mots les plus comiques ne le sont que par l'à-propos et par la justesse. Candide fessé en cadence aux chants du Saint-Office songe à la philosophie de Pangloss et se dit : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? » Il aperçoit en revenant d'Amérique un navire espagnol qui attaque et coule un autre navire dont le capitaine l'avait volé : « Vous voyez, dit-il à Martin, que le crime est puni quelquefois : ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. — Oui, dit Martin, mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi ? Dieu a puni le fripon, le diable a noyé les autres. »

D'un seul trait Voltaire dessinera un caractère ou une situation. Voici M. le baron de Thunder-ten-Tronch. « C'était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres... Ses palefreniers étaient ses piqueurs ; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous monseigneur : et ils riaient quand il faisait des contes. » Est-il possible de donner en moins de mots l'impression de la rudesse du pays, que Voltaire connaissait, de la rusticité grossière des habi-

tants et de la servilité qui entourait ce gros baron. Les gens riaient quand il faisait des contes. Il eut fait beau ne pas rire quand monseigneur se donnait la peine de conter des histoires ! Toutes les bouches se fendaient jusqu'aux oreilles, à la prussienne.

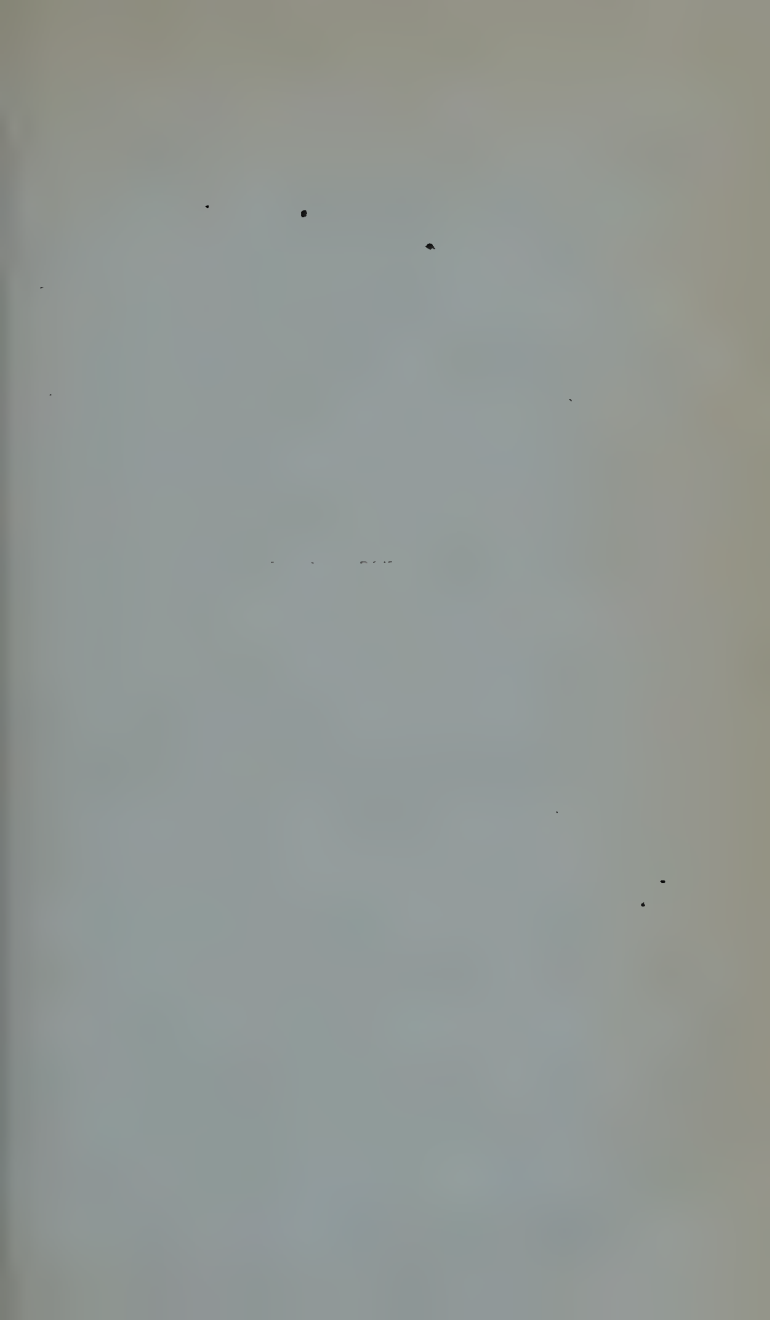
Lorsque le Huron débarque à Saint-Malo, l'abbé de Kerkabon et sa sœur l'invitent à dîner et convient toute la bonne compagnie du canton. Le bailli « qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât », se jette sur l'Ingénu et le questionne en ouvrant la bouche d'un demi-pied. Et tout le monde suit cet exemple. « On lui demanda laquelle des langues lui plaisait davantage, la huronne, l'anglaise ou la française. — La huronne, sans contredit, » répondit l'Ingénu. — Est-il possible, s'écria mademoiselle de Kerkabon ; j'avais toujours cru que le français était la plus belle de toutes les langues après le breton. » Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu comment on disait en huron du tabac, et il répondait *taya* ; comment on disait manger, et il répondait *essenten*. Mademoiselle de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour. Il lui répondit *trovander*. *Trovander* parut très joli à tous les convives. Cette petite scène d'intérieur provincial est admirablement rendue. Le frémissement de curiosité des dames et des demoiselles, le rire des hommes, leur air d'importance, la naïveté des questions qu'ils adressent au Huron, — remarquez bien que ce sont toujours ces questions-là que nous posons à un étranger quand nous n'avons rien à lui dire, — les mines satisfaites et réjouies de la tablée où se détache la grosse figure du bailli : tout cela, moins exprimé que suggéré, s'inscrit nettement dans notre mé-

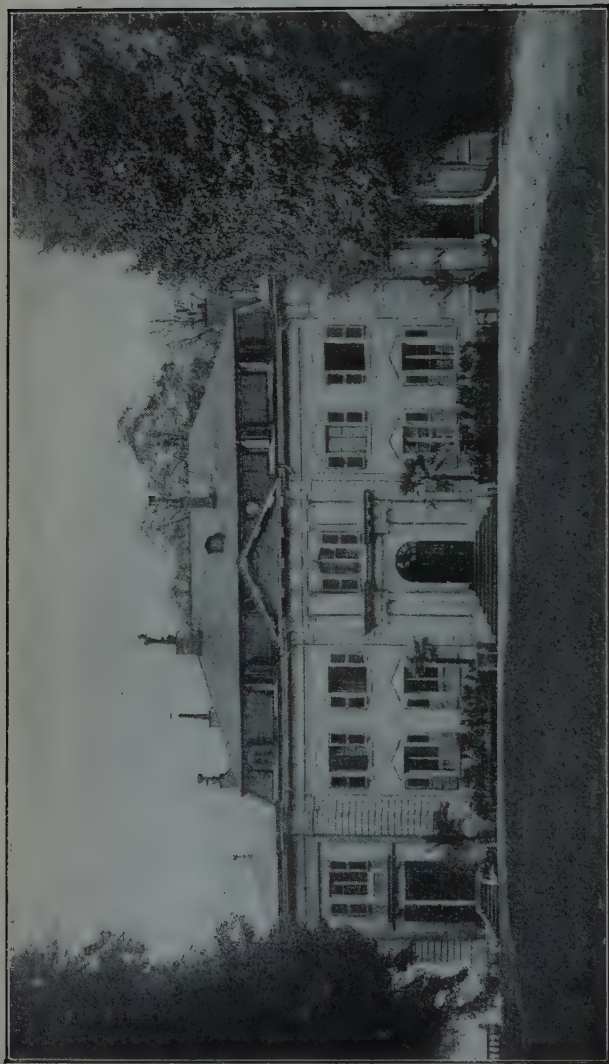
moire. Peu de traits appuyés ; à peine un ou deux ; point de couleurs, car ce genre de caricature fine et narquoise n'en supporterait pas ; un crayon alerte qui sait communiquer le mouvement de la vie à une rapide esquisse ; un art enfin qui n'appartient qu'à nous, l'art de Racine dans ses *Petites lettres contre Port-Royal*, mais plus dégagé ; l'art de Lesage dans son *Gil Blas*, mais plus délicat et plus subtil ; l'art de Musset dans *Il ne faut jurer de rien* où il lui suffit de trois ou quatre répliques pour faire d'un abbé, qu'il ne nous nomme même pas, une inoubliable création. Et cet art est porté à un tel degré chez Voltaire que, sans se départir de sa simplicité, sans forcer sa manière, avec son même vocabulaire, il arrive dans un petit conte sur les deux génies de l'homme, *le Blanc et le Noir*, à nous donner le chatolement du romanesque oriental.

Mais ce qu'on ne peut pas attendre de lui, ce qui ne dépend d'aucun art, c'est l'émotion du cœur. Peu de femmes se plaisent à la lecture de ses contes où rien n'est accordé au sentiment, où tant de choses risquent de les froisser. La brièveté en est heureuse. Plus longs ils nous tomberaient quelquefois des mains. Quoi, tous ces maux, toutes ces injustices, et pas un instant de tristesse, pas un mouvement de pitié ! Toujours la raillerie ! Toujours le sarcasme ! Je sais qu'ils recourent une indignation sincère et des questions angoissantes. Je crois que l'auteur de *Candide* se moque autant de lui-même que des autres. J'admets qu'il y ait moins de cynisme qu'on ne l'a dit, plus d'intentions généreuses qu'on ne le suppose, dans ce rire qui semble un parti pris. Mais il en résulte l'impression d'un perpétuel dénigrement et d'un défaut cruel de

sympathie. L'Ingénu se termine par la mort de la
~~pauvre Saint-Yves qui n'a pu survivre à l'infidélité~~
 dont elle a dû payer le salut de son fiancé. Tout le
 monde pleure autour de son lit funèbre, mais je n'
 sens chez l'auteur aucun attendrissement. Son ironie
 passe sur cette scène de larmes et les sèche.

Pourtant il s'émeut quelquefois ou plutôt son émo-
 tion n'étant jamais qu'intellectuelle et philosophique.
 il s'abandonne à une courte méditation qui est presque
 de la poésie. Ce n'est point la source qui désaltère
 c'est un rayon qui repose. Zadig, séparé violemment
de la femme qu'il aime, les yeux chargés du voile de
la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, s'enfuit
vers l'Égypte. « Il dirigeait sa route sur les étoiles. La
« constellation d'Orion et le brillant astre de Sirius le
« guidaient vers le port de Canope. Il admirait ces
« vastes globes de lumière qui ne paraissaient que de
« faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qu
« n'est en effet qu'un point imperceptible dans la
« nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si
« grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes
« tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les
« uns les autres sur un petit atome de boue. Cette
« image vraie semblait anéantir ses malheurs en lui
« retraçant le néant de son être et celui de Babylone
« Son âme s'élançait jusque dans l'infini et contem
« plait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de
« l'univers. » Il y a comme un coup d'aile dans ce
passage d'une résignation si large, d'une sérénité si
brillante et à la fois si mélancolique. Le Voltaire de
contes et des romans ne pouvait pas s'élever plus haut





LE CHATEAU DE FERNEY

VIII

LE MALIN VIEILLARD DE FERNEY

Nous avons laissé Voltaire aux Délices avec Genève à ses pieds. Mais les Délices ne méritaient leur nom qu'en été. Dès 1755, il acheta une autre maison près de Lausanne pour l'hiver ; et bientôt, la trouvant trop étroite, il en loua une plus belle au bout de la ville, rue du Chêne, que l'on nomma simplement le Chêne. Ses séjours à l'étranger commençaient toujours par de l'enthousiasme. « C'est un pays rempli de vrais philosophes, » écrivait-il à Cideville dans sa première installation aux Délices. Mais ces vrais philosophes, ces adeptes d'un christianisme raisonnable comme celui de Locke, professaient à l'égard du théâtre des sentiments aussi hostiles que les Bossuet et les Bourdaloue. Les représentations dramatiques que Voltaire organisait, et où se pressaient déjà de vieilles familles genevoises avides de démoralisation, inquiétèrent le Consistoire. Il fallut les cesser. On n'eut pas tardé à lui faire sentir qu'il n'était qu'un hôte toléré sur le territoire de Genève. Moins honnies à Lausanne, elles y étaient encore mal vues. Et puis les Suisses n'aimaient pas trop qu'on vantât leur philosophie, surtout à la façon de d'Alembert. Dans son article de

l'Encyclopédie sur Genève, écrit à son retour d'un voyage aux Délices, et dont Voltaire avait inspiré, sinon combiné, les passages les plus explosibles, il prétendait que les pasteurs ne croyaient plus à la Bible ni à l'Enfer ni au Christ ; il les félicitait d'avoir réduit la religion à l'adoration d'un seul Dieu et de ne se distinguer des purs déistes que par leur respect des Écritures.

Le beau branle-bas que produisit cet article, le bruit qu'avait fait la *Pucelle*, l'émotion qu'avaient causée son apologie de Servet et l'épithète d'atroce dont il avait qualifié l'âme de Jean Calvin, avertirent Voltaire que la Suisse était moins sûre et la philosophie des Genevois moins saine qu'il ne l'avait pensé. « J'aime
« fort les pays libres, dit-il à Tronchin, mais j'aime
« encore mieux être le maître chez moi. » Il songea à retourner dans la Lorraine de Stanislas ; mais Versailles dissuada le bon Stanislas de recevoir cet homme qui partout apportait la guerre. D'ailleurs, il comprit que la proximité de la frontière était préférable. Justement, tout près, M. de Brosses, magistrat de Dijon, possédait, sur la berge du Léman, le comté de Tour-nay, une petite gentilhommière où il n'habitait jamais et dont il ne demandait qu'à se défaire ; et un peu plus loin le château de Ferney appartenait à un gentilhomme très désargenté.

Voltaire entra en pourparlers avec de Brosses, petit homme à la grosse figure colorée, au ton nasillard, qui cachait sous la morgue du magistrat l'esprit avisé d'un homme d'affaires et les besoins d'argent d'un coureur. De Brosses s'entendait à prôner sa marchandise : « Apprenez, lui dit-il, que l'ange de la fatalité, « conduisant Zadig par le monde, mit dans ce vieux

« château un talisman qui fait qu'on n'y meurt
« point. » Son oncle y avait vécu quatre-vingt-onze
ans et le grand-père de son oncle quatre-vingt-sept.
Voltaire ne croyait pas au talisman, mais il croyait au
comté. Il finit par conclure un bail amphytéotique fort
avantageux pour de Brosses, qui ajoutait au plaisir de
l'aubaine celui d'avoir joué par dessous la jambe l'en-
nemi des Parlements. Voltaire, sentant bien qu'il
avait été battu, essaya de se rattraper un peu plus tard ;
et les deux compères se brouillèrent à mort sur une
misérable question de bois de chauffage. La mauvaise
foi du philosophe était évidente. Le dernier mot, extrê-
mement dur, resta au magistrat et lui coûta un siège
à l'Académie.

Quant au château de Ferney, il l'acheta, et il pouvait
écrire en novembre 1758 à la duchesse de Saxe-Gotha :
« J'appuie ma gauche au mont Jura, ma droite aux
« Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon
« camp ; un beau château sur les limites de la France,
« l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une
« bonne maison à Lausanne : rampant ainsi d'une
« tanière dans l'autre, je me sauve des rois et des
« armées. » Il disait encore qu'il avait quatre pattes au
lieu de deux. Un pied à Lausanne, un pied aux Dé-
lices : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière
sont à Ferney et dans le comté de Tournay. Il mit aus-
sitôt les maçons à Ferney, abattit les tours, les tou-
relles et les machicoulis et fit le « fort joli château »
que nous voyons aujourd'hui. Sur la route de Gex à
Genève, une allée montante, une grille, un beau jar-
din ; à gauche, l'église de Voltaire et de grands om-
brages ; au fond la résidence. « Tout le fin de l'archi-
« tecture s'y trouve, disait-il ; colonnades, pilastres,

« péristyle ¹. » Dès le vestibule, si le salon est ouvert, il semble qu'on entre dans une serre, car, par les portes vitrées qui donnent sur la terrasse, on n'aperçoit d'abord que la verdure des pelouses et des charmillles. Mais on est aussi étonné de la petitesse de ce salon où passèrent tant d'hôtes illustres que de l'exiguïté des temples du forum romain et de leur bois sacré. Il paraît que Voltaire, étant le propre architecte de sa maison, n'avait pas tenu compte dans son plan de l'épaisseur des murailles, de sorte qu'il fallut les prendre sur la grandeur des appartements. Des terrasses du château on découvre trente lieues de montagnes.

Ce fut là que se fixa enfin ce grand nomade. On a oublié le *Chêne* de Lausanne ; on se rappelle Tournay surtout à cause de ses démêlés avec de Brosses ; on se souvient plus volontiers des Délices ; mais il est à jamais le seigneur de Ferney, et son nom reste attaché à cette bourgade qu'il a tirée de son obscurité ou, pour mieux dire, qu'il a créée. Son installation à Ferney est un événement considérable. Elle consacre irrémédiablement le divorce de l'ancien régime et de la littérature. L'œuvre de Richelieu, de Colbert, de Louis XIV, qui avaient associé les lettres à leur gloire, est ruinée. Une des pires fautes du gouvernement de Louis XV est d'avoir laissé se consommer si évidemment cette rupture. Qu'on le voulût ou non, Voltaire représentait l'esprit français dans ce qu'il a de plus vif et de plus hardi. Sa réputation était européenne. Les cours d'Allemagne étaient tournées vers lui. Catherine II disputait à Frédéric le plaisir, je dirais presque l'honneur,

1. A M. de Chennevières, 23 août 1760.

de sa correspondance. A Rome même, des cardinaux le soutiennent ; et la papauté use à son égard d'une bienveillance qu'on peut juger excessive. Sa place était à Paris. Par sa vanité, qui était grande, on pouvait, on devait essayer de modérer ses écarts et même de les faire servir au bien public. Un homme comme Choiseul y fut peut-être parvenu. Mais le gouvernement est faible. Il lâche les rênes pour les rattraper tout à coup violemment et pour les lâcher encore. La cour n'agit plus sur l'opinion. Elle se contente de la subir quelquefois, en rechignant. L'intelligence se détourne de Versailles. On le voit dans de simples petits faits. La reine avait désiré lire une *Épître* de Voltaire sur *l'Agriculture*, dont on parlait beaucoup. Mais Voltaire y avait écrit :

Et le sot mari d'Ève au Paradis d'Eden
Reçut son ordre exprès d'arranger son jardin.
C'est la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eut mangé la moitié de la pomme.

D'Alembert n'envoya *l'Épître* qu'après avoir corrigé ces vers. Il mit *le bon mari d'Ève* et *Avant qu'il eut mangé de la fatale pomme*. Il n'était pas très fier de ses corrections : « C'est bien plat, dit-il à Voltaire, mais c'est encore trop bon pour Versailles. »

Désormais, il y a deux rois en France, un roi temporel et un roi spirituel. Les étrangers ne croiront pas avoir rempli leur devoir de voyageurs s'ils ne vont pas présenter l'hommage de leur admiration, ou tout au moins de leur curiosité, au roi de Ferney qui tient table ouverte. Des deux royautés, la plus indépendante est la sienne. On n'a aucune autorité sur lui. Il a raison de dire qu'il s'est rendu plus libre en achetant des

terres en France qu'il ne l'était « dans sa guinguette de Genève et sa maison de Lausanne ». Les Suisses pouvaient le forcer de partir. Le gouvernement français ne le peut plus. Sa gloire et sa vieillesse même le placent hors de l'atteinte des lois. Chef incontesté des Encyclopédistes, il a son ambassadeur, d'Alembert, ses chargés d'affaires, ses consuls. C'est de Ferney que partent les mots d'ordre et les déclarations de guerre. De Ferney, il agitera la France et l'Europe. Mais il ne veut pas qu'on le croie en exil. Lord Lyttelton ayant publié des *Dialogues des morts* où l'on parlait de lui comme d'un exilé, il lui répond : « Je vis dans mes
« terres en France. La retraite convient à la vieillesse...
« Si j'ai une petite maison de campagne auprès de
« Genève, mes terres seigneuriales et mes châteaux
« sont en Bourgogne ; et si mon roi a eu la bonté de
« confirmer les privilèges de mes terres qui sont
« exemptes de tout impôt, j'en suis plus attaché à mon
« roi. » Lorsque Choiseul obtient, à défaut de son rappel, le rétablissement de son ancienne pension, il s'empresse d'annoncer l'heureuse nouvelle à ses amis : « Que dira à cela Catherin Fréron ? Que dira Le Franc
« de Pompignan ? » Et il laisse entendre qu'à aucun prix il ne désire revenir à Paris. « La vie que je mène à
« Ferney est délicieuse. C'est au bonheur dont je jouis
« que je dois la conservation de ma frêle machine. »

Assurément il est heureux. Il vit entouré de femmes dont une seule lui cause parfois des ennuis et des impatiences, madame Denis. Cette petite femme grosse et ronde, indiscreète et menteuse, mais sans trop de méchanceté, qui va toujours, dit madame d'Épinay, « criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant », le fatigue de ses dépenses, de ses récri-

minations, de sa jalousie et de ses engouements pour les beaux hommes, car elle est d'une complexion fort amoureuse. Elle lui a écrit jadis des lettres où elle l'accusait de manquer de cœur. Il les lui a pardonnées. Un jour, à la suite d'une indélicatesse et de quelques manuscrits dérobés, il la renvoie à Paris avec tous ses complices ; mais il la rappelle bientôt. Il a pour elle une réelle affection ; et elle joue si bien le rôle de Zaïre ¹ ! Son autre nièce, madame de Fontaine, grande, les yeux pleins d'esprit, très tendre, dépourvue de préjugés, quelquefois exigeante et emportée, (ils l'étaient tous dans sa famille), lui amène son intime ami, le marquis de Florian, qui ne la quitte pas et qui se décide à l'épouser. Elle peint et aime à peindre des sujets scabreux qui réjouissent son oncle. La maison est égayée par l'honnête et frais visage, la grande bouche et les rangées de perles de mademoiselle Rodogune ou Cornélie-Chiffon. C'est la petite-nièce à la mode de Bretagne de l'auteur du *Cid*. Son père était tombé dans la misère. Voltaire, qui la croyait d'abord plus proche parente de Corneille, l'a adoptée par bonté naturelle et peut-être aussi par désir de popularité et peut-être encore pour damer le pion à Fréron qui s'était généreusement occupé des petits enfants de La Fontaine et qui même, un des premiers, avait signalé au public la détresse des Corneille. Voltaire prit très au sérieux son rôle de père adoptif ou plutôt de tuteur. Il chérit la jeune fille, l'instruisit, la maria, la dota, malheureusement aux dépens de son grand-

1. « On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer *Zaïre*. — « Il faudrait, dit-elle, être jeune et belle. — Ah, Madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. » (*Anecdotes de Chamfort*.)

oncle ; car, si le Roi, la Czarine, l'Empereur, l'Impératrice, madame de Pompadour, Choiseul, des Anglais comme Chesterfield et Fox, la Compagnie des Fermiers généraux souscrivirent à son édition des œuvres de Corneille, le commentaire, dont elles étaient accompagnées, tendait à rapetisser le grand poète. A mademoiselle Corneille, devenue madame Dupuits, succéda plus tard mademoiselle de Varicourt, que Voltaire avait sauvée du cloître où, malgré elle, ses parents la destinaient. Il l'appela *Belle et Bonne* : elle le méritait ; mais elle méritait mieux que le mari qu'il lui donna, le marquis de Villette, dont l'esprit et les flatteries ingénieuses le trompaient sans doute sur son vrai caractère de viveur et d'aventurier ¹.

A côté de ces femmes, les nouveaux venus n'étaient pas peu surpris de trouver un Jésuite, le père Adam. « C'est une espèce d'Hébreu que j'ai recueilli dans sa « transmigration de Babylone, disait Voltaire : il n'est « point du tout gênant ; il joue très bien aux échecs, « dit la messe fort proprement ; enfin c'est un Jésuite « dont un philosophe s'accommoderait ². » Il demeura treize ans à Ferney. Pendant treize ans il fit la partie d'échecs avec Voltaire. Quand la partie tournait mal pour le philosophe, le philosophe commençait à chanter un *tourloutoutou*, et le père Adam à trembler.

1. Ce bel esprit, homme de bonne fortune, personnage de comédie et plat personnage, comme l'appelle madame Du Deffand, était le fils de M. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et un de ces comtes, marquis, barons qui, sous l'ancien régime, après s'être enrichis dans le commerce ou la perception des taxes, avaient acheté des terres avec des titres dont ils se décoraient, quoique ces titres ne leur donnassent ni le rang ni les privilèges qui n'y sont attachés qu'autant qu'ils étaient confirmés par le roi. (Voir les *Lettres de Madame du Deffand* annotées. Firmin Didot, 1864). Sous la Révolution, il signa simplement Villette et mourut en 1793 membre de la Convention.

2. A l'abbé de Sade, 12 février 1764.

Mais le père Adam n'était pas moins passionné que son partenaire ; il tenait bon, quitte, s'il gagnait, à recevoir par la figure les pièces de l'échiquier qui s'accrochaient à sa perruque, et il fuyait « semblable à son vieux patron lorsqu'il eut péché ¹ ». N'oublions pas le singe Luc et un âne qui broutait le gazon dans le jardin et qui ressemblait à Fréron. « J'ai besoin de colère, » disait Voltaire à M. de Lauraguais, et cette figure m'en donne quand j'en ai besoin. »

Voilà son entourage habituel ; mais ce sont tous les jours des visiteurs : grands seigneurs, magistrats, poètes, écrivains, comédiens, officiers, diplomates, des Suisses, des princes allemands, des Italiens, des Russes, des Anglais. Il écrivait à madame Du Deffand en 1768 : « J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents Anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie, que presque pas un seul ne s'est souvenu de moi après son départ, excepté un prêtre écossais, nommé Brown, ennemi de M. Hume, qui a écrit contre moi et qui m'a reproché d'aller à confesse, ce qui est assurément bien dur. » Il est assailli d'hommages et de louanges. Madame de Genlis, qui a été le voir, elle aussi, mais qui ne l'aime guère, dira : « Les rois n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée ; du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries. » Et elle se moquait des jeunes femmes, pour qui l'usage était de s'attendrir et de se trouver mal en l'apercevant. « On se précipite dans ses bras, on balbutie, on pleure, on est dans un trouble qui ressemble à l'amour le plus passionné. »

1. Correspondance inédite de l'Abbé Galiani (Dentu, 1818) citée par Desnoiresterres.

Presque toujours en souliers gris et en bas gris de fer roulés, revêtu d'une longue veste de basin qui lui descendait jusqu'aux genoux, coiffé d'une perruque à trois marteaux et d'un petit bonnet de soie brodé d'argent et d'or, — en dehors de la mode comme en dehors du temps, — le visage tout ridé et rendu plus volontaire par la perte des dents, son grand nez et son menton saillants, la voix éclatante, les yeux perçants, mais parfois d'une douceur veloutée, il s'avancait vers vous en disant : « Vous me trouvez mourant : venez-vous me rendre la vie ou recevoir mes derniers soupirs ? » Mais ce mourant, ce squelette, avait encore tout le feu de la jeunesse. Dès qu'il oubliait qu'il était en train de mourir, sa taille se redressait, il marchait du pas le plus ferme et le plus leste. Il avait gardé la même affabilité, la même courtoisie, les mêmes nobles manières, la même spontanéité à vous être agréable, qu'au temps de Cirey. Parce qu'il mettait quelquefois le dimanche un bel habit mordoré, une veste à grandes basques galonnée en or et des manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts, et parce qu'il disait qu'« avec cela on a l'air noble », et parce qu'il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs, nous l'avons traité de bourgeois gentilhomme. Mais aucun de ses contemporains, ni dignitaire de l'église, ni prince, ni duc, ni marquis, ne songeait en le voyant à Monsieur Jourdain. Le prince de Ligne le définissait à merveille : « Tantôt homme de lettres, et puis grand « seigneur de la cour de Louis XIV, et puis homme « de la meilleure compagnie. » Il se fait parfois invisible. Plus d'un visiteur, plus d'un hôte est parti sans l'avoir aperçu. « Quand on est jeune, disait-il à madame du Bocage, il faut aimer comme un fou ;

quand on est vieux, travailler comme un diable. » Il travaille toute la matinée et écrit dans son lit sur un échiquier. Il travaille souvent l'après-midi et une partie de la nuit. Quand il est trop souffrant pour écrire, il dicte. Il est capable de réveiller son secrétaire à deux heures du matin. Il a chaque jour quatorze personnes à dîner. Elles ne le dérangent pas. Il travaille au milieu des coups de sonnette, des allées, des venues, des arrivées, des départs. Il semble même que tous ces bruits et ces remuements l'excitent au travail, comme il avait besoin jadis, pour rétablir sa santé, du fracas d'un voyage.

Il mène de front les travaux les plus variés. Quand il avait acheté Ferney, le pays était bien dépeuplé, bien misérable, sans industrie, sans ressource. Il écrivait au conseiller Le Bault que la rapacité des fermes générales et la rage des employés faisaient « des infortunés qui avaient à peine de quoi manger un peu de pain noir. Ils sont arrêtés tous les jours, dépouillés, emprisonnés pour avoir mis sur ce pain noir un peu de sel qu'ils ont acheté près de leurs chaumières. La moitié des habitants périt de misère et l'autre pourrit dans les cachots. Le cœur est déchiré quand on est témoin de tant de malheurs. » Ce n'était pas par bonté d'âme qu'il était devenu propriétaire de Ferney ; mais, une fois propriétaire, il assumait tous les devoirs d'un bon seigneur. Il entreprit de transformer le misérable hameau en une bourgade prospère. Sous l'influence du docteur Quesnay, chef de la secte des Physiocrates, et de l'Encyclopédie qui avait publié ses articles, le gouvernement répandait dans les provinces des livres sur l'amélioration de la culture, et encourageait le défrichement des

terres incultes et l'élevage des bestiaux. L'agriculture était à l'ordre du jour, et Voltaire racontait dans son *Dictionnaire philosophique* la magnifique cérémonie de l'ouverture du printemps chinois, quand l'Empereur en habit de gala, escorté de grands seigneurs qui portaient des coffres précieux remplis de semences, prenait lui-même la charrue et commençait à labourer. « Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? Admirer et rougir, mais surtout imiter. » Il chanta d'abord l'agriculture dans une épître à madame Denis, qu'il avait bien donnée la peine, disait-il, à réduire au rôle de Cérès, de Pomone et de Flore, car elle eut préféré celui de Thalie à Paris. Il y a de bons vers dans cette Épître :

Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi...
 La nature t'appelle : apprends à l'observer.
 La France a des déserts ; ose les cultiver...
 Change en épis dorés, change en gras pâturages
 Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages...

Et, son épître faite, il la mit en pratique, « dès qu'il eut discerné dans les champs un emploi neuf et raisonné de ses capitaux ¹ ». Il amène la commune à dessécher les marais qui avoisinaient son château ; il défriche les bruyères ; il engraisse le sol ; il plante des vignes ; il borde le chemin de Genève à Gex de noyers et de chataigniers. L'agriculture ne lui ayant pas donné tous les résultats qu'il en espérait, à cause de la nature argileuse de la terre et du mauvais vouloir des paysans, il se tourne vers l'industrie. Il installe une tuilerie, une tannerie, une fabrique de baude soie et bientôt la *Manufacture royale des montres de Ferney*. Il attire des artisans et des marchands, pro

1. Fernand CAUSSY, *Voltaire, seigneur de village* (Hachette, 1912.)

ite des troubles de Genève, fait construire des maisons, reçoit les émigrants. « Il avait fini par commander des maisons à son maçon comme d'autres commandent une paire de souliers à un cordonnier. » Il consent même à ouvrir une école, bien qu'il craigne les écoles. « Je crois convenable, disait-il, que quelques enfants apprennent à lire, à écrire, à chiffrer ; mais que le grand nombre, surtout les enfants des manœuvres, ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. » Il ne fait l'aumône qu'aux malades ; mais il s'ingénie à inventer du travail pour les pauvres. Il prête de l'argent aux veuves chargées d'enfants. Il appuie ses gens, réclame en leur faveur contre les saisies des commis de la Ferme, dépense pour eux, sans compter, cette richesse dont il est le plus avare : son temps. Mais il poursuit impitoyablement les braconniers et les ramasseurs de bois dans ses forêts. Il est impérieux et autoritaire. Les criailleries de ses administrés ne l'arrêtent pas plus que leur ingratitude ne le décourage. D'ailleurs, les ingrats sont en petit nombre. La Saint-François est fêtée à Ferney comme la Saint-Louis. Chaque dimanche, les jeunes gens viennent lui présenter leurs compliments ; il les regarde danser dans son jardin « ragaillardi par la joie de cette jeunesse ». Il est fier d'avoir délivré le pays de la gabelle. Grâce à lui, deux mille paysans du mont Jura, serfs du chapitre de Saint-Claude, seront admis à réclamer leur liberté devant le Conseil du roi. *J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage.* Ce bien lui a survécu. « Son village, dit M. Caussy, est resté l'une des communes les plus importantes de l'arrondissement... Et c'est à sa seule gloire, soutenue par l'éner-

gie de Talleyrand, que nous avons dû, au congrès de Vienne, de conserver notre frontière au point précis où s'étendait le domaine de Ferney ¹. »

Son exil lui avait donc assuré l'indépendance. « C'est beaucoup d'être indépendant, écrivait-il à madame de Fontaine, mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait *la Henriade* ². » Cet exil avait encore eu un autre avantage : celui de le rapprocher des humbles, de l'initier à leurs besoins, et ainsi de fortifier son sens pratique des petites réformes nécessaires. Mais il eut des inconvénients dont le plus grave fut de le dérober au contrôle perpétuel que la société nous force malgré tout d'exercer sur nous-mêmes, et, en l'isolant au milieu des éloges et des adulations, de porter sa nature à l'extrême de toutes ses tendances. « Il me semble, écrivait-il à madame du Deffand en 1774, que la retraite rend les passions plus vives et plus profondes... Dans la solitude, on s'acharne sur ses sentiments. » L'exil ne l'immobilisa pas dans une attitude de mage comme celle où, un siècle plus tard, il raidit Victor Hugo. Voltaire appartient encore à la grande école du xviii^e siècle : l'écrivain, si vaniteux qu'il soit, se garde bien d'étaler sa vanité. Littérairement, il conservera les formes de la modestie ou, si vous aimez mieux, le ton de la bonne société. Les franches critiques de ses amis ne froissent point son amour-propre qui n'entre en fureur qu'à celles de ses adversaires.

Mais l'indépendance met à l'aise son audace. Ce n'est pas qu'il renonce à sa vieille habitude de dévouer ses livres et ses pamphlets et d'avertir tous ses

1. Ouvrage cité.

2. 27 février 1761.

correspondants qu'il n'est pas l'auteur de pareilles sottises ¹. (Il emploie même des mots plus forts.) Choiseul en hausse les épaules. Les d'Alembert et les Grimm s'en amusent. Le public en rit. Je crois qu'il y a dans ses ruses un goût de mystification et dans ses peurs comme un plaisir à s'exciter lui-même. Il avait avoué à de Brosses qu'il était d'un caractère naturellement insolent. Et, il écrivait à d'Alembert en lui envoyant son *Épître à Horace* : « Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard ². » Son insolence, en effet, n'a jamais été plus grande ni plus combative. « Si Voltaire était souverain, s'écriait Frédéric II, il serait avec tous ses voisins à couteau tiré ; son règne ne serait qu'une guerre perpétuelle, et alors Dieu sait de quels arguments il se servirait pour prouver que la guerre est l'état naturel de la société, et que la paix n'est pas faite pour l'homme. » Il l'avouait lui-même : « Ce monde-ci est une guerre, disait-il à l'abbé d'Olivet ; j'aime à la faire, cela me ragail- lardit ³. »

Campé aux portes de Genève, de cette Genève qui a brûlé *la Pucelle*, qui a brûlé *Candide*, et qui a une sainte horreur de la comédie, il l'assiège, et non seulement il l'investit de représentations dramatiques par son théâtre de Tournay et par celui qu'il a fait bâtir à Châtelaine, mais il recrute des acteurs parmi ses jeunes

1. « Il ne faut jamais rien donner sous son nom, écrivait-il à Helvétius (août 1762). Je n'ai pas même fait la *Pucelle* ; Maître Joly de Fleury aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait la *Pucelle* qu'il veut méchamment mettre sur mon compte. »

2. 13 novembre 1772.

3. Avril 1764.

citoyens et les fils des syndics. « Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève, s'écrie-t-il. Je crée les plaisirs ; les prédicants enragent. Je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres intolérants et de tous cagots ! » Il ne faudrait pas s'imaginer qu'à Genève on eut attendu Voltaire pour se relâcher des dures contraintes calvines. Mais son arrivée donna plus d'assurance à ces relâchements clandestins. Que d'auxiliaires, que d'agents secrets n'y trouvait-il pas ! Il l'inondait de ses ouvrages prohibés, de ses pamphlets contre l'Ancien et le Nouveau Testament, de son *Dictionnaire philosophique* qu'on appelait le *Portatif*, de ses brochures qui lui faisaient donner le nom de « grand brochurier ». On les glissait sous les portes ; on les pendait aux cordons de sonnettes. Les clients des libraires, rentrés chez eux, ouvraient leur paquet et en tiraient un libelle qui ne pouvait être que de Voltaire. Jamais la « parvulissime république » n'avait eu d'adversaire aussi harcelant. Il envenime ses querelles sous couleur de les apaiser. Il souffle à ses vertueux enfants la mutinerie et l'impiété. Enfin, après l'avoir forcée d'accepter un théâtre, que du reste elle brûla, et de lire ses ouvrages qui lui faisaient goûter les charmes les plus vifs de la dépravation, il livra au ridicule, dans un long poème du genre de *la Pucelle*, ses prédicants et leur tribunal des mœurs. L'histoire d'un nommé Robert Covelle, qui comparaisait devant le tribunal pour crime de fornication et qui refusa d'entendre la censure en se mettant à genoux, comme c'était l'usage, lui en fournit le sujet ou plutôt le prétexte¹. Mais les longs poèmes ne portent pas bonheur

1. Ce Robert Covelle était un imbécile vaniteux, dont Voltaire et son

Voltaire. Sa *Guerre civile de Genève* n'est pas plus plaisante que *la Pucelle*, malgré quelques passages de satire lestement enlevée, celui-ci par exemple :

On voit briller la cité genevoise,
Noble cité, riche, fière et surnoise,
On y calcule et jamais on n'y rit ;
L'art de Barême est le seul qui fleurit :
On hait le bal, on hait la comédie ;
Du grand Rameau l'on ignore les airs ;
Pour tout plaisir Genève psalmodie
Du bon David les antiques concerts,
Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers ;
Des prédicants la morne et dure espèce
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.

Cette guerre que Voltaire fait à Genève, c'est sa guerre de Sept ans. Mais elle ne mobilise pas toute la force bataillieuse. Il en garde pour ses voisins et compatriotes. « J'ai de terribles affaires sur les bras », écrit-il du même air sans doute que les plaideurs enrâlés vous disent : « J'ai de fameux procès en train ! » Il poursuit le curé du petit village de Moëns, coupable de molester ses ouailles, et rêve de l'envoyer ramer sur les galères du roi. Il joue aux Jésuites d'Ornex le mauvais tour de les déposséder légalement d'un bien qu'ils avaient légalement acquis, mais en profitant des difficultés où se débattaient les propriétaires. Il entre en conflit avec son évêque diocésain, l'évêque d'Annecy, Mgr Biort, « ce vil cagot mitré, tyran des gens de bien ¹ », à propos du curé de Moëns, puis au sujet de son église qu'il avait abattue et reconstruite sans autorisation, enfin dans une affaire dont on aimerait mieux ne pas avoir à parler.

entourage s'amuserent quelque temps. Il fréquenta à Ferney où on ne appelait que « M. le Fornicateur ».

1. Éptre à Saint Lambert.

Le dimanche, quand il se rendait à l'église dans son habit mordoré, il ne détestait point que son chapelain l'encensât en sa qualité de seigneur au milieu de ses vassaux. Mais un jour les coups d'encensoir ne lui suffirent plus. D'autre part, il était furieux qu'on lui volât du bois dans ses forêts. Pâques approchait. Le samedi saint, comme il avait un moine à dîner : « Mon père, lui dit-il, j'ai envie, pour le bon exemple de faire demain mes Pâques : je pense que vous me donnerez l'absolution. — Très volontiers, répondit le moine, je vous la donne. » Le lendemain, accompagné de ses gardes en armes, il va à la messe, communie, et, aussitôt communié, prend la parole et entame un prêche en deux points, l'un contre l'ivrognerie, l'autre contre le vol ». L'évêque d'Annecy averti du scandale, lui écrit une lettre très digne et très fine où il feint d'admettre sa sincérité, mais déplore le sermon. Voltaire réplique que son devoir, à lui seigneur de paroisse, est de prêcher ses vassaux. L'évêque lui interdit les sacrements. Mais Voltaire a juré qu'il communierait malgré l'évêque. L'année suivante, à la même époque, il appelle un capucin de passage et, lui mettant un écu de six francs dans la main, il le prie de recevoir sa confession. Le capucin tire au large. Voltaire s'alite et mande le chirurgien du village : « Tâtez-moi le poulx. — Vous l'avez excellent. — Comment, ignorant que vous êtes, vous trouvez mon poulx excellent ? — Ah, monsieur, permettez que je le retâte... Vous avez beaucoup de fièvre ! » On envoie quérir le curé d'urgence car « les ordonnances portent qu'au troisième accès de fièvre, on donne les sacrements à un malade, et M. de Voltaire en a eu huit violents. » Le curé, très perplexe, avait

épêché son capucin chez l'Évêque. Mais, à une heure du matin, les domestiques de Voltaire accourent, le comment de venir ; et un homme de loi le menace de le déferer à Dijon pour refus de sacrements. Le curé conçoit une telle peur que la fièvre et la colique le saisissent. Heureusement le capucin arrive avec les instructions de l'Évêque et présente au malade, pour qu'il la signe, une rétractation de ses ouvrages impies. Voltaire s'impatiente, proteste qu'il s'en tient au *Credo* et, sur le point d'agoniser, réclame l'absolution. Le capucin perd la tête et s'écrie : *Absolvo ! Absolvo !* La porte s'ouvre : c'est le notaire. Elle se rouvre : c'est le curé. Le curé, encore malade, lui administre la communion, par devant notaire. Et le moribond ressuscité s'écrie à pleine voix : « Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare que je pardonne sincèrement à ceux qui ont écrit au roi des calomnies contre moi et qui n'ont pas réussi dans leur mauvais dessein. » Quand tout le monde fut sorti, il sauta lestement hors du lit et alla se dégourdir les jambes dans le jardin¹.

La première communion et son sermon avaient été jugés à Paris inconvenantes par les philosophes

1. DESNOIRESTERRES (*Voltaire et Genève*) et CAUSSY (ouvrage cité.) Il put lire dans le *Dictionnaire Philosophique* (Article *Fanatisme*, section III) le récit que Voltaire fait lui-même de sa communion. Il s'y présente comme « un petit seigneur châtelain goguenard, mais pas échant ». Et il y raconte que l'évêque, outré qu'un vieux moribond fût moqué de lui, s'en vengea de la façon suivante : « Il fit fabriquer en son patois, au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé et par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie... Cet acte était visiblement un crime de faux... et ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde et en enfer dans l'autre... Mais le petit seigneur châtelain... ne voulut point les traduire devant la justice humaine et se contenta de les traduire en ridicule... » Desnoiresterres a bien raison de juger cette fin de l'histoire très invraisemblable ; et il y a tout à parier que Voltaire avait signé lui-même la profession de foi

comme par les dévots. Sa seconde comédie attrista les uns, indigna les autres. « Les profanations sacrilèges ne sont jamais commises que par de jeunes débauchés » disait-il dans son *Commentaire des Délits et des Peines*. Il n'était point débauché, et il n'était plus jeune. Comment expliquer qu'un homme de soixante-seize ans, — car il avait soixante-seize ans, — se permette une pareille polissonnerie ? On a cité ces mots du *Dictionnaire philosophique* : « Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent de la populace qui n'est pas faite pour penser. Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille et si, en chemin, tu rencontres quelques gens d'esprit, avertis-les par un signe de tête, par un coup d'œil, que tu penses comme eux, mais qu'il ne faut pas rire. » Cependant il était trop intelligent pour espérer que cette farce de communion extorquée en imposera à la Cour et lui faciliterait sa rentrée à Paris. Il a cédé simplement à une impulsion de son démon intérieur qui lui a fait commettre, au cours de sa longue vie tant d'actes inconsidérés. Le roi Voltaire a son bouffon : il le porte en lui. Son éternelle jeunesse l'empêche de sentir qu'une turlupinade qu'on pardonne à un adolescent discrédite un vieillard. « Le vieil enfant ! » s'écrie Grimm. Il dirait mieux : « Le vieux gamin ! »

Quand il ne s'agit que des rapports sociaux et mondains, ses insolences ne sont souvent que des gamineries. Il reçoit aux Délices madame du Bocage femme poète, plus belle que poète et aussi prétentieuse

que le capucin avait apportée d'Annecy ; et que plus tard, gêné de sa rétractation, rendue publique par l'évêque, il crut sortir d'embarras en se disant victime d'un faux.

que belle, mais très naïve. Le soir, au dîner, il prend le laurier et, passant derrière la chaise de son invitée, l'en couronne d'une main en lui faisant les cornes de l'autre et en tirant sa langue d'une aune aux yeux des vingt personnes qui étaient à table. Madame d'Épinalay présente fut fâchée, dit-elle, « de voir le premier poète de France violer l'hospitalité envers une bonne femme qui prenait toutes ses pantalonnières au pied de la lettre ». Elle ne fut probablement pas la seule à s'étonner qu'un homme aussi courtois, aussi spirituel et d'aussi belles manières, put se manquer ainsi lui-même et aux autres. Mais, dès que la religion est en cause, ses gamineries tournent vite à la provocation. « Ma destinée, dira-t-il, est de bafouer Rome et de la faire servir à mes petits intérêts. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. » Comme le pape avait eu le droit d'accepter la dédicace de sa tragédie ! Lorsqu'il fut reconstruit son église et qu'il y eut gravé l'orgueilleuse inscription *Deo erexit Voltaire*, il lui demanda des reliques, et on eut la faiblesse de lui envoyer un fragment du cilice de Saint François qui lui parvint le même jour que le portrait de madame de Pompadour. « Me voilà très bien, dit-il, pour ce monde-ci et pour l'autre ¹. » Mais qu'est-ce que la satisfaction de recevoir des reliques à côté de celle d'être communié malgré son évêque, et quand tout le monde sait qu'il se moque de la communion ? Et l'homme qui, par légèreté peut-être autant que par insolence, donnait sans vergogne le spectacle d'une bouffonnerie sacrilège, était le même qui s'était fait aux yeux de toute l'Europe le défenseur des opprimés,

1. Lettres à Madame de Lutzelbourg (11 octobre 1761) et à d'Argence de Dirac (26 octobre 1761)

le réparateur des injustices. Je me demande ce que ses ennemis auraient pu imaginer de plus dur contre lui.

★ ★

Nous arrivons à un des événements de sa vie qui imprima à sa réputation un caractère moral qu'elle n'avait pas encore. Le soir du 13 octobre 1861, à Toulouse, dans la rue des Filatiers, on entendit des cris sortir de la maison d'un riche marchand de toiles protestant, Jean Calas. Les voisins s'attroupèrent. La porte s'ouvrit. On vit dans le magasin le cadavre du fils aîné, Marc-Antoine, et, autour de ce cadavre, le père, un de ses trois autres fils, la mère éplorée, la vieille servante affolée et un ami de la famille, le jeune Lavaysse, fils d'un des meilleurs avocats de la ville. Un aide chirurgien appelé retira la cravate noire du mort et découvrit autour du cou le sillon rouge d'une double corde qui avait servi à l'étrangler. Le capitou de service, qui remplissait à la fois les fonctions de commissaire de police et de juge d'instruction, David de Beaudrigue, interroge les Calas qui ne s'expliquent pas cette mort, flaire un mystère et les arrête tous. Mais déjà dans la foule une conviction s'était faite. Calas avait un fils qui s'était converti au catholicisme, qu'il avait chassé de chez lui et à qui il était forcé de payer une pension alimentaire. On savait, ou du moins on disait que Marc-Antoine était sur le point de se convertir, lui aussi. Le père, furieux, l'avait étranglé. Le crime était prémédité. On avait éloigné les deux jeunes filles de la maison ; et Lavaysse, protestant comme les Calas, avait prêté la main à ce forfait.

Le lendemain, les Calas, de nouveau interrogés et conseillés par leurs avocats, dont on saisit une lettre

maladroite, revinrent sur leurs premières dépositions et déclarèrent que Marc-Antoine les avait quittés après le souper, et qu'une heure plus tard Lavaysse, qui s'en allait, et le jeune Calas, qui l'éclairait, l'avaient trouvé pendu à une grosse tringle de bois posée sur les battants ouverts de la porte qui séparait le magasin de l'arrière-boutique. Le père, descendu à leurs cris, avait coupé la corde. Mais plusieurs détails semblaient démentir leurs affirmations : l'absence de chaise ou d'escabeau, la hauteur de la porte, la corde intacte. Voltaire reconnâtra lui-même que les juges ont été « séduits par des apparences » et que, si leur jugement fut inique, « ils le rendirent sur les indices les plus trompeurs ». Mais quand il reproche aux Calas « d'avoir été assez imbéciles pour vouloir sauver d'abord le prétendu honneur de Marc-Antoine », en cachant son suicide, nous comprenons mieux que lui ce mensonge des parents épouvantés à l'idée que leur malheureux enfant serait traîné sur une claie, comme l'usage était de le faire du cadavre des suicidés. Bref, le Parlement de Toulouse condamna Jean Calas au supplice de la roue. La torture ne lui arracha que le cri de son innocence. Il mourut avec une extraordinaire fermeté. On remit en liberté sa femme, son fils, Lavaysse et la servante qui étaient pourtant ses complices s'il était coupable. Le Parlement fut taxé d'indulgence.

Parmi ceux qui ont étudié le dossier de cette affaire, les uns proclament l'innocence ; les autres, et le dernier en date M^e Henri-Robert, penchent pour la culpabilité. Ne l'ayant pas étudié, je n'ai point d'opinion. Moralement, le crime me paraît invraisemblable ; matériellement, le suicide soulève d'assez sérieuses objections. Mais la question n'est pas de savoir si Calas

était innocent ou coupable. Voltaire était-il persuadé de l'innocence ? Et quelles raisons avait-il de l'être ? L'insuffisance et la partialité de l'enquête menée par le capitoul étaient révoltantes. On n'avait fait aucune perquisition dans la maison, aucune inspection des papiers du mort dont cependant on n'ignorait pas l'imagination sombre et l'humeur aigrie. La passion religieuse s'était déchaînée autour de ce cadavre. L'Église avait consenti à des funérailles qui préjugeaient le parricide. Les Pénitents Blancs s'en étaient chargés et avaient promené à travers la ville un catafalque surmonté d'un squelette qui portait attachée à une main la palme du martyr, et à l'autre une pancarte avec ces mots : *Abjuration de l'hérésie*. C'était plus qu'il n'en fallait pour enflammer Voltaire. Mais il n'éprouvait aucune sympathie à l'égard des protestants, comme le prouvent son *Siècle de Louis XIV* et ses querelles genevoises. Leur austérité morale lui répugnait ; il voyait en eux des hommes inconséquents qui, dans un siècle de lumière, bien que libérés des dogmes de l'Église romaine, restaient les partisans attardés des superstitions d'autrefois¹. A la première nouvelle de l'affaire Calas, il écrivait au conseiller Le Bault : « Vous avez entendu parler peut-être d'un bon hugue
« not que le Parlement de Toulouse a fait rouer pour
« avoir étranglé son fils... Nous ne valons pas grand-
« chose ; mais les huguenots sont pires que nous, et,
« de plus, ils déclament contre la comédie². »

Il en était là, quand la visite d'un négociant protestant, ami des Calas, lui inspira de grands doutes

1. *Voltaire et les Protestants de France*. Thèse de l'Université de Genève, par Édouard CHAMPENDAL (1919).

2. 22 mars 1762.

sur la culpabilité de ce « bon huguenot ». Le plus jeune des Calas, Donat, en apprentissage à Nîmes, terrorisé par les malheurs de sa famille, avait gagné la Suisse. Voltaire l'appelle. La vue de ce jeune homme, ce qu'il lui raconte de ses parents l'émeuvent et commencent à le convaincre. Il écrit en Languedoc. Catholiques et protestants lui répondent que le crime est indubitable. Il écrit à ceux qui avaient gouverné la province, aux commandants des provinces voisines, aux ministres d'État : tous unanimement lui déconseillent de se mêler d'une aussi mauvaise affaire. Il persiste. Il s'informe si la veuve de Calas, « qui vit dans une solitude où elle se nourrit de larmes », croit en un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime et si, au nom de ce Dieu, elle est prête à signer que son mari est mort innocent. La démarche est peut-être naïve : madame Calas ne pouvait répondre que par l'affirmative. Alors il entreprend la campagne la plus pressante et la plus habile.

Le mot d'ordre est parti de Ferney, que se transmettront les philosophes. « Criez, je vous prie, et faites « crier... Je n'ai d'espoir que dans le cri public... Il « faut que, de bouche en bouche, on fasse tinter les « oreilles du chancelier, qu'on ne lui donne ni repos « ni trêve, qu'on lui crie toujours *Calas ! Calas* ¹ ! » Ce nom, d'une si triste résonance, qu'il ne cessera d'agiter trois années durant, va se propager par toute la France et l'Europe comme les sons d'un tocsin. Il publie les *Pièces originales du procès* qui sont son œuvre : *Lettre écrite au nom de madame Calas* ; *Lettre écrite au nom de son fils Donat* ; *Supplique au Chan-*

1. Lettres à Damilaville (8 juillet 1762) et à d'Argental (7 août 1762).

celier ; Requête au roi ; un Mémoire de Donat Calas ; une Déclaration de Pierre Calas. Toutes les obscurités de l'affaire se dissipent dans la clarté de ces pages où l'on n'accuse que le fanatisme, cette peste du genre humain, sans nommer les fanatiques, et qui portent la conviction jusqu'au fond des âmes. Jamais avocat ne fut plus simple dans un sujet qui favorisait la déclamation. Un à un, Voltaire enlève tous les bastions de la résistance. Il a déjà pour lui le chancelier, le premier Président de la Cour des comptes, le Président du Grand Conseil, madame de Pompadour, Richelieu, le duc de La Vallière. Il agit ou fait agir sur ceux-ci par leur médecin, sur ceux-là par leur maîtresse, sur d'autres par leur confesseur. Il s'adresse à l'Europe. Il lui demande des subsides pour le triomphe de la vérité. Catherine II, qui vient de se débarrasser si proprement de son mari, Frédéric II, qui a la conscience si pure, les princes allemands, répondent à l'appel. L'argent afflue. L'Europe s'intéresse furieusement à la confusion des Pénitents blancs de Toulouse. La généreuse Europe est animée du besoin de voir la justice régner en France.

En 1763, il lance son *Traité de la Tolérance*, une de ses œuvres qui marque le mieux tout le chemin parcouru par l'opinion publique. Vingt ans plus tôt elle eut infailliblement perdu la cause qu'il soutenait. Derrière les juges de Toulouse, apparaît la véritable accusée : la religion catholique. A propos de Calas, dont le procès, une fois de plus, est brièvement exposé, il reprend son *Essai sur les mœurs* et nous démontre que le fanatisme religieux est un mal spécifiquement chrétien, n'ayant été connu ni de l'Inde, ni de la Perse, ni de la Tartarie, ni des vertueux Chinois, ni des Grecs,

ni des Romains, ni même, — assertion aussi nouvelle qu'imprévue ! — du peuple juif qui a pratiqué la tolérance au milieu des horreurs les plus barbares. Son Dieu n'a pas puni les cultes étrangers : il a seulement puni les profanations du sien. Salomon n'a-t-il pas été paisiblement idolâtre ? Et Jésus-Christ a-t-il ordonné l'intolérance ? Les pères de l'Église, les saints, Fléchier, Fénelon, n'ont-ils pas protesté contre la force mise au service de la foi ? Et brusquement l'historien cède la place à l'auteur de *Candide*. Voici un dialogue entre un janséniste à l'article de la mort et un jésuite qui tourmente son agonie. Voici une lettre au Révérend Père Le Tellier d'un bénéficiaire qui lui propose de supprimer par la corde, le fer ou le poison nos six millions de Jansénistes. Voici la relation de la dispute en Chine d'un Aumônier de la Compagnie danoise, d'un Chapelain de Batavia et d'un Jésuite. Vous pensez peut-être que ces fantaisies satiriques déparent un *Traité* qui devrait être plus grave. Mais c'est une adresse d'unir la cause des Jansénistes à celle des Protestants, car le Parlement de Paris est en grande partie composé de Jansénistes. Et le tout se termine par une admirable prière à Dieu :

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos

conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer, supportent ceux qui se contentent de la lumière du soleil... Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes comme ils ont en exécution le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

Le 9 mars 1765, trois ans jour pour jour après sa condamnation, Jean Calas était réhabilité. Par une procédure sans précédent, l'affaire avait été évoquée devant le Parlement de Paris comme si elle n'avait jamais été jugée. Cette réhabilitation faisait de Voltaire le grand justicier. Il avait tout conduit ; du moins il avait tout mis en branle. Il semblait avoir pris lui-même madame Calas par la main pour la mener avec ses enfants jusqu'aux pieds de la reine.

Qu'il ait compris, dès les premiers jours, quel parti on pourrait tirer de cette affaire contre la religion et contre les Parlements, sa vieille haine ; que dans l'infortune des Calas il ait vu surtout le puissant levier qu'elle lui fournissait pour soulever l'opinion publique : cela me paraît indiscutable. Il ne me paraît pas moins indiscutable qu'il fut convaincu. En dehors des raisons excellentes qu'on avait de douter du crime et de l'impartialité des premiers juges, il se fût persuadé en combattant. Ceux-là seuls essaieront de diminuer la valeur de son acte qui oublieront que les idées pures de justice et d'humanité n'acquièrent de force sociale qu'en s'incorporant aux intérêts et aux passions, et que, dans une bataille, il ne faut pas se de-

mander si celui qui se bat est désintéressé, mais seulement s'il se bat pour une cause honorable et profitable à la société. Or il importe à la société que les enquêtes d'où dépendent l'honneur et la vie des citoyens soient conduites avec une honnêteté scrupuleuse, que les juges se défendent de toutes les préventions, autant que le permet la nature humaine, qu'ils chassent de leurs âmes « ce monstre redoutable et farouche qu'on appelle la précipitation du jugement », et qu'enfin le doute profite à l'accusé. Voltaire l'établit ou le rappela fortement. C'est un mérite qu'il serait injuste de chicaner.

L'affaire Calas n'était pas finie qu'une autre affaire analogue le sollicitait. Le protestant Sirven était accusé contre tout bon sens d'avoir jeté dans un puits sa fille qui manifestement était folle. Devant cette accusation, sa famille et lui s'étaient enfuis et dispersés. Voltaire attendit sagement la réhabilitation de Calas pour se charger de leur cause. Le danger était grand. Pouvait-on espérer que le public, surmené d'émotion, s'émût encore et pour une pièce, comme il le disait à madame de Florian, « qui n'était pas neuve et où il n'y avait eu malheureusement personne de roué ? » Écraser deux fois le fanatisme était bien tentant ; mais il risquait d'échouer et d'affaiblir l'autorité qu'il venait d'acquérir. Il n'hésita pas ; et l'on ne saurait refuser l'admiration à sa magnifique opiniâtreté. Du jour où Sirven avait été condamné par contumace, il ne fallut pas moins de neuf ans pour qu'il obtînt d'être réhabilité, et devant le Parlement de Toulouse. Le premier président l'annonça lui-même à Voltaire. Il semblait que la justice prît à tâche de lui fournir des procès à réviser, des mémoires d'innocents à sauver de l'infamie.

mie. Après Sirven, ce furent les Martin, les Montbailli, Lally-Tolendal. Les Montbailli et les Martin étaient de pauvres gens bien obscurs. La religion n'avait rien à voir dans ces erreurs judiciaires. Il n'en mit pas moins à leur service son habileté d'avocat et son génie d'écrivain. Il se trompa peut-être une fois, dans l'affaire Morangiès, affaire de chantage qui reste assez douteuse ¹. Une autre fois, il fut réduit au silence et, quand il recouvra la parole, tous ses efforts échouèrent : ce fut la lugubre affaire du chevalier de La Barre ².

Balzac n'a jamais imaginé de drame provincial aussi enchevêtré ni aussi noir. Tout y est : intrigues matrimoniales, tuteur obligé de rendre des comptes, jalousies qui s'observent, sauvages rancunes embusquées dans l'ombre, commérages meurtriers ; et tout aboutit à une monstruosité juridique. En 1765, à Abbeville, l'abbesse du couvent de Willancourt, très mondaine et très peu abbesse, avait recueilli près d'elle un jeune cousin dont les parents étaient morts, François-Jean de La Barre. Il avait besoin d'être dégrossi : elle lui fit apprendre la danse, le violon, les armes ; et elle recevait avec plaisir ses amis, car elle aimait la jeunesse. Un de ses anciens familiers, l'Élu, M. de Belleval en prit ombrage et se plaignit dans une lettre d'être évincé par un polisson. Le polisson, qui avait vingt ans, lit la lettre, rencontre M. de Belleval, le provoque.

1. En défendant le comte de Morangiès, Voltaire acquittait une dette de reconnaissance envers les Chateaufort dont le comte était un des descendants.

2. Pour cette affaire La Barre, il faut lire le livre si curieux et si documenté de Marc Chassaigne (Gabalda, 1920) et la remarquable préface de Jean Guiraud. C'est à ce livre que j'emprunte les détails qui suivent.

Le magistrat continua son chemin sans rien dire. Mais ce jour-là, à cette heure-là, François-Jean de La Barre avait signé lui-même son arrêt de mort.

Quelques jeunes gens des meilleures familles d'Abbeville, qui vivaient dans le désœuvrement, ne se contentaient pas des farces classiques. Ils s'entraînaient à l'impiété, une impiété grossière qui consistait à chanter des chansons où la Vierge était traitée de drôlesse et à proférer des insultes contre Dieu. Le jeune d'Etallonde, fils du second président, M. de Boencourt, donnait le ton à la bande. Il avait voué une haine particulière au crucifix du Pont Neuf ; et le matin du 9 août, les bonnes gens de la ville furent épouvantés à la vue de leur Christ profané, les jambes tailladées et la poitrine percée de coups. Une information fut ouverte ; mais le peuple réclamait une expiation publique. L'amende honorable fut prononcée par l'évêque d'Amiens, M. de la Motte, en grande pompe, au milieu de la consternation générale. D'Etallonde, le vrai coupable, prit peur. Il avoua tout à son père qui lui facilita son passage en Angleterre, mais qui, de ce jour, le raya de sa vie.

Cependant l'enquête languissait. Peut-être eût-elle été abandonnée sans la vigilance de M. de Belleval. La Barre était l'ami d'Etallonde. Ignorant, insolent, féru de sa petite noblesse, l'imagination hantée de mauvais livres, il avait affiché un peu partout son mépris des choses saintes et s'était échappé un peu partout en propos athées et en blasphèmes. M. de Belleval alla de porte en porte, recueillit des témoignages, souleva même probablement des témoins, composa un terrible dossier, et poussa la ruse jusqu'à y impliquer son propre pupille, qui faisait partie de la bande, le

petit Moisnel, avec l'espoir qu'une fois inculqué ce gamin accablerait La Barre.

Ce fut alors que jouèrent de vieilles rancunes contre l'abbesse. Le magistrat instructeur, pointilleux et retors, Duval de Soicourt, lui en voulait d'un mariage rompu de son fils. On conclut à la prise de corps d'Etallonde, de La Barre et de Moisnel. D'Etallonde était en fuite. La Barre fut arrêté dans une abbaye de Boulogne où l'avait envoyé sa cousine et où il s'était rendu ostensiblement. On avait trouvé dans sa chambre des livres obscènes et le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qu'il n'était guère capable d'avoir lu. Mais c'est un signe des temps que l'impiété de jeunes voyous se réclame des philosophes. L'accusation la mieux établie contre La Barre fut d'avoir gardé son chapeau sur sa tête au passage d'une procession et du Saint-Sacrement. Duval recruta difficilement deux juges pour siéger dans l'affaire. Tous se dérobaient. Il en décida un qui était très vieux et un autre qui n'était qu'avocat, ancien marchand de vins et de porcs, très vaniteux. On déterra un texte qui datait de l'affaire des poisons sous Louis XIV ; et le 28 février 1766, un jugement fut rendu qui dépassait certainement les prévisions de Belleval et sembla lui inspirer des remords. La Barre, soumis à la question ordinaire et extraordinaire, aurait la langue coupée, la tête tranchée ; son corps mort et sa tête seraient jetés au feu dans un bûcher ardent et ses cendres au vent. Le *Dictionnaire philosophique* serait brûlé de la main du bourreau dans le même bûcher. Le 4 juin, le Parlement de Paris confirma purement et simplement la sentence. Par fanatisme ? Non, par opportunisme. Composé en grande majorité de gallicans et de jansé-

istes, il avait, quatre ans plus tôt, aboli la Compagnie de Jésus ; et l'Assemblée du clergé protestait contre la dispersion des Jésuites. Il crut bon de la déarmer « en faisant lui-même une surenchère d'orthodoxie ¹ ». Mais on ne pensait pas que la sentence serait appliquée. Un défenseur s'était levé pour sauver La Barre, un homme universellement respecté, particulièrement honoré du roi et de la Cour et qu'enourrait déjà une réputation de sainteté, l'évêque d'Amiens. Il écrivit en sa faveur au roi ². L'Assemblée du clergé réunie à Paris joignit ses prières aux sennes ; et l'ordre de surseoir à l'exécution fut préparé. Louis XV refusa la grâce sur les instances du vice-chancelier Maupeou que ses collègues appelaient plus brièvement le Vice. Et la chose horrible s'accomplit. Le jeune chevalier de vingt et un ans se révéla devant la mort, — et quelle mort ! — digne de la grâce, digne de sa race. « L'approche du supplice, dit son historien Marc Chassaigne, l'avait purifié, dégagé de ses fanges et de ses niaiseries. » Il supporta tout sans défaillance, sans forfanterie, avec la même élance que, vingt-sept ans plus tard, tant de victimes de la Terreur, encore moins coupables que lui. « Le nonce du pape déclara très haut qu'à Rome le tribunal d'Inquisition aurait tout au plus condamné cet écerclé à un an de prison. » Voltaire pouvait donc écrire : L'Inquisition est fade en comparaison de vos Jansénistes de la Grand Chambre et de la Tournelle. »

1. Jean GUIRAUD, *Ouvrage cité*.

2. Voltaire a été très injuste à l'égard de l'Évêque d'Amiens, dont il connaît d'ailleurs la bonté et l'humanité. Mais il le rend en partie responsable de la condamnation du chevalier pour « avoir jeté le trouble dans les esprits de la populace d'Abbeville » par « la cérémonie ridicule » de l'expiation publique. Marc Chassaigne a prouvé combien cette accusation était peu fondée. Il faut dire aussi que Vol-

Il avait suivi l'affaire d'assez près, renseigné par madame de Florian qui connaissait l'abbesse de Willancourt. Son premier sentiment avait été un sentiment d'irritation contre La Barre. Ce fou n'avait pas osé répondre aux magistrats qu' « il avait puisé son aversion pour nos saints mystères dans les livres des Encyclopédistes ? » Ne possédait-il pas le *Dictionnaire philosophique*, comme si de jeunes étourdis, « que la démence et la débauche entraînent jusqu'à des profanations publiques » étaient gens à lire des livres de philosophie ! Voltaire était trop mêlé par son livre à cette sinistre affaire pour intervenir en personne. Il laissa les philosophes de Paris s'agiter et tirailler. Une *Relation de la mort du chevalier de La Barre par M. Cassen à M. le marquis Beccaria* parut peut-être en 1766. On n'en est pas sûr. L'imagination frappée, il s'était vu arrêté et reconduit à la Bastille. Il passa sur le territoire suisse où sa peur l'accompagna. Tronchin lui en représentait vainement l'absurdité. Il avouait sa folie et pleurait. Il conçut même le projet chimérique d'aller fonder une colonie de philosophes en Allemagne, à Clèves où il avait séjourné jadis et dont les eaux étaient si bonnes. « On ne pouvait avaler, disait-il alors, de petits atomes de fer dans un plus beau lieu¹. » Quand il fut enfin remis de ses craintes, il s'occupa d'Étallonde et le recommanda à Frédéric II, qui fit de ce jeune homme un lieutenant. Plus tard, il l'appela à Ferney, lui donna des maîtres, car il le

taire n'aimait pas Mgr de la Motte qui avait converti Gresset et lui avait fait brûler deux comédies manuscrites et un chant de *Vert-Vert* intitulé *l'Ouvroir des Sœurs*.

1. *Voyage à Berlin*, juillet 1790.

rouva d'une extrême ignorance, et entreprit d'obtenir pour lui des lettres de grâce. Il écrivit le *Cri du sang innocent*, défense éloquente, malheureusement remplie d'erreurs. Il ne put rien. Frédéric II, en son nom d'État, l'avait averti qu'il était impossible au gouvernement de grâcier le plus coupable des deux accusés quand il avait condamné l'autre. Il fallait alors reprendre tout le procès. Malgré l'obstination de Voltaire, on refusa de « remuer ce cloaque ». Mais jusqu'au dernier jour il harcela de son indignation les « Busiris en robe », les « bœufs-tigres » du Parlement, les « cannibales » dont la barbarie « ferait frémir des sauvages ivres ». L'affaire La Barre hanta ses dernières années. La peur qu'il avait eue et le sentiment de sa défaite donnèrent à sa polémique encore plus de virulence.



Seigneur de village, « aubergiste de l'Europe », cultivateur, industriel, en guerre avec son évêque, en guerre avec Genève, directeur de théâtre, poète dramatique, romancier, avocat des causes qui intéressent la conscience humaine, il lui reste encore du temps pour relancer ses ennemis littéraires et pour les couvrir de ridicule. Comme il arrive souvent aux grands polémistes, il ne sait mettre aucune perspective dans ses attaques. Sa colère range sur le même plan les hommes qui l'ont critiqué et les « cannibales » du Parlement. Le Franc de Pompignan a-t-il le bonheur de prononcer un discours de réception à l'Académie où il condamne « cette philosophie altière qui sape également le trône et l'autel » ? C'en est fait

de Pompignan : les épigrammes qui pleuvent sur lui l'obligent à quitter Paris et à s'ensevelir dans sa province. Elles l'y poursuivent. Ses protecteurs même répéteront en riant les mots qui tuent leur protégé.

César n'a point d'asile où son ombre repose ;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

ou encore :

Tenez prenez mes *Cantiques sacrés* :
Sacrés ils sont car personne n'y touche.

Passé encore pour Pompignan dont la fatuité méritait une leçon. On jugera seulement que la leçon s'est beaucoup trop prolongée. Mais le Jésuite Nonotte, le Jésuite Patouillet, le Jésuite Berthier, l'abbé Coger le vinaigrier et théologien Abraham Chaumeix étaient-ils donc si coupables ou si grands personnages qu'un homme comme Voltaire dût s'acharner sur eux. Il disait du bon abbé Trublet « qui compilait, compilait, compilait »,

Qu'il nous lassait sans jamais se lasser.

Il est permis de lui appliquer ce vers. Ses amis, ses admirateurs étaient excédés de retrouver toujours sous sa plume les mêmes noms accompagnés de mêmes traits et souvent des mêmes injures. « Je ne lui écris guère, écrivait d'Alembert à Frédéric II sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrasait et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipendait ¹. »

1. Et cependant dans la *Gazette Littéraire* du 18 avril 1764, rendant compte des *Poèmes* de C. Churchill, il reprochait au poète anglais « l'amertume et quelquefois l'atrocité qu'il portait dans la satire ». Et il ajoutait : « Partout la loi doit protéger la réputation et les mœurs ».

Mais il voulait que la postérité se souvînt d'eux. Il vouait ses condamnés à une peine immortelle. On réprouvait ses agressions incessantes ; mais on en riait malgré soi, et il en restait toujours quelque chose. Personne n'a possédé au même degré que lui l'art d'attacher à son adversaire un ridicule ineffaçable. Le génie a une puissance contre laquelle ne prévaut aucune raison, aucune justice. Songez à ce que Pascal a fait de l'excellent homme qui s'appelait Escobar et à l'indélicatesse morale dont Molière a si légèrement chargé l'abbé Cotin. Il est moins facile de réhabiliter Fréron que de réhabiliter Calas. On l'a tenté ; je dirais même qu'on y a réussi pour les trop rares lecteurs qui lisent de gros livres. Fréron était un honnête homme, bon écrivain, curieux et spirituel, et par-dessus tout courageux, car Voltaire ne rencontra pas l'adversaire plus décidé ni qui répondit avec une modération plus accablante à ses outrages. J'imagine même que ces outrages le remplissaient quelquefois d'une assez légitime fierté. Mais qui donc empêchera que, son nom à peine prononcé, nous entendions bourdonner à nos oreilles les guêpes de Ferney¹ ?

Un seul homme, parmi tous ceux qu'il a ridiculisés ou vilipendés, n'eut à en souffrir que de son vivant : Jean-Jacques Rousseau ; et, comme tant d'autres, ce fut lui qui entama les hostilités. Leurs premiers rapports avaient été courtois et même empreints chez

privées d'un citoyen... M. Churchill accuse un homme de vendre son me de boue à qui veut la payer, *et le nomme !* » Voltaire ne prend jamais le temps de faire un retour sur lui-même.

1. M. François Cornou a écrit un très beau livre sur *Élie Fréron, trente années de luttes contre Voltaire et les philosophes du dix-huitième siècle*. (Le Goaziou. Quimper 1922.) On ne saurait trop en recommander la lecture

Rousseau d'une admiration déférente. Mais l'importance que l'hôte des Délices avait prise à Genève excita bientôt la jalousie du malheureux Jean-Jacques aussi passionnément homme de lettres que son rival. Un journal ayant publié sa réponse au *Poème sur le désastre de Lisbonne*, il écrivit à Voltaire qu'il était innocent de cette indiscretion et termina par cette sottise et emphatique déclaration : Je ne vous aime « point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui « pouvaient m'être le plus sensibles, à moi votre dis- « ciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève « pour le prix de l'asile que vous y avez reçu... C'est « vous qui me rendez le séjour de mon pays insup- « portable... Je vous hais enfin puisque vous l'avez « voulu... » Voltaire n'avait rien voulu de semblable ; mais de ce jour ce fut une guerre à outrance et sans pitié. Rousseau s'y montra plus digne que Voltaire qui, en prose et en vers, se laissa emporter contre lui aux pires insultes. « Charlatan sauvage, ignoble babouin, magot ambulant, bâtard du chien de Diogène et de la chienne d'Erostrate,

Mordant également la main
De qui le fesse ou qui l'enchaîne
Ou qui lui présente du pain. »

Il était d'autant moins excusable qu'il ne pouvait, de temps à autre, s'empêcher de lui reconnaître une assez grande valeur. Il admirait le *Vicaire Savoyard*. « Jean-Jacques, écrivait-il à Helvétius, c'est Diogène, mais il s'exprime quelquefois en Platon ¹ ». Cependant sa haine était la plus forte. Quand Rousseau,

dans ses *Lettres de la montagne*, attribuait à Voltaire le *Sermon des Cinquante*, il ne faisait en somme que dire tout haut ce que ne pouvait ignorer aucun de ceux qui avaient lu ce pamphlet d'une violence inouïe contre la religion chrétienne. Mais quand Voltaire lançait, en guise de représailles, son libelle anonyme, le *Sentiment des citoyens*, où il dénonçait les impiétés de Rousseau, la façon scandaleuse dont il parlait des miracles de notre Sauveur, l'indignité de ses mœurs, les misères de sa vie intime, et où il finissait sur ces mots : « Il faut lui apprendre que, si on châtie légèrement un romancier impie, on punit capitalement un vil séditionnaire », Voltaire commettait une des plus mauvaises actions de sa longue existence, ou peut-être une de ses plus impardonnables mystifications. Le libelle était, en effet si invraisemblable venant de lui que Rousseau crut que l'auteur en était J. Vernes, ministre du saint Évangile.

La vérité est que chacun de ces deux hommes représentait aux yeux de l'autre tout ce que l'autre avait en horreur. Ils se seraient encore plus détestés s'ils avaient compris à quel point ils se faisaient valoir l'un par l'autre. L'ironie continue de Voltaire préparait les âmes à recevoir, comme une nouveauté dont elles avaient besoin, l'éloquence sentimentale de Rousseau. Mais quelles délices pour l'esprit de retrouver au sortir de la *Nouvelle Héloïse* les contes et les dialogues de Voltaire !

Et ses lettres ! car ses pamphlets, ses facéties, ses satires, ses poèmes, ses tragédies, ses romans ne forment qu'une partie de son œuvre. Sa correspondance comble l'autre, la plus naturelle, la plus vraie de toutes les correspondances, la plus vivante, miroir non

seulement de sa vie, mais de la vie d'un siècle. Il passe des uns aux autres et il revêt immédiatement, sans cesser d'être lui-même, la forme et le ton qui conviennent à chacun d'eux. La souplesse et l'esprit de sociabilité ne peuvent aller plus loin. Oncle affectueux et volontiers gaillard avec ses deux gaillardes déniées ; — philosophe désenchanté, mais qui veut qu'on fasse contre le désenchantement bonne figure et bon cœur, avec madame du Deffand aveugle et si amèrement pessimiste ; — délicat et délicieux avec la délicieuse madame de Choiseul qu'il ne connaît pas et qu'il se plaît à imaginer dans des fantaisies signées *Guillemet*, *typographe*, ou *Frère François*, *capucin indigne* ; — courtisan d'une exquise habileté et « vieille marmotte des Alpes » avec son mari, le duc de Choiseul ; — toujours en coquetterie de familiarités flatteuses avec son héros, le maréchal duc de Richelieu ; — passionné pour le théâtre avec « ses anges » d'Argental ; — soumis et caressant avec son docteur Tronchin, chez qui ce vieil enfant gâté sent quelque résistance ; — libre, audacieux, avec son Éminence grise d'Alembert ; — conspirateur et fraternel avec Damilaville qui est un sot vaniteux, mais dévoué à la Cause, qui rend de grands services, qu'on verra très bien aujourd'hui dans le rôle d'un président de Comité électoral, et dont il convient de soutenir le zèle et l'importance en lui répétant à la fin de chaque lettre : *Écrasons l'infâme* ; — avec tous, même avec le premier venu, sachant donner, dans son désir de plaire, à sa pensée, à son éloge, à la moindre formule de politesse, un tour charmant, aussi simple qu'imprévu. On voit celui ou celle qu'il a devant les yeux quand il écrit ou plutôt quand il parle. Mais surtout

on le voit, lui, on l'entend ; il s'abandonne comme si la plupart de ses lettres ne devaient être lues que de leur destinataire. Ses peurs, ses tristesses, ses aversions, ses manœuvres, ses intrigues, l'aveu de ses mensonges, les contrariétés dont le reflux ballotte incessamment son esprit et son cœur : il nous livre tout, et à tel point qu'il n'est pas de réquisitoire contre lui qui n'aille s'alimenter dans sa correspondance.

« Je l'ai vu ce matin, écrivait en 1777 le marquis de Villette à d'Alembert, sous les voûtes d'une vigne immense, assis dans un large fauteuil, sur une pousse molle et verdoyante... Là, entouré de ses nombreux moutons, il tenait d'une main sa plume et de l'autre ses épreuves d'imprimerie. J'approche : c'étaient les *Quand*, les *Pourquoi*, toutes les ironies dont il a tant accablé son confrère Le Franc de Pomignan. « Oh ! pour le coup, lui ai-je dit, c'est bien le loup qui s'est fait berger. » Agréable anecdote ! De loin le solitaire de Fernay nous apparaît, bon seigneur, dans une lumière d'idylle. On s'approche : c'est la Satire, l'Enjouement, l'Indignation, la Fantaisie, la Haine, la Générosité, toutes les formes de l'esprit les plus gracieuses et les plus redoutables. Jadis, au temps des fables, — de ces fables, « qui ont tout dit », — ce n'était pas au milieu des moutons qu'il apparaissait, mais sur les bords de la mer changeante, entouré d'un troupeau de monstres marins, insaisissable et merveilleux dans ses métamorphoses ; et il s'appelait Protée.

IX

L'ESPRIT DE VOLTAIRE ET L'ESPRIT VOLTAIRIEN

L'esprit de Voltaire, c'est sa façon vive, inattendue et toujours claire d'aborder les questions et de les traiter ; et ce sont ses procédés de polémique. L'esprit de Voltaire, c'est aussi sa philosophie. (Et l'esprit voltairien, le *Voltairianisme*, c'est ce qui en reste chez ceux qui n'ont qu'une partie de son esprit ou qui n'en ont rien du tout.)

Il y a dans Michelet une phrase qui ravissait Taine et qui revient tout naturellement à la mémoire quand on songe à Voltaire et surtout au Voltaire des vingt dernières années. Michelet nous parle des Alde Manuce, ces célèbres imprimeurs italiens ; il nous raconte comment, en 1500, ils quittèrent le format des savants et répandirent l'in-octavo, « l'in-octavo père des petits formats, dit-il, des livres et des pamphlets rapides, légions innombrables des esprits invisibles qui filèrent dans la nuit, créant, sous les yeux même des tyrans, la circulation de la liberté. » Pamphlets rapides, légions innombrables d'esprits moqueurs, circulation, non pas seulement de la liberté, mais de la hardiesse révolutionnaire, du scepticisme, de l'impunité, de la facétie rancunière et acérée : on ne saurait mieux caractériser l'œuvre de Voltaire, depuis qu'a-

bandonnant les grands ouvrages pour les petits libelles, il remplit de leur sifflement le lumineux et long crépuscule de sa vie.

C'est dans ses *Mélanges*, ses *Satires*, son *Dictionnaire philosophique*, si vous y joignez les romans, qu'il a donné toute la mesure de son audace et de son génie. Ils composent une œuvre unique. Et d'abord une œuvre de vulgarisation comme il n'en existe aucune autre dans aucune littérature. « Je ne vois pas, disait
 « Taine, quelle idée importante manquerait à un
 « homme qui l'aurait pour bréviaire... Non seulement
 « les vues sur le monde et sur l'homme, les idées géné-
 « rales de toute espèce y abondent, mais encore les
 « renseignements positifs et même techniques y four-
 « millent : petits faits semés par milliers, détails mul-
 « tipliés et précis sur l'astronomie, la physique, la
 « géographie, la physiologie, la statistique, l'histoire
 « de tous les peuples, expériences innombrables et
 « personnelles d'un homme qui, par lui-même, a lu
 « les textes, manié les instruments, visité les pays,
 « touché les industries, pratiqué les hommes et qui,
 « par la netteté de sa merveilleuse mémoire, par la
 « vivacité de son imagination toujours flamboyante, re-
 « voit ou voit, comme avec les yeux de la tête, tout ce
 « qu'il dit à mesure qu'il le dit ¹. » Mais ce vulgarisa-
 teur est l'homme le plus personnel et le plus excitable
 du monde, « une créature d'air et de flamme, com-
 « posée d'atomes plus éthérés et plus vibrants que les
 « autres hommes ». Pas plus qu'il n'a jamais conçu
 l'art pour l'art, il ne conçoit la science pour la science.
 Son zèle infatigable de l'apostolat ou de la propagande,

1. *Les Origines de la France contemporaine*, t. 1^{er}.

ses antipathies, ses haines, ses obsessions communiquent à tout ce qu'il touche une force attractive ou répulsive. Il n'y a pas de petit fait qui ne lui serve d'argument ; pas de petit fait que sa fantaisie comique ne transforme en un petit être vivant, hilare ou morose, et batailleur.

En voulez-vous un exemple ? Voltaire n'avait pas de laboratoire à Ferney comme à Cirey ; mais il avait gardé le goût des expériences. Un jour il plongera dans un vase rempli de vinaigre bouillant des éclats de roche qui deviennent en peu de minutes aussi friables que du sable ; et il s'assure ainsi que c'est bien en y versant du vinaigre qu'Annibal s'est ouvert un passage à travers les rochers escarpés des Alpes. Un autre jour il apprend de Spallanzani, qui passe pour le meilleur observateur de l'Europe, que la tête des limaces repousse quand on l'a coupée ; et il désire constater par lui-même ce miracle de la nature. En effet, de ses limaçons décapités, les uns vivent sans tête, les autres en reproduisent une. Il ignorait, et Spallanzani aussi, que ces animaux ont la cervelle dans le gosier, — comme beaucoup de chanteurs, — et que, si on les mute sans toucher à leur anneau pharyngien, qui leur tient lieu de centre cérébral, la partie supérieure de leur tête, leurs tentacules, peut très bien repousser. Mais de cette expérience qui le divertit, il tire une facétie satirique : *Les colimaçons du Révérend Père L'Escarbotier, par la grâce de Dieu capucin indigne, prédicateur ordinaire et cuisinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne*. Le révérend père L'Escarbotier écrit au révérend père Élie, carme déchaussé, docteur en théologie : « Mon révérend père, il y a quelque temps qu'on ne parlait que des Jé-

« suites ; et à présent on ne s'entretient que des
« escargots. Chaque chose a son temps ; mais il est
« certain que les colimaçons dureront plus que tous
« nos ordres religieux ; car il est vrai que, si on avait
« coupé la tête à tous les capucins et à tous les carmes,
« ils ne pourraient plus recevoir de novices, au lieu
« qu'une limace à qui l'on a coupé le cou reprend
« une nouvelle tête au bout d'un mois. » Et le père
l'Escarbotier de raconter son expérience : « Le 27 de
« mai, par les neuf heures du matin, le temps était
« serein, je coupai la tête entière avec ses quatre an-
« tennes à vingt limaces nues incoques, de couleur
« mordoré brun, et à douze escargots à coquilles.
« Je coupai aussi la tête à huit autres escargots, mais
« entre les antennes. Au bout de quinze jours, deux
« de mes limaces ont montré une tête naissante, elles
« mangeaient déjà, et leurs quatre antennes commen-
« çaient à poindre... » La précision de ce procès-verbal
ne doit point nous étonner : c'est Voltaire qui nous
décrit par le menu ce qu'il a fait et ce qu'il a observé.
Mais nous ne resterons pas longtemps au milieu des
limaces : « J'en ai souvent parlé dans mes sermons,
« continue le père l'Escarbotier, et je n'ai pu les
« comparer qu'à saint Denis qui, ayant eu la tête cou-
« pée, la porta deux lieues dans ses bras en la baisant
« tendrement. Mais si l'histoire de saint Denis est
« d'une vérité théologique, l'histoire des colimaçons est
« d'une vérité physique, d'une vérité palpable dont
« tout le monde peut s'assurer par ses yeux. L'aven-
« ture de saint Denis est le miracle d'un jour, et celle
« des colimaçons le miracle de tous les jours. » Mais
qu'est devenue leur âme pendant que leur tête était
séparée de leur corps ? A cette grave question, le père

Élie, carme déchaussé, docteur en théologie, va répondre : « La question que vous me proposez, mon « révérend père, est la chose la plus simple et la plus « claire pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le « grand saint Thomas dit en termes exprès : « L'âme « est en toutes les parties du corps selon la totalité de « sa perfection et de son essence, et non selon la totalité de sa vertu... » Une âme étant si subtile qu'il « en tiendrait cent mille sur une puce, il arrive qu'aus- « sitôt que la tête de la limace a été coupée, l'âme « s'enfuit à son arrière-train et y reste jusqu'à ce que « la tête soit reproduite : alors elle reprend son ancien « domicile. Rien n'est plus naturel et plus à sa place. » C'est ainsi qu'une expérience scientifique sert de prétexte à Voltaire pour tourner en ridicule les miracles et la théologie.

Feuilletez son étonnant *Dictionnaire philosophique* que je ne sépare pas des *Mélanges*, il y a de tout : des dissertations savantes, des pages d'histoire, des discussions métaphysiques, des préceptes de rhétorique, de la critique littéraire, des apologues, des dialogues entre les vivants et les morts, des lettres imaginaires, des discours, des sermons, des définitions de mots, de la physiologie, de la médecine, des traductions de poèmes qui n'ont jamais existé, et même des visions. C'est une exposition des connaissances humaines avec des théâtres de marionnettes. On se rappelle à chaque instant, comme en lisant ses romans et ses contes, ce que Voltaire disait à d'Argental : « Il faut « de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de « la plaisanterie, et la folie même doit être conduite « par la sagesse¹. » Le père l'Escarbotier et le père

1. Lettre du 13 juin 1755.

Élie ne sont que deux humbles personnages de la nombreuse troupe à laquelle appartiennent le docteur Tamponet, le frère Triboulet, le frère Rigolet, le révérend père Polycarpe, tous Jésuites ignares, prêcheurs grotesques et sorboniqueurs dont Voltaire est le metteur en scène. Il les charge de jouer sous nos yeux la question débattue. Son réalisme voit les idées qu'il combat avec les gestes qu'elles déterminent, ce qui est le plus sûr moyen d'en accuser le côté comique et d'en populariser la satire.

Il est indigne que, par une survivance des droits féodaux, deux mille sujets du roi soient deux mille serfs des chanoines de Saint-Claude ; et, puisque le Parlement vient de condamner à être lacérée et brûlée au pied du grand escalier du Palais une brochure qui dénonce cette injustice, le révérend père Polycarpe, prieur des Bernardins, remerciera M. l'avocat général Séguier en ces termes : « Je tremblais pour le plus
« sacré de nos droits seigneuriaux, le plus convenable
« à des religieux, celui d'avoir des esclaves... » et encore : « L'Église excommuniera les auteurs qui pren-
« dront la défense du peuple ; le Parlement, père du
« peuple, fera brûler auteurs et écrits ; et, par ce
« moyen, ces écrits seront victorieusement réfutés. »

On a beaucoup discuté sur la place du Paradis Terrestre ; mais rien ne nous montrera mieux l'absurdité d'une pareille recherche que l'instruction du gardien des Capucins de Raguse à frère Pédiculoso, ainsi nommé du petit peuple qui habite sa barbe, au moment où il part pour la Terre Sainte : « La première
« chose que vous ferez, frère Pédiculoso, sera d'aller
« voir le Paradis terrestre où Dieu créa Adam et Ève,
« si connu des anciens Grecs et des premiers Romains,

des Perses, des Égyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous sera très aisé de trouver le Paradis terrestre, car il est à la source de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe et du Nil... Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui sont à Jérusalem, vous ne pourrez vous égarer. »

Le nombre des jours chômés était excessif et la terre souffrait. Voltaire n'était pas assez démocrate pour être l'ami des marchands de vin. C'est donc le cabaretier de la Courtille, Ramponeau, qui plaidera leur cause : « Si nous sommes nécessaires à la puissance temporelle, nous le sommes encore plus à la spirituelle qui est si au-dessus de l'autre. C'est chez nous que le peuple célèbre ses fêtes ; c'est pour nous qu'on abandonne souvent trois jours de suite, dans les campagnes, les travaux nécessaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous sanctifier les jours de salut et de miséricorde ; c'est là qu'on perd heureusement cette raison frivole, orgueilleuse, inquiète, curieuse, si contraire à la simplicité du chrétien... ; c'est là qu'en ruinant sa santé on fournit aux médecins de nouvelles découvertes ; c'est là que tant de filles, qui peut-être auraient languie dans la stérilité, acquièrent une fécondité heureuse qui produit tant d'enfants bien élevés, utiles à l'Église et au royaume, et qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées. »

Il ne peut pas entrer dans la tête de Voltaire que les prêtres chrétiens osent porter leur religion en Chine. Comment les Chinois si éclairés, si raisonnables, accepteraient-ils sans rire ces fables ridicules

que nous appelons les Mystères du Christianisme ? L'Empereur de Chine écoute frère Rigolet. Le bon frère n'est pas un homme de cour ; il a toute la simplicité et tout l'enthousiasme d'un persuadé ; et il vient de lui raconter la naissance de Jésus. L'Empereur sourit et résume ainsi l'histoire merveilleuse : « Un dieu
« né dans une étable, il y a dix sept cent vingt-trois
« ans, entre un bœuf et un âne ; un autre dieu dans
« un colombier ; un troisième dieu de qui viennent
« les deux autres et qui n'est pas plus ancien qu'eux
« malgré sa barbe blanche... : il n'est rien de plus
« simple et de plus sage. Eh, dis-moi un peu, frère
« Rigolet, si ton dieu est né, il est sans doute mort ?
« — S'il est mort, Sacrée Majesté, je vous en réponds,
« et cela pour nous faire plaisir... — Viens, frère
« Rigolet, que je t'embrasse ; va, tu ne feras jamais
« de révolution dans mon empire ¹. »

La confrontation de deux hommes ou de plusieurs hommes, qui représentent chacun une civilisation, une religion ou une philosophie différente, est un des procédés dont Voltaire use le plus volontiers. C'était celui de Montesquieu dans les *Lettres Persanes*. Il

1. Voltaire en était moins sûr que ce bon Empereur. Le Jésuite Kô lui donna de vives inquiétudes. C'était un petit Chinois, enfant trouvé, que les Jésuites avaient amené à Paris et qui était retourné à Pékin. « Il a de l'esprit, écrivait Voltaire à d'Alembert le 8 décembre 1776, il parle français mieux que chinois, et il est plus fanatique que tous les missionnaires ensemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à Paris et dit qu'il ne les aime, ni ne les estime, ni ne les craint. Et où dit-il cela ? Dans un livre dédié à Mgr Bertin. Il paraît persuadé que Noé est le fondateur de la Chine. *Tout cela est plus dangereux qu'on ne pense...* Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire... » Le livre dont parle Voltaire avait pour véritable auteur le Jésuite Cibot, qui l'avait publié sous le nom de Kô (Note de Beuchot). La crainte que le petit Jésuite Kô inspira à Voltaire est aussi plaisante que son dialogue entre le Frère Rigolet et l'Empereur de la Chine.

n'offrait pas seulement au satirique une liberté plus grande par l'apparence d'objectivité qu'il donnait à sa satire ; il partait d'une conception morale qui tend à ramener tous les hommes, de quelque pays qu'ils soient, aux principes de la raison universelle. Voici un étranger qui ne sait rien de nos lois, de nos coutumes, de nos cultes. S'il est sage, tout ce qui l'étonnera chez nous risque d'être déraisonnable ; par conséquent son étonnement nous avertira des erreurs au milieu desquelles nous vivons sans nous en rendre compte. Si c'est nous qui sommes sages, son incompréhension fera le procès à la folie de son peuple. Mais comme il n'y a point de civilisation qui ne soit encore mêlée de barbarie, l'étranger ne doit pas se hâter de conclure. Supposons que César, après avoir conquis l'Égypte, ait envoyé une ambassade à la Chine et que l'Empereur s'informe des usages, des sciences, de la religion du peuple romain. On lui parle des petits dieux Pénates, des temples élevés à des courtisanes, des poulets sacrés, de l'inspection d'un foie de bœuf qui décide d'une bataille à livrer : il hausse les épaules. Mais on lui traduit l'ouvrage de *la Divination* où Cicéron se moque des augures : l'Empereur admire le livre et la république romaine¹. Vous entendez bien ce que cela veut dire : les histoires à dormir debout de frère Rigolet nous mettraient très bas dans l'estime de l'Empereur chinois, si heureusement nous n'avions pour nous relever les ouvrages des Encyclopédistes et de Voltaire lui-même. Mais ce procédé, toujours plaisant, n'aurait de valeur philosophique qu'à la condition que celui qui l'emploie connût les âmes étrangères

1. Remarques de l'Essai sur les Mœurs (1763).

au point de penser et de s'exprimer comme elles. On eut effaré Voltaire si on lui eût objecté que les sages de l'Orient et de l'Extrême-Orient étaient bien moins portés que lui à rire des manifestations religieuses les plus étranges ; que pour un grand nombre d'Hindous, par exemple, le défaut de la religion chrétienne a été de ne pas paraître assez merveilleuse, et que, là où elle a réussi chez les Chinois ou les Japonais, son succès lui est venu d'avoir apporté aux hommes une explication plus raisonnable de leur destinée et de leurs misères. Toute la partie de sa polémique, où interviennent les sages Brahmanes et les vertueux Chinois, en serait culbutée.

Il est plus sérieux dans ses Dialogues des morts. Ce genre qui déguise les questions actuelles en personnages d'autrefois, qui pique la curiosité du lecteur et flatte son humanisme en lui procurant le facile plaisir de soulever des masques, nous paraît aujourd'hui un peu démodé, un peu trop exercice de collègue ; mais le talent et l'esprit peuvent toujours le rajeunir. Ceux de Voltaire sont peut-être ce que ce vieux genre a produit de plus exquis. Que de problèmes se reflètent dans la limpidité courante de ses *Dialogues d'Evhémère* ou de ses *Lettres de Mummius à Cicéron* ! Cependant je le préfère, lorsqu'il sort du vestiaire antique et qu'il fait vivre et parler devant nous les personnages du jour. De ses libelles, de ses satires, des articles de son Dictionnaire se dégage un tableau de la société du xviii^e siècle, où le réalisme se marie à la fantaisie et dont le coloris n'a rien perdu de sa vivacité. Ce sont des coins du vieux Paris où les gens du Moyen Age retrouveraient leurs moines en goguette et ne seraient point surpris de voir frère Triboulet préparer

la censure sorbonique du *Bélisaire* de Marmontel dans le cabinet où Fanchon lui donne de petits soufflets sur ses grosses joues. C'est le voyage de frère Berthier dans le coche de Versailles. Il y emporte des exemplaires du *Journal de Trévoux* (le journal des jésuites), dont il est le directeur, pour les présenter à ses protecteurs et ses protectrices, « la femme de chambre de madame
« la nourrice, un officier de bouche, un des garçons
« apothicaires du roi et plusieurs autres seigneurs qui
« font cas de ses talents ». Le malheureux commence à bâiller et son bâillement se communique à tous les voyageurs et même aux gens qui passent ; puis il sent une sueur froide, s'endort et tombe en léthargie. On appelle au secours. Le médecin prononce qu'il est empoisonné « d'un poison pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noire, d'opium, de salanum et de jusquiame » — « Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires ? — Non, monsieur, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du Révérend Père. » Alors il fouilla dans le coffre et en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux* : « Eh bien, messieurs, avais-je tort ? dit le grand médecin. »

A côté de ces charges d'atelier, — d'atelier philosophique, — Voltaire nous donnera les renseignements les plus précieux et les plus animés sur la vie des paysans, sur les durs soucis d'un curé de campagne, sur le budget d'un ouvrier de Lyon. Toute la bohème littéraire, famélique et crasseuse, est peinte crûment dans la satire du *Pauvre diable* et dans les commentaires du poète, avec ses fantoches, ses charlatans, ses pirates, ses filles d'Opéra qui se pavanent sur les boulevards qu'Outrequin arrose tous les jours, ses

cafés, ses logis enfumés, sa comédie italienne où l'on entend, trois fois par semaine, sortir de la maison voisine les hurlements des Convulsionnaires.

Nettoyez-vous de ce borbier : nous voici dans la meilleure société, chez madame de Pompadour. Imaginez que Tullia, la fille de Cicéron, y entre avec vous ; et dites si nos fauteuils, nos canapés, nos miroirs, nos tableaux, nos livres, nos boissons glacées, le café qui nous vient de l'Arabie, le chocolat qui nous arrive d'Amérique, ne lui inspireraient pas la plus haute idée des Modernes comparés aux Anciens ; et si elle n'eut pas été heureuse de naître en un siècle où un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, Newton, « a parfilé la lumière du soleil comme nos dames parfilent une étoffe d'or ? » Mais nos dames ont peut-être l'humeur plus indépendante que celles qui vivaient au temps de Cicéron. La maréchale de Grancey « qui n'a jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrit, n'ayant jamais rien mis dans sa tête que les « nouvelles du jour, les ridicules de son prochain et « les intérêts de son cœur », après quarante ans d'aimable dissipation, s'est prise de goût pour la lecture. L'abbé de Chateauneuf la trouve toute rouge de colère. Elle a ouvert par hasard un livre qui traînait sur une table et y a vu : *Femmes, soyez soumises à vos maris* ; et elle a jeté le livre. « Comment, madame, savez-vous bien que ce sont les *Épîtres* de saint Paul ? — Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style. » Et la maréchale se lance dans une belle profession de foi féministe. « A propos, dit-elle, est-il vrai que « Mahomet avait pour nous tant de mépris qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en

« paradis et que nous ne serions admises qu'à l'en-
 « trée — En ce cas, dit l'abbé, les hommes se tien-
 « dront toujours à la porte. Mais consolez-vous... » Et
 il lui assure que les dames mahométanes sont beau-
 coup plus libres et plus heureuses qu'on ne le prétend.
 « Dites-moi, reprend la maréchale, votre Mahomet a-
 « t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs
 « maris ? — Non, madame, cela ne se trouve point
 « dans l'Alcoran... » — *Femmes, soyez soumises à*
 « *vos maris !* disait toujours la maréchale entre ses
 « dents. Ce Paul était bien brutal. — Il était un peu
 « dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître...
 « D'ailleurs, il ne faut pas prendre au pied de la lettre
 « tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beau-
 « coup de penchant pour le jansénisme. — Je me dou-
 « tais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale ;
 « et elle se remit à sa toilette. » Quand j'essaie de me
 représenter ce qu'ont été les salons ou les boudoirs du
 xviii^e siècle, les conversations qu'on y tenait, cette
 politesse qui n'étouffait point la spontanéité, cette in-
 telligence si avertie et si peu dupe qui gardait encore
 tant de grâce prime-sautière et qui savait unir à l'arti-
 fice le plus délicat le charme le plus naturel, je me
 reporte à ces petites scènes que Voltaire semble avoir
 prises sur le vif, où l'on aborde tous les sujets, mais
 où l'on revient toujours aux questions qu'il ne perd
 jamais de vue¹.

Le chef-d'œuvre du genre est peut-être la page qu'il
 écrivit sur l'Encyclopédie. L'Encyclopédie était une
 énorme machine de guerre, et, selon l'expression de

1. Madame du Deffand lui écrivait (9 décembre 1774) : « Vous ne
 « sauriez perdre le souvenir de l'événement qui s'est passé il y a
 « dix-sept cent soixante-quatorze ans : tout vous y ramène. »

La Harpe ancien encyclopédiste converti, le boulevard de tous les ennemis de la religion et de l'autorité. Mais elle ne l'était que dans la pensée de ceux qui la dirigeaient, les Diderot et les d'Alembert. Ils avaient eu soin de choisir des collaborateurs « dont le pavillon devait rassurer le pouvoir ». Les bons ouvriers ignoraient le plan des architectes. La philosophie nouvelle, que recélait cet énorme dictionnaire, ne perçait que çà et là, assez cependant pour inquiéter les défenseurs de l'ordre social. A défaut d'articles incendiaires, l'esprit de secte, l'orgueil de coterie, le commerce d'admiration mutuelle d'un trop grand nombre d'affiliés, provoquaient la défiance et portaient sur les nerfs des personnes les plus bienveillantes qui voyaient naître chez ces adversaires du fanatisme et ces apôtres de la raison une intolérance aussi dangereuse que l'autre et encore plus désagréable. « Vos philosophes, écrivait « madame du Deffand à Voltaire, ou vos soi-disant « philosophes sont de froids personnages : fastueux « sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination, se croyant « les premiers hommes du monde de penser ce que « pensent tous les gens qui pensent, orgueilleux, haïeux, vindicatifs, ils feraient haïr la philosophie ¹. » On dénonça les tendances de l'ouvrage et la publication en fut suspendue. Voltaire résumait ainsi les attaques dirigées contre l'Encyclopédie : « Les semences « de l'athéisme sont jetées au premier volume dans les « articles *Beurre, Brouette, Chapeau*; elles se développeront dans toute leur horreur aux articles *Faibala, « Jésuite et Culotte*. » Ce n'était point qu'il approuvât sans réserve ce recueil de nos connaissances auquel il

1. Lettre du 6 janvier 1769.

collaborait, très fier, écrivait-il à Diderot, « de mettre
« quelquefois une ou deux briques à votre grande pyra-
« mide ¹ ». Il en a fait de vives critiques dans les
lettres à d'Alembert et quelquefois même dans son
Dictionnaire philosophique. Du reste, il n'aimait pas
Diderot. Mais la Cause avant tout : il s'agissait de dé-
fendre l'Encyclopédie, de la présenter comme un ou-
vrage innocent, indispensable, dont la proscription
nuisait aux intérêts du pays. Et voici cette page :

Un domestique de Louis XV me contait qu'un jour, le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. Le duc de La Vallière, mieux instruit, soutint que pour faire de bonne poudre à canon il fallait une seule partie de soufre et une de charbon sur cinq parties de salpêtre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

— Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

— Hélas ! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit madame de Pompadour : je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

— C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques...

Le roi justifia sa confiscation : il avait été averti que les vingt-et-un volumes *in folio*, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la chose la plus dangereuse pour le royaume de France ; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre* que le duc de La Vallière avait raison ; et bientôt madame de Pompadour apprit la différence

entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris... Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier ; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement. « Ah ! le beau livre ! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué le magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul et pour être le seul savant de votre royaume ? »

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse. Chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. « Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre.

— Eh ! ne voyez-vous pas, sire, lui dit le duc de Nivernois, que c'est parce qu'il est fort bon ?... »

Pendant ce temps-là on feuilletait, et le comte de Coigny dit tout haut : « Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts et de les transmettre à la postérité... Prenez tout mon bien, si vous voulez ; mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

— On dit pourtant, répartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

— Sire, reprit le comte de Coigny, il y avait à votre souper deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts ?

Le roi sentit la force de la raison ; chacun reprit son bien : ce fut un beau jour...

Je ne pense pas que, depuis qu'il y a des éditeurs, des livres et un public, on ait jamais mis dans une réclame, — car cette page est une réclame, — autant d'habileté, de finesse, d'élégance et d'art. Et la scène est vivante : vous y assistez ; pour peu qu'il vous souvienne des pastels de Latour, les personnages semblent baignés de la même lumière ; vous voyez leurs yeux, leurs gestes ; vous percevez leurs intonations. Il n'y a pas ce qu'on appelle un mot d'esprit : tout n'est qu'esprit.



Cet homme prodigieusement spirituel s'est répété plus qu'aucun autre. Vous sortez du *Sermon des Cinquante* et vous allez dîner chez le comte de Boulainvilliers : vous entendez à sa table ce que vous avez entendu au sermon. Combien de fois a-t-il énuméré les massacres du peuple d'Israël ? Combien de fois a-t-il ressassé les absurdités de la Bible, les contradictions des Évangiles, les fraudes du Christianisme, les usurpations de la papauté ? Combien de fois nous a-t-il conté le miracle de saint Théodote et des sept vierges d'Ancyre ? Combien de fois s'est-il égayé des prophéties d'Ezéchiël et de celles d'Osée dont il ne semble même pas soupçonner qu'elles puissent avoir une signification symbolique ? Combien de fois a-t-il fait passer sous nos yeux Abraham avec Sarah, « sa jolie petite femme noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans ou environ et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux ? » Combien de fois a-t-il mis frère Rigolet à la porte de la Chine ? On finit par s'impatienter de rencontrer sans cesse la même parodie, les mêmes arguments ; on s'exaspère à voir surgir de tous les coins de son œuvre le Jésuite méchant ou le Jésuite ridicule. Mais enfin l'impatience ou l'exaspération ne nous empêche pas de continuer notre lecture. On sait ce que Voltaire va dire ; on le sait ; mais on ne sait jamais comment il va le dire.

Et encore le sait-on toujours ? S'il s'est tant répété, il s'est tant contredit ! On ferait un livre des contradictions où le jette tantôt une mauvaise foi de polémiste beaucoup moins préoccupé de la vérité que du public

qu'il veut atteindre, tantôt son inquiétude nerveuse. Sur la personne du Christ, pour ne prendre que cet exemple, il a varié selon l'heure et l'occasion. S'il n'a pas été jusqu'à nier son existence comme certains Anglais disciples de Bolingbroke, il constate que ni les auteurs grecs, ni les auteurs romains, ni son compatriote et contemporain Philon, ni Josèphe l'historien des Juifs ne l'ont même mentionné, et que les Évangiles, qui n'ont rien d'historique, ne s'accordent pas sur lui. Il l'imaginera donc au gré de son humeur, un jour, charlatan né dans la lie du peuple, qui se donne pour prophète ainsi que bien d'autres, — un autre jour, fondateur de secte ignorant, illettré, à la façon de l'extravagant cordonnier Fox qui éveilla les quakers, — un autre jour encore, honnête homme qui, sans avoir de l'instruction, possédait l'art de plaire et certainement les vertus indispensables au moraliste. La domination qu'il exerça sur les esprits prouve la pureté de ses mœurs ; et le charlatan de tout à l'heure devient un « Socrate rustique ». « Nous regardons « Jésus, dira-t-il, comme un homme distingué entre « les hommes par son zèle, par sa vertu, par son « amour de l'égalité fraternelle ; nous le plaignons « comme un réformateur, un peu inconsideré, qui fut « la victime de fanatiques persécuteurs. » C'est sous les traits d'une victime de l'intolérance et de l'hypocrisie qu'il le représentera le plus dignement dans l'article *Religion* du *Dictionnaire philosophique*. Transporté par un génie au milieu des charniers de l'histoire, il le rencontre, figure douce et simple, jetant des regards de compassion sur des amas d'ossements blanchis, les pieds enflés et sanglants, les mains de même, le flanc percé et les côtes écorchées de coups

de fouet. Et, comme il vient de quitter Socrate : « Il
 « n'y a point de comparaison, lui dit-il, entre son sup-
 « plice et le vôtre. De mauvais prêtres et de mauvais
 « juges l'ont empoisonné : est-ce aussi par des prêtres et
 « des juges que vous avez été assassiné si cruelle-
 « ment ? » Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affa-
 « bilité... » La page est très belle et vaut mieux à elle
 seule que toutes les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. Elle se termine sur ces mots : « Eh bien, s'il
 « en est ainsi, je vous prends pour mon seul maître. »
 « Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de
 « consolation. La vision disparut et la bonne cons-
 « cience me resta. » Mais il est bien entendu que ce
 Jésus n'est pas chrétien et qu'au contraire il aurait
 condamné avec horreur le Christianisme tel que Rome
 l'a fait. Sur ce point essentiel, l'exécration du Chris-
 tianisme, Voltaire ne s'est guère contredit.

Mais ses contradictions de combattant toujours
 pressé, et qui fait arme de tout, ne sont rien à côté de
 celles qui s'agitaient en lui. Si son œuvre polémique
 ressemble souvent, en ce qu'elle a de plaisant et de
 pittoresque, à ces boulevards qu'il nous a peints,
 bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de
 joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et si elle
 mène à une place publique où le congrès des religions
 dégénère en une sorte de kermesse fréquentée des gens
 du meilleur monde, écartons-nous de ce tumulte et de
 ces gais décors, et tâchons de mieux saisir ce qui se
 passait dans l'âme infatigable de ce perpétuel anima-
 teur d'un petit peuple de baladins.

Cette haine du Christianisme qui ne l'a pas quitté,
 qui s'accroît au déclin de ses jours, a quelque chose
 d'impressionnant et même une certaine grandeur,

comme tous les sentiments passionnés et sincères qui s'installent au centre d'une vie, en commandent les directions et donnent à un être passager l'importance d'un symbole. Qu'y a-t-il dans cette haine ? Un immense orgueil assurément. La Harpe disait que d'Alembert haïssait les prêtres beaucoup plus que la religion : il détestait en eux leur autorité publique et le droit qu'ils avaient de réprover l'irrégion, non seulement au nom du ciel, mais au nom de la société. Il était convaincu que la religion n'avait pour elle que la puissance du clergé et que ses ennemis avaient celle de la raison. Voltaire aussi. Une des intelligences les plus pénétrantes du XVIII^e siècle, la plus pénétrante peut-être et la plus juste, Rivarol, prétendait qu'au temps jadis le vieillard de Ferney eut été un fondateur de religion. Il était né trop tard : la place était prise. L'Église, sa rivale, lui est insupportable. C'est elle l'*Infâme* : il ne lui reconnaît pas le droit de condamner ce qu'il nomme la saine philosophie. Cet état d'esprit nous est assez familier, car nous entendons encore chaque jour accuser d'intolérance des hommes qui, chez eux, du haut de leur chaire, en dénonçant l'impiété, ne font qu'user de leur liberté civile et remplir le strict devoir de leur ministère.

Mais derrière cet orgueil, qui ne tolère pas une si haute concurrence, il y a un foyer brûlant de vie tourmentée. Dans un de ses dialogues de l'A. B. C., un des interlocuteurs demande à l'autre : « Vous voulez
« donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouverne-
« ment et la religion ? » Et l'autre répond : « Qui
« garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose re-
« garder ces deux pôles de la vie humaine n'est qu'un
« lâche. » Voltaire n'a pas commis cette lâcheté. Il

disait encore : « Un homme qui reçoit sa religion sans examen ne diffère pas d'un bœuf qu'on attelle¹. » Mais pour lui, la foi n'est pas une adhésion du cœur et de la raison à une vérité qu'ils sentent et qui les dépasse. Elle consiste à croire non ce qui est vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'elle lui paraisse une anomalie, une abdication de l'être pensant. Il n'est pas plus étonnant que Pascal « ce géant », « ce vainqueur de tant d'esprits », l'ait gêné toute sa vie, depuis les *Lettres philosophiques* où « il voulait, par prudence, déchirer sa peau sans faire saigner le Christianisme » jusqu'à la nouvelle édition des *Pensées*, collationnée par Condorcet, qu'il publiait à Genève en 1778 et qu'il augmentait de nouveaux commentaires². Il prend contre « ce misanthrope sublime » la défense de l'humanité. L'homme n'est pas une énigme. Rien ne trahit en lui la déchéance d'une grandeur première. La raison rejette l'hypothèse du péché originel. « Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras et ne recevaient jamais de coups de fouet, et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. » Il croit contre Pascal que l'homme n'est

1. *Examen important de mylord Bolingbroke ou le Tombeau du fanatisme* (écrit en 1736, publié en 1767).

2. Il disait à madame Suard en 1775 : « Oui, madame, si cet homme là était un si grand homme, nous sommes de grands sots, nous autres, de ne pouvoir penser comme lui... Que Racine fût un bon chrétien, cela n'était pas extraordinaire : c'était un poète, un homme d'imagination. Mais Pascal était un raisonneur ; il ne

ni bon ni mauvais. Mais c'est ici que ses pires contradictions commencent.

Dès qu'il oublie le livre des *Pensées*, c'est-à-dire la plus ardente et la plus moderne démonstration des vérités du Christianisme, il est plus pascalien que Pascal. La négation du péché originel le laisse en face du problème insoluble que le cruel rire de *Candide* n'a point écarté, le problème du mal dans le monde. Pascal ne s'est jamais tant raillé de la folie des hommes. Pascal n'a jamais dressé un acte d'accusation aussi virulent contre la vanité et la méchanceté humaines. Pascal, qui voit s'entrechoquer les philosophies du même œil, selon l'image fameuse, que le Spartiate voyait tituber les ilotes ivres, n'a jamais marqué avec une pareille âpreté les limites de l'esprit humain. « Qui es-tu ? se demande Voltaire dans son *Philosophe ignorant*. « D'où viens-tu ? Que fais-tu ? Les livres faits depuis « deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose ?... « Nous sommes effrayés de nous chercher toujours et « de ne nous trouver jamais. Suis-je libre ? Quelle « idée puis-je avoir d'une puissance infinie ? » Notre ignorance l'obsède. Suivant les heures, il en rit, ou tâche de s'y résigner, ou écume de colère contre ceux qui l'exploitent au profit de leurs ambitions ou de leurs métaphysiques.

« faut pas mettre les raisonneurs contre nous. » Et il ajoutait comme pour se tranquilliser : « C'était au reste un enthousiaste malade, et peut-être d'aussi peu de bonne foi que ses antagonistes. » Il se tranquillisait à bon marché. On remarquera que Voltaire prend le plus souvent *enthousiasme* en mauvaise part. Pierron, dans son livre *Voltaire et ses Maîtres*, a fait justement remarquer qu'il a commis sur ce mot une singulière erreur d'étymologie. Pour lui, *enthousiasme* signifie en grec *émotion d'entrailles, agitation intérieure* (voir *Dictionnaire Philosophique*), alors qu'il est dérivé d'un mot qui signifie *celui qui a un Dieu en lui, qui est inspiré par un Dieu*. Cette erreur est essentiellement voltairienne.

Quand il en rit, nous avons des pages d'un comique savoureux ou de beaux vers drus comme ceux de sa satire *les Systèmes*. Dieu assemble un jour devant son trône nos théologiens et nos métaphysiciens, « fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs » :

« Ça, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret.
Dites-moi qui je suis et comment je suis fait,
Et dans un supplément, dites-moi qui vous êtes. »

Aussitôt Thomas d'Aquin se lève :

« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps fin principe et milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu. »
L'Éternel à ces mots qu'un bachelier admire
Dit : « Courage, Thomas, » et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bonhomme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible.
Quant à votre univers, il est fort imposant ;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant... »

Dieu sourit encore. Gassendi propose ses atomes crochus, mais ne dit rien sur l'essence suprême ; et voici Spinoza :

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés s'approcha du grand Être.
« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je pense entre nous que vous n'existez pas... »

A ces mots tout le globe tremble ; saint Thomas re-

cule d'horreur ; mais Dieu ordonne seulement qu'on purge sa cervelle ; et quand il a entendu Malebranche, Leibnitz, et autres savants, il envoie son ange Gabriel visiter les saints, les papes, les princes, les cardinaux, les inquisiteurs et leur intimier l'ordre de ne point molester ces fieffés ignorants.

Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

Quand Voltaire tâche de se résigner, il rencontre parfois des accents émouvants, les plus émouvants de son œuvre. Le désastre de Lisbonne avait douloureusement secoué sa machine nerveuse. On eût dit qu'il sentait la terre des Délices trembler sous ses pieds. Les éternelles questions, que réveillent en nous les grandes catastrophes humaines, s'imposèrent à son esprit troublé. L'homme est-il né coupable et Dieu punit-il sa race ? Ce Dieu éprouverait-il sa créature ? Faut-il croire que la nature, rebelle à son créateur, porte des défauts nécessaires comme elle ? Un frisson religieux traverse le poème qu'il écrivit sur ce désastre, surtout les derniers vers :

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux
Guidés par la pensée ont mesuré les cieux,
Au sein de l'infini nous élançons notre être
Sans pouvoir un instant nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs ;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;

Le présent est affreux s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève plus contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir et non pas murmurer.
Un calife autrefois à son heure dernière
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*.

Que les philosophes ne fassent donc pas les superbes.
Leurs disputes métaphysiques « ressemblent à des bal-
« lons remplis de vent que les combattants se ren-
« voient. Les vessies crèvent, l'air en sort, il ne reste
« rien ¹ ». Leurs réponses aux questions angoissantes
que nous leur posons ne sont que des pauvretés. Nous
ignorons tout de ce qu'il nous importerait de savoir.
« On calculera la chute des corps ; mais trouvera-t-on
« la raison primitive de la force qui les fait tomber ?
« Depuis le brin d'herbe que l'ambre attire jusqu'à
« la route que tant d'astres suivent dans l'espace, de-
« puis la formation d'une mite dans un fromage jus-
« qu'à la voie lactée, tout est mystère ². » On a dit que
le sentiment de nos limites ne s'accompagnait pas chez
Voltaire du sentiment du mystère ³. Il me semble que

1. *Histoire de Jenni*.

2. *Dialogues d'Evhémère*.

3. Delbos, *la Philosophie française* (Plon 1919)

c'est une erreur. Il ne s'accompagne pas de *l'attrait du mystère*. Voltaire en a l'horreur. L'ombre où s'engagent les croyants, les mystiques, les métaphysiciens, et où leurs yeux finissent par distinguer des phosphorescences qu'ils prennent pour des illuminations, cette ombre lui est irrespirable. Mais elle l'assiège, et il les rend responsables du malaise qu'elle lui cause.

Puisque nous sommes incapables d'expliquer pourquoi nous souffrons, admettons « qu'il était impossible que les vents, nécessaires pour balayer les terres
« et pour empêcher les mers de croupir, ne produisissent des tempêtes ; et que les feux, répandus sous l'écorce de la terre pour former les minéraux et les végétaux dussent aussi ébranler ces terres, renverser
« des villes, écraser leurs habitants, affaisser des montagnes, en élever d'autres. » Admettons-le : Dieu existera-t-il moins ? Voltaire est resté fermement attaché à la croyance en Dieu, non sans un certain courage, car ses amis, les philosophes, tenaient pour l'athéisme ; et son déisme lui valut l'honneur d'être traité de bigot. La création, tout inintelligible qu'elle soit, suppose un créateur. L'horloge suppose un horloger. Et l'horloge est splendide. La preuve de l'existence de Dieu qui le satisfait le plus est celle des causes finales. « Argument rebattu, dit-il, mais argument de Cicéron
« et de Newton : il pourrait, par cela seul, faire entrer
« les athées en quelque défiance d'eux-mêmes. » On n'a pas besoin de contempler l'univers : le champignon aussi bien que le soleil témoigne d'une sagesse infinie. Le Platon d'un de ses dialogues dit au jeune Manétès qui refuse de croire en Dieu : « Je suis magicien et je vous ferai voir des choses extraordinaires. »

Il lui montre un hideux squelette et lui dit comment cet assemblage informe, recouvert d'une étoffe blanche moelleuse et fine, deviendra un étonnant laboratoire de chimie, un profond ouvrage de mécanique et d'hydraulique, un habitacle d'idées et de raisonnements. « Cette machine c'est vous. Jugez après cela si un être intelligent n'a pas formé le monde. » La nature, interrogée par un philosophe, lui répond : « On m'a donné un nom qui ne me convient pas : on m'appelle Nature et je suis tout Art. » Dieu, pour Voltaire, est plus un besoin de l'esprit qu'un besoin du cœur. Shaftesbury disait : « Sans Dieu le monde serait orphelin. » Voltaire dirait plutôt : « Sans Dieu, le monde, que je conçois déjà si mal, ne me serait plus du tout concevable. »

Mais Dieu est aussi une nécessité sociale. « Toutes les nations policées, écrit-il dans l'A.B.C., ont admis des dieux récompenseurs et punisseurs, et je suis citoyen du monde. » Aucune société ne peut vivre sans justice ; annonçons donc un Dieu juste. Si la loi de l'État punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus. Bayle soutenait que la morale était indépendante de la croyance en Dieu. Pour les philosophes, peut-être ; non pour la foule. Et encore, dans son roman de *Jenni*, ce n'est pas le peuple, ce sont les hautes classes que Voltaire nous montre corrompues par l'athéisme. Sans doute, la crainte d'un être qui voit tout et qui les châtierait, empêche nos paysans de voler notre blé et notre vin. Cependant, l'idée de Dieu ne protège pas moins les citoyens que les propriétaires. « L'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée ; mais il doit

« porter à tous les crimes dans les orages de la vie
 « publique. » Voltaire redoute un prince athée violent
 et raisonneur à l'égal d'un superstitieux sanguinaire.
 Que ce prince trouve son intérêt à nous faire piler dans
 un mortier, nous serons bien sûrs d'être pilés. C'est
 le sens du vers : Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'in-
venter, qui n'implique pas un doute sur l'existence
 de Dieu, mais qui proclame que, fût-on assuré que le
 ciel est désert, l'intérêt des hommes exigerait que sur
 ce point on les trompât.

Seulement à quoi sert la conception d'un Dieu ré-
 munérateur et vengeur sans le dogme de l'âme immor-
 telle, « le plus sage, le plus consolant, le plus politique
 des dogmes et le plus universellement répandu ? »
Dieu est inutile, du moins au point de vue social, si
l'âme meurt avec le corps. Et qu'est-ce que l'âme ?
Qui l'a vue ? Où loge-t-elle ? Cent fois Voltaire est
revenu sur les problèmes que fait naître ce mot. Dans
 un des derniers articles qu'il ait publiés au *Journal de*
politique et de littérature, il relevait vertement l'ou-
 trecuidance d'un certain docteur en médecine, très
 connu plus tard pour son goût des saignées, le nommé
 Marat, qui affirmait en trois volumes que le siège de
 l'âme était dans les méninges tapissées de nerfs. « Il
 « vaut mieux avouer, disait Voltaire, qu'on n'a pas
 « vu encore son logis que d'assurer qu'elle est logée
 « sous cette tapisserie... Laissez faire à Dieu, croyez-
 « moi : lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous
 « a pas fait son maréchal des logis. » Il ne demande-
 rait pas mieux que d'imaginer l'âme distincte du
 corps ; il n'y arrive pas. « Je suis corps et je pense :

je n'en sais pas davantage. » Rien n'empêche de croire avec Locke que Dieu a pu donner à la matière la faculté de penser ; et après tout, pourquoi n'aurait-il pas attaché l'immortalité à cette matière, que nous ne connaissons pas, aussi bien qu'à l'esprit, que nous connaissons moins encore ? Enfin, s'il faut renoncer à ce dogme, disons-nous qu'il n'est pas si salutaire « puisqu'il a laissé en proie à tant d'horribles crimes « des hommes qui ont si peu de temps à vivre et qui « se voient pressés entre deux éternités ¹ ». Et pourtant « il serait bon de faire accroire aux hommes qu'il y « a une âme immortelle et un Dieu qui fera rouer là-bas ou là-haut les juges de Calas et ceux d'Abbeville ¹ ».

Ainsi Voltaire est ballotté entre la raison qui repousse l'immortalité de l'âme et son sens pratique qui la réclame. Il nous avoue lui-même ses incertitudes et ses contradictions. « Je ne suis sûr de rien : je crois « qu'il y a un être intelligent, une puissance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout « le reste. J'affirme une idée aujourd'hui ; j'en doute « demain ; après-demain je la nie et je puis me tromper tous les jours ². » A ce Dieu que le vulgaire imagine sous les traits d'un roi et d'un juge, que les cœurs tendres se représentent sous les traits d'un père, le sage n'attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature ; il se résigne. Et Voltaire écrit à madame du Deffand, pour s'affirmer dans sa résignation : « J'ai « connu un homme qui était fermement persuadé « qu'après la mort d'une abeille son bourdonnement

1. A d'Argental, 20. avril 1769.

2. Dialogues de l'A. B. C.

« ne subsistait plus. Il croyait, avec Épicure et Lu-
 « crèce, que rien n'était plus ridicule que de supposer
 « un être inétendu gouvernant un être étendu et le
 « gouvernant très mal... Il disait que nos sensa-
 « tions sont aussi difficiles à concevoir que nos pen-
 « sées ; qu'il n'est pas plus difficile à la nature ou à
 « l'auteur de la nature de donner des idées à un ani-
 « mal à deux pieds, appelé homme, que du sentiment
 « à un ver de terre... Il nous comparait à un instru-
 « ment de musique qui ne rend plus de son quand il
 « est brisé. Il prétendait qu'il est de la dernière évi-
 « dence que l'homme est comme tous les autres ani-
 « maux et les végétaux, et peut-être comme toutes les
 « autres choses de l'univers, fait pour être et pour
 « n'être plus. Son opinion était que cette idée console
 « de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces pré-
 « tendus chagrins ont été inévitables. Aussi, cet
 « homme, parvenu à l'âge de Démocrite, riait de tout
 « comme lui. Voyez, madame, si vous êtes pour Dé-
 « mocrite ou pour Héraclite. »

Mais ni madame du Deffand, ni Voltaire, ni per-
 sonne n'a la liberté du choix entre l'un ou l'autre.
 Comment, lorsque tous les astres obéissent à des lois
 éternelles, un petit animal haut de cinq pieds pour-
 rait-il agir comme il lui plairait, rire ou pleurer au gré
 de son caprice? Voltaire a cru d'abord au libre arbitre;
 mais sa croyance n'était que le grand désir qu'il en
 avait. Il aimerait à y croire encore dans les moments
 où « il fait plus de cas du bonheur de la vie que d'une
 vérité ». Il a dû y renoncer et se ranger à l'opinion
 d'Helvétius qui le niait formellement. « Quand je peux
 « faire ce que je veux, voilà ma liberté ; mais je veux
 « nécessairement ce que je veux... Ma liberté consiste à

Helvétius

« marcher quand je peux marcher et que je n'ai point
 « la goutte ^{1.} » Ainsi, d'un côté, pas plus de liberté que
d'immortalité, et un Dieu qui n'est qu'une satisfaction
logique de l'esprit et dont ne rayonne aucune chaleur;
de l'autre, un être impressionnable, d'une activité
bondissante, dévoré d'une passion de propagande, im-
périeux, vindicatif, agressif, impatient de tout ce qui
l'entrave, persuadé qu'il combat pour le bien de l'hu-
manité, et, par cela même, empêtré dans toutes sortes
de contradictions.

Il fera dire à Socrate : « Quand vous proposez des
 « choses ridicules à croire, trop de gens se déterminent
 « à ne rien croire du tout. » Et c'est peut-être une des
 causes de sa fureur contre la religion. Qu'a-t-il mis à
 la place ? Les métaphysiciens ne lui ont offert que des
 billevesées romanesques, des monades ou des tourbil-
 lons ; il n'a retiré de ses réflexions et de leurs livres
 qu'une métaphysique négative et sèche. « La Philoso-
 « phie consiste à s'arrêter quand le flambeau de la
 « physique nous manque ^{2.} » Ah ! s'il lui était pos-
 sible d'oublier notre ignorance ! Mais le mystère dont
 nous sommes entourés, cette *terra ignota* des anciens
 géographes, est précisément l'asile de tous ceux qu'il
 déteste, théologiens et bâtisseurs de systèmes. Quand
 pourra-t-on les en débusquer, et nous persuader que
 nous avons d'autres terres à cultiver au soleil plus pro-
 ductives et plus nourricières ? Voltaire ne connaît
point de repos. Il fait de la métaphysique pour con-
vaincre les hommes qu'il ne faut pas en faire ; et il se

1. Dictionnaire philosophique. Liberté.

2. Appendice I. Lettre sur Locke (*Lettres Philosophiques*). Il disait
 encore, — et l'image est belle — « Les Métaphysiciens et les Théolo-
 giens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on faisait
 combattre, les yeux couverts d'un bandeau. »

venge d'en faire par le ridicule. « Je vous embrasse avec rage, » écrit-il à d'Alembert après l'affaire du chevalier de La Barre. Il rit souvent avec rage. Il adore la vie, la vie mystérieuse et diverse. Écoutez l'article *Montagne* de son *Dictionnaire philosophique* : « C'est
« une fable bien ancienne, bien universelle que celle
« de la montagne qui, ayant effrayé tout le pays par
« ses clameurs en travail d'enfant, fut sifflée de tous
« les assistants quand elle ne mit au monde qu'une
« souris. Le parterre n'était pas philosophe. Les sif-
« fleurs devaient admirer. Il était aussi beau à la
« montagne d'accoucher d'une souris qu'à la souris
« d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui pro-
« duit un rat est quelque chose de très prodigieux ; et
« jamais la terre n'a rien vu qui approche d'un tel
« miracle. Tous les globes de l'univers ensemble ne
« pourraient pas faire naître une mouche. Là où le
« vulgaire rit, le philosophe admire ; et il rit où le
« vulgaire ouvre de grands yeux stupides d'étonne-
« ment. » Et pourtant cette vie si belle et qu'il redoute de perdre, personne ne s'est plu à en rabaisser davantage la source physiologique ; personne n'a plus insisté sur l'origine souillée de ce qu'on appelle l'âme humaine et n'a commenté plus crûment le *super cloacam ædificatum* des théologiens C'est à la raillerie la plus amère qu'il demande sa revanche sur tout ce qui échappe à la prise de son intelligence, comme sur tout ce qui déçoit son espoir : souvenons-nous de Rosbach. Que de fois ne l'a-t-on pas traité d'esprit superficiel ! L'histoire de la philosophie consent à peine à mentionner son nom. Un critique a défini allègrement son œuvre « un chaos d'idées claires ». Pour moi, je trouverai Voltaire superficiel quand on nous aura prouvé que

ses griefs contre les métaphysiciens sont injustifiés, quand nos métaphysiques nous auront dit ce qu'est l'âme, son origine et sa destinée, quand elles nous auront expliqué la création, quand elles auront résolu le problème de la liberté humaine. Jusqu'à ce moment si attendu, Voltaire est un de ceux qui ont excellé à dissoudre dans la clarté d'un verbe acide et précis les formules dont elles enchantaient ou obscurcissaient notre entendement. Il a montré la vanité des systèmes qui se flattent de nous libérer des énigmes du monde. Pascal l'avait fait aussi. Mais l'un gémit et s'irrite ; l'autre peste et raille. L'attitude n'est pas la même, ni le but. Pascal n'essayait de nous détacher des philosophies humaines que pour nous attacher plus solidement à la religion de la Croix. Voltaire n'essaie de nous en dégoûter que pour nous ramener à l'unique considération de la morale sociale.

Tout est là. Au lieu de gaspiller notre temps en de vaines recherches qui n'aboutissent qu'à des rêveries, employons-nous à rendre plus habitable le coin du monde où nous sommes parqués. L'intérêt de la société lui tient tant au cœur qu'il pardonne même à la religion quand elle se cantonne dans les œuvres de bienfaisance. Il exceptera de sa détestation des moines des Frères de la Charité, institués par un citoyen nommé Jean. « Ce n'est pas Jean Calvin que je veux dire, c'est Jean surnommé *de Dieu*. » Ceux-là ne font point de miracles : ils font des cures. Et parmi les saints, il y en a un qui a trouvé grâce devant ses yeux, Vincent de Paul, Monsieur Vincent : « Mon saint à moi, c'est Vincent de Paul, c'est le patron des fondateurs. Il a mérité l'apothéose de la part des philosophes comme des chrétiens. Il a laissé plus de

« monuments utiles que son souverain Louis XIII. Au
 « milieu des guerres de la Fronde, il fut également
 « respecté des deux partis. Lui seul eut été capable
 « d'empêcher la Saint-Barthélémy. Il voulait que l'on
 « cassât la cloche infernale de Saint-Germain-l'Auxer-
 « rois qui a sonné le tocsin du massacre. Il était si
 « humble de cœur qu'il refusait aux jours solennels
 « de porter les superbes ornements qu'avait donnés
 « Médicis, bien différent de François de Sales qui écri-
 « vait à madame de Chantal : « Ma chère sœur, j'ai dit
 « ce matin la messe avec la belle chasuble que vous
 « m'avez brodée ¹. »

Justice et bienfaisance, toute sa morale, on l'a dit,
« dérive de la société ² », et n'est qu'une forme de la
politique. Naturellement ennemi du droit divin des
rois, Voltaire est monarchiste avec des idées républi-
caines. La boutade de Faguet « qu'il était bonapar-
 tiste » le caractérise assez bien, car il eut accepté un
 tyran philosophe et membre de l'Institut. Ceux qui
 veulent faire de lui un des glorieux ancêtres de la Ré-
 publique pourront glaner dans ses œuvres de quoi s'y
 autoriser. Mais ils n'y cueilleront pas des pensées
 comme celles-ci : « Les polissons qui de leur-grenier
 « gouvernent le monde avec leur écritoire sont la plus
 « sottre espèce de toutes », et « L'égalité est à la fois
 « la chose la plus naturelle et la plus chimérique », et
 encore : « J'aime mieux obéir à un beau lion qu'à
 « deux cents rats de mon espèce », ou : « Je ne saurais
 « souffrir que mon perruquier soit législateur : j'aime-
 « rais mieux ne porter jamais de perruque. » Son idée
 dominante est que le gouvernement fait les vertus et

1. Lettre au marquis de Villette, 4 janvier 1766.

2. Pellissier, *Voltaire philosophe* (Colin).

les vices de l'homme et « qu'un véritablement bon roi
« est le plus beau présent que le ciel puisse faire à la
« terre ». Vous en tirerez, si vous voulez, la conclusion
qu'un gouvernement, qui suppose tous les citoyens
capables de se gouverner par eux-mêmes, est le plus
absurde et le plus détestable.

Mais ce qu'il vise, ce sont les réformes qui ne boule-
versent pas l'État et qui mettront plus d'équité et de
bonté dans la vie : une juste répartition des impôts,
l'obligation pour les ecclésiastiques et les moines, qui
possèdent de grands biens, de contribuer aux charges
du pays comme les autres citoyens ; la suppression de
la dîme et des derniers droits féodaux ; la réduction
des jours de fête ; l'assainissement des villes ; l'aboli-
tion des lettres de cachet et de la torture, sauf pour
quelques crimes monstrueux ; l'établissement du jury ;
l'unité des lois ; toutes les garanties de liberté qu'as-
surait la Constitution anglaise.

De ces réformes il n'y en a guère dont il ait pris
l'initiative ; il n'y en a peut-être pas une qui n'ait été
demandée par d'autres que lui. Mais sa passion, le tour
imprévu, facétieux, romanesque, dramatique, que sa
fantaisie savait imprimer aux questions les plus abs-
traites, son génie de vulgarisateur, cette netteté d'élo-
cution supérieure à la grande éloquence, — car elle
nous donne l'illusion que, si nous avions seulement
pris la peine d'y réfléchir, nous pourrions dire nous-
mêmes ce qu'il dit et comme il le dit, — ont presque
fait du travail d'émancipation de tout un siècle son
œuvre personnelle. Il se proposait lui-même en exemple
quand il conseillait à Helvétius de n'écrire que des

choses simples, courtes, intelligibles à tous, de ne pas se jeter dans la métaphysique que peu de personnes entendent et qui fournit toujours des armes aux ennemis, et de s'efforcer d'éclairer à la fois le chancelier et le cordonnier ¹. Il y avait quelque mérite, travaillant ainsi pour cette populace dont il disait que, quand elle se mêle de raisonner, tout est perdu. Mais quel est l'homme de lettres qui ne serait pas heureux de recevoir les applaudissements de celui qui le coiffe ou qui le chausse ? Voltaire ne les dédaignait pas ; seulement il préférait les autres. Et il avait conscience de son pouvoir sur l'opinion : « Vous êtes très confus, Baruch
 « Spinoza : mais êtes-vous aussi dangereux qu'on le
 « dit ? Je soutiens que non ; et ma raison, c'est que
 « vous êtes confus, que vous avez écrit un mauvais
 « latin et qu'il n'y a pas dix personnes en Europe qui
 « vous lisent d'un bout à l'autre, quoiqu'on vous ait
 « traduit en français. Quel est l'auteur dangereux ?
 « C'est celui qui est lu par les oisifs de la cour et par
 « les dames ¹. »

★★

Mais il se trompe lorsqu'il écrit : « *J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.* Il n'a rien fondé. L'esprit voltairien existait avant Voltaire, si l'on entend par ce mot un esprit qui saisit vivement les ridicules et les démentis comiques que leurs expressions vivantes donnent aux idées, un bon sens aiguë qui dégonfle les chimères, un réalisme persifleur qui met à nu nos sophismes dépouillés de leur oripeau sentimental, un libre examen qui n'a la superstition d'au-

1. Dictionnaire philosophique. Dieu.

cune grandeur de surface et auquel n'impose aucun prestige. Du *Roman de la Rose* au *Dictionnaire Philosophique*, il a jugé de bonne prise la plupart des questions que se réservaient jalousement les initiés et les a forcés d'affronter le débat public. En ce sens, rien n'est plus voltairien avant Voltaire que tel chapitre de Montaigne ou de Rabelais, telle *Provinciale* ou telle *Petite Lettre* de Racine, et rien n'est plus voltairien après lui que mainte page de Veuillot qui l'exécrait. Mais il ne s'était jamais trouvé un homme qui parut être aussi exclusivement cet esprit si caractéristique de la race, qui en développât mieux les ressources, qui en étendît davantage l'influence et l'empire. Les autres, ses prédécesseurs, n'y avaient recours qu'à l'occasion et par intermittence. Ce n'était qu'un de leurs moyens. Avec Voltaire il semble suffire à tout. Simple apparence et qui n'est due qu'à la personnalité de l'homme. Retirez-lui sa merveilleuse fantaisie et son génie d'écrivain, qui n'en dépendent pas, sa passion qui est l'effet de son tempérament, sa versatilité d'humeur qui diversifie son inspiration, et toute l'étendue de son savoir et ses incertitudes philosophiques et l'amertume de son impuissance à se connaître ; retirez-lui encore ce goût de prosélytisme social que n'encourage forcément ni le pur bon sens ni le libre examen : il ne reste qu'une attitude assez commode envers la vie, un scepticisme volontiers impertinent, la défiance de l'enthousiasme, la négation du surnaturel, la croyance dans un Être suprême, mais qu'on traite plutôt en protégé qu'en protecteur, de la générosité d'ailleurs, mais toujours avec la crainte d'être dupe, une ironie qui tient pour inexistant ou résolu le problème dont l'exposé fournit un trait spirituel et qui

considère que, sur toute question, le dernier mot est celui qui fait rire ou du moins sourire. Tel est, à peu de chose près, le Voltairianisme chez les gens d'esprit. Chez ceux qui en ont moins, c'est l'anticléricalisme avec ses bévues historiques, son assurance tranchante en matière religieuse qui n'a d'égale que son ignorance, ses plaisanteries faciles ou basses, et cette idée stupide que l'absence de foi constitue une supériorité intellectuelle. Le malheur pour Voltaire est que les pontifes de cet anticléricalisme peuvent se réclamer de lui plus justement que les pourceaux épicuriens du « sobre » Épicure. Mais nous ne devons pas le leur abandonner, même lorsque nous l'aurons reconduit à Paris et enterré.

X

L'APOTHÉOSE

Il y avait près de trente ans que Voltaire n'avait revu Paris où, depuis sa sortie du collège, il n'était jamais resté trois années de suite. Le bruit de sa mort avait couru plusieurs fois. Dès 1774, en prévision de cet événement, le ministre et secrétaire d'État Bertin avait envoyé, de par le roi, à l'intendant de Bourgogne, pour qu'il la transmît à son subdélégué de Gex, une lettre cachetée qui ne serait ouverte que sur son ordre et qui lui enjoignait « de se transporter dans les maisons du sieur Voltaire et d'y mettre les scellés sur les papiers, toutes correspondances ou écrits concernant les princes et leur cour, ministres ou gouvernement, et en particulier la cour et le gouvernement de France, comme aussi tout écrit ou manuscrit concernant la religion et les mœurs, même ceux d'histoire, de littérature, de philosophie, dans lesquels, — ajoutait le ministre — il larde toujours du sien ».

Cependant le vieillard qui avait, à l'en croire, presque autant de maladies que d'années, et qui se représentait « comme un vieux hibou près de mourir dans une « mesure entre le mont Jura et les grandes Alpes », continuait, tout en se plaignant d'être sourd,

d'entendre ce qu'on disait à voix basse ; tout en gémissant de ne plus y voir, d'arracher les petites herbes parasites sous les feuilles de ses tulipes ; tout en se lamentant sur la perte de ses forces, de travailler avec acharnement. Dans sa chambre meublée en damas bleu clair, devant les portraits de ces parfaits comédiens Lekain et Frédéric II, il vivait entre son clystère et son écritoire. Son entourage ne prêtait plus d'attention à ses doléances. On finissait par penser ce que lui avait dit jadis un mauvais plaisant, impatienté à l'énumération de ses maux, qu'un squelette comme lui ne devait pas craindre la mort, n'ayant pas de quoi mourir. Un autre avait imprimé assez drôlement qu'il avait oublié de se faire enterrer. Son *Épître à Boileau* et son *Épître à Horace*, écrites dans ces dernières années, semblaient leur annoncer son arrivée prochaine. Mais il reculait toujours l'heure de son départ, sans la redouter, assurait-il à Horace :

J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins ;
 Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
 A suivre les leçons de ta philosophie,
 A mépriser la mort en savourant la vie.

Et dans cette même *Épître* il prenait à témoin de sa tranquillité d'âme envers la mort son docteur Tronchin et un familier de Ferney, l'artiste Huber, dont les caricatures découpées dans du papier l'amusaient beaucoup quand il ne s'y reconnaissait pas :

Aussi, lorsque mon poulx inégal et pressé
 Faisait peur à Tronchin près de mon lit placé,
 Quand la vieille Atropos aux humains si sévère
 Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
 Il a vu de quel air je prenais mon congé ;
 Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
 Huber me faisait rire avec ses pasquinades.
 Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Mais l'idée de sa dernière heure le tourmentait depuis longtemps. Il voulait se persuader que ce n'était point le sommeil éternel qu'il redoutait, mais seulement l'appareil dont la mort s'entoure, et, comme il l'écrivait à madame du Deffand, la barbarie de l'Extrême-Onction, la cruauté qu'on a de nous avertir que tout est fini pour nous. « A quoi bon venir nous pro-
« noncer notre sentence ? Elle s'exécutera bien sans
« que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir
« fait ses dispositions de bonne heure et ensuite n'y
« plus penser du tout. On dit quelquefois d'un homme :
« *il est mort comme un chien* ; mais vraiment un
« chien est très heureux de mourir sans tout cet atti-
« rail dont on persécute le dernier moment de notre
« vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on
« nous laisserait mourir sans nous en rien dire ¹. »
Quand il songe à la mort de La Fontaine, dont l'abbé d'Olivet avait réimprimé la conversion racontée par l'oratorien Pouget, il est révolté de l'insolence fanatique du prêtre et de son affectation à répéter vingt fois au vieil enfant : « Votre livre infâme, monsieur...
« Le scandale de votre infâme livre, monsieur... Les
« péchés dont votre livre infâme a été la cause... La
« réparation publique que vous devez, monsieur,
« pour votre livre infâme... » Et il s'écrie : « L'aven-
« ture de Pouget avec le bonhomme La Fontaine est au
« fond celle de l'âne dans la fable admirable des *Ani-
« maux malades de la peste* ². » Il s'inquiétera de sa-
voir si M. d'Argenson est mort en philosophe ou en poule mouillée. « Il faut avouer que les anciens, nos
« maîtres en tout, avaient sur nous un grand avan-

1. 9 mai 1764.

2. Il en avait déjà parlé dans le *Siècle de Louis XIV.*

« tage : ils ne troublaient point la vie et la mort par
 « des assujettissements qui rendent l'une et l'autre
 « funestes. On vivait, du temps des Scipion et des Cé-
 « sar, on pensait et on mourait comme on voulait
 « mais pour nous autres, on nous traite comme des
 « marionnettes ¹. » Passe encore que nous en soyons
 dans la main de l'éternel Démiurge, et nous en
 sommes, nous qui ne savons ni pourquoi ni comment
 cette main invisible fait mouvoir nos ressorts et en-
 suite nous jette et nous entasse dans la boîte. Mais que
 nos pareils en usent ainsi avec nous, c'est une chose
 intolérable. Pantins dont Dieu tient les fils : soit !
 Rions de tout ; « faisons des gambades sur le bord de
 notre tombeau ; » tâchons de mourir en riant. Ses
 derniers vers, datés de 1778, ou du moins sa dernière
 jolie pièce n'était qu'une variation sur ce thème dont
 il essayait d'amuser son horreur du néant, car enfin,
 disait-il, si le néant a du bon, « il est impossible de
 « l'aimer véritablement malgré ses bonnes qualités. »

Adieu ; je vais dans ce pays
 D'où ne revint point feu mon père ;
 Pour jamais adieu, mes amis,
 Qui ne me regretterez guère ;
 Vous en rirez mes ennemis,
 C'est le *requiem* ordinaire.
 Vous en tâterez quelque jour ;
 Et lorsqu'aux ténébreux rivages
 Vous irez trouver vos ouvrages,
 Vous ferez rire à votre tour...
 Petits papillons d'un moment,
 Invisibles marionnettes
 Qui volez si rapidement
 De Polichinelle au néant,
 Dites-moi donc ce que vous êtes.

Au terme où je suis parvenu
 Quel est le mortel le moins à plaindre ?
 C'est celui qui ne sait rien craindre,
 Qui vit et qui meurt inconnu.

Mais un homme qui le connaissait, qui l'avait vu de très près dans ses infirmités, doutait fort qu'il gardât jusqu'au bout ce stoïcisme funambulesque. « S'il meurt gaiement comme il l'a promis à Horace, « écrivait le docteur Tronchin, je serai bien trompé. « Il ne se gênera pas pour madame Denis, pour la « nièce de Corneille, pour ses gens, en un mot pour « un si chétif parterre qui n'en vaut pas la peine ; il « se laissera tout bonnement aller à son humeur, à sa « poltronnerie et à la peine qu'il aura de quitter le « certain pour l'incertain, car, quoique Fréron, Clément, Sabatier... dérangent un peu sa béatitude, il « faut convenir qu'il lui en reste assez pour préférer « ce qui lui en reste à un avenir qui n'est pourtant « pas aussi clair que le ciel des îles d'Hyères, ou que « celui de Montauban, aux yeux d'un octogénaire né « poltron et un peu brouillé avec la vie éternelle. Je « le crois fort affligé de sa fin prochaine : je parie « qu'il n'en plaisante point. La fin est pour Voltaire « un fichu moment s'il conserve sa tête jusqu'au « bout ¹. »

Au début de 1777, il eut une petite attaque d'apoplexie : ce fut ainsi qu'il appela une série d'étourdissements violents. Et sa crainte de mourir raviva le

1. Lettre citée par Perey et Maugas dans *la Vie intime de Voltaire*. Frédéric II partageait l'opinion de Tronchin. Il disait en 1758 à Henri de Catt (*ouvrage cité*) : « Rien de si comique, mon cher, que ce Voltaire à la vue d'un mal ou à l'idée de la mort... Vous entendrez dire, à coup sûr, lorsqu'il sera à l'article de la mort, qu'il a fait venir tous les confesseurs, tous les prêtres : il nous déshonorera tous. Jamais homme ne fut moins conséquent que lui. »

désir, qui ne l'avait jamais abandonné, de revoir « Paris : « Il serait trop ridicule, écrivait-il à d'Argental trois ans plus tôt, que Jean-Jacques le Génevois « eut la permission de se promener dans la cour de « l'archevêché, que Fréron put aller voir jouer l'*Écosaise*, et moi que je ne pusse aller ni à la messe ni « aux spectacles dans la ville où je suis né. » Mais il s'était toujours heurté à la volonté de Louis XV. Ni Choiseul ni madame de Pompadour n'avaient rien pu. Il avait espéré que madame du Barry serait plus heureuse. Elle lui avait envoyé deux coussins d'or brodés de sa main, son portrait et deux baisers.

Quoi, deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passeport vous daignez m'envoyer !
Deux : c'est trop d'un, adorable Egérie :
Je serai mort de plaisir au premier.

C'était peut-être un passe-port pour l'autre monde : ce n'en était pas un pour Paris. Le roi n'accorda pas à madame Du Barry ce qu'il avait refusé à madame de Pompadour. Louis XV mourut. Dans *l'Éloge funèbre* que Voltaire écrivit, le ressentiment de son exil céda entièrement à la reconnaissance que les Français devaient au fondateur de l'École militaire et les philosophes au prince qui avait dispersé les Jésuites et aboli la vénalité de la magistrature. Il compta sur la bienveillance de Louis XVI ; mais il ignorait que Louis XVI éprouvait à son égard la même antipathie que son aïeul. Le surintendant de Monsieur lui demanda un divertissement pour la fête que le frère du roi désirait donner à la reine au château de Brunoy. Le poète se rappela le jeu de *l'Hôte et l'hôtesse* que l'empereur Léopold avait offert à Pierre-le-Grand lors de son pas-

sage à Vienne et qu'il avait décrit dans son *Histoire de Russie*. L'empereur est l'hôte ; l'impératrice, l'hôtesse ; et ils reçoivent toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays. Les invités tirent au sort la nation et la condition que chacun d'eux doit représenter. Mandarin chinois, mirza tartare, satrape persan, sénateur romain, jardinière ou laitière, forment des danses qui conviennent à ces caractères. Voltaire brocha sur ce canevas ingénieux une petite pièce fort médiocre, mais qui plut à la jeune reine ; et il crut que « sa furieuse passion de l'avoir pour protectrice » serait satisfaite. C'était oublier qu'elle était la fille de Marie-Thérèse et que Marie-Thérèse détestait l'impiété. Il n'avait rien à attendre de ses enfants ni même de son fils aîné, l'empereur Joseph II, malgré sa réputation de philosophe.

En 1777 ce monarque, qui voyageait sous le nom de comte de Falkenstein et dont les Parisiens s'étaient engoués à cause de ses manières libres et du dédain qu'il affichait pour l'étiquette, regagna ses États par la route de Lyon et de la Suisse. Tout le monde était convaincu qu'il s'arrêterait à Ferney. Frédéric II l'avait annoncé au Patriarche sur un ton ironique. D'Alembert se réjouissait à la pensée que cette visite impériale prolongerait de plusieurs années la vie de l'éternel agonisant. Toute l'Europe et tout le canton de Gex guettaient cette rencontre du Philosophe et de l'Empereur. On savait le jour et l'heure de l'arrivée. Voltaire, paraît-il, avait mis sa grande perruque dès huit heures du matin, et son cuisinier avait préparé un dîner magnifique. Ferney s'était massé aux abords du château. L'Empereur passa au galop : les bonnes gens n'entendirent que les claquements de fouet du pos-

tillon. A Genève comme à Paris, comme un peu partout, les uns en firent des gorges chaudes, les autres s'indignèrent de cette insulte au génie et à la philosophie ; et Frédéric II fut trop content de mêler sa voix à ce concert de réprobation. Voltaire, blessé au plus vif de son amour-propre, sentit le besoin de prendre une revanche dans l'opinion publique ; et cette revanche, sa rentrée à Paris la lui procurerait peut-être.

Autour de lui on le pressait de partir. Madame Denis soupirait après les honneurs et les plaisirs que la capitale réservait à la nièce de Voltaire. Le marquis de Villette et sa jeune femme *Belle et bonne* jugeaient l'hiver rude et morne dans la solitude de Ferney. A Paris le parti des Encyclopédistes s'agitait. Si quelques amis plus prudents savaient trop de quelles conséquences il était capable pour ne pas appréhender qu'il sortît de cette retraite dont « l'éloignement le mettait presque au rang des morts ¹ », des grands morts intangibles, la plupart escomptaient déjà le triomphe de son arrivée qui serait en même temps celui de la philosophie. On lui écrivait qu'il se devait de prouver à l'Europe qu'aucune interdiction ne lui fermait sa ville natale, et que d'ailleurs il y était attendu. On lui insinuait que la cour, le roi, la reine, les frères du roi avaient envie de le voir. On l'attirait par tous ses faibles.

Mais ce fut son *Irène* qui acheva de le décider, la dernière fille de son imagination, sa dernière tragédie. Irène est une princesse de Byzance mariée contre son gré à l'empereur Nicéphore, amoureuse et adorée du

1. Le mot est de Hennin, Résident de France à Genève.

prince grec Alexis Comnène. Alexis renverse Nicéphore qui se conduisait fort mal envers sa femme et envers son peuple, et le tue. Le père d'Irène, retiré du monde, accourt du fond de son ermitage et représente à sa fille qu'elle ne peut épouser le sanglant usurpateur sous peine de se déshonorer. Irène en convient ; mais, désespérée d'aimer à la fureur le meurtrier de son mari, elle se donne la mort. Voltaire venait d'écrire ses *Dialogues d'Evhémère*, le *Prix de la justice et de l'humanité*, l'*Histoire de l'Établissement du Christianisme*, ses *Commentaires sur l'Esprit des lois*, ses dernières *Remarques sur les pensées de Pascal*, et une autre tragédie, *Agathocle*, tout cela dans cette même année 1777 ; mais il n'avait de tendresse que pour Irène. Le sujet lui avait paru si beau, si neuf ! Puis il s'était aperçu que ce sujet « n'était point dans la nature ». Il eut peur qu'on se moquât d'une femme qui se tuait de crainte d'épouser le meurtrier de son mari quand elle n'aimait point ce mari et qu'elle adorait ce meurtrier. « Cela ressemble, disait-il à d'Ar-
« gental, aux vierges chrétiennes de la *Légende dorée*
« qui se coupaient la langue avec leurs dents et la je-
« taient au nez des païens pour ne pas être violées
« par eux. Il y a quelque chose de si divin dans ces
« catastrophes qu'elles en sont impertinentes. » Mais peu à peu il s'était familiarisé avec l'impertinence d'Irène. Son suicide entre un amant et un père qui mouillent de larmes ses mains mourantes, ce suicide dont elle demande pardon à Dieu, devait produire un effet extraordinaire. Il est toujours celui pour qui l'effet impressionnant d'un spectacle théâtral en crée la vérité. Et puis il avait lu sa tragédie à madame Denis, et madame Denis avait pleuré. Mais oserait-il la faire

jouer ? Il avait contre lui le parti anglais ou, si vous préférez, le parti de Shakespeare qui ne lui pardonnait pas sa diatribe lue en pleine Académie ; il avait contre lui le parti juif dont l'abbé Guénée avait pris la défense dans ses *Lettres de quelques Juifs* où les erreurs de Voltaire sur la Bible étaient spirituellement réfutées ; il avait contre lui le parti dévot, les méchants auteurs et tous les journalistes. « Dieu sait
« quelle joie, s'écriait-il, quand cette canaille se réu-
« nira pour siffler un vieux fou qui, dans sa quatre-
« vingt-troisième année, abandonne toutes ses af-
« faires pour donner un embryon de tragédie au pu-
« blic ¹. » Heureusement le marquis de Villette l'avait averti d'avoir à changer le nom du père d'Irène qui s'appelait d'abord Basile. Depuis le *Barbier de Séville*, ce nom était dangereux. Le parterre aurait été capable de crier comme il le faisait quelquefois : *Basile, allez vous coucher !*

Le 2 janvier 1777, la Comédie-Française recevait *Irène* à l'unanimité. Mais un chamaillis éclata entre les comédiens. Lekain refusa le rôle du père d'Irène baptisé Léonce et réclama celui d'Alexis. Voltaire vit sa pièce perdue, cette pièce la plus ardente, la plus passionnée, la plus pathétique de son théâtre ! On lui persuada que sa présence était nécessaire, que sa tragédie tomberait s'il n'était pas là. Il rêvait l'immortalité pour sa chère Irène. Ses vœux devaient être exaucés, mais un peu autrement qu'il ne les formait. Le nom d'Irène reste immortellement attaché à son apothéose et à sa mort.

Le voyage fut donc résolu. Madame Denis, le mar-

1. Lettre à d'Argental, 1^{er} janvier 1777.

quis et la marquise de Villette quittèrent Ferney le 3 février 1778. Voltaire partit deux jours après eux avec son cuisinier et son secrétaire, le suisse Wagnière, qui lui était dévoué et qui détestait également madame Denis, M. de Villette, les curés et le pape. Le vieillard passa une dernière fois devant l'église qu'il avait construite et devant le tombeau qu'il s'était préparé à moitié dans l'église, à moitié dans le cimetière. « Les malins, avait-il fait remarquer à l'abbé Delille, diront que je ne suis ni dehors ni dedans. » Il contempla une dernière fois ces maisons qu'il avait bâties, ces champs qu'il avait semés, ces arbres qu'il avait plantés, ces industries qu'il avait installées, ce village qui n'avait que cinquante habitants lorsqu'il y était venu et où il en laissait douze cents. Les gens pleuraient. Il leur assura qu'il serait de retour dans six semaines, et il le croyait, car il n'avait même pas pris le soin de ranger ses papiers et ses manuscrits. Il pleura aussi. Mais sa mélancolie se dissipa très vite. Il fut pendant tout le voyage d'une gaieté pétillante. Il reposait de temps en temps dans sa voiture qui était une espèce de dormeuse. Puis il lisait ou Wagnière lisait à haute voix ; et, comme dans *Candide* les vassaux du baron de Thunder-ten-Tronch, Wagnière riait, à se tenir les côtes, aux contes que lui faisait son patron. Mais il avait raison de rire : les contes devaient être excellents.

Leur première étape fut Nantua où ils couchèrent. Le lendemain Voltaire, qui voulait garder l'incognito, fut reconnu à Bourg-en-Bresse. Aussitôt toute la ville se rassembla autour de son carrosse ; et le maître de poste, nous raconte Wagnière, voyant que le postillon avait attelé un mauvais cheval, en fit mettre un meil-

leur et cria : « Va bon train, crève mes chevaux, je m'en f..., tu mènes M. de Voltaire ! » La foule applaudit. Ils arrivèrent le troisième jour à Dijon et descendirent à l'auberge de la *Croix d'or*. Voltaire rendit visite à quelques conseillers et au rapporteur d'un procès qu'il soutenait pour madame Denis. A peine rentré, des notables de la ville se présentèrent. On s'amassa devant l'auberge. Il fut servi à table, sans le savoir, par des jeunes gens enthousiastes qui avaient payé les garçons et s'étaient habillés comme eux ; et le soir, sous les fenêtres de sa chambre, on lui donna une sérénade. Il pensait être à Paris le surlendemain ; mais l'essieu de son carrosse se rompit à une lieue et demie de Moret. Heureusement M. de Villette, qui venait à sa rencontre, le prit dans sa voiture ; et le 10 février, vers trois heures et demie, on atteignait la barrière. Les commis demandèrent si les voyageurs n'avaient rien contre les ordres du roi. « Ma foi, messieurs, répondit Voltaire, je crois qu'il n'y a ici de contrebande que moi. » Ils s'étaient mis à fouiller dans les coffres, quand l'un d'eux le reconnut : « C'est pardieu M. de Voltaire ! » Et tous, frappés d'étonnement et de respect, le prièrent de continuer son chemin. Enfin la voiture le déposa, à l'angle de la rue de Beaune et du quai des Théatins qui porte aujourd'hui son nom, devant l'hôtel de Villette où il avait habité jadis chez madame de Bernières. Une heure après, il allait d'un pied gaillard faire visite au comte d'Argental qui demeurait quai d'Orsay. Les passants regardaient son accoutrement singulier, sa lourde perruque à boucles flottantes du temps de la Régence, surmontée d'un bonnet rouge bordé de fourrure ; et les gamins gambadaient derrière lui

en riant. Ce voyage, ces attroupements, ce remue-ménage dans les auberges, cet enthousiasme, ces fêtes improvisées, ces barrières qui s'abaissent d'elles-mêmes, nous donnent un avant-goût des journées révolutionnaires. On peut dire que la Révolution française a commencé le 10 février 1778, jour de la rentrée de Voltaire à Paris.



La séparation hostile du pouvoir et des lettres, que son exil à Ferney avait en quelque sorte scellée, ne s'était jamais encore accusée d'une manière aussi évidente et aussi grave. « L'apparition d'un revenant, dit « Grimm, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait « pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de Voltaire. » Les autres intérêts en furent suspendus. Les disputes entre les partisans du musicien Gluck et ceux de l'italien Piccini, *Armide* contre *Roland*, les affaires d'Amérique, la guerre imminente avec l'Angleterre, « les intrigues de robe, les tracasseries de cour », la mort imprévue de Lekain, — la première nouvelle que Voltaire apprit de d'Argental et qui lui arracha un cri terrible, — tout fut oublié ou passa au second plan. « La Sorbonne frémit ; le Parlement garda le silence ; Paris vola aux pieds de « l'idole. » Madame du Deffand avait reçu ce petit mot : « J'arrive mort et je ne veux ressusciter que pour « me jeter aux genoux de madame la marquise du Deffand. » Elle désirait devancer Voltaire. Mais son valet de chambre et secrétaire Viard, qu'elle avait envoyé chez lui le jeudi 12 février, lui rapporta qu'il y avait vu plus de trois cents personnes. Elle attendit

encore deux jours pour éviter la cohue : « De ses con-
« naissances, écrit-elle à son ami Horace Walpole,
« j'ai été la moins empressée. »

A Versailles, on est gelé. On adopte la pire des poli-
tiques : on aura l'air d'ignorer l'événement qui surex-
cite les Parisiens et la France. Le roi demanda seule-
ment si l'ordre qui interdisait à Voltaire le retour dans
la capitale avait été révoqué. On compulsa les re-
gistres de la police, ceux du département de Paris,
ceux des Affaires étrangères : on ne trouva rien pour
la bonne raison qu'il n'y avait jamais eu d'ordre d'ex-
pulsion couché par écrit. Voltaire n'avait pas eu be-
soin qu'on le lui signifiât pour savoir qu'il lui était
défendu de revenir. Du reste, si cet ordre avait existé,
aurait-on osé s'en servir ? Cependant la question du
roi fut immédiatement répétée à Voltaire ; et il trem-
bla. Il écrivit à madame de Polignac, amie de la reine.
Elle vint elle-même le rassurer. Mais il ne suffisait pas
qu'on n'eut aucune intention de l'inquiéter. L'auto-
rité royale eut été plus habile de s'associer aux hon-
neurs qui lui étaient rendus et d'en émousser ainsi la
pointe frondeuse. Cette Cour indifférente au milieu de
l'enthousiasme ressemblait à une maison dont les fe-
nêtres restent noires sur une place illuminée. Le parti
des philosophes n'en était point fâché. « Ne regrettez
rien, disait l'un d'eux à Voltaire. Savez-vous ce qui
serait arrivé si vous étiez allé à Versailles ? Le roi avec
son affabilité ordinaire vous aurait ri au nez et parlé
de votre chasse de Ferney ; la reine, de votre théâtre ;
Monsieur vous aurait demandé le compte de vos
revenus ; *Madame* vous aurait cité quelques-uns de vos
vers ; la comtesse d'Artois ne vous aurait rien dit ; et
le comte vous aurait entretenu de *la Pucelle*. » Soit ;

cela eut encore mieux valu que l'abstention glaciale.

Les premiers jours l'hôtel de Villette ne désemplit pas. Les visiteurs étaient introduits dans des salons où la marquise et madame Denis les recevaient. Un valet les annonçait à son maître. M. de Villette et d'Argental, chacun de leur côté, lui nommaient ceux qu'il ne connaissait pas ou dont il avait perdu le souvenir. Voltaire, en robe de chambre et en bonnet de nuit, répondait aux compliments par des mots aimables, puis retournait dans son cabinet où il dictait des corrections pour sa pièce d'*Irène*. Le 12 février, l'Académie lui envoya une députation composée du prince de Beauvau, de Saint-Lambert et de Marmontel, auxquels se joignirent d'autres académiciens, ce qui, dit La Harpe, était sans exemple. Le 14, la Comédie-Française se présenta, ou plutôt, selon l'expression délicate de son porte-parole Bellecourt, Lekain n'étant plus là, *le reste* de la Comédie-Française. Voltaire lui répondit : « Je ne peux plus vivre désormais que pour vous et par vous. » Et se tournant vers madame Vestris : « Madame, lui dit-il, j'ai travaillé pour vous cette nuit comme un jeune homme de vingt ans. » Mais, dès le 17, il fallut interrompre ces réceptions à battants ouverts et appeler Tronchin qui habitait depuis quelques années Paris en qualité de premier médecin du duc d'Orléans. Voltaire souffrait des reins et ses jambes étaient enflées. Tronchin, que la prodigieuse vitalité du malade intéressait autant que son caractère et son irréligion lui déplaisaient, et qui était curieux du dénouement, déclara que le vieillard vivait sur un capital de forces qui serait bientôt épuisé. M. de Villette et madame Denis le regardèrent de travers.

On n'admit plus que les privilégiés : Madame Nec-

ker, madame du Deffand, l'ambassadeur d'Angleterre, Turgot, la grande admiration de Voltaire, l'étrange chevalier ou chevalière d'Eon, madame du Barry, Franklin, le charmant faux bonhomme de Franklin. Les deux vieillards, aussi malins l'un que l'autre, qui avaient tous les deux le sens de la scène à mettre en estampe, s'embrassèrent en pleurant, et Franklin demanda à Voltaire sa bénédiction pour son petit-fils qu'il avait amené. Voltaire étendit la main sur le front de l'adolescent agenouillé et prononça : *Dieu et Liberté*. Ils devaient se rencontrer plus d'une fois, et chaque fois avec la même émotion. « Dès qu'ils paraissent, écrivait madame d'Épinay, soit aux spectacles, soit aux promenades, aux Académies, les battements de mains ne finissent plus. Voltaire éternue ; Franklin dit : Dieu vous bénisse ! et le train recommence. » Puis ce furent les Encyclopédistes, les littérateurs, les lecteurs de manuscrits. Le poète Lebrun-Pindare, qui venait de lui adresser une ode dont quelques vers l'avaient égratigné, fut accueilli par ces mots : « Vous voyez, monsieur, un pauvre vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui a fait quatre-vingt-dix mille sottises. — Il ne faut, répondit Le Brun, que quatre ou cinq de ces sottises-là pour rendre un homme immortel. » La Harpe lui lut sa *Pharsale* et sa tragédie des *Barmécides* avec des poumons si vigoureux qu'on l'entendait de la rue. Diderot versa des larmes, le pressa sur son cœur, lui coupa la parole, se lança dans des digressions fulgurantes en lui frappant sur les cuisses, compara une fois de plus l'énorme Shakespeare au colossal Saint-Christophe de Notre-Dame, et le laissa accablé. « Cet homme, dit-il, a de l'esprit assurément, mais la nature

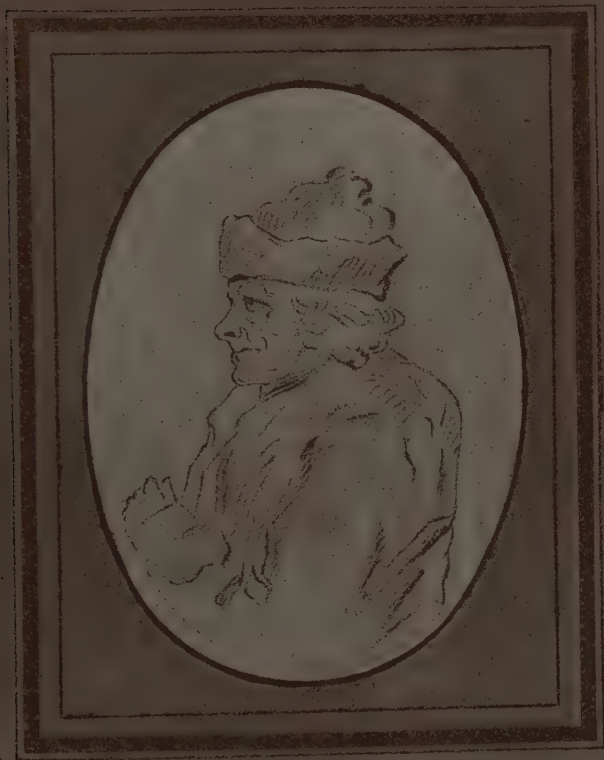
lui a refusé un talent essentiel, celui du dialogue. » Les comédiens vinrent répéter *Irène* sous ses yeux et sous les yeux de d'Argental et du maréchal duc de Richelieu, vieux don Juan ratatiné, plus cassé que ses deux contemporains, et qui papillonnait encore. Ces octogénaires, qui représentaient le goût, l'esprit, les frasques et la gloire de tout un siècle, prenaient au sérieux, et même au tragique, le petit fantôme d'une princesse de Byzance qui faisait de grands cris en se mourant d'amour.

Le 25 février Voltaire, dictant de son lit, s'aperçut après avoir toussé qu'il crachait du sang ; et aussitôt le sang lui jaillit avec violence de la bouche et du nez. On le crut perdu. Il se rétablit assez vite. Le 8 mars, madame du Deffand annonçait à Walpole qu'il s'était tiré de cet accident comme s'il avait trente ans, qu'il était de plus en plus préoccupé d'*Irène*, et que, si sa tragédie n'avait point de succès, il en mourrait ; mais elle ajoutait que, bonne ou mauvaise, *Irène* serait applaudie. La première représentation eut lieu le 16 mars. Comme d'habitude aux Premières impatiemment attendues, la Cour y assistait, sauf le roi. « La « cabale fut contenue, dit La Harpe, par la foule des « honnêtes gens qui remplissaient le parterre devenu « ce jour-là le rendez-vous de la bonne compagnie. » D'acte en acte, ses amis apportaient à Voltaire des bulletins de victoire. Il ne pouvait encore quitter la chambre. Avant la quatrième représentation il redemanda le manuscrit au souffleur de la comédie et constata qu'on avait corrigé l'ouvrage à son insu. Ces corrections avaient été faites, du consentement de sa nièce, par d'Argental et par elle-même. Il entra dans la plus violente colère de sa vie. D'Argental, qui vou-

lait se disculper, en reçut les éclats et dut fuir. Son effervescence dura près de douze heures. On craignait à chaque instant une nouvelle hémorragie. Mais ce fut le contraire qui se produisit : ses crachements de sang qui avaient continué jusque-là cessèrent du coup.

On arriva ainsi au 30 mars.. Ce jour-là Voltaire se rendit à l'Académie et au Théâtre Français où l'on donnait la sixième représentation d'*Irène*. La population de Paris, que les nouvelles de sa santé avaient tenue haletante, déborda sur toutes les avenues de l'Académie. Une immense clameur s'éleva dès qu'on aperçut son carrosse couleur d'azur parsemé d'étoiles d'or. Il en descendit, les yeux brillants comme des escarboucles sous la grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, aux nœuds grisâtres, vêtu d'un habit de velours cramoisi, doublé et bordé d'une superbe fourrure de martre zibeline que lui avait envoyée l'impératrice de Russie, et tenant de sa main perdue dans une longue manchette de dentelle une petite canne en bec de corbin. L'Académie tout entière, sauf les évêques, se porta au-devant de lui jusque dans la première salle et le nomma directeur par acclamation. D'Alembert lut un *Éloge de Boileau* où celui de Voltaire était ingénieusement glissé. Et le carrosse d'azur repartit pour le Théâtre-Français.

Les rues du vieux Louvre aux Tuileries, la cour des Princes, l'entrée du Carrousel n'étaient qu'une houle pressée de têtes et de mains, de cris et d'applaudissements. Quand il parut dans la loge des gentilshommes de la Chambre entre sa nièce et madame de Villette, et quand cette dernière l'eut couronné d'une couronne de chêne qu'il retira aussitôt, toute l'assistance debout,



Voltaire à la représentation d'Hercule
 d'après d'après ~~Voltaire~~

toutes les femmes qui avaient même envahi le parterre le saluèrent de leurs acclamations. Dans cette foule en délire, pour qui le grand vieillard apparaissait comme l'annonciateur des temps nouveaux et le vainqueur du fanatisme, combien y avait-il de têtes déjà promises à un fanatisme qu'il n'avait pas prévu ! Que de La Barre, que de Calas, que de Lally-Tollendal, que de Sirven en fuite, dispersés sur les routes de l'exil et, moins heureux que l'autre, réduits à s'empoisonner ! Le marquis de Condorcet devait être là. « Tout ce que
« je vois, avait écrit Voltaire dès 1764, jette les se-
« mences d'une révolution qui arrivera immanqua-
« blement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être té-
« moin. La lumière s'est tellement répandue de proche
« en proche qu'on éclatera à la première occasion ; et
« alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont
« bien heureux : ils verront de belles choses. » Ce
soir-là, ils en voyaient du moins une très belle. Depuis que Pétrarque était monté au Capitole ceint du laurier des triomphateurs, le monde n'avait pas assisté à un pareil triomphe de l'esprit.

Enfin la représentation commença. « Jamais, dit Grimm, *Irène* n'a été mieux jouée ; jamais elle n'a été moins écoutée ; jamais elle n'a été plus applaudie. » Le rideau baissé se releva ; on vit, entouré des comédiens, le buste de Voltaire couronné, et madame Vestris lut des vers qui se terminaient ainsi :

Voltaire reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter.
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Pendant ce temps la reine était à l'Opéra. Le comte

d'Artois, qui l'accompagnait, s'était esquivé et était venu à la Comédie-Française. Avant la fin du spectacle il envoya son capitaine des gardes, le prince d'Hénin, féliciter Voltaire et disparut. Le vieillard, brisé d'émotion, le visage très pâle, sortit. On l'avait entendu s'écrier : « Vous voulez donc me faire mourir de bonheur ! » Les femmes, rangées le long des couloirs et sur les marches des escaliers « le portaient, pour ainsi dire, dans leurs bras ». Dehors, le peuple criait : « Des flambeaux ! Des flambeaux ! Que tout le monde puisse le voir ! » On montait sur le marche-pied de son carrosse, on s'accrochait aux portières ; on lui baisait les mains.

Huit jours plus tard, le 7 avril, ce fut une tout autre cérémonie : la respectable Loge des Neuf Sœurs le reçut apprenti maçon. On lui adressa les paroles consacrées ; on lui fit les signes et les attouchements rituels ; on le ceignit du tablier de défunt frère Helvétius qu'il baisa : et on lui remit les gants de femme symboliques. Il les prit et se penchant vers M. de Villette : « Puisqu'ils supposent un attachement honnête, tendre et mérité, lui dit-il, je vous prie de les présenter à *Belle et Bonne*. » Le nouveau Frère témoigna à la respectable Loge « qu'il n'avait jamais rien « éprouvé qui fût plus capable de lui inspirer les sentiments de l'amour-propre et qu'il n'avait jamais « senti plus vivement celui de la reconnaissance ». Et, après avoir entendu une lecture sur les Mystères d'Eleusis, il se retira au moment où les Frères passaient à table. La foule des profanes l'attendait à la sortie.

Il ne pouvait plus paraître en public qu'on ne l'acclamât. Des gens criaient : *Voilà l'homme aux Calas !*

D'autres criaient : *Vive la Pucelle !* parce que le peuple ne distingue pas toujours très bien les vrais titres de gloire. Toutes les classes de la Société partageaient cet enthousiasme. Une pauvre femme, qui vendait des livres à l'entrée des Tuileries, l'aperçut qui traversait le Pont Royal. Elle fendit la presse et, tout en mangeant une croûte de pain, elle se mit à marcher près de lui : « Mon bon monsieur Voltaire, répétait-elle, faites-moi des livres ; je suis une pauvre femme ; faites-moi des livres et je serai bientôt riche. » Un jour, dans le petit jardin du Palais Royal, il vit deux enfants dont l'un ressemblait d'une façon frappante au Régent : c'était le fils du duc de Chartres. La gouvernante, qui l'avait reconnu, le pria d'entrer dans la pièce où dormaient les petites princesses. La duchesse avertie accourut en jupon, en peignoir, les cheveux défaits, transportée de joie. Un autre jour, une voiture s'arrêta au coin de la rue de Beaune. Un petit garçon d'une dizaine d'années en descendit, habillé de satin vert doublé de satin rose, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, les cheveux frisés à triple frisure. Sa mère, madame de Frénilly, la femme d'un receveur général, lui adressa des recommandations qu'il écouta gravement ; puis, une lettre à la main, d'un pas décidé, il franchit la porte cochère. Madame de Frénilly n'osait pas se présenter elle-même ; mais elle voulait que son fils pût dire plus tard qu'il avait vu Voltaire. Depuis huit jours elle lui faisait apprendre tous les vers du poète qui lui serviraient de réponses aux questions qui lui seraient posées. L'enfant avait enfilé un escalier d'entresol. « Où va Monsieur ? » lui dit un valet. Il répondit fièrement : « Chez M. de Voltaire. » On lui ouvrit une porte, et il

se trouva en face d'un grand squelette enseveli dans un grand fauteuil et qu'un grand bonnet à poil couvrait jusqu'aux yeux. Et une voix sortit du squelette : « Oh ! le joli enfant ! Approchez donc, mon petit ami. » Le petit garçon ne perdit pas contenance ; mais il perdit tous ses vers. Il dit simplement son nom et que son père était receveur général, tendit la lettre, salua à reculons, redescendit l'escalier et courut apporter à sa mère une bien vive déception. Deux jours après, le *Journal de Paris* imprima qu'un charmant enfant s'était échappé de chez ses parents pour aller rendre hommage à Voltaire¹.

Toutes ces ovations le décidèrent, malgré les supplications de son secrétaire et l'avis de Tronchin, à rester à Paris. Sa nièce avait tellement peur de retourner à Ferney qu'elle obtint de lui qu'il y expédiât ce mauvais conseiller de Wagnière et qu'elle ne manquât plus aucune occasion de décrier Tronchin. Voltaire loua une maison rue de Richelieu en face de l'hôtel de Choiseul. « Je le crois presque immortel, écrit-elle madame du Deffand : il jouit de tous ses sens ; aucun même n'est affaibli ; ... et il est infiniment aimable. » Il faisait des visites. Un jour il se dirigea vers la demeure de la marquise de Gouvernet, cette Suzanne de Livry qui, cinquante-deux ans plus tôt, lui avait fermé sa porte. Cette fois le Suisse ne l'arrêta pas. Elle le reçut. Elle avait le même âge que lui. Ils restèrent l'un devant l'autre interdits. Voltaire leva les yeux et vit, accroché au mur, son portrait par Largillière dont Suzanne ne s'était jamais séparé. Toute sa jeunesse élégante, spirituelle et railleuse regardait

1. *Souvenirs du Baron de Frénilly*, publiés par Arthur Chuquet (Paris 1909).

leurs deux décrépitudes. « Je reviens, dit-il en sortant, d'un bord du Styx à l'autre. » Le lendemain, la marquise de Gouvernet envoyait ce portrait à l'hôtel de Villette. Mais il avait déjà secoué sa mélancolie. Un nouveau plan du dictionnaire de l'Académie l'occupait tout entier. Il s'était chargé de la lettre A et avait distribué les vingt-trois autres à vingt-trois académiciens qui les avaient acceptées sans plaisir. « Ce sont des fainéants, disait-il ; je les ferai marcher. » Et, pour triompher de leur résistance, il entreprit un discours raisonné dont l'argumentation devait être irrésistible. Il y travaillait avec ardeur, dévoré d'insomnie, quand, le 11 mai, la fièvre le prit et le força de s'aliter. Comme il l'eut dit d'un autre, la boîte s'était ouverte pour recevoir la marionnette. De ce jour l'obscurité se fit autour de sa chambre, et nous n'entendrons plus que des témoignages imprécis ou contradictoires.



Dans la première semaine de son arrivée, un prêtre, ancien Jésuite, chapelain aux Incurables, qui venait de ramener à Dieu un chansonnier libertin, l'abbé L'Attaignant, avait écrit à Voltaire et lui avait demandé un entretien ¹. Voltaire lui répondit très cour-

ms. B. 1. 1. 1. 1. 1.

1. On ne manqua pas de plaisanter sur le *Chapelain des Incurables*, et cette épigramme courut :

Voltaire et L'Attaignant, d'humeur encor gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.

En tel cas il importe peu

Que ce soit à Gaultier, que ce soit à Garguille.
Monsieur Gaultier pourtant me paraît bien trouvé.

L'honneur de deux cures semblables

A bon droit était réservé

Au Chapelain des Incurables.

toisement qu'il pouvait venir. L'abbé Gaultier lui parut un brave homme, « un bon imbécile » dit-il à Wagnière ; mais le témoignage de Wagnière est douteux. D'Alembert, à qui il avait confié sa terreur que son corps fut jeté à la voirie comme celui de la pauvre Adrienne Lecouvreur, lui avait conseillé, s'il tombait gravement malade, de se régler sur l'exemple de Fontenelle et de Montesquieu qui s'étaient conformés à l'usage. Mais, tel que nous connaissons Voltaire, il était impossible qu'il n'essayât pas, malgré toutes ses craintes, de jouer son curé comme il avait joué son évêque¹. Lors de son hémorragie, il fit appeler l'abbé Gaultier et manifesta le désir de se confesser. L'abbé, qui en avait référé au curé de Saint-Sulpice, M. de Tersac et à un des vicaires généraux, lui répondit qu'il devait commencer par signer la rétractation qu'il lui apportait. Voltaire écarta le papier et écrivit d'un trait :

Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gaultier, je me suis confessé à lui et que, si Dieu dispose de moi, je meurs dans la religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera me pardonner toutes mes fautes et que, si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle.

L'abbé, sans être content de cette déclaration, voulut bien s'en contenter. Mais en haut lieu, d'un homme comme Voltaire, elle parut insuffisante. Elle

1. Pour tout ce qui concerne la mort de Voltaire, consultez, outre Desnoiresterres, *Voltaire Mourant. Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie*, publiée par Frédéric Lachèvre (Champion 1908)

l'eut paru encore davantage si on avait su que, le lendemain, ou le surlendemain, il en avait écrit et signé une autre entre les mains de Wagnière :

Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition.

Dès qu'il fut rétabli il oublia la confession et il évinça le confesseur. Cependant on avait beaucoup parlé de cette confession qui ne satisfaisait personne, encore moins les esprits religieux que les philosophes. Les uns y voyaient une nouvelle supercherie ; les autres, une défaillance. En présence des triomphes de Voltaire et de son apothéose, l'Église n'avait pas gardé l'indifférence de la Cour. Tout le carême avait retenti de sermons contre l'impiété et la philosophie. A Versailles, dans la chapelle du château, l'abbé de Beauregard avait tonné contre l'audace des génies corrupteurs et justifié envers eux l'intolérance qui n'était qu'une fureur de charité. L'excitation grandit quand on apprit la rechute de Voltaire. Le silence de son entourage, le peu de nouvelles qui filtraient d'un hôtel où, jusque-là, on avait à peu près su ce qui se passait, tout indiquait que la fin était proche.

Elle l'était. Les progrès du mal, un cancer de la prostate, avaient été rapides. Dès le 25 mai les médecins le condamnaient. Il souffrait atrocement malgré les fortes doses d'éther et d'opium ; il brûlait, réclamait de la glace, implorait Tronchin, poussait des cris, tombait dans le délire. Amis et parents en avaient assez, et sa nièce, qui ne songeait qu'à se remarier, dissimulait à peine sa hâte que ce fût fini. Cependant

revenu à lui, il trouvait encore la force d'envoyer de petits mots à ses amis. Il écrivait par exemple à Tronchin : « Le patient de la rue de Beaune a eu toute la
« nuit et a encore des convulsions d'une toux vio-
« lente. Il a vomi trois fois du sang. Il demande par-
« don de donner tant de peine pour un cadavre. » Le 26 mai on lui annonça que le Conseil du roi venait de reviser le procès de Lally-Tollendal. Il se redressa et écrivit à M. de Lally, son fils : « Le mourant ressuscite
« en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse
« bien tendrement M. de Lally ; il voit que le roi est
« le défenseur de la justice : il mourra content. » Et il fit épingler à sa tapisserie un papier où ses yeux pouvaient lire : « Le 26 mai, l'assassinat juridique
« commis par Pasquier en la personne de Lally a été
« vengé par le conseil du roi. » Tronchin attachait moins d'importance à ces preuves de résignation paisible qu'à l'agitation désordonnée de son malade qui confirmait ses prédictions et qu'il comparait aux fureurs d'Oreste. La vérité est que ces alternatives de délire et d'accalmie ont permis de tout dire : qu'il était mort dans les affres du désespoir et de la terreur ou qu'il s'était doucement éteint. On regrette que Tronchin, tant que d'Alembert ne lui eut pas fait sentir l'inconvenance de son procédé, ait propagé le bruit d'une épouvantable agonie. On meurt comme on peut. L'agonie ne prouve rien. Et Tronchin n'en convenait-il pas lui-même, lui qui savait que son ami, le savant et pieux Haller, l'année précédente, n'avait pas montré aux approches de la mort plus de courage que Voltaire ?

Ce fut le 30 mai seulement que le gros abbé Mignot, le neveu de Voltaire, conseiller au grand Conseil, alla

chercher l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice. On les introduisit près du mourant. Ils le trouvèrent assis dans son lit, un manteau sur les épaules et rien sur la tête. Il ne reconnut pas M. de Tersac ; il dit à l'abbé Gaultier : « M. l'abbé Gaultier, faites mes compliments à M. l'abbé Gaultier. » Il ajouta : « Laissez-moi mourir en paix. » Les deux prêtres se retirèrent. L'abbé se pencha vers le curé et lui dit : « Est-ce délire ? Est-ce malice ? » S'il est vrai qu'en les voyant quitter la chambre, Voltaire ait murmuré : « Je suis donc un homme mort », j'inclinerais pour la malice : le mot répond trop bien aux préoccupations qu'il exprimait jadis à madame du Deffand. En tout cas il reprit sa lucidité après leur départ. Vers onze heures du soir, il pressa la main de son serviteur Morand et lui dit distinctement : « Adieu, mon cher Morand, je me retire. » Et il rendit le dernier soupir.

Et maintenant il fallait songer aux funérailles. Sur les instances de madame Denis et de tous ceux qui étaient présents au salon, le curé de Saint-Sulpice avait délivré un papier par lequel il ne s'opposait pas à ce que le corps fut transporté sans cérémonie et où il se départait de ses droits curiaux ; et l'abbé Gaultier avait déclaré et signé qu'appelé pour confesser M. de Voltaire, il l'avait trouvé hors d'état d'être entendu. Le ministre du département de Paris, Amelot, le lieutenant de police, le procureur général, que l'abbé Mirot et le petit neveu de Voltaire, M. d'Hornoy, conseiller au Parlement, allèrent consulter, les dissuadèrent de toute démarche et négociation en vue d'obtenir la sépulture ecclésiastique. Le roi considérerait que les prêtres étaient seuls juges. Emmènerait-on le corps à Ferney ? L'évêque d'Annecy, que Voltaire

avait si durement et si insolemment traité, ne consentait à aucune cérémonie religieuse. Heureusement l'abbé Mignot était abbé commendataire de l'abbaye de Scellières en Champagne. Voltaire avait dans sa famille même l'exemple d'un étrange abus qui consistait à nommer, par décision royale, un ecclésiastique séculier abbé d'une abbaye dont il touchait un tiers des revenus sans autre obligation que d'en faire l'usage qui lui plairait. On procéda à un embaumement hâtif du cadavre. On le revêtit de sa robe de chambre ordinaire ; on le coiffa de son bonnet de nuit ; on le plaça dans un carrosse en forme de dormeuse où on l'attacha par les cuisses et par les jambes ; et le dimanche soir 31 mai, un peu avant minuit on partit. L'abbé Mignot avait pris les devants. M. d'Hornoy et deux cousins de Voltaire suivaient dans une autre voiture. L'abbé Mignot arrivé à Scellières, s'entendit avec le Prieur, Potherat de Corbierre, qui lui était tout acquis. Le lendemain à midi, le funèbre carrosse entra dans la cour de l'Abbaye ; et le domestique qui avait accompagné le mort mal embaumé en sortait à demi mort lui-même. On porta la momie et on l'assit sur une table dans une salle basse dont l'abbé Mignot retira la clef, et, l'après-midi, un simple cercueil de bois blanc se referma sur ce qui avait été Voltaire. Il fut alors présenté à l'église, déposé dans le chœur, environné de cierges et de flambeaux, et, quand les vêpres furent dites, gardé toute la nuit par un religieux, un fermier et un meunier de l'Abbaye. L'endroit était triste, solitaire, au milieu de forêts et de marécages. L'église ressemblait à une grange. L'humidité verdissait son pavé de briques et moisissait la peinture de ses deux pauvres autels de bois où l'on

voyait un Saint en habit de moine et une Vierge entourée d'anges ¹.

Le lendemain matin, 2 juin, dès cinq heures, les prêtres des environs, invités par l'abbé Mignot, dirent successivement une messe basse, et, ces messes finies, les vigiles chantées, le prieur célébra solennellement une messe haute de *Requiem*. Le curé de Romilly, qui connaissait le dénuement de l'Abbaye, avait amené ses choristes, son porte-croix, son thuriféraire, son bedeau, ses suisses, sonneurs et fossoyeurs. Enfin le cercueil fut inhumé en face du chœur dans la partie de l'église qui en était séparée. L'Évêque de Troyes, informé de ce que se préparait, avait écrit au prieur de Scellières de refuser l'inhumation. Mais, — avait-il été informé trop tard ou avait-il retardé volontairement sa lettre ? — elle n'arriva que le 3 juin. L'abbé Mignot dicta à Potherat de Corbierre une réponse dont son oncle n'aurait pas été mécontent. Le prieur représentait respectueusement à l'Évêque qu'il ne lui était pas venu à l'esprit qu'on pût refuser la sépulture à un homme dont le curé de Saint-Sulpice avait légalisé la profession de foi six semaines avant son décès et dont il avait permis le transport au moment de sa mort ; que, d'après les canons, on la refuse seulement aux excommuniés, *lata sententia* ; et qu'il croyait être sûr que M. de Voltaire n'était pas dans ce cas. Le général de l'Ordre suspendit le prieur pour la forme, car peu après Potherat de Corbierre était rétabli dans ses fonctions. D'ailleurs le clergé n'approuvait pas unanimement l'intransigeance du curé de Saint-Sulpice qui était très jeune et qui avait témoigné d'un peu de mauvaise

1. Fragment d'une lettre écrite de... en Champagne, le... juin 1778. *Annales de l'Académie de Mâcon* (1870).

humeur que l'abbé Gaultier eût pris l'initiative d'une réconciliation, au moins apparente, de Voltaire avec l'Église. Le curé de Saint-Eustache, confesseur du roi et de la reine, dont Voltaire, quelques mois plus tard aurait été le paroissien, se fut montré plus accommodant ; et celui de Saint-Étienne du Mont déclara publiquement qu'il l'aurait enterré entre Racine et Pascal avec une épitaphe au bas de laquelle il eût fait graver sa profession de foi. Il aurait évité cet esclandre qui donnait l'air au malin vieillard de s'être survécu pour extorquer à l'Église des cérémonies mortuaires, comme, dix ans passés, il lui avait extorqué la communion.

Mais la destinée est souvent ironique et dispose les événements de telle façon que, même mort, l'homme semble encore les diriger et les plier au gré de son humeur. Devant ce cadavre grimé en valétudinaire, qui traverse la ville endormie et les campagnes désertes à la recherche d'une sépulture et que, sous la lumière du soleil levant, quelques paysans peut-être aperçurent étrangement rigide au fond de son carrosse, il semble qu'on entende le rire de *Candide* et que l'impitoyable persifleur soit le fourrier du voyage. Il était presque naturel qu'une telle vie, dont tant d'épisodes s'ordonnaient d'eux-mêmes en scènes comiques ou théâtrales, se terminât sur une comédie macabre, et que, Voltaire ayant trop souvent manqué de dignité dans les circonstances les plus graves, son départ de ce monde en fut privé.

L'Église, qui l'avait enterré malgré elle, a pris une revanche que lui facilitaient les petitesesses, les inconséquences, les actions méprisables de l'homme et les erreurs de l'écrivain. Il s'était évertué par tous les

moyens à ruiner son crédit, à ébranler ses assises. Elle pouvait et devait retourner contre lui le vers de Corneille : *Quoi, tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné*¹ ! Mais si le sentiment de la justice arrivait à dominer même nos passions les plus légitimes, elle s'expliquerait peut-être une partie de l'acharnement qu'il a déployé par les abus qui s'étaient introduits dans ses ordres religieux et plus encore peut-être dans son clergé séculier, abbés et hauts dignitaires, et aussi par sa théologie intransigeante qui prodiguait l'anathème et la damnation. Quelques-unes des attaques de Voltaire se justifieraient si l'on avait le courage d'exhumer de leur poussière des livres maladroits et provoquants qu'elle couvrait alors de son autorité. Il est vrai qu'il se proposait bien moins de corriger l'Église que de l'anéantir. Mais c'est précisément dans cette œuvre de destruction qu'il peut devenir pour elle un des plus beaux arguments en sa faveur. Voici un homme qui avait été doué de toutes les qualités et de tout le génie qui rendent un polémiste redoutable. Il possédait l'universalité des connaissances autant qu'un homme peut l'avoir, une séduction incomparable, une étonnante habileté. Il distinguait nettement les points faibles de l'ennemi. Il avait reçu en partage l'ironie si puissante sur une nation comme la nôtre ; un don de vulgarisation qui semblait mettre à la portée du premier venu les questions les plus difficiles et les plus hautes ; une fantaisie qui amusait la pensée en l'étourdissant ; une ardeur de vie qui se communiquait à tous ses écrits et qui, pour les hommes qu'elle impressionne toujours, paraissait porter en elle

1. Voir *Voltaire et le Voltairianisme* de Nourrisson. (Lethielloux.)

le témoignage de la vérité. Il disposait d'une langue claire, impeccable, dont il avait fait l'instrument de combat et de propagande le plus incisif. Il n'était retenu par aucun scrupule ; mais il avait parfois des élans indéniables de générosité. Il a rempli une des plus longues carrières qu'il soit donné à l'être humain de parcourir. Jamais l'Église n'avait vu se dresser contre elle un pareil adversaire. Et cet homme, dans un jour d'orgueil, s'était écrié que, si douze hommes avaient fait le christianisme, un seul suffirait à l'abattre. Qu'a-t-il obtenu ? Rien. Il a contribué à déchaîner l'orage. L'orage a passé. Nous avons assisté à une magnifique renaissance du sentiment religieux, et dans toute l'Europe. Il faut bien qu'il n'ait rien obtenu puisque les plus mauvais arguments dont il s'était servi sont encore brandis, mais par des mains grossières et débiles. Non seulement il n'a rien obtenu : son œuvre s'est ébréchée à vouloir entamer plus fort que lui. Il est et demeure la preuve vivante que toutes les ressources de l'esprit et du génie ne sauraient prévaloir contre les besoins du cœur et la nécessité de la religion. Le diminuer, ce serait affaiblir la valeur d'une aussi remarquable expérience.

Et pourquoi le diminuerait-on ? Il est très grand. Chamfort disait : « Il y a une certaine énergie ardente, « mère ou compagne nécessaire de telle espèce de ta-
« lents, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui
« les possèdent au malheur, non pas d'être sans mo-
« rale, de n'avoir pas de très beaux mouvements, mais
« de se livrer fréquemment à des écarts qui suppose-
« raient chez eux l'absence de toute morale... On s'af-
« flige en songeant que Pope et Swift en Angleterre,
« Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la

« haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la
« bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués
« par leurs amis et leurs admirateurs, seraient atteints
« et convaincus d'actions très condamnables, de sen-
« timents quelquefois très pervers. *O altitudo !* » Et
Brunetière, qui peut-être se rappelait cette pensée, écri-
vait qu'aux hommes extraordinaires nous devons une
mesure d'indulgence également extraordinaire. Vol-
taire y a droit plus qu'aucun autre. Ceux-là mêmes qui
le détestent ne vont-ils pas, à l'occasion, chercher dans
son arsenal des armes pour la liberté, contre l'athéisme
et contre l'intolérance, qui a changé de camp ? Amis
ou ennemis, nous avons tous bénéficié sur les réformes
dont il s'est fait l'infatigable propagateur ; et dans bien
des questions, nous sommes tous, plus ou moins, les
débiteurs de son bon sens. Je ne sais ce qu'il eut pensé
de cette Révolution dont il saluait l'aurore et qui porta
ses dépouilles au Panthéon. Il eut sans doute approuvé
ce supplément d'honneurs funéraires ; mais vivant,
on peut croire qu'il eût jugé bon de mettre la frontière
entre elle et lui. Et nous sommes sûrs qu'il n'aurait
pas vu renaître sans horreur tout ce que les plus
sombres hérésies du Moyen Age avaient d'antisocial,
tout ce qu'il haïssait des déclamations de Jean-Jacques,
dans les doctrines politiques qui menacent la société.
On le trouverait toujours du côté de ceux qui défen-
dent une civilisation si chèrement acquise et que sa
fragilité même rend plus précieuse.

Mais il est inutile de nous demander ce qu'il pen-
serait aujourd'hui. Nous avons une tendance à faire
parler les morts comme nous. Son œuvre nous suffit
replacée dans son siècle. On a dit et naturellement
répété que, sauf dans le genre épistolaire, il n'est que

le second ou le troisième dans tous les autres. On oublie qu'il est supérieur dans l'histoire ; qu'il est le maître du roman philosophique ; qu'il est le plus varié des pamphlétaires, le plus prodigieux des journalistes, et, si l'esprit a droit à sa poésie comme le cœur et l'imagination, un des plus délicieux de nos poètes légers et spirituels. Personne, même parmi nos très grands écrivains, n'a porté aussi loin l'empire et le charme de la langue française. Personne ne l'a plus honorée, ne l'a plus aimée. S'il lui est arrivé de dire beaucoup de mal de ses compatriotes, de ces Welches que nous sommes, c'est qu'il aurait voulu que tout le monde en France la parlât comme lui. Et vous conviendrez avec moi que, pour la santé de l'esprit, pour la clarté des discussions, pour la préservation des utopies et de la mauvaise éloquence, pour le régal enfin des honnêtes gens, rien ne serait plus désirable.

NOTE

Je crois avoir cité tous les ouvrages dont je me suis servi ; mais je n'ai pu nommer tous ceux que j'ai lus. Il en est un cependant auquel mes références n'ont pas fait la place qu'il mérite et que j'aurais pu citer très souvent dans la partie biographique de mon étude ; c'est l'ouvrage de Desnoiresterres qui ne comprend pas moins de huit volumes : *La Jeunesse de Voltaire* — *Voltaire à Cirey* — *Voltaire à la Cour* — *Voltaire et Frédéric* — *Voltaire aux Délices* — *Voltaire et J.-J. Rousseau* — *Voltaire et Genève* — *Retour et Mort de Voltaire*. Je ne connais pas de biographie plus riche et plus complète. Avec la *Bibliographie des Œuvres de Voltaire* par Georges Bengesco (4 vol. in-8) et la *Table générale et analytique* de la grande et indispensable Édition Garnier, quiconque s'occupe de Voltaire a les instruments de travail les plus précieux. L'ouvrage de Desnoiresterres est une mine inépuisable.

Pour les illustrations, nous avons consulté son *Iconographie* ; et Madame de Lalande, sa fille, avec une extrême obligeance, nous a permis de reproduire le beau portrait qu'elle possède de Voltaire par Vincent. Nous lui en adressons ici nos plus vifs remerciements.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Voltaire et la Régence	1
II. — Voltaire en Angleterre : <i>Les Lettres philosophiques</i> . .	39
III. — Son théâtre	81
IV. — Voltaire amoureux et courtisan : Madame du Châtelet.	117
V. — Voltaire chez le roi de Prusse.	155
VI. — Voltaire historien.	197
VII. — Ses romans.	237
VIII. — Le « malin vieillard » de Ferney	273
IX. — L'esprit de Voltaire et l'esprit voltairien	315
X. — L'apothéose	353

7100-R

